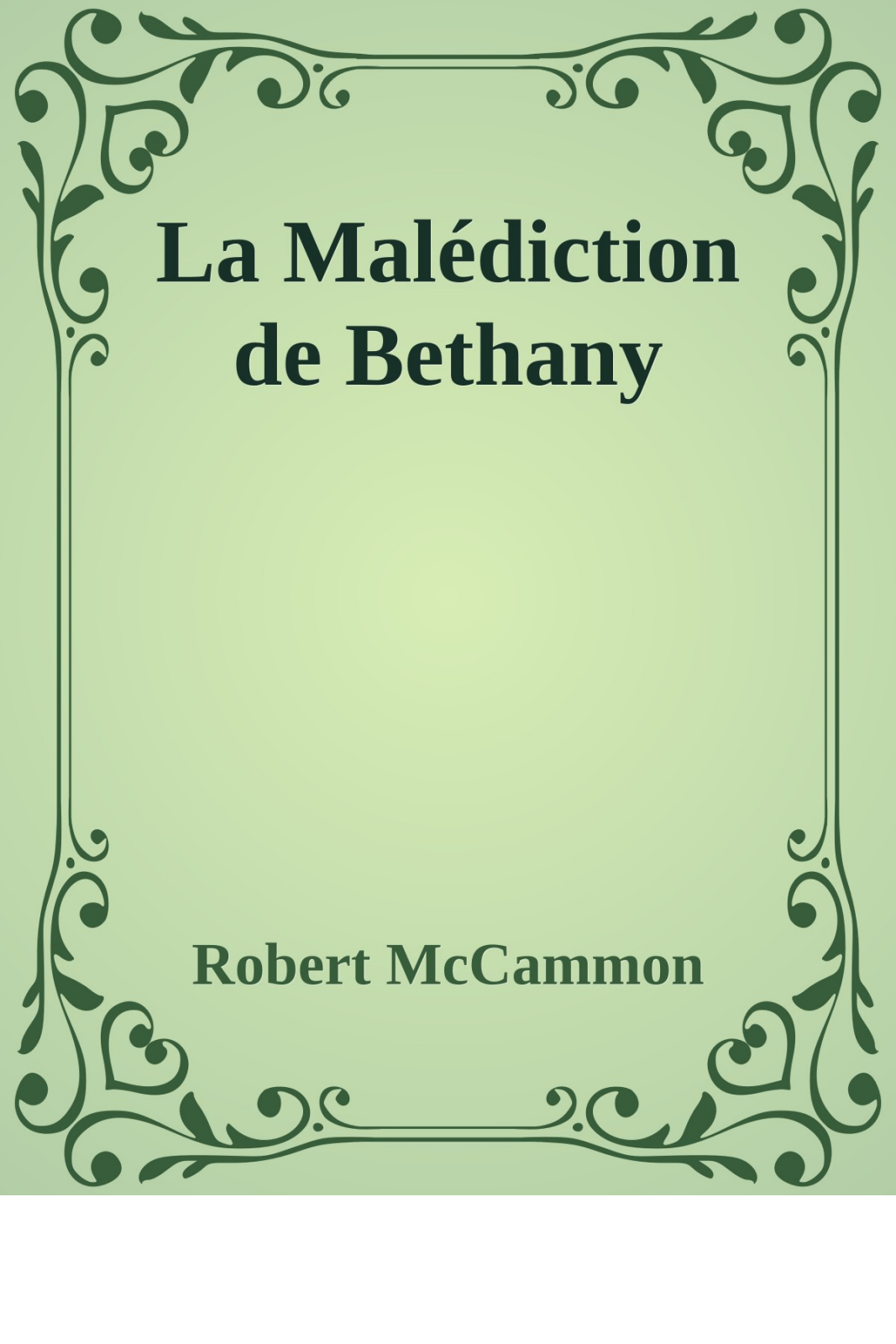




La Malédiction de Bethany

Robert McCammon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

THE
MUSIC
BY
JOHN
WILLIAMS

IT'S THERE
WHEN YOU SEE
THE MONSTER IN THE
MIDNIGHT
WOODS AND
KNOW SOMETHING IS
ABOUT TO
HAPPEN.

BETHANY'S D-SIN

SCREENPLAY BY
ROBERT M. FELDERSON

AND DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY

ROBERT McCAMMON

LA MAL...DICTION

DE BETHANY

PRESSES POCKET

Traduit de l'américain

par Jacques Guiod

Paru aux ...tats-Unis chez Pocket Books avec l'accord de Peter
Lampack Agency, Inc.

sous le titre:

Bethany's sin

Pour mes grands-parents et pour Penny.

Merci de m'avoir accompagnée si loin.

Première partie

PRESAGES

Chapitre premier

PRES DE LA MER NOIRE, 1965

L'ombre d'une femme se dessina sur les diagrammes étalés à même la table pliante et les hommes qui les examinaient le vèrèrent les yeux.

L'atmosphère était lourde et poussiéreuse, l'odeur ,cre de la sueur se mêlait à celle douce,tre du tabac turc. Le soleil cuisait les excréments des chiens errants qui venaient parfois rôder autour de l'excavation consolidée par des poutres. Des mouches tournaient autour des têtes des hommes, piquant leurs oreilles et leurs joues qui n'étaient pas protégées.

S'il n'y avait eu le toit de tôle ondulée reposant sur des pieux de bois fichés autour de l'excavation, le soleil aurait rendu les hommes fous depuis des semaines. Partant du bas de l'excava-tion, rectangle dont la profondeur allait de deux à sept mètres, des souterrains serpentaient dans toutes les directions, contournant de gros rochers et des monticules de pierres. Il y avait des bruits de creusement: coups des

pioches cassant la roche, raclements des pelles enlevant la terre grossière et in-grate. Par instants, le vent apportait au-dessus du trou l'air fortement salé de la mer Noire, comme s'il s'agissait d'une respiration provenant d'un autre monde. C'était un mois de juillet torride et le soleil était tel que l'oeil flamboyant d'un cyclope dans l'azur.

"Bonjour", dit aimablement à la femme le Dr Vodantis en baissant légèrement la tête.

La sueur s'accumulait sur les poches qui s'étaient formées sous ses yeux cernés. Il était sur les lieux depuis six heures et demie, et s'il faisait chaud à l'hôtel Impérial de Caraminya, village distant d'environ six kilomètres, ce n'était rien en comparaison de la chaleur qui régnait dans ces montagnes. Il se sentait poisseux et couvert de poussière, même si ses vêtements kaki étaient relativement propres comparés à ceux des autres.

La femme lui rendit son salut. Elle était grande et charpen-tée, avec un visage tanné qu'entourait une chevelure de jais, ondulée et soigneusement coiffée. Elle portait un jean usé et délavé, des chaussures marron, fonctionnelles, un chemisier en coton, un ras-du-cou en or très simple et un sac à dos vert olive.

"Voilà ce que je voulais vous montrer. Excusez-moi."

Le Dr Vodantis se pencha devant son jeune assistant et tourna l'un des diagrammes vers la femme. Il y avait des lignes indiquant les souterrains et le trou central, et des poin-tillés au tracé soit circulaire, soit rectangulaire, soit oblong. Il suivit du doigt l'un des souterrains.

"Voilà." Son doigt dévia vers la gauche et s'arrêta sur un carré en pointillés au centre duquel était inscrit un point d'in-terrogation. "C'est peut-être... oh, à une centaine de mètres de cet amphithé,tre. L'un des travailleurs turcs l'a découverte hier matin."

Les autres hommes la regardèrent. Elle plissa ses yeux couleur saphir.

"Je vois, dit-elle finalement. Une ouverture? Dans quoi?"

* Jusqu'o elle s'enfonce dans la montagne, nous l'igno-rons, dit le Dr Vodantis. L'assistant du Dr Markos s'y est glissé hier, mais il n'a parcouru qu'une petite distance."

Il fixa le Dr Markos, homme décharné doté d'une abon-dante chevelure toute blanche et d'une barbe raide.

"quatre mètres, pour être précis, dit le Dr Markos en s'adressant à la femme. Je lui ai ordonné de faire demi-tour, car il m'apparaissait dangereux d'explorer plus avant le tun-nel. Le plafond n'est pas solide et il nous faudra installer un soutènement hydraulique avant d'y envoyer quelqu'un.

* A-t-il trouvé quelque chose?

* Le tunnel descend en pente douce. Avant de revenir, il a vu qu'il se resserrait."

Il avait un mal fou à soutenir le regard perçant de la femme. Il connaissait sa réputation. Trois ans auparavant, il avait travaillé avec elle sur des fouilles en Crète et, bien qu'il n'appréciait pas ses méthodes de travail, il la respectait pour son intelligence. Par une nuit étoilée, il avait vu des flammes danser dans ses yeux tandis que les couloirs du temple s'em-plissaient du chuchotement des fantômes. Une détermination impressionnante et sombre s'était affichée sur son visage, accentuant ses traits; la pensée que la main de l'oracle s'était posée sur son épaule avait alors traversé son esprit.

"quand quelqu'un explorera ce tunnel, je veux qu'il le fasse en toute sécurité. Un simple éboulement de pierres et la montagne peut s'écrouler.

Après tout" - il sourit à la femme toujours impassible -, "ce qui se trouve à l'intérieur, s'il y a quelque chose, y est depuis 1200 av. J.-C. quelques jours de plus ne changeront rien." Il chercha du regard l'approbation des autres.

"Ce n'est là qu'une date approximative, dit la femme d'une voix neutre. Et il me semble qu'un archéologue doit savoir prendre des risques.

* Des risques. Ça y est, le grand mot est lâché." Le Dr Markos sortit une pipe en bruyère d'une poche de poitrine, gratta une allumette et alluma le tabac déjà carbonisé. "Vous n'imaginez pas une seule seconde qu'il s'agit d'un souterrain naturel qui n'aurait aucun rapport avec ces ruines. Et si c'est le cas, il pourrait y avoir quelque part une fosse, un mur de pierre, ou un labyrinthe d'où aucun homme ne pourrait sortir. Rien dans ce site ne motive une exploration hâtive et dangereuse." Il mit le doigt sur un autre carré du diagramme. Bon. Ici, où les armes ont été découvertes...

* Je ne suis pas d'accord, dit la femme sans se départir de son calme.

J'affirme que la cité a été bâtie en demi-cercle à la base de la montagne pour deux raisons: la stratégie, en cas d'attaque, et..."

Le Dr Markos fronça les sourcils; un mince filet de fumée montait en spirale au-dessus de sa tête.

"... la sauvegarde, poursuivit-elle, de ce qui se trouve peut-être dans ce tunnel.

* Pure spéculation, dit le Dr Markos avec un petit sourire.

* J'en suis désolé, mais je partage son opinion, dit le Dr Vodantis.

* Vous avez le droit de ne pas être de mon avis, leur dit-elle. Mais j'ai le droit de croire que je pense juste. Docteur Vodantis, j'aimerais voir cette ouverture maintenant."

Sans l'attendre, elle tourna le dos au groupe d'hommes et se mit à

descendre dans la pente en direction des souterrains. Des ouvriers turcs et grecs entassaient sur le sol soigneusement mis à découvert des briquetages érodés par le temps. Il y avait des tables en pierre et des blocs de roche, pièces d'un puzzle stratifié en ce lieu ancestral. De l'autre côté du trou, un long couloir était visible. Le Dr Vodantis la rejoignit.

"Par ici, s'il vous plaît", dit-il en pénétrant dans une cavité de trente degrés de déclivité.

La terre a bougé dans son sommeil, pensa la femme tandis qu'elle suivait le Dr Vodantis, elle a haussé les épaules, respiré profondément, été ébranlée par le terrible assaut de la nature et par celui, encore plus terrible, des hommes. De chaque côté du tunnel, des briquetages apparaissaient à travers les parois de poussière jaune. Il y avait des fenêtres et des portes d'entrée, obstruées par des fragments de roche et d'anciens débris. Sur l'un des murs, il y avait, signature des flammes, une grande marque noir

,tre. La femme s'immobilisa et la toucha, les yeux étincelants. Puis elle repartit derrière l'homme.

L'excitation accéléra sa circulation sanguine. Très haut au-dessus d'elle, une percée dans le plafond s'ouvrait sur le ciel bleu et le profil sombre et menaçant de la montagne. quelque chose de noir passa dans son champ de vision, en direction de l'apex le plus proche. Un aigle volant vers son territoire qui dominait l'étendue couleur émeraude de

la mer.

"Regardez où vous marchez, s'il vous plaît, dit le Dr Vodantis. Un muret se dresse juste devant nous."

Ils l'enjambèrent et poursuivirent leur progression.

qui a foulé ce sol avant moi? se demanda-t-elle. quels êtres faits de chair et de sang ont parcouru le couloir de cette forteresse? Car c'était une forteresse qu'ils avaient découverte. Elle en avait eu la certitude dès qu'elle avait lu les rapports sur les progrès de l'opération et examiné

les diagraphes et les photographies. Une immense forteresse située au pied de la montagne et tournée vers la mer Noire. quelles mains l'avaient érigée? Cette cité aurait été à tout jamais perdue s'il n'y avait eu en décembre un tremblement de terre, qui avait détruit une grande partie du village de Caraminya et causé plus de trente morts. A présent, les rues désertes de Caraminya semblaient hantées, tout comme ce lieu vieux de plusieurs siècles. Une cassure dans la terre montrait un mur de briques anciennes, noircies par les flammes mais renfermant une histoire terrifiante.

Car déjà la femme savait.

Ce n'était pas seulement un espoir, non, une certaine peur étant liée à l'espoir. Et elle ignorait la peur. Elle savait.

Soudain, la montagne lui apparut comme une immense maison faite de roche. Une maison qui attendait sa venue. Un nuage de mouches vrombissait rageusement au-dessus de sa tête, comme si était resté gravé dans leur mémoire collective le souvenir de corps en décomposition, brûlés par le soleil taillés à coups d'épée, gisant dans ces allées. Un souffle de mort l'enveloppa avant de s'éloigner. Dans le sillage de cette brise macabre, elle crut entendre un cliquetis d'armes et des ricanements de guerriers, mais il ne s'agissait en fait que du raclement de pelles sur la pierre et des rires de deux étudiants bénévoles.

"Nous y sommes", dit le Dr Vodantis.

Au bout du tunnel, il y avait un enchevêtrement de gros blocs de pierre cassés net. Des pierres aux lignes irrégulières marquées à la craie étaient couvertes d'un plastique transparent. Deux jeunes

ouvriers en jean et tee-shirt dégageaient un mur, enlevant la terre qui le recouvrait. Le Dr Vodantis s'ap-procha des gros blocs de pierre.

"L'ouverture se trouve ici", dit-il à la femme.

Elle le rejoignit et vit entre les deux plus grosses pierres un trou noir et triangulaire. Après s'être agenouillée, elle y passa le bras. Sa main caressa les pierres aux arêtes vives jus-qu'au plafond. Elle se débarrassa de son sac à dos et en ouvrit un compartiment pour en sortir une lampe de poche. Elle l'alluma et observa le tunnel. Il s'étendait bien au-delà de la lumière, pareil à l'orbite vide d'un cr,ne dévoré par le temps. Les bords acérés de la pierre brillaient et elle constata que le souterrain avait une hauteur d'environ soixante centimètres et à peine la largeur de ses épaules.

"J'y vais, dit-elle brusquement.

* Je vous en prie, dit l'homme en faisant un pas vers elle, ne faites pas ça. Attendez que ce soit étayé. Le matériel arri-vera dans trois jours, au plus..."

Mais elle ne l'entendit pas. Elle s'était glissée dans le tunnel et le Dr Vodantis vit disparaître les semelles de ses chaussures dans le trou noir.

"Bon sang", murmura-t-il en secouant la tête.

Il sentit le regard des deux étudiants fixé sur lui, et il se tourna vers eux en levant les mains dans un geste de frustra-tion.

A l'intérieur du souterrain, la femme rampait derrière le mince faisceau de lumière. Le Dr Vodantis était un imbécile, pensait-elle; pis, c'était un l,che, comme Markos. Comme tous les archéologues sur le point de faire une découverte qui pouvait bouleverser le monde entier. Il était absurde de ne pas prendre de risques pour découvrir la vérité, si c'était bien la vérité que ces hommes cherchaient. La femme poursuivait sa progression. Tout autour d'elle, ce n'était que de la roche ébréchée. Sa manche s'accrocha et elle entendit le tissu se déchirer. Un peu plus loin, le tunnel tournait sur la droite. La femme avait parfaitement conscience que le sol descendait régulièrement. La montagne se tenait au-dessus d'elle, comme un poids de plusieurs milliers de tonnes en équilibre. Elle percevait même la froideur et la sécheresse de la roche. Progressivement, le souterrain commença à se rétrécir. A chacun de ses mouvements, les parois écorchaient ses épaules, qui furent bientôt à vif. Une voix lointaine la fit s'arrêter et un flot d'échos la submergea, telles les vagues de l'océan. C'était le Dr

Vodantis qui criait son nom depuis l'entrée du tunnel. Elle arrondit le dos et reprit sa reptation. Devant elle, enseveli sous des tonnes de pierres, blessé par les déceptions, les mensonges, défiguré par le temps, gisait le passé. Et, aujourd'hui, elle découvrirait la vérité.

Son épaule toucha quelque chose d'étrange et elle s'immobilisa. Elle pointa sa lampe de poche sur le mur qui se trouvait sur sa gauche et fit courir sa main libre dessus. Il était lisse, froid au toucher. Un mur érigé

par la main de l'homme. Plusieurs milliers d'années auparavant, avant que ne se produisent des éboulements et des tremblements de terre, ce tunnel était un passage souterrain. La clé du mystère se trouvait ici. Elle repartit, en imaginant un Jason qui criait des ordres à ses Argonautes, un Héraclès qui s'avavançait avec grandeur sur un champ de bataille, un combat assourdissant de chevaliers en armure s'affrontant dans une mer de sang.

Les veines de la femme battaient au rythme de chants anciens.

Un frisson glacé la parcourut.

Devant elle, une autre ouverture se dessinait.

Sa respiration devenait sifflante, ses épaules saignaient. Elle gagna le bout du tunnel. Il y avait un autre enchevêtrement de blocs de pierre réguliers et le trou était si petit qu'elle ne pouvait observer de l'autre côté à l'aide sa lampe. Une odeur pestilentielle s'échappait du trou, tel le doigt d'un squelette qui l'invitait à entrer. Elle se rendit compte qu'elle avait du mal à respirer et qu'elle ne devait pas traîner. Elle posa la main sur une pierre de petite taille et poussa; en vain. Elle réitéra sa tentative sur un autre bloc, sans succès. Il devait y avoir une pierre maîtresse; son déplacement entraînerait l'effondrement de tous les autres blocs et elle aurait alors accès à... à quoi? Son cœur battit plus vite.

Elle s'adossa à l'obstacle qui se dressait devant elle et poussa de toutes ses forces. La sueur se mit à ruisseler sur son visage. Les pierres ne bougeaient pas. Elle avait terriblement mal aux épaules et à la nuque. Elle appuya ses pieds contre les murs du tunnel et poussa à nouveau. Elle sentit une pierre bouger. Elle haletait. Elle contrôla sa respiration et poussa une fois encore. Alors les pierres crissèrent.

L'obstacle tomba, comme si quelque chose situé de l'autre côté l'avait balayé sans le moindre effort, et elle se retrouva brutalement sur le dos.

Les pierres s'effondraient autour d'elle dans un bruit de tonnerre et des rideaux de poussière jaunâtre pleuvaient sur elle. Elle lâcha sa lampe de poche et hurla. Un morceau de roche heurta son épaule, engourdissant son bras. Elle se retourna et se cogna le menton contre une pierre; ses dents s'entrechoquèrent et elle se taillada la lèvre supérieure. Le sol sur lequel elle reposait était lisse et elle demeura un long moment étendue, attendant la fin du déluge de pierres. La poussière blanchissait ses cheveux et elle croyait sentir un mélange de sueur et de sang.

quand elle eut récupéré, elle rampa jusqu'à sa lampe qui avait roulé sur un plancher de dalles. Elle la ramassa et se mit debout.

Lentement, elle dirigea le faisceau lumineux dans toutes les directions.

Ses yeux étincelèrent, pareils à deux saphirs chatoyants. Elle se trouvait dans une grande salle parfaitement régulière. Des volutes de poussière tourbillonnaient autour de formes ténébreuses.

Elle avait quitté le monde du dehors - avec ses automobiles, ses gratte-ciel et ses paquebots - pour pénétrer dans l'univers des Anciens, si différent et si ahurissant que son sang se glaça dans ses veines. Le silence y régnait en maître. Un silence pesant. Elle s'avança. De chaque côté d'elle se dressaient des statues grandeur nature arborant des lances et des épées, figées dans des poses de combat. La lumière révélait des visages impassibles et inexpressifs.

"Magnifique", s'entendit-elle dire.

Une centaine d'échos de plus en plus faibles se succédèrent avant que sa voix ne s'éteignît. Ces statues avaient été sculptées dans du marbre vermillon et, comme elle se rapprochait de l'une d'elles, elle balaya sa tenue guerrière du faisceau de sa lampe et constata qu'elles étaient...

Son cœur battit plus vite.

Oui, elles... étaient...

Elle se mit à trembler et la lumière vacillante entraîna les ténèbres dans une danse menaçante.

Un peu plus loin, elle contempla les restes de peintures murales dont certaines couleurs avaient résisté au temps. Guerriers brandissant leurs épées au-dessus de l'ennemi vaincu; chevaux écrasant sous leurs sabots des lignes de chevaliers en armure; archers tirant des flèches en

direction du soleil; scènes de carnage - cadavres désarticulés, décapités, prisonniers enchaînés tirés par des chevaux d'or. La femme eut soudain l'impression que sa tête allait éclater. Cet endroit renfermait un terrible secret, mais elle était totalement incapable de s'enfuir. Sa beauté et son horreur la retenaient.

Elle crut entendre le Dr Vodantis crier une nouvelle fois son nom, qui se répéta encore et encore avant de se perdre dans l'obscurité, et elle se retrouva seule. Elle réussit enfin à bouger. Un écho accompagnait chacun de ses pas, comme si quelqu'un lui collait aux talons. quelqu'un ou quelque chose qui fuyait la lumière.

De l'autre côté de la pièce, un éclat sombre accrocha la lumière. Une grande table de pierre aux contours irréguliers. Elle poursuivit son exploration et s'immobilisa à nouveau. Elle abaissa la lampe et découvrit, éparpillés sur le sol, des douzaines d'objets grossièrement forgés, rouillés et détériorés, que seul un oeil averti pouvait identifier. La poignée d'une épée, la pointe d'une lance, des casques, des éléments d'armures. Elle balaya le plancher de dalles qui s'étendait devant elle, et des restes d'autres armes, parmi lesquels des lames d'épées, reflétèrent violemment la lumière. Elle cligna des yeux et changea la direction du faisceau. Et elle vit un os.

Alors qu'elle s'en approchait, elle en aperçut d'autres. Des tas d'ossements que les ténèbres enlaçaient étroitement depuis de nombreuses années. Là, un crâne fendu lui souriait. Elle leva sa lampe-torche et remarqua que les murs et le plafond étaient recouverts de charbon animal.

Elle recula et eut un hoquet de surprise.

Un piédestal sortait du mur le plus éloigné, surplombant la table de pierre, et la statue qu'il supportait lui tendait les bras. Glaciale, elle se dressait à tout jamais dans ce tombeau monstrueux. Les yeux de l'idole fixaient la femme et la statue lui parut si vivante que, l'espace d'un instant, elle crut qu'ils bougeaient. Les ombres fuyaient la lumière. Elle était à présent certaine d'entendre son nom. Depuis un autre monde et un autre temps, le Dr Vodantis l'appelait. Non. Ce n'était pas le Dr Vodantis...

Mais quelqu'un d'autre.

Des ombres chuchotantes se fondaient les unes dans les autres, unissant leurs forces. La femme inspira profondément, l'air était doux-amer et..., étrange. Elle tourna sur elle-même et éclaira les statues qui

constituaient la garde d'honneur de l'idole. Occupaient-elles toujours la même place? Ne s'étaient-elles pas déplacées pour se rapprocher d'elle? Leurs têtes n'avaient-elles pas légèrement pivoté sur leurs cous de marbre? Une statue armée d'un arc semblait la regarder. Son regard neutre la transperça et marqua son ,me au fer rouge.

Elle perçut un murmure. De très loin, quelqu'un ou quelque chose prononçait son nom.

Dominant la table noire - un autel? -, l'idole paraissait attendre et, autour d'elle, la poussière s'animait. La femme perçut une voix plus claire, portée par un vent froid qui mo-dela la poussière, dessinant des formes fantomatiques devant le faisceau de lumière. La langue qu'elle avait entendue ne lui était pas familière - non, c'était du grec. Du grec ancien, un dialecte d'où émanait une force brutale et sanguinaire. Il lui fallait conserver sa lampe-torche, mais elle devait faire un effort presque surhumain pour ne pas la lâcher. Malgré les martèlements incessants qui résonnaient dans sa tête, elle réussit à déchiffrer des fragments du message. A reculons, elle s'éloigna de la pierre noire et de l'idole, pointant sa lampe-torche de tous côtés. La voix était à présent plus audible, elle implorait. Elle se dissocia en plusieurs voix puissantes, auxquelles il était impossible d'échapper, qui se réfléchissaient à

l'infini sur les parois. quand la voix lui parvint à nouveau, elle avait une telle puissance qu'elle vacilla et tomba à genoux, comme si elle adressait une supplique à l'idole. A cet instant précis, elle crut voir la statue tourner légèrement très légèrement, la tête et des flammes bleutées danser dans ses orbites de marbre. Une fraction de seconde plus tard, l'idole avait recouvré son immobilité.

Et quelque chose se profila à travers l'épais rideau de la poussière fuligineuse, pareil à quelqu'un s'éloignant lentement d'un gigantesque brasier. La chose, mélange d'ombre et de lumière, de poussière et de pierre, s'approchait d'une démarche langoureuse. Son visage n'était qu'une esquisse. Ses orbites bleues étincelaient avec une telle intensité que la tête de la femme fut rejetée en arrière et qu'un terrible étau enserra son cœur. La chose lui transmit sa connaissance des siècles passés et, quand la femme ouvrit la bouche pour crier, elle ne reconnut pas sa voix. La chose ondula et l'ébauche d'un bras lui frôla le visage, dégageant une odeur de poussière et de cendre. Et, soudain, un mur de poussière engloutit ce que la femme croyait avoir vu. Elle parvint à se relever et se mit à reculer, tous les sens en alerte. La voix, non, les voix qui n'en faisaient qu'une se turent peu à peu et s'étei-

gnirent.

Elle atteignit l'ouverture donnant sur le tunnel, la franchit et respira l'air frais à pleins poumons. Elle ressentait une impression étrange. Elle avait les nerfs tendus et les muscles té-tanisés, comme si elle était dans l'incapacité de contrôler son corps. Elle eût voulu jeter un dernier coup d'oeil à la caverne, mais l'étroitesse du souterrain lui interdisait de se retourner. Elle se mit à ramper pour rejoindre un monde fou, brutal et pollué.

Les voix avaient disparu, mais, dans les profondeurs de son âme, elle en entendait l'écho inextinguible.

Chapitre II

VIET-NAM, 1970

Il reposait sur un lit de camp auquel il était attaché par des fils métalliques enroulés autour de ses poignets et de ses chevilles. Nu et écartelé, il attendait.

La sueur ruisselait sur tout son corps. La toile grossière du lit était aussi détrempée que le trou dans lequel il s'était réfugié pour se protéger des mortiers. Mais ici, c'était pire que dans la jungle. Le calme environnant était oppressant, car il rendait imprévisible la prochaine attaque. L'un après l'autre, ils avaient été tirés de leurs cages en bambou: Endicott, Lyttle, le caporal sans nom qui souffrait de dysenterie et pleurait tout le temps, Vinzant, Dickerson, et puis lui. Il n'avait pas voulu être le dernier. Il avait entendu leurs hurlements et vu leur visage quand on les avait remis dans ces cages où il ne leur resterait plus qu'à

gémir et à se recroque-viller, tels des foetus, afin d'échapper à

l'insoutenable réalité de la torture.

Il avait supplié Dieu de ne pas être le dernier. Mais Dieu n'avait pas exaucé ses prières.

Il s'efforça de rassembler des souvenirs afin que son esprit s'envolât de cette cabane de planches peintes en noir et recouverte de filets de camouflage. Sa mère et son père sont assis dans la pièce principale de leur petite maison, dans l'Ohio. Au-dehors tombe une neige drue. Dans un coin, un arbre de Noël brille de mille feux. Son frère... Non, Eric était déjà

mort. Mais introduis-le dans cette scène, rends-le présent. quelles tortures vous faisaient-ils subir? Est-ce qu'ils vous frappaient? Eric s'assoit devant le feu, comme à son habitude. Les flocons de neige accrochés à ses cheveux et à sa veste commencent à fondre. Les flammes illuminent son visage, ceux de sa mère et de son père également. Non, ils ne vous frappaient pas. Les marques et les blessures des autres prisonniers n'étaient pas dues à de simples coups. Un souvenir plus récent lui revint en mémoire. Cette année-là, sa mère lui tricote un pull-over vert foncé. A Noël, elle le lui offre dans un papier-cadeau décoré de cornets de glace dorés. Maintenant, compte les cornets. Un. Deux. Trois. Mais s'ils ne vous frappent pas, que vous font-ils alors? Il n'avait pas vu les doigts des autres. Leur avaient-ils introduit des batonnets de bambou sous les ongles, ou cela n'existait-il que dans les films de guerre? quatre. Cinq.

Six. Sept. Huit cornets. La lumière du feu lèche les murs. Le matin, il -

Eric n'était pas là? - est allé avec son père couper du bois dans la forêt et son père lui a montré le chemin qu'a emprunté un cerf pour gagner les collines. Le progrès les fait fuir, lui dit son père. Ils savent que les villes mangent les forêts, et ce n'est pas juste. Mais alors, que font-ils?

Pourquoi l'avaient-ils déshabillé? Pourquoi cette attente?

Assis devant le feu. Eric - Eric, qui n'est plus de ce monde - tourne lentement la tête. Il a les yeux blancs et baignés d'un liquide pareil à

celui qui emplissait les yeux d'une biche accidentellement abattue par son père. Son regard mort fouille les choses et découvre les secrets qu'elles renferment.

" Vous m'avez fait ça", dit Eric dans un murmure. Le feu fit un bruit sec pareil à celui d'un piège qui se déclenche. " Vous m'avez tué parce que vous saviez. Vous m'avez tué, et je ne vous laisserai jamais l'oublier. Le visage horrible, et cependant familier, sourit, dévoilant des dents tachées de poussière tombale.

"«a suffit, Eric, dit calmement la mère, concentrée sur son tricot. Arrête de parler comme ça et laisse-nous passer un bon Noël.

L'homme trembla et ferma les yeux, comme sous le coup d'une intense souffrance. Ses efforts pour ne plus penser à la torture étaient devenus une épreuve terrifiante et il ne pouvait plus rêver du passé. Il secoua désespérément la tête, mais les images s'estompèrent jusqu'à disparaître.

"Lieutenant Reid?"

La voix d'un homme, et Evan sut aussitôt de qui il s'agissait. Le grand et mince officier viet-cong qui portait en permanence un uniforme impeccable et qui détestait s'approcher des prisonniers, toujours dans la saleté. Il était chauve, avait un sourire animal et des yeux perçants. Dickerson l'avait sur-nommé le Gentleman souriant.

L'homme entra dans le champ de vision d'Evan. La lumière de l'unique ampoule suspendue au plafond faisait briller la sueur qui perlait sur son visage et son crâne. Il s'essuya avec un mouchoir immaculé et sourit à Evan. Ses pommettes saillirent davantage.

"Lieutenant Reid, dit-il en le saluant de la tête. Enfin, nous nous voyons sans barreaux entre nous."

Evan demeura silencieux. Il referma les yeux pour échapper au regard de cet homme. Était-ce pour ne pas offenser le Gentleman qu'on lui avait ôté

ses vêtements souillés de boue et d'excréments?

"Pourquoi les Américains sont-ils aussi peu bavards? demanda-t-il avec suavité. Par hostilité? Vous avez certainement compris que pour vous la guerre est finie. Pourquoi s'obstiner...? D'accord. Je ne pensais pas que vous seriez différent des autres. Excepté le jeune caporal. Mais malheureusement, il est trop mal en point pour... être cohérent."

Evan serra les dents.

"J'aimerais vous poser quelques questions, dit l'homme en s'efforçant de s'exprimer correctement. J'aimerais vous connaître mieux. Cela vous conviendrait-il?"

Ne parle pas, se dit Evan, sinon il va t'avoir.

"J'aimerais savoir d'où vous venez, où vous êtes né, dit le Gentleman. Vous pouvez bien me le dire? Ah, très bien. Mais je suis sûr d'une chose, c'est que votre pays vous manque. Je me trompe? J'ai une femme et deux enfants. Une belle famille. Et vous, vous avez une famille? Lieutenant Reid, je n'apprécie pas les monologues."

Evan rouvrit les yeux et fixa l'homme. Ce dernier le regardait comme un ami perdu de longue date ou un frère. Evan se concentra et le visage du Gentleman se mit à fondre comme s'il était en cire. Ses dents s'allongèrent pour devenir des crocs. Ses yeux étaient à présent les

foyers rougeoyants d'une haine barbare. Oui, tel était l'homme qui se cachait derrière une façade d'amabilité et de sourire.

"Vous voyez? dit le Gentleman. Je suis votre ami. Je ne vous veux aucun mal.

* Va te faire foutre", dit Evan, qui regretta aussitôt de ne pas avoir gardé le silence.

Le Gentleman rit.

"Ah. Une réponse. Ce n'est pas vraiment celle que j'atten-dais, mais vous avez parlé. Comment vous êtes-vous retrouvé dans l'armée, lieutenant? Avez-vous été - comment dit-on? - appelé? Ou est-ce le patriotisme qui vous a poussé à vous en-rôler? Cela n'a plus grande importance maintenant, n'est-ce pas? En tout cas, pour le jeune caporal, cela n'a plus aucune importance. Je crains qu'il ne meure.

* Pourquoi est-ce que vous ne faites pas venir un médecin? demanda Evan.

* Vous aurez des docteurs, dit l'homme toujours aussi cal-mement. Vous aurez à manger, à boire et de vrais lits. Si, et seulement si, vous en êtes dignes. Nous ne gaspillons pas notre temps et nos forces pour des gens qui n'en valent pas la peine. J'espérais sincèrement que vous vous montriez ami-cal, lieutenant, parce que je vous estime et.. .

* Sale menteur, dit Evan. Je vous ai percé à jour. Je sais qui vous êtes réellement."

Il se vit, les yeux embués de larmes, en train de dénoncer devant une caméra l'impérialisme satanique des Etats-Unis. A moins qu'ils ne l'exhibent dans les rues de Hanoi en le tirant par une corde attachée à son cou.

Le Gentleman se rapprocha de lui.

Il n'y a pas d'alternative. Je peux vous rendre la vie facile, ou insupportable. Nous aimerions que vous nous rendiez quelques petits services. C'est vous qui décidez. Vraiment. Je devine que vous avez peur, car vous ignorez ce que l'avenir vous réserve. Je l'ignore également car, bientôt, tout cela ne me concernera plus. Il y a quelqu'un qui meurt d'envie de s'occuper de vous." Ses yeux lancèrent des éclairs meurtriers. "Un spécialiste dans l'art de faire parler. Bon, pourquoi ne nous conduirions-nous pas en gens civilisés, lieutenant Reid?"

Une goutte de sueur roula dans un oeil d'Evan et il ressentit une intense brûlure. Il ne répondit pas.

"Est-ce que vous vous détestez à ce point? demanda le Gentleman avec une certaine compassion. Je suis désolé pour vous."

Après un moment qui parut à Evan durer une éternité, il s'en alla.

Et pendant une heure, deux peut-être, Evan attendit de nouveau.

Soudain, sans qu'aucun bruit ne l'eût alerté, une ombre s'avança dans son champ de vision.

"Lieutenant Reid, dit une voix mielleuse, qui le fit frémir, nous allons étudier la femelle de l'espèce."

Evan battit des paupières. Les fils métalliques enroulés au-tour de ses poignets et de ses chevilles étaient comme chauffés à blanc et il ne sentait plus ni ses mains ni ses pieds.

Une femme viet-cong se tenait à côté de lui. Elle portait un uniforme d'une propreté irréprochable et un foulard noir était noué autour de son cou. Ses cheveux sombres étaient enroulés en un chignon serré et ses yeux en amande deux fentes d'où sourdait un mépris glacial. Son regard parcourut le corps de l'homme.

"La femelle est infiniment plus dangereuse, dit-elle doucement, car elle frappe sans prévenir. On la considère comme faible, incapable de se concentrer, mais c'est ce qui fait sa force. quand le moment est venu" - elle fit courir un ongle sur l'estomac d'Evan, dessinant un profond sillon rouge,tre -

"la femelle ne marque aucune hésitation."

Elle se tut un long moment, le regard fixe. Elle leva un bras et sa main sortit du cercle de lumière.

"La capacité de revanche de la femelle est légendaire, lieu-tenant.

Pourquoi est-ce que le mâle cherche à la dominer? Parce qu'il a peur." Sa main revint dans la lumière; quelque chose se balançait au bout de ses doigts. "La femelle peut porter un coup terrible, et même mortel. Par exemple, celle-ci." La femme tenait à la main une minuscule cage en bambou et la fit osciller au-dessus du ventre d'Evan. "Là, vous la voyez?" Avec son autre main, elle enfonça à plusieurs reprises un morceau de bambou effilé dans la cage. Pour la première fois, elle

sourit. quelque chose s'agita à l'intérieur de la cage. "Maintenant, elle a reçu une blessure et crie ven-geance." De nouveau, elle enfonça la pointe de bambou dans la cage. Evan crut entendre un cri strident. Un filet de liqui-de sombre suinta du fond de la cage. Ce n'était pas du sang, mais... du venin.

"Si vous ne voulez pas parler, dit la femme, peut-être voulez-vous crier..."

Elle défit un loqueteau et secoua la cage au-dessus du corps tremblant et ruisselant de sueur d'Evan.

Et ce qui tomba sur sa cuisse l'emplit de terreur.

Une araignée de la taille de la paume de sa main, couverte de poils lisses et verd,tres. Ses yeux noirs cherchaient la cause de sa souffrance. Elle se mit à progresser vers le haut de la cuisse de l'homme. Il souleva la tête et ses yeux exorbi-tés découvrirent la bouche rouge de l'animal située entre de sombres mandibules. Il avait envie de hurler, de se débattre mais, en puisant dans ses dernières ressources, il parvint à se maîtriser. La femme se recula et il ne perçut plus que sa res-piration haletante.

L'araignée atteignit ses testicules, sur lesquels elle s'immo-bilisa. Ses yeux bougeaient dans tous les sens.

"Fous le camp, salope", dit Evan à la chose dans un souffle. Il sentait que ses nerfs commençaient à le l,cher.

"Fous le camp, fous le camp, fous le camp..."

L'araignée repartit en direction de son estomac.

"Vous voulez toujours garder le silence?" demanda la femme.

L'araignée se trouvait à présent sur la poitrine d'Evan. Elle s'arrêta et go'ta sa transpiration. Evan crut que son coeur éclatait. Il poussa un hurlement qui le propulsa au bord du gouffre de la folie. L'animal s'avança alors lentement vers une veine jugulaire qui palpitait à un rythme fou.

"Le silence vous tuera, murmura la femme, qui se tenait dans l'obscurité."

Sa bouche ressemblait à celle de l'araignée.

La chose marcha jusqu'à la naissance du cou d'Evan. Et, là, elle fit une nouvelle pause. Une goutte du liquide sombre tomba sur la peau de l'homme.

Il sentit l'odeur douce,tre du poison et il perdit tout contrôle sur son corps, qui se mit à trembler.

L'araignée attendait.

L'instant suivant, l'ombre de la femme couvrit l'homme couché sur le lit de camp, anéantissant son ultime espoir. Elle leva la baguette de bambou et frappa l'animal. Une sorte de couinement et une forte odeur aigre s'ensuivirent. L'araignée mordit Evan à la gorge. Il ressentit une intense douleur, comme si la lame glacée d'un rasoir venait de s'enfoncer dans sa chair, puis une chaleur poisseuse l'envahit lorsque les poches déversèrent leur venin. L'araignée frémit, injectant tout son poison dans la bête blanche sur laquelle elle se trou-vait. L'homme poussa un cri animal et se tordit comme un forcené. L'araignée courut sur son cou, laissant derrière elle une traînée brun,tre, tomba sur le sol et s'enfuit. Mais la femme l'écrasa sous sa chaussure et la réduisit en une bouillie sanguinolente.

L'homme continuait de hurler et de se débattre. Les fils métalliques avaient profondément entaillé ses poignets et ses chevilles, et il saignait. Le Gentleman souriant fit son apparition. Deux soldats en armes l'accompagnaient.

La femme était fascinée par la réaction de l'homme à la douleur. Elle se passa la langue sur sa lèvre inférieure. Soudain, Evan souleva la tête, faisant saillir les nerfs de son cou et montrant aux Viêt-congs la petite marque rouge pro-voquée par la morsure de l'araignée. quand sa tête retomba, il respirait irrégulièrement et ses yeux roulaient sous ses paupières mi-closes. Le Gentleman fit signe aux deux soldats de le détacher.

"L'homme qui s'appelle En-di-cott serait un bon sujet d'expérience, lui dit la femme. Vin-zant, aussi. Ces deux-là

coopéreront. Les autres sont sans intérêt."

Elle adressa de la tête un salut au Gentleman, regarda les deux soldats qui s'occupaient de l'Américain, exécuta un demi-tour quasi militaire et s'éloigna.

Après son départ, l'officier viêt-cong considéra avec répu-gnance

l'araignée écrasée et frissonna. C'était elle qui avait eu l'idée d'utiliser des araignées. Il vit avec dégoût qu'il y avait du venin sur sa chaussure et il regagna à toute vitesse ses quartiers afin de la nettoyer.

La pensée que des souliers en cuir fabriqués en France pussent être abîmées lui était insupportable.

Deuxième partie

JUIN

Chapitre III

DANS LES TENEBRES, 1980

Dans les ténèbres, il écouta l'aboiement lointain et rauque d'un chien et, le cerveau embrumé par l'envie de dormir, il se demanda pourquoi ce bruit lui causait des fourmillements dans tout le corps.

Est-ce, pensa-t-il, parce que ce chien aboie après quelqu'un? Ou quelque chose? Une présence qui, la nuit, rôde dans les rues de Bethany's Sin, telle une force aveugle et ven-geresse. Il tourna légèrement la tête pour regarder le réveil à affichage numérique posé sur sa table de nuit. Trois heures et demie. Les plus longues heures de la nuit étaient encore de-vant lui, ces heures où les cauchemars deviennent réalité. Il attendait, se refusant à replonger dans le sommeil. A présent, la peur le tenaillait et une angoisse grandissante lui nouait l'estomac.

Car il savait quand ils viendraient pour lui. Ils viendraient la nuit.

Soudain, comme si la terre l'avait englouti, le chien se tut.

L'homme était couché, totalement immobile, sous des draps bleu p.le. Les rideaux de la fenêtre n'étaient pas fermés et la lune dessinait des rais de lumière sur le Ciel dégagé pour les prochains jours, avait annoncé le bulletin météorologique; beau temps pour le premier week-end de juin, mais des averses éclateraient probablement mardi. Son regard s'arrêta sur la découpe d'un arbre, une chose dotée de plusieurs têtes, une hydre qui se balançait, chuintait et attendait juste de l'autre côté de la fenêtre. La brise souffla plus fort et il crut entendre la chose murmurer: "Sors, Paul, viens là où les étoiles et la lune brillent, où la nuit est profonde, où personne ne me verra te mettre en pièces."

Mon Dieu, pensa-t-il brusquement. Ils viennent pour moi.

Non. Non, arrête. Il n'y a rien d'autre dehors que l'obscurité, des arbres, des chiens qui aboient et les rues endormies du village. Pourquoi ne suis-je pas parti aujourd'hui? se demanda-t-il. Pourquoi n'ai-je pas sauté dans ma voiture, roulé jusqu'à Johnstown et pris une chambre à

l'Holiday Inn où j'aurais lu et regardé la télévision et où, surtout, je me serais senti en sécurité? Parce que, lui répondit la voix sévère de sa raison, tu n'as aucune certitude. Ta maison se trouve ici. Ton travail également. Et tes responsabilités? quand il était allé chez le Dr Mabry

-
il avait retardé ce moment aussi long-temps qu'il l'avait pu car, depuis la mort d'Elaine survenue trois ans auparavant, il avait sombré dans un état de torpeur et souffrait de maux d'estomac -, il s'était ouvert malgré lui.

Il avait raconté quelques-unes de ces choses qui avaient pris racine en lui et qui se développaient maintenant de façon monstrueuse. Le médecin avait prêté une grande attention à ses propos, hochant la tête aux bons moments.

quand je suis au téléphone, j'entends des bruits bizarres avait-il dit au Dr Mabry. Comme si quelqu'un écoutait mes conversations. Je les ai entendus plusieurs fois, mais très faiblement. Et puis, il y a les rôdeurs...

Des rôdeurs? Le Dr Mabry avait haussé un sourcil.

Pas toutes les nuits, mais je sais quand ils sont là. Parfois j'ai des insomnies et j'entends les bruits qu'ils font.

Vous en avez surpris un en train de rôder autour de votre maison?

Non, mais j'ai vu des ombres. Des choses que j'aperçois du coin de l'oeil quand je suis à la fenêtre. Et puis, il y a un chien qui aboie au bout de McClain Terrace. Je sais combien c'est ridicule, mais ses aboiements sont comme... un avertissement. Ce chien voit ou sent quelque chose de...

terrifiant.

Bon, avait dit le Dr Mabry, je pourrais vous prescrire des hypnotiques.

Vous êtes sans doute surmené et vous ne faites peut-être pas suffisamment d'exercice. Cela pourrait expliquer vos insomnies. quant

à vos maux d'estomac, vous en connaissez la cause. Vous avez envisagé faire du golf?

Trop de choses s'étaient passées, des bruits étranges et des formes squelettiques qui se mouvaient dans les ténèbres. L'inquiétude s'était peu à peu insinuée en lui jusqu'à le submerger. Il était au bord de la suffocation. Bien entendu, il était allé voir Wysinger, mais ce dernier ne pouvait pas grand-chose pour lui. Vous pouvez compter sur moi, avait-il assuré. La voiture de patrouille sillonnera McClain Terrace deux fois par jour. Et si quelque chose arrivait la nuit, appelez-moi à mon domicile.

Mon numéro personnel est dans l'annuaire. Cela vous convient-il?

S'il vous plaît, avait dit l'homme, faites tout ce qui est en votre pouvoir.

Mais il était parfaitement conscient que Wysinger ne les trouverait pas.

Ils étaient bien trop intelligents, bien trop rusés pour être attrapés.

A présent, tel un disque rayé, son esprit ressassait inlassablement le même ma: paranoïa, paranoïa, paranoïa. Tu te laisses impressionner par des événements sans importance, Paul, lui disait tout le temps Elaine, même à

l'époque où ils vivaient à Philadelphie. Détends-toi. Prends les choses comme elles viennent.

Oui. Et maintenant, elles viennent pour moi.

Soudain, il eut un besoin irrésistible de lumière. Il alluma la lampe de chevet et grimaça jusqu'à ce qu'il pût voir. Ma vue baisse de plus en plus vite, pensa-t-il avec un pincement au cœur. Il était myope, et des années passées à lire des demandes de prêt imprimées en petits caractères avaient abîmé ses yeux. Il prit ses lunettes aux verres épais posées sur la table de nuit, les chaussa, repoussa les draps et se leva. Il traversa la pièce et se posta à la fenêtre. Il regarda la pelouse verdoyante qui s'étendait de l'autre côté de la fenêtre puis tendit le cou pour observer McClain Terrace. Les ténèbres y régnaient, silencieuses comme une tombe. Ces ténèbres qui précèdent l'aube, pensa-t-il en jetant un coup d'oeil à son réveil. Tandis qu'il regardait de nouveau par la fenêtre, il crut distinguer une lumière qui brillait dans une maison située un peu plus haut dans la rue. Mais, au lieu d'être rassuré, il s'en-lisa davantage dans la peur. Au bout d'un

moment il se ren-dit compte qu'il ne s'agissait pas d'une lumière, mais du re-flet de la lune sur une vitre. Tout le monde dormait.

Tout le monde sauf lui.

Arrête, se dit-il. Tu te trompes. Les aboiements du chien n'avaient rien d'alarmant. Est-ce que je deviens fou? Je suis, comme on dit, un homme d'un certain ,ge, et je perds déjà la tête? Paranoïaque, c'est le qualificatif que l'on emploie pour certains cinglés, non? Il quitta la fenêtre et sortit dans le cou-loir. Il tourna l'interrupteur qui commandait le plafonnier et, pieds nus, descendit l'escalier. En bas, il alluma la télévision. Bien entendu, il n'y avait sur l'écran qu'une tempête de flo-cons multicolores, mais le bruit qu'ils émettaient le rasséréna - quand il était petit et que ses parents le laissaient seul dans la maison familiale, il n'éteignait jamais la télévision noir et blanc pour se sentir en sécurité. Il se rendit dans la cuisine.

Il ouvrit le réfrigérateur. Depuis qu'il était seul, cuisiner était le seul problème qui se posait à lui. Le réfrigérateur contenait des Tupperware pleins à ras bord de restes, des ca-nettes de bière, un pichet de thé glacé

vieux de deux jours et des tranches de rosbif enveloppées dans du papier d'alumi-nium. L'hommé étala de la moutarde sur deux tranches de pain et se fit un sandwich au rosbif.

Il n'en avait pris qu'une bouchée lorsque les lumières se mirent à trembloter.

Elles p,lirent comme si la nuit était finalement parvenue à se glisser par les interstices des fenêtres et des portes. La maison fut brutalement plongée dans le noir et le moteur du réfrigérateur se tut. L'homme se retrouva dans l'obscurité et le silence qu'il avait fuis quelques minutes auparavant.

Seigneur! pensa-t-il tandis que son coeur tressautait dans sa poitrine. Il entendit quelque chose tomber sur le sol de la cui-sine, et il fut en proie à une terreur incontrôlable jusqu'à ce qu'il réalis,t qu'il avait l,ché son sandwich. qu'est-ce qui va se passer maintenant? se demanda-t-il, cloué sur place et es-pérant de toutes ses forces que la lumière allait revenir. Une surcharge d'électricité avait fait sauter les fusibles. A moins que ce ne f't une coupure de courant généralisée. Il crut se souvenir avoir lu dans le journal que la Pennsylvania Power effectuerait cette semaine des travaux sur les lignes élec-triques. Il se tourna, fouilla dans un tiroir et trouva une lampe-torche. Mais les

piles étaient usées. C'est curieux, pensa-t-il, comme les choses les plus familières peuvent devenir étrangères lorsqu'elles sont faiblement éclairées. Dans la cuisine, les meubles ressemblaient à des formes hideuses qui se tordaient d'impatience dans l'attente de son passage. Il pensa alors à la nourriture qui se trouvait dans le réfrigérateur et se dit qu'il devait découvrir la cause de la coupure de courant. Quand il atteignit la porte d'accès au sous-sol située sous l'escalier, il s'immobilisa. Est-ce que, d'abord, il ne ferait pas mieux d'appeler la Pennsylvania Power? Il posa la main sur la poignée et ce contact lui glaça les veines. Non, ne leur téléphone pas, tu vas passer pour un malade, un paranoïaque! Tôt ou tard, tes collègues de travail vont l'appréhender et se moquer de toi.

Il appuya sur la poignée, abaissa sa torche et descendit les marches de bois. Le froid et le silence le saisirent. Le sol de pierre était pareil à

de la glace sous ses pieds nus. Il venait rarement ici. Le sous-sol ne lui servait qu'à entreposer des objets du passé. On y trouvait de vieilles malles pleines de vêtements démodés, une chaise à moitié cassée, une lampe dont le pied en céramique était fendu, quelques cartons renfermant des robes d'Elaine, des livres jaunis et des magazines - Life et National Geographic. Il avait revêtu deux murs de planches de pin, les deux autres étant en brique. Des colonnes en ciment supportaient le plafond où

couraient des conduits et des tuyaux en cuivre. Au bout de la pièce, il y avait une porte vitrée de chaque côté de laquelle deux fenêtres s'ouvraient sur une petite cour. Le métal de la chaudière réfléchit la lumière de sa lampe et l'aveugla. Il pointa sa torche sur la boîte à fusibles située à environ un mètre de l'escalier. Le mince faisceau lumineux balaya une ouverture donnant sur une pièce utilitaire encombrée de pots de peinture et de boîtes poussiéreuses. Une ampoule nue pendait du plafond, telle une tête coupée.

La boîte à fusibles résistait les charnières rouillées protestaient en émettant des sons pareils aux piailllements d'un animal. De chaque côté du rayon de lumière, les ténèbres s'épaississaient.

Il se mit à secouer rageusement la boîte, qui finit par s'ouvrir. Il en éclaira l'intérieur et découvrit que quelqu'un, ou quelque chose, l'avait vidée de son contenu.

Il sentit derrière lui, plus qu'il n'entendit, un mouvement. Il fit demi-tour et leva sa lampe dans un geste de défense. Il entendit un sifflement qui provenait de l'office. Durant une fraction de seconde, il

eut la vision d'une chose qui irradiait une forte lumière bleu électrique et fendait l'air en tournant sur elle-même. Mais il n'eut pas le temps de fuir ni de crier.

L'instant d'après, une hache à double tranchant aux reflets bleutés le frappa entre les deux yeux. Sous le coup d'une force inhumaine, ses lunettes se cassèrent en deux et tombèrent de chaque côté de sa tête. Le tranchant s'enfonça dans sa chair, son crâne et son cerveau. Il fut projeté

contre le mur et sa tête tomba si violemment en avant qu'un sinistre craquement se fit entendre lorsque sa nuque se brisa. Du sang coulait de son nez et de ses yeux écarquillés par l'horreur. Il s'affala sur le sol comme une poupée de chiffon ruisselante de sang. Des spasmes le secouèrent, la mort entraîna dans une danse macabre ses muscles et ses nerfs. Ses dents s'entre-choquaient pareilles aux ossements jetés par des aruspices.

Le corps se raidit, une main blême, crispée sur la lampe-torche, qui ne tarderait pas à s'éteindre pour toujours.

Et, faisant trembler toutes les vitres de la maison, se répercutant jusqu'aux confins de McClain Terrace, s'éleva le cri de victoire d'un aigle assoiffé de sang.

quand l'écho se tut, un chien se mit à aboyer comme un forcené, tel Cerbère aux portes des Enfers.

Chapitre IV

LE VILLAGE

BETHANY'S SIN, indiquait le panneau indicateur en lettres blanches sur fond vert. En dessous, on pouvait lire NOMBRE D'HABITANTS:411 . Le panneau, d'une propreté immaculée, miroitait à la lumière du soleil levant. Evan Reid se souvint du panneau qui marquait la limite de la ville de LaGrange: il était piqué, suintant de rouille, et penchait lamentablement, suite à

un accident de voiture.

que cette ville aille au diable, pensa-t-il avec amertume, tandis que le camping-car bleu foncé le conduisait sur une route bordée d'ormes vers une nouvelle vie, vers le village de Bethany's Sin.

"On est arrivés!" dit Laurie depuis le siège arrière, en glissant la tête entre l'homme et la femme pour mieux voir.

Son visage reflétait l'excitation sans arrière-pensée d'une enfant de six ans. Enfin l'été, après un hiver long et glacial, et ses yeux pleins d'espoir étaient aussi bleus que le ciel de Pennsylvanie. Elle avait passé

la plus grande partie de la ma-tinée à faire du coloriage, mais, lorsqu'ils avaient atteint les vertes collines, les forêts qui devaient grouiller de lutins à la barbe blanche, Laurie avait cessé de colorier et laissé son imagination vagabonder. A côté d'elle, la tête de sa poupée de chiffon ballottait au rythme de la fourgonnette.

Le plus extraordinaire, pensait-elle en regardant une cor-neille qui planait nonchalamment, c'était que sa maman et son papa ne s'étaient pas déchirés depuis longtemps.

"Non, pas encore", dit Kay Reid en tournant la tête et en souriant à sa petite fille. Elle avait les mêmes yeux bleus que Laurie, un joli visage ovale et des cheveux auburn qui tom-baient avec souplesse sur ses épaules.

~ffTu devrais ranger tes crayons, il n'y en a plus pour très longtemps.

* D'accord."

Elle se mit à les aligner dans la boîte jaune et vert, ses che-veux blonds flottant dans l'air qui s'engouffrait par les vitres ouvertes.

Kay regarda son mari du coin de l'oeil. Elle savait que le voyage l'avait épuisé et qu'il était inquiet à cause du pneu avant gauche, qui montrait une usure certaine en deux en-droits.

"Nous sommes presque chez nous", dit-elle, et il sourit.

Chez nous: ces mots sonnaient étrangement car, à plu-sieurs reprises et pour différents lieux, elle les avait pronon-cés. A présent, ils ne signifiaient plus rien pour lui car elles les avait trop souvent répétés.

Toujours n'avait jamais rimé avec ces endroits qu'elle avait appelés leur foyer. Ni le mi-nuscule appartement situé sous les toits o~ les tuyaux des ra-diateurs ne cessaient de vibrer, ni la maison à la toiture cou-verte de bardeaux qu'envahissaient les relents des aciéries voisines. Une petite fille ne pouvait s'épanouir dans de telles habitations, personne ne pouvait y cicatriser de graves bles-sures.

Non, ne pense plus à ça. Son esprit chassa tous ces mauvais souvenirs. Kay continuait de l'observer. qu'est-ce que je lis dans son regard fixé sur la ligne jaune de la route? se demanda-t-elle. De l'espoir? Ou de la peur? Elle se rendit compte qu'il paraissait plus que ses trente-deux ans. Les contours de ses yeux gris et de sa bouche étaient ridés; sur ses tempes, des fils gris parsemaient ses cheveux châtains. Il payait des années d'angoisse et de souffrance, ces années où le monde semblait s'être refermé sur eux, les avoir emprisonnés et retenus entre ses griffes acérées.

Il sentit son regard posé sur lui.

"qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

* Je me sens juste un peu nerveuse, dit-elle en souriant.

* Il n'y a pas de quoi. Tout va très bien se passer."

A présent, de chaque côté de la route, se dressaient des barrières, des boîtes à lettres, et partaient des chemins menant à des maisons invisibles. Un mur de brique peint en blanc longeait le virage suivant, avec un portail en fer forgé enjolivé de la lettre D en son centre et délimitant une propriété dont les toits s'élevaient au-dessus de la cime des arbres. Au passage, Kay vit des chevaux noirs, gris ou pom-melés qui paissaient dans un pâturage lointain.

Un peu plus loin, un feu jaune clignotant signalait une intersection dangereuse. Ils dépassèrent une station-service Gulf au-dessus de laquelle flottait une bannière portant l'inscription PNEUS A VENDRE. Souviens-t'en, pensa Evan en s'arrêtant au croisement. De l'autre côté se dressait un grand poteau couvert d'armoiries et d'inscriptions: THE LIONS CLUB** THE

CIVITANS** THE ROTARIANS** VOUS SOUHAITENT LA BIENVENUE A BETHANY'S SIN.

Ils roulaient à présent dans une rue bordée d'ormes et de chênes. Au milieu de vastes pelouses soigneusement entretenues s'élevaient de belles maisons de brique et de pierre. Les clôtures, les portes, les chemins, la petite brise qui agitait les feuilles des arbres, tout respirait la quiétude. Un facteur en short faisait sa tournée. Une jeune femme en jean poussait un landau. Un adolescent bronzé, torse nu, tondait une pelouse.

Une Volkswagen flambant neuve les croisa. Juste devant eux, une Buick marron foncé s'engagea dans une allée. Et, soudain, Evan eut

honte de son camping-car bosselé et rayé, suite à cinq années de bons et loyaux services. Dans ce quartier résidentiel, il avait l'impression de conduire un véhicule venant d'un autre monde. Et s'il y avait eu un panneau indicateur dans cet autre monde, il aurait indiqué NOMBRE D'HABITANTS: JUSTE 3.

Ils dépassèrent un McDonald's et la rue Fredonia les conduisit au centre du village. De petites boutiques étaient disposées autour d'une place pertinemment appelée le Cercle. Un fleuriste, Chez Eve, un magasin d'objets artisanaux, Chez Bryson, un restaurant, Le Réverbère, un drugstore et un café, Au Joyeux Canon. Cette communauté est magnifique-ment agencée, pensait Kay. Et un parterre de fleurs situé au milieu de la place ajoutait à la beauté du lieu. Des roses et des violettes soigneusement disposées emplissaient l'air de leurs senteurs. Blanc, rouge flamboyant, violet profond se mariaient harmonieusement, et toutes ces couleurs se reflétaient dans les vitrines des boutiques. Depuis le Cercle, des rues partaient dans toutes les directions, tels les rayons d'un immense volant.

"Comme c'est beau, dit Laurie en mettant Miss Prissy à la fenêtre. Et ça sent drôlement bon. Est-ce qu'on est arrivés?

* Presque."

Evan passa devant l'épicerie fine du village, puis devant une boutique de troc de livres baptisé Chapitre Premier.

Il tourna dans la rue Paragon et s'éloigna du centre-ville. Il dépassa le bureau du shérif, un bâtiment de brique rouge avec des moulures blanches, et la bibliothèque Wallace Perkins, de style moderne, tout en marbre et en verre.

Evan et Kay étaient déjà allés trois fois à Bethany's Sin. La première fois en avril, quand Kay avait obtenu un poste à l'université George Ross. La deuxième fois en mai, pour se mettre en quête d'une habitation abordable.

La troisième fois pour signer les papiers. Ils avaient exploré d'autres villages environnants, mais ils avaient finalement porté leur choix sur Bethany's Sin pour sa fraîcheur, sa pureté. L'herbe était d'un vert éclatant, les rues propres, les maisons agréables et accueillantes. La forêt empiétait sur les limites du village et des demeures se dressaient au milieu des arbres; ou bien un bosquet de pins et de chèvrefeuille séparait deux rues. Et, par-ailleurs à des sentinelles estivales, d'immenses arbres longeaient toutes les rues, ne laissant percevoir que le haut des

toits des maisons et dessinant des taches de lumière semblables à celles d'un kaléidoscope.

Tout en conduisant, Evan déplia un plan que Marcia Giles leur avait donné

lors de leur dernière visite. Bethany's Sin s'étendait sur environ deux kilomètres, mais il y avait de nombreuses bifurcations et ruelles sinueuses auxquelles Evan n'était pas encore habitué. Ils passèrent devant la vieille bâtisse en pierre de l'école élémentaire Douglas, rue Knollwood, puis tournèrent à droite dans la rue Blair. Il jeta un nouveau coup d'oeil au plan: de là, il rejoindrait la rue Cowlington, tournerait à gauche dans Deer Cross et monterait une petite colline qui le mènerait tout droit à

McClain Terrace. Bientôt, il se sentirait chez lui, mais, pour le moment, il évoluait au milieu d'un dédale de maisons et de jardins qui lui était totalement inconnu. Un peu plus loin, Kay aperçut deux courts de tennis ombragés et un trou profond qui servait occasionnellement de fosse à

barbecue. Il y avait également une piste en ciment destinée au jogging, sur laquelle s'entraînait une seule silhouette en short de sport rouge.

Ils atteignirent enfin McClain Terrace. Le quartier dégageait la même pureté que le reste du village. Les habitations étaient peut-être plus récentes et plus petites, mais Kay s'en moquait. Ils allaient vivre là, et c'est cela qui importait. Elle lut les noms inscrits sur les boîtes à

lettres: Haversham, Kincaid, Rice, Demargeon. Une boîte à lettres ne comportait pas de nom.

Evan s'engagea dans l'allée.

"Nous y voilà", dit-il.

La maison avait un étage. Les moulures des fenêtres et la porte d'entrée, vert foncé, contrastaient avec la blancheur des murs. Des ormes agrémentaient le jardin de devant. Un chemin bordé d'herbes folles conduisait à la porte d'entrée. Bien que le jardin de derrière ne fût pas visible, Evan savait qu'il descendait en pente douce vers une chaîne qui délimitait la propriété. De l'autre côté, il y avait une rigole d'écoulement en béton, puis, épaisse et sauvage, sans interruption jusqu'à

Marsteller, la ville la plus proche, située à environ trois kilo-mètres à

l'ouest, la forêt. Comme Evan arrêta son véhicule, il pensa aux propos que lui avait tenus Mme Giles: "C'est un endroit très tranquille, monsieur Reid, et, dans votre travail, je sais combien vous appréciez la paix et le calme. A notre époque, de tels avantages se perdent." Il coupa le moteur et enleva la clef de contact.

Il y a des cerfs par ici? lui demanda Laurie alors qu'il sortait deux lourdes valises de l'arrière du camping-car.

* Mme Giles dit qu'on en a vu deux fois, lui répondit Kay.

S'il te plaît, tu ne pourrais pas mettre Miss Prissy dans ce carton et le porter à l'intérieur? Fais attention, il y a du verre dedans."

Laurie prit le carton.

"Et les loups? Il y en a?

* Je ne crois pas, dit Evan. Nous sommes trop au sud."

Kay prit les clefs à Evan et, un carton plein d'ustensiles de cuisine dans les bras, elle gravit les trois marches menant à la porte d'entrée. Une poignée en cuivre reflétait le soleil. Elle attendit Laurie et son mari, puis glissa la clef dans la serrure. Un petit bruit sec retentit. Kay sourit, poussa la porte de l'épaule et s'effaça pour laisser entrer Laurie et Evan.

A peine entré, Evan s'immobilisa, une valise à chaque main. Un vestibule au sol recouvert de parquet s'ouvrait sur un immense living-room, au plafond très haut et au plancher tapissé d'une moquette beige. La pièce paraissait vide malgré le nouveau sofa, la table basse et les chaises qu'ils avaient apportés depuis LaGrange dans une fourgonnette de déménagement. Les murs avaient besoin de tableaux, la table basse de babioles. Mais chaque chose en son temps, se dit-il. La maison telle qu'elle était à présent n'avait rien à envier à celles des magazines de décoration que Kay avait dévorés les jours précédant le déménagement. Mon Dieu, réalisa-t-il brusquement, notre ancienne habitation était à peine plus grande que le vestibule et le living-room réunis. Et puis, là-bas, à LaGrange, il y avait ces cheminées qui ne cessaient de cracher une fumée noire et puante et la pluie qui tambourinait sur le toit.

"Bon", dit Evan. Sa voix éveilla la pièce à la vie, monta l'escalier et lui revint. "Nous sommes chez nous."

Il se tourna vers Kay et Laurie, et leur adressa un demi-sourire - pour eux, sourire n'était pas encore chose facile -, puis il franchit le seuil de la porte. Il déposa les valises dans le séjour, s'approcha de la fenêtre panoramique et regarda McClain Terrace. Kay et Laurie avaient gagné la cuisine qui se trouvait à l'arrière de la maison. Evan connaissait la demeure par coeur. que de fois il avait examiné avec des lampes les escaliers, les matelas, les cartons pleins de ces petites choses qui restent après dix ans de mariage. Il n'ignorait rien du bureau lambrissé, de la cuisine avec son coin repas, du porche qui permettait d'accéder au jardin de derrière. Au premier, il y avait deux chambres, une grande salle de bains. Et partout des placards, des cabinets de débarras. Il y avait même un sous-sol auquel on accédait par une porte située sous l'escalier.

Evan porta son regard sur les maisons d'en face et se demanda qui y vivait.

Il entendit Kay parler et Laurie glousser juste après. Ils avaient bien le temps de faire la connaissance de leurs voisins. Il restait encore deux valises dans la fourgonnette. Evan sortit. La brise soufflait paresseu-

sement au travers des branches touffues des arbres. Des rayons de soleil lui chauffèrent les épaules. Voici notre vie, pensa-t-il en soulevant les bagages bosselés. Bouclée dans des valises, des cartons, pliée à la va-vite, tassée, enfouie sous des journaux qui étouffaient ses cris. Le voyage avait été long et difficile depuis LaGrange. Le souvenir de cet horrible en-droit lui fit l'effet d'un pic à glace qui s'enfonçait dans son ,me.

Oublie, se dit-il, oublie parce que cette période de notre existence est enfin terminée. Nous connaissons le bonheur ici, à Bethany's Sin. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentit bien. Il regarda le jardin de sa maison et éprouva une certaine fierté. Les rideaux de la cuisine s'écartèrent et Kay lui adressa un signe de la main. Il lui répondit par une grimace et, tandis qu'il se dirigeait vers la porte d'entrée, il la vit sourire avant de l,cher les rideaux. Il entendit une tondeuse à gazon démarrer, peut-être deux rues plus loin, et les insectes se mirent à

bourdonner de plus belle.

Un frémissement soudain parcourut sa nuque, comme chaque fois qu'il sentait une chose sans forme ou sans nom, et il tourna la tête. De l'autre côté de la rue, il n'y avait que les maisons de bois et de pierre, qui différaient les unes des autres par un petit détail - la couleur des

moulures, celle des façades. Mais toutes étaient plongées dans le silence. Il plissa les yeux. Un rideau avait-il bougé dans une demeure située un peu plus haut dans la rue? Non, décida-t-il au bout d'un moment. Tout était parfaitement immobile. Il repartit en di-rection de la porte d'entrée et, du coin de l'oeil, il aperçut la silhouette.

quelqu'un se tenait assis sous une véranda et le regardait. Ses mains étaient jointes sur ses genoux, son menton légèrement relevé. Les ombres de grosses branches d'arbres dessi-naient comme des pythons sur le toit de la véranda. Evan sut instantanément que c'était le regard de cet inconnu qui lui avait envoyé comme une légère décharge électrique dans la nuque.

"Hello!" cria Evan en continuant d'avancer.

La silhouette qui portait des vêtements sombres ne broncha pas. Evan était incapable de dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Il lut le nom inscrit sur la boîte à lettres: DE-MARGEON.

"Nous emménageons, dit Evan.

La silhouette resta sans réaction, et Evan eut l'impression de converser avec un mannequin de grand magasin. Il allait poser ses valises et se diriger vers la propriété des Demargeon quand la silhouette fit pivoter son fauteuil et sembla flotter vers la maison, dans laquelle elle disparut.

Evan perçut le bruit d'une porte qui se refermait doucement.

Il demeura sur place un long moment et observa la véranda. Le fauteuil dans lequel la silhouette se trouvait installée quelques secondes auparavant était un fauteuil roulant.

"Nom de Dieu", dit Evan dans un souffle.

Il secoua la tête et se réintéressa à sa propre maison. A peine atteignait-il la porte qu'un coup de klaxon retentit et qu'une Buick noire et étincelante se rangea le long du trot-toir. La conductrice lui fit un signe de la main, coupa le contact et descendit de voiture.

"Bonjour", dit Mme Giles en se dirigeant vers lui. Elle était très grande, presque autant que lui, et squelettique, comme si elle avait poursuivi plus qu'il n'était nécessaire son régime basses calories. La dernière fois qu'il l'avait rencon-trée, elle était sagement vêtue d'un chemisier et d'une jupe. Aujourd'hui, elle portait une combinaison bleu marine à manches courtes et une multitude de bracelets. "Vous êtes là depuis

longtemps?

* Non, pas très longtemps. Nous sommes encore en train de décharger le camping-car.

* Je vois cela." Elle avait des yeux noirs et perçants, qui évoquèrent à

Evan un certain genre d'insecte, un grand front et des cheveux auburn parsemés de fils argentés. Son sourire dévoilait des dents d'un blanc éclatant. "Vous avez fait bon voyage?

* Oui. Donnez-vous donc la peine d'entrer. Kay et Laurie sont en train de visiter la maison." Il la suivit dans le vestibule et déposa les valises en bas de l'escalier. "Kay! appela-t-il. Mme Giles est ici!

* J'arrive!" La voix de Kay provenait de la plus grande chambre.

Evan introduisit la femme dans le living et prit place sur le sofa.

"Je ne peux rester qu'une minute, dit-elle tandis qu'Evan s'asseyait sur une chaise. Je tenais à venir vous souhaiter la bienvenue dans notre village et vous demander si vous aviez besoin de quelque chose.

* C'est très aimable de votre part, dit Evan, mais nous sommes presque installés. Il ne nous manque que quelques meubles...

* Vous devriez aller chez Broome. Son magasin se trouve juste à côté de Westbury Mall. Ce n'est pas très loin d'ici.

* Nous verrons cela plus tard. Nous avons tout notre temps.

* En effet, dit Mme Giles, vous n'êtes pas pressés. Vous allez rapidement vous rendre compte que vous avez réalisé un excellent investissement. quand on a les moyens, il vaut mieux être propriétaire que locataire. Surtout à

Bethany's Sin. Une rumeur circule comme quoi l'International Chemco pourrait acheter un terrain près de Nanty Glo et y implanter de nouvelles installations. Si c'est vrai, Bethany's Sin bénéficiera du développement économique de cette zone... Laissez-moi continuer! Est-ce que ce ne sont pas les propos que je vous ai tenus lorsque je vous ai déconseillé de louer cet appartement à Johnstown?

* Si, je crois, répondit Evan en souriant.

* Le progrès a du bon, reprit-elle en haussant les épaules, mais de vous à

moi, j'espère que le village ne s'étendra pas. Et que l'atmosphère particulière qui y règne ne sera pas altérée par la présence écrasante d'immenses complexes indus-triels. Vous avez suffisamment supporté cela à

LaGrange. Pour ma part, je n'aurais pas pu vivre au milieu de cet air pollué et de ces bruits... Ah, la voilà, cette jolie petite fille aux cheveux d'or..." Kay venait de pénétrer dans le séjour, tenant Laurie par la main. "qu'est-ce que ça te fait d'avoir ta chambre à toi, mon poussin?

demanda Mme Giles à la petite fille.

* C'est super, dit Laurie.

* Mais elle trouve que le lit est trop grand pour elle, dit Kay. Je lui ai expliqué que quand quelqu'un a sa propre chambre, il dort dans un grand lit." Elle caressa les cheveux de la petite fille. "Et puis, maintenant, il y a une place pour Miss Prissy, non?

* Oui, dit Laurie, mais elle dort tout le temps sur mon oreiller."

Mme Giles eut un sourire attendri. "Je pense que ce problème sera bientôt réglé. Bon..." - elle porta son regard sur Kay -, "je suppose que vous avez un tas de choses à faire avant la session d'été.

* Oui, et je ne sais même pas par où commencer. Ce matin, je vais rencontrer le Dr Wexler à George Ross. Vous le connaissez?

* Je ne crois pas.

* Et puis, mercredi matin, il y a une conférence pour les nouveaux professeurs, suivie d'une sorte de lunch. Après cela, ateliers de travail.

Je suis contente de ne pas entrer directement dans mes nouvelles fonctions.

* S'il en avait été autrement, dit Mme Giles, je suis certaine que vous auriez été à la hauteur. Vous êtes une femme très intelligente et c'est une occasion inespérée qui s'offre à vous.

* C'est vrai, dit Kay. Cependant, je suis un peu nerveuse.

C'est la première fois que j'enseigne dans un établissement aussi important. Mais je suis certaine que cette expérience sera bénéfique." Elle jeta un rapide coup d'oeil à Evan. "Pour nous deux.

* Sans aucun doute." Mme Giles se leva. "Il me faut partir, j'ai des coups de téléphone à donner au bureau. A propos, vous avez mon numéro et, si je peux faire quelque chose pour vous, n'hésitez surtout pas à m'appeler.

D'accord?

* D'accord, dit Kay. Merci beaucoup."

Mme Giles gagna le vestibule, suivie d'Evan. Soudain, elle s'immobilisa et se tourna vers la petite fille.

* quels magnifiques cheveux, dit-elle doucement. Ils brillent comme de l'or au soleil. Tu sais, tu vas en briser des coeurs plus tard."

Elle adressa un sourire complice à Laurie puis passa le seuil de la porte.

"Encore merci", dit Evan en la reconduisant jusqu'à sa voiture. Son regard se porta sur la véranda. "J'y pense, dit Evan, tout à l'heure, j'ai vu l'un de nos voisins. Il était assis sur cette véranda, là. Dans un fauteuil roulant, je crois. Vous savez qui c'est?"

Mme Giles regarda la maison des Demargeon, une main sur la poignée de la portière. "Harris Demargeon", dit-elle sur un ton sinistre. Ce ton que l'on prend pour annoncer une calamité ou un accident, pensa Evan. Ce ton qui résonne dans les hôpitaux et les cimetières. "Pauvre homme. Il y a plusieurs années, il a été victime d'un... terrible accident sur la King's Bridge Road, au nord de Bethany's Sin. Il y a une auberge au bord de la route, Au Coq ardi, et, le samedi soir, les mineurs viennent y boire quelques bières. Un de ces vans peinturlurés, conduit par un jeune homme complètement ivre, a heurté sa voiture de plein fouet. Depuis, le malheureux a tout le bas du corps paralysé.

* Oh, dit Evan, je vois." Une image lui traversa l'esprit, telle une comète multicolore: un semi-remorque rouge avec l'inscription ALLEN LINES sur la portière de la cabine s'écrasa contre la bande médiane d'une autoroute, Kay crie. "J'ai essayé d'engager la conversation, dit-il à la femme, mais, de toute évidence, il ne m'a pas entendu.

* Il s'est réfugié dans la solitude." Elle ouvrit la portière et la chaleur emmagasinée dans la Buick les enveloppa. "Vous ferez la connaissance de Mme Demargeon, c'est une de mes amies." Elle se glissa derrière le volant et mit le contact. "Pour tout vous dire, c'est par mon intermédiaire qu'ils ont acheté leur maison. Allez, bonne chance à vous et à votre femme, monsieur Reid. Nous sommes très heureux de

vous avoir à Bethany's Sin.

* Merci mille fois", dit Evan en reculant.

Elle démarra et, parvenue au bout de McClain, tourna à gauche en direction du village. A cet instant, quelque chose attira l'attention d'Evan. Il chercha à localiser cette chose qui avait éveillé son intérêt. A travers les branches d'ormes en-tremêlées, il la trouva. Il s'agissait du faîte d'un toit en ardoi-se. Ce toit devait se situer à proximité du Cercle et abriter un b,timent relativement haut. Et, pourtant, il ne l'avait jamais remarqué. Sans raison aucune, cette découverte le cloua sur place. Son coeur s'emballa, ses veines se mirent à palpiter. Il entendit, comme dans un rêve, sa voix crier: Arrête! Arrête! Arrete!...

La brise bouleversa l'entrelacement des branches d'ormes et, un instant, il ne distingua plus le faîte du toit.

"Evan!" quelqu'un l'appelait. quelqu'un de proche. Kay.

"Evan, j'ai préparé du café. Tu en veux? Evan, qu'est-ce qui ne va pas?"

Il tenta de tourner la tête vers elle, mais il avait la nuque raide. Ses épaules tressautaient.

"Evan?" Il y avait à présent cette intonation familière de panique dans sa voix.

Réponds-lui, se dit-il. Tourne-toi vers elle et réponds-lui.

"Evan!" cria Kay avec inquiétude depuis le seuil de la porte.

Il avait la tête légèrement levée et penchée sur le côté, comme chaque fois que quelque chose l'intriguait, comme chaque fois que son ,me se fondait dans ce quelque chose et qu'il ne faisait plus qu'un avec ce quelque chose.

Elle descen-dit les marches et foula la pelouse. Mais, avant qu'elle le rejoignît, il lui fit face et lui sourit. Il avait l'air parfaitement calme.

"Ca va, lui dit-il. J'étais ailleurs, c'est tout."

Kay se sentit soulagée. Merci, mon Dieu, se dit-elle. Merci à Vous qui écoutez mes prières quant à... cette chose.

"Rentre, dit-elle en lui prenant la main. Tu es br°lant.

* Serais-ce une proposition?

* Non, dit-elle en le conduisant vers l'entrée. Je parle au premier degré.

Tu te sens bien?

* Très bien, dit-il. Pourquoi?"

Elle ne répondit rien.

quand ils atteignirent la maison, il se rendit compte à quel point il transpirait. De minuscules perles de sueur roulaient sur son visage et sur son cou. C'est drôle, pensa-t-il. Sacrement drôle. Mais pas suffisamment drôle pour le faire rire, car il avait les joues en feu et se sentait bouffi.

Comme si un brasier le consumait entièrement.

Chapitre V

LE CADEAU ET LA MALEDICTION

Le sommeil guettait Evan, et il avait peur.

Le reste de la journée s'était passé à vider les valises et les cartons, accrocher les vêtements dans les penderies, ranger l'argenterie et les casseroles dans les placards de la cuisine, faire le ménage, mettre dans le réfrigérateur et le garde-manger les aliments qu'ils avaient emportés avec eux. Dans l'après-midi, Evan avait pris la voiture pour se rendre à la station-service Gulf, celle qui vendait des pneus. Pendant près d'une demi-heure, il avait discuté du prix avec le gérant - un homme mince doté d'une tignasse rousse et qui portait une chemise sur laquelle était cousu son nom, Jess. Finalement Evan avait eu gain de cause, Jess était descendu à

cinq dol-lars. Après tout, Evan était nouveau dans le village et représentait un client potentiel. Jess conduisit le camping-car dans le garage et son fils, roux lui aussi, mais coiffé en brosse, changea le pneu défectueux. Pendant ce temps, Jess et Evan bavardaient dans le bureau.

C'est bien que vous soyez ici, lui avait dit Jess. Bethany's Sin est un endroit vraiment agréable. Dans le coin, c'est calme -, moi et ma famille habitons près de Spangler. Cela fait quatre ans que nous sommes venus nous installer. qu'est-ce que vous faites dans la vie?

J'écris, lui avait dit Evan. Ou, tout au moins, j'essaye.

Des livres?

Pas encore. Des nouvelles, des articles pour les journaux.

Enfin un peu de tout.

C'est un bon boulot quand ça marche. Moi, je crois que j'ai presque tout fait. Pendant quelques années, j'ai été routier. Puis j'ai travaillé dans le bâtiment avec mon beau-frère, mais son entreprise a fait faillite. Dans le Dakota du Sud, quand je n'étais encore qu'un môme, je me suis essayé au rodéo. Eh bien, je vous jure que vous devenez rapidement un homme. Ces chevaux sont les plus gros et les plus vicieux que l'on puisse imaginer.

Ils n'aiment pas les gens. Tout ce que je pou-vais faire, c'était serrer les dents et m'accrocher. Ah, voilà, ça y est. Mon Billy a déjà fini.

Revenez quand vous voulez. On bavardera un peu. Les habitants de Bethany's Sin ne sont pas très causants avec moi.

Sur le chemin du retour, Evan se trompa et s'engagea dans Ashaway Road, une rue qui aboutissait à la route nationale 219. Il atteignit la limite nord du village, que surplombait un tertre verdoyant planté d'ormes et de chênes. Et de pierres tombales. Il s'agissait du cimetière de Shady Grove Hill, qu'un simple muret de pierre bordait. Evan fit demi-tour avant la jonction avec la nationale 219 et se fia à son sens de l'orientation pour regagner McClain. A l'intersection de Blair et de Stevenson, il tourna légèrement la tête vers la droite pour s'assurer qu'aucune voiture n'arrivait - l'adjectif fluide était faible pour qualifier le trafic à

Bethany's Sin - et c'est alors qu'il lui apparut, se détachant sur le blanc éclatant d'un nuage. Le toit en ardoise qu'il avait aperçu ce matin. Il n'en était pas loin, mais quelle rue emprunter? se demanda-t-il.

Cowlington? Il pouvait voir les fenêtres situées juste sous le toit, qui reflétaient d'autres toits et d'autres fenêtres, des rues et des maisons, et peut-être même le Cercle tout entier. Elles ressemblaient aux yeux inquisiteurs d'un visage sombre de pierre usée.

Derrière lui, le conducteur d'une Ford blanche le rappela à l'ordre. Evan secoua la tête, détacha son regard de la bâtisse et prit le chemin de sa nouvelle demeure.

Et, à présent, il se trouvait couché à côté de Kay. Elle avait les paupières closes et son corps chaud était pressé contre le sien. Lui se sentait très las mais se refusait à sombrer dans le sommeil. Pour lui, dormir n'était que rarement synonyme de repos. En général, c'était comme s'il s'asseyait au premier rang d'orchestre d'une salle de cinéma plongée dans le noir et attendait avec une certaine terreur que le film commence.

Il se revit enfant, à New Concord dans l'Ohio, allant au Lyric Theater situé dans Hanover Street, tous les samedis après-midi. Eric était avec lui et leurs mains piochaient dans un sac de pop-corn blanc à rayures rouges.

Autour d'eux, les en-fants jacassaient bruyamment, excités à l'idée d'être coupés de la réalité et de vivre pendant près de deux heures dans un monde de fiction. quand le monstre apparaissait, sa bouche vomissant un liquide immonde ou dévoilant des dents de vampire, les jeunes spectateurs lançaient des poignées de pop-corn sur l'écran. Le chahut durait jusqu'à ce que l'ouvreuse toute de rouge vêtue circule dans les allées et menace d'ex-pulsion les fauteurs de troubles. Certains monstres étaient clownesques: créatures caoutchouteuses qui voulaient enva-hir la Terre, gigantesques mille-pattes qui rampaient dans les souterrains d'une ville japonaise, bossus hideux aux yeux globuleux. Ces monstres faisaient rire et, lorsque l'on quittait son siège, on n'y pensait déjà plus.

Mais il y en avait un dont Evan se souvenait encore.

Il figurait dans une vieille série en noir et blanc, dont chaque épisode se terminait sur un plan d'une atrocité in-croyable. Evan n'avait manqué aucun épisode, car il e't été insensé de tourner le dos à la chose qui évoluait sur l'écran. Chaque samedi, il voulait s'assurer qu'elle était toujours là, qu'elle n'était pas sortie du film pour hanter les rues de New Concord.

La Main du Diable. Cette chose que l'on ne voyait jamais et dont on sentait toujours trop tard le souffle glacé. qui tuait pour tuer. Personne ne savait à quoi elle ressem-blait, mais des rumeurs couraient selon lesquelles elle se dé-plaçait à toute vitesse.

Comme une araignée.

Et l'on ne devait jamais, jamais, lui tourner le dos. Si elle vous avait choisi comme victime, elle vous plantait les dents dans la gorge, mais si le moment n'était pas propice, elle at-tendait patiemment son heure

en s'attaquant à tout ce qui se présentait sur son passage. A la fin de la série, la Main du Diable s'échappait d'une boîte dans laquelle le héros -

Jon Hall? Richard Arlen? - l'avait enfermée et qu'il avait jetée dans la rivière. Voilà d'où naissaient les cauchemars, les peurs qui, des années plus tard, vous assaillaient soudain, sans raison apparente. Et, bien qu'il ne fût alors qu'un enfant, Evan avait été convaincu de l'existence d'une chose comparable à la Main du Diable. Une chose démoniaque, hideuse, qui suivait ses futures proies sans faire le moindre bruit.

Kay bougea légèrement. Il avait vaguement conscience qu'il était entraîné

dans un lieu de ténèbres, où des choses l'attendaient.

Cet endroit ressemblait au Lyric, mais il y faisait très froid, si froid que sa respiration se condensait. Il y régnait un silence total et sa première pensée fut: où sont les autres enfants? On était samedi après-midi et la séance allait bientôt commencer. Où étaient-ils donc passés? Au début, il se crut seul, mais lentement, très lentement, quelque chose prit forme juste à côté de lui. Evan était glacé. Un bref instant, la chose reproduisit ses propres traits, puis d'autres nez, d'autres yeux, d'autres mâchoires, d'autres pommettes se succédèrent. Evan reconnut certains visages. Il avait l'impression de feuilleter rapidement un album de photos représentant des personnes mortes. Certaines d'entre elles semblaient terrorisées.

Des ouvreuses invisibles avaient peut-être tout simplement froissé des billets. A moins que tout cela ne fût que le fruit de son imagination. Ou alors, il se tenait au bord de la frontière séparant la réalité du monde des rêves prémonitoires. quoi que ce fût, il attendait.

Car il savait qu'ils voulaient lui montrer quelque chose.

Cela se produisit en lui. Une onde couleur vermillon grossit dans son esprit et se divisa, mettant ses nerfs à vif. Elle avait à présent la forme d'une araignée qui lui rongerait le cerveau. Il était incapable de crier ou de fuir. La chose avançait lentement sur lui, ses pattes velues s'enfonçaient comme des épingles dans sa chair. Tout à coup, les images apparurent et la lumière blanche l'aveugla. Une terre boisée infertile envahie par les mauvaises herbes et le craquement terrifiant d'une branche.

Des corbeaux s'envolant dans le bleu du ciel, pareils à un pentacle noir.

Un cri perçant, brusquement inter-rompu. Puis un rugissement démoniaque, qui lui donne envie de pleurer. La terre qui explose, vomissant des geysers de poussière, de plantes sauvages et de branchages. Des tirs de mortier.

Des visages qui le regardent à travers les barreaux de cages en bambou. Un Américain penché sur lui, qui lui dit que tout va bien maintenant. Laurie, bébé, dans les bras de Kay. Des bruits de tuyaux à vapeur. Une dispute et quelqu'un qui sanglote. Des morceaux de papier froissé jetés dans une corbeille et un éclair fulgurant de lumière jaune.

Puis, plus dérangeant, un panneau routier sur lequel on peut lire BETHANYs SIN.

Et enfin le noir.

Il secoua la tête. Il voulait fuir cet endroit. Mais il se ren-dit compte qu'ils n'en avaient pas encore terminé avec lui. Il devait voir le prochain épisode.

L'obscurité diminua, très progressivement, et le soleil éclaira tout le village. Il distinguait chacune des fleurs du Cercle et chacune des boutiques situées sur le pourtour. Mais les rues semblaient désertes et les maisons vides. Aucun mou-vement n'était perceptible. Il marchait seul, à la poursuite de son ombre, dans un silence absolu.

Et il se retrouva devant ce grand b,timent de pierre noir-cie au toit en ardoise.

Il franchit une grille hérissée de pointes et s'avança sur une allée bétonnée en direction d'une imposante porte en chêne. Il sentait le go't de la peur dans sa bouche, mais il était hors de question de faire demi-tour et de fuir. Lentement, il leva la main, la referma sur la poignée de cuivre et poussa. La porte s'ouvrit sans émettre le plus petit grincement.

A l'intérieur, il fait sombre et froid. Il s'exhale de la mai-son une odeur de tombeau laissé à l'abandon depuis des temps immémoriaux. Le soleil lui chauffe le dos, mais il a le visage glacé. Il est incapable de bouger. De la poussière tourbillonne dans un long corridor qui mène à l'éternité. Sur la toile de fond des ténèbres, quelque chose apparaît et s'avance avec majesté. quelque chose d'informe, d'effroyable, qui vient du passé.

Implacablement, cela se rapproche. Un bras se lève et des doigts déchirent l'épais rideau de poussière, comme s'il s'agissait d'une étoffe d'une extrême finesse ou de la toile d'une énorme araignée. Evan lève les bras devant son visage, il n'a pas la force de fuir ou de refermer la lourde porte. La main griffue se tend vers lui.

Il distingue une ébauche de tête.

Il veut repousser la chose, il ouvre la bouche pour crier son horreur. Il agrippe des poignets. La chose se débat. Une soudaine lumière l'aveugle.

Une voix l'appelle par son nom.

"Evan!

Kay. Elle le secouait. "Evan! Evan! «a ne va pas?"

L'angoisse se lisait dans ses yeux bouffis par le sommeil.

Evan se redressa brusquement. Ses joues et son front étaient couverts de sueur. Il lui fallut un certain temps avant de se souvenir o' il se trouvait. Chez lui, et Kay se trouvait à côté de lui. Dehors, il y avait le village endormi. Tout allait bien ici. L'autre monde, o' ils l'avaient entraîné pour lui montrer les choses, s'était évanoui. Il lui fallut quelques mi-nutes pour recouvrer ses esprits.

"«a va, dit-il finalement. Je t'assure que ça va."

Il plongeait son regard dans celui de Kay, et elle hochait la tête.

"Tu as fait un cauchemar? lui demanda-t-elle.

* Maman? Papa? fit la voix empreinte d'inquiétude de Laurie, qui couchait de l'autre côté du couloir.

* C'est rien, lui cria Evan. Juste un mauvais rêve. Allez, rendors-toi .

* Tu veux un verre d'eau?" lui demanda Kay au bout d'un certain temps.

Il secoua la tête. "C'est fini. Pour ma première nuit dans notre maison, c'est réussi.

* Par pitié, dit Kay en laissant un doigt courir sur ses lèvres, tais-toi.

Une nouvelle vie commence pour nous. Tu crois pouvoir te

rendormir?

* Non, je ne pense pas. Du moins pas encore." Il était conscient qu'elle le regardait et il tourna la tête vers elle. "Je ne veux pas tout g,cher.

* Mais tu ne vas rien g,cher. Tu n'as jamais rien g,ché. Ne te mets pas de telles idées en tête.

* Hé, dit-il en la fixant droit dans les yeux, je suis ton mari. Tu as oublié? Tu n'as pas à te raconter des histoires, pas plus que tu ne dois m'en raconter. Tous les deux, nous savons.

* Arrête de culpabiliser. Tu n'as aucune raison pour cela."

Elle avait parlé sans conviction, comme si elle était parfaitement consciente qu'elle venait de dire un mensonge. Evan regardait au loin, il paraissait absent.

"Je veux que tout aille bien, dit-il.

* Tout ira bien, dit-elle. S'il te plaît...

* Mais avant, ça n'allait pas, hein?" lui demanda-t-il. Elle ne répondit rien et son silence lui fit mal. "Toujours ces mêmes rêves. Et je suis incapable de les chasser. De les inter-rompre. Seigneur, quand vont-ils cesser? Ils se sont emparés de moi et, maintenant, je cauchemarde sur Bethany's Sin.

* Sur Bethany's Sin? dit Kay en plissant les yeux. Mais que se passe-t-il?

* Je ne sais pas. Je suis incapable de l'analyser. Mais c'est... pire que tout ce dont j'ai pu rêver avant."

Kay se tut. Elle ne savait quoi dire, car il n'y avait rien à dire. Elle le regardait et voyait tout dans ses yeux. Le tour-ment, la douleur, la culpabilité. Elle eut soudain la certitude que Laurie ne s'était pas rendormie et qu'elle écoutait leur conversation. Elle n'avait pas peur, elle avait si souvent entendu son père crier la nuit.

Evan s'efforçait de contrôler sa respiration. Les détails du cauchemar s'estompaient, mais la terreur restait lovée au creux de son estomac.

"Je ne peux pas en venir à bout, dit-il finalement. Je n'ai jamais pu. Toute ma vie, j'ai fait des cauchemars. J'ai été in-somniaque, j'ai pris des somnifères, j'ai même essayé les eu-phorisants pour ne pas dormir.

Mais ces satanés rêves sont toujours revenus."

Il rejeta les draps et s'assit au bord du lit. Le haut de son pyjama glissa et les yeux de Kay se fixèrent sur une fine cicatrice semi-circulaire, juste au-dessus de son omoplate. Un éclat d'obus avait laissé son empreinte indélébile sur son corps. Cette blessure l'avait éloigné de la guerre et ramené chez lui. Elle l'effleura du bout des doigts, comme si elle redoutait de la voir se rouvrir. Cette marque n'appartenait qu'à lui, comme tant d'autres choses d'ailleurs.

"J'ignore même le sens de tous ces cauchemars, dit-il. Parfois, j'essaye de les analyser, mais j'ai alors l'impression que mon cerveau refuse de fonctionner. Et, quand je suis sur le point d'attraper une de ces choses qui hantent mes nuits, invariablement elle m'échappe. Cette fois-ci, cela se passait à... Bethany's Sin. Dieu seul sait pourquoi. Mais cela se passait à Bethany's Sin.

* Ce ne sont que des rêves", dit Kay en s'efforçant de parler calmement.

Combien de fois lui avait-elle répété cette même phrase depuis toutes ces années? Ce ne sont que des rêves. Ce n'est pas la réalité. Ils ne peuvent pas te faire de mal. Ils ne signifient rien. Je n'arrive pas à comprendre que tu sois autant... bouleversé. Sois prudente, très prudente, pensait-elle, choisis consciencieusement tes mots. Il se frotta la nuque et, pendant une fraction de seconde, il se recroquevilla sur lui-même. Ils ne veulent rien dire, Evan, dit-elle avec le même calme. Peut-être que mets-tu un peu trop de moutarde forte dans tes sandwiches. Allez, reviens sur terre. A propos, quelle heure est-il?" Elle tourna la tête et regarda le réveil posé sur la table de nuit. "Mon Dieu, il est presque cinq heures."

Elle b,illa.

Ils veulent dire quelque chose, dit-il lentement et froidement. Celui avec le camion signifiait quelque chose, non? Et ceux avant que...

* Evan, dit Kay, par pitié..." Sa voix était lasse, empreinte d'une certaine irritation. Et d'une certaine frayeur. Oui, re-connaiss-le, se dit-elle. Il y eut une époque où la peur avait traversé le mur de scepticisme derrière lequel elle s'était re-tranchée, mais très vite elle avait retrouvé le contrôle d'elle-même, la force de dire non, non, ce ne sont que des coûncidences...

"Désolé si je t'ai alarmée, dit Evan. Seigneur, je vais devoir dormir avec du scotch sur la bouche si je veux que toi et Laurie puissiez

dormir tranquillement."

... cela n'existe pas, comment dit-on...

"Je croyais les avoir laissés à LaGrange, lui dit-il sans la regarder. Sous le lit. Mon dernier rêve se rapportait à Harlin et, un mois après, je perdais mon boulot au journal."

... des prémonitions?

"Je me souviens", dit Kay sans la moindre amertume. Après tout, les choses s'étaient arrangées. Tout n'était que pure coïncidence. "Je vais éteindre."

D'accord?

* D'accord, dit-il. Ca va, maintenant."

Kay fit l'obscurité. Elle s'allongea sur le dos et, bien qu'elle tombât de sommeil, ne se rendormit pas immédiatement. Elle écoutait. Bizarrement, sa façon de respirer lui rappela un animal affolé qu'elle avait vu dans une cage, au zoo, quand elle était petite. Elle lui toucha l'épaule. "Tu vas essayer de dormir?"

* Dans quelques minutes", répondit Evan, qui ne se sentait pas encore prêt à replonger dans le sommeil.

Ses anciennes frayeurs avaient refait surface. Tout cela était tellement irréal, tel le rêve d'Edgar Poe à l'intérieur d'un rêve. Pourquoi ne me laissent-ils pas tranquille? se demanda-t-il. C'est un nouveau départ, je veux que tout aille bien. Je ne veux plus jamais faire de cauchemars! La voix de Jernigan, déformée par le temps, résonna dans sa tête. Ce bon vieux Reid peut voir l'avenir! Ce connard a des visions! Il dit qu'il a vu, dans un rêve, ce fil tendu en travers du chemin. qu'il l'a vu virer au bleu comme s'il s'enflammait ou quelque chose comme ça. Et Bookman, qui avait repéré cette saloperie, il est resté là, couvert de boue, jusqu'à ce qu'on arrive, tout ça parce que Reid lui avait dit de faire gaffe. Et quand tout le monde s'est planqué, on a tiré sur le fil d'un coup sec et tout a pété.

quand les Viêts se sont amenés pour compter les cadavres, ils se sont pris du plomb dans la tête.

Oui. Evan ressentait le silence et l'obscurité comme s'ils faisaient partie intégrante de lui-même. Le rêve de cette nuit était... oui, très différent de tous ceux qu'il avait faits auparavant. Ombres

changeantes, sans forme, se mouvant dans un épais nuage de poussière. que représentaient-elles? que signifiaient-elles? Si elles signifiaient quelque chose. Comme tout le monde, il rêvait de choses sans queue ni tête, qui n'avaient rien de prémonitoire. Soit parce qu'il avait mangé un plat trop épicé, soit parce qu'il avait vu à la télévision, juste avant d'aller au lit, un film qui l'avait impressionné. Mais Evan savait quand un rêve n'était pas ordinaire et, dans ce cas, il était annonciateur d'un événement. Un terrible évé-

nement. Il avait appris à ne pas méjuger ces visions; plusieurs fois, elles leur avaient sauvé la vie. Il savait parfaitement que Kay se refusait à

penser comme lui. Pour elle, tout n'était que coïncidence parce qu'elle était incapable de comprendre, et parce qu'elle avait peur. Il ne lui avait pas parlé de ses rêves prémonitoires avant leur mariage; à cette époque, il essayait de faire face tout seul au don de voyance dont il était affligé.

La voix de sa mère disait: c'est un cadeau du ciel. La voix de son père: une malédiction. Oui, c'était les deux à la fois.

Il eut envie d'un verre d'eau. Il se leva, alluma la lumière dans la salle de bains carrelée de bleu et remplit un gobelet en plastique. Le miroir lui renvoya le visage d'un homme tourmenté. Cernes noirs sous les yeux gris-vert, rides profondes sur le front et autour de la bouche, cheveux prématurément grisonnants sur les tempes. Sur la joue gauche, juste au-dessus de la pommette, une petite cicatrice incurvée et, juste au-dessus du sourcil, une autre. Une fois, il n'avait pas tenu compte d'un rêve. Dans l'enfer permanent et épuisant de la jungle. Dans ce rêve, il y avait un ciel rouge grouillant de guêpes en flammes. Le lendemain matin, quand les obus de mortier tombèrent, il était à découvert et avait reçu des éclats dans tout le côté gauche. L'un d'eux s'était logé à proximité de son cœur.

Ensuite, tout était devenu flou. Il se demandait toujours comment le médecin, un jeune homme appelé Dawes, avait réussi à l'arracher des griffes de la mort. Il se souvenait vaguement du bruit des pales d'un hélicoptère et d'hommes qui criaient. Puis il sombra dans les ténèbres jusqu'à ce qu'une lumière vive éclairât son visage, dans un hôpital de campagne. Il percevait des gémissements, et ce n'est qu'au bout de plusieurs semaines qu'il prit conscience qu'il s'agissait des siens. A présent, debout devant le miroir, il se disait que, sous sa veste de pyjama, des pointillés dessinaient une carte routière sur sa chair.

Avant la guerre, il dormait nu avec Kay, mais, à présent, il ne le pouvait plus. Elle l'avait assuré que ses cicatrices ne la gênaient pas, mais lui ne les supportait pas. Elles éveillaient en lui des images insoutenables.

Il y avait quatre ans de cela, alors que la terreur froide de la guerre continuait de l'habiter, il avait décidé de se laisser pousser la barbe. Il voulait se cacher; il ne voulait plus être Evan Reid. Il ne connaissait pas cet homme; il ne l'aurait pas reconnu s'il l'avait rencontré dans les rues de LaGrange. Durant la guerre, il avait tué des êtres humains, d'abord avec horreur et répulsion, puis avec froideur, comme si le M-16, chaud et fumant, et lui ne faisaient plus qu'un. A la fin, après son séjour au camp de prisonniers viêt-cong, il était devenu un chasseur. Et les hommes les plus endurcis, ceux dont les yeux n'étaient plus que des fentes et qui n'aimaient pas que quelqu'un fût derrière eux, affirmaient que, lorsque l'on était devenu un tueur, on le restait pour la vie entière. Il avait prié pour que cela ne lui arrive pas. Et peut-être était-ce pour cette raison qu'il avait décidé de ne pas tenir compte de son rêve et qu'il était resté cloué sur place quand les mortiers avaient craché leur venin. Parce qu'il était temps que cela s'arrête.

Une semaine plus tard, il avait rasé sa barbe naissante. Les poils faisaient ressortir sa cicatrice sur la joue gauche. Plus que jamais, il se rappelait ce qu'il avait été et ce qu'il avait fait.

Il but d'un trait le gobelet, le remplit à moitié et le vida à nouveau.

Dans le miroir, ses propres yeux le regardaient. Il éteignit la lumière et regagna la chambre, où Kay dormait paisiblement. Comme il traversait la pièce, un rai de lumière lunaire que laissait filtrer les rideaux l'éclaira.

Un chien se mit brusquement à aboyer. Depuis, lui sembla-t-il, le jardin d'une propriété située à l'autre bout de McClain Terrace.

Evan s'immobilisa un instant, puis se dirigea vers la fenêtre, dont il écarta les rideaux.

Dehors, des branches touffues d'ormes déchiquetaient le rayonnement de la lune. Le chien se mit à hurler. quelque chose passa devant la fenêtre. Tel un fantôme qui se manifeste tout à coup avant de disparaître dans la rue.

Evan tendit le cou, mais les arbres limitaient considérablement son

champ de vision. Il n'avait eu le temps d'entrevoir que quelque chose de sombre.

Et de gigantesque. Un instant, il eut la chair de poule et ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque. Maintenant, il pouvait entendre les battements de son coeur, et ses yeux scrutaient les ténèbres.

Mais il ne vit rien.

Une ombre? Il leva la tête. Un nuage avait peut-être voilé la lune? C'était possible, mais... si ce n'était pas cela, de quoi s'agissait-il alors? Dans tout McClain, les maisons étaient plongées dans l'obscurité; rien ne bougeait. Il n'y avait rien. Rien... Il eut froid et se mit à grelotter.

Il s'éloigna de la fe-nêtre et laissa retomber les rideaux. Il se glissa sous les draps. Kay grommela et se rapprocha de lui. Pendant des minutes interminables, il sentit son coeur battre dans sa poitrine. qu'est-ce que c'était? se demanda-t-il, au bord du sommeil.

qu'est-ce qui arpentait les rues obscures de Bethany's Sin?

Et, pour rien au monde, il ne serait sorti. Pourquoi?

Comme il se rendormait, il entendit de nouveau le chien aboyer. Encore. Et encore.

Chapitre VI

PETITES FRAYEURS

Le chant des oiseaux emplissait l'air matinal et les rayons du soleil traversaient la forêt jusqu'à la fenêtre de la cuisine. Kay préparait le petit déjeuner. Laurie n'était pas encore réveillée et c'était très bien.

La semaine suivante, elle devrait se lever vers sept heures et demie car, sur le chemin de l'uni-versité George Ross située à quelques kilomètres au nord d'Ebensburg, elle la déposerait à la garderie. Evan, lui, pre-nait sa douche au premier étage. Comme Kay mettait l'eau à bouillir pour le café, elle n'entendit plus l'eau couler dans la salle de bains.

Elle sortit du placard les tasses blanches avec un bord bleu - et ses mains se mirent brusquement à trembler. Elle en lcha une qui, en tombant sur le linoléum, éclata en mille morceaux. Elle se traita de tous les noms, ramassa les débris et les jeta dans la poubelle.

Il ne s'agissait pas d'un simple accident.

quelque chose avait pris naissance au plus profond d'elle-même.
quelque chose qui grossissait.

Elle se rappela le mécanisme d'une montre de gousset que son grand-père Emory lui avait un jour montrée. Les minus-cules rouages cliquetaient et tournaient. De sa main couverte de taches de vieillesse, il la remontait et le ressort se tendait, se tendait. «a va pas casser, papi? lui avait-elle demandé. Après, elle ne va plus marcher. Il s'était contenté de sourire et avait continué jusqu'à ce que le remontoir se bloquât. Puis il lui avait donné la montre et elle s'était absorbée dans la contemplation des rouages qui tournaient et cliquetaient avec, selon elle, une véritable frénésie.

Peut-être qu'aujourd'hui, pensa-t-elle, une main invisible manipulait le ressort contrôlant ses nerfs, son cœur et même son esprit - la main d'un invisible papi? Elle ouvrit un tiroir et chercha le flacon de Bufferine qu'elle y avait rangé la veille. Elle prit deux comprimés avec un verre d'eau. Elle se sentit un peu mieux. Mais, souvent, elle avait de tels maux de tête que la Bufferine restait sans effet. A plusieurs reprises, elle haussa les épaules pour se détendre. L'eau qu'elle avait mise sur le feu se mit à bouillir. La bouilloire émettait un sifflement qui lui brisait les tympans. Elle la saisit et l'enleva de la plaque rougeoyante. Elle s'efforçait de chasser les peurs qui l'assaillaient. Les choses nébuleuses qui les avaient suivis depuis LaGrange et qui, à présent, se trouvaient dans la cuisine et la regardaient. Perchées au bord des tasses, elles souriaient et gloussaient.

Dans la guerre des nerfs, elles étaient toujours gagnantes.

quelques minutes plus tard, elle entendit Evan descendre l'escalier. Il entra dans la cuisine. Il portait une chemise bleu pâle à manches courtes et un pantalon gris. Il l'embrassa sur la joue tandis qu'elle faisait frire du bacon. Il sentait le savon et ses cheveux étaient encore mouillés.

"Bonjour, dit-il.

* Bonjour."

Mentalement, elle balaya ses frayeurs, et les choses allèrent se réfugier dans les recoins de la cuisine, dans l'attente de la prochaine occasion.

Elle sourit et lui rendit son baiser. "Le petit déjeuner est presque prêt.

* Tu es merveilleuse, dit-il en regardant par la fenêtre la forêt où

l'ombre et le soleil se livraient bataille. «a va être une belle journée.

Laurie n'est pas encore debout?

* Non, dit Kay. Rien ne l'oblige à se lever tôt."

Evan acquiesça. Il leva les yeux vers le ciel, avec l'espoir à demi avoué d'y voir s'y dresser des cheminées d'usines cra-chant une fumée rouge,tre.

Mais il ne put apercevoir que des nuages lointains. Combien de matins, se demanda-t-il, s'était-il tenu à la fenêtre de cuisine de leur maison de LaGrange et avait-il fixé cette traînée de sang qui souillait la voûte celeste? Les pièces, petites et basses de plafond, ressemblaient à des cages dont les barreaux eussent été en bois au lieu d'être en bambou. Dans le bâtiment de brique sombre qui se dressait au-delà du parking de la compagnie, le Gentleman l'attendait, un Gentleman qui, cette fois-ci, avait un nom - Harlin. Il chassa ces pensées de son esprit et laissa le soleil chauffer son visage. Mais il se souvint alors de son cauchemar, avec son poteau indicateur annonçant Bethany's Sin et la chose informe qui émergeait d'un nuage de poussière. Il se raidit, comme si quelque chose l'avait piqué à la base du dos. A quoi pouvait bien correspondre cette chose? se demanda-t-il. A une créature funeste, qui voulait s'emparer de lui? Seules les ténèbres savent, se dit-il. Et même les ténèbres peuvent se tromper.

"C'est prêt", dit Kay en posant les assiettes sur la petite table circulaire.

Evan s'assit et Kay le rejoignit. Pendant quelques minutes, ils mangèrent en silence. Un geai chantait sur la branche d'un orme, puis il s'envola. Au bout d'un certain temps, Evan s'éclaircit la gorge et regarda Kay. Il capta son regard.

"J'aimerais te raconter mon rêve de cette nuit..."

Elle secoua la tête. "S'il te plaît, non..."

* Kay, dit-il calmement. Je veux en parler. Je dois essayer de le comprendre alors qu'il est encore très clair dans mon esprit." Il posa sa fourchette et demeura un moment silencieux. "Je sais que... mes rêves te font peur. qu'ils te mettent mal à l'aise. Mais ils m'effraient encore plus, beaucoup plus, parce que je dois vivre avec. Je prie Dieu pour qu'ils disparaissent. Je voudrais pouvoir leur tourner le dos, les fuir,

mais j'en suis incapable. Tout ce que je te demande, c'est de m'aider à comprendre.

* «a ne m'intéresse pas, dit Kay avec fermeté. Ce n'est pas la peine d'en parler car je ne les interprète pas comme toi. Et je m'y refuse." Elle se pencha légèrement vers lui, ignorant le regard suppliant qu'il lui adressait. "Et tu t'obstines à nous torturer, Laurie et moi, avec ces satanés rêves! Tout le monde rêve, mais personne ne croit que cela va influencer sa vie! C'est toi" - elle s'interrompt pour trouver les mots ap-propriés - "toi qui les fais coÔncider avec la réalité."

Evan but un peu de café et remarqua que le bord de sa tasse était ébréché.

"Je ne rêve pas comme tout le monde, dit-il. C'est un fait, et tu dois l'accepter. Je dors sans faire de cauchemars pendant des mois et, quand ils reviennent, ils sont... très étranges. Et réels. Terrifiants et menaçants.

Très différents des rêves or-dinaires. Et, chaque fois, ils essayent de communiquer avec moi...

* Evan! " dit Kay d'un ton incisif, plus incisif qu'elle ne le voulait.

Evan sursauta, et elle laissa tomber sa fourchette sur la table. "Je me fiche de ce que tu dis ou de ce que tu penses", dit-elle en s'efforçant de paraître calme. Ses tempes palpaient. Oh non, se dit-elle, ça y est, je vais avoir mal à la tête. "Ce ne sont pas des prémonitions! Cela n'a rien à

voir.

C'est toi qui rends tes rêves prémonitoires.Tu ne t'en rends pas compte?" Un go't amer emplit sa bouche, un mélange d'eau salée, de bile et de sang. "Ou es-tu trop aveugle pour le voir?"

Le visage d'Evan affichait l'impassibilité, comme chaque fois qu'elle l'attaquait. Dans le jardin, derrière la maison, un rouge-gorge gazouillait.

Kay se leva et emporta son assiette jusqu'à l'évier. Il était inutile de parler de ces choses avec lui. De toutes les difficul-tés qui avaient assombri leurs années de mariage, c'était la pire. Elle n'avait apporté que sang et larmes. Et ce qui était encore plus terrible, pensa Kay, c'est que c'était sans espoir. Jamais Evan ne cesserait de considérer ses

rêves comme une fenêtre ouverte sur un autre monde, et jamais elle n'admettrait qu'il avait raison. C'était lui qui avait rendu ses rêves prémonitoires.

Cela n'avait rien à voir avec le surnaturel. Pas plus qu'avec la destinée ou le Diable. Evan Reid était seul responsable de cette situation. Et le plus insupportable, c'était qu'il avait laissé ces rêves régir sa vie. Et leur vie à tous les trois. Nous sommes devenus, se dit-elle avec humour, des bo-hémiens bourgeois, qui ne se séparent pas de leur boule de cristal.

qui vivent dans la peur quand Evan a rêvé qu'il va y avoir le feu dans l'immeuble où ils habitent: il avait laissé le chauffage électrique allumé

un matin, une bobine avait surchauffé, il y avait eu beaucoup de fumée, mais pas vraiment de dégâts. Une fois de plus, c'était sa faute. Tout cela, parce qu'il craignait Eddie Harlin - arrête de penser à cela! Et ça s'était reproduit un nombre incalculable de fois.

Et voilà que cela recommençait. Après une seule journée passée dans le village de Bethany's Sin, où ils pouvaient re-partir de zéro. Mais pourquoi? Oui. Parce qu'il avait peur. N'était-ce pas ce que le psychologue de l'Amicale des anciens du Viêt-nam, le Dr Gellert, avait affirmé quelques années plus tôt? Evan ne se fie à personne, lui avait-il dit un jour. Votre mari est soumis à une forte tension nerveuse, madame Reid, depuis la guerre. Il croit déclencher des catastrophes. Son problème est complexe, il remonte à sa jeunesse. Il est lié à sa famille et, tout particulièrement, à son frère Eric...

Evan termina son café avant de débarrasser la table.

"Je sais, dit-il, mes rêves te perturbent, ils t'effraient.

Alors, j'arrête de t'en parler.

* Oui, dit-elle au bout d'un certain temps, ils me font peur.

Et tu me fais peur. Je suis désolée, mais j'en ai assez, Evan. Nous devons laisser ces... choses négatives derrière nous." Elle s'interrompt un instant, observant son visage. "D'accord?

* Oui, dit-il en hochant la tête. D'accord."

Kay le prit par la main et le conduisit à la fenêtre.

"Regarde, dit-elle. Une forêt pour nous tous seuls, tous les matins. Et

ce beau ciel bleu. Tu n'as jamais... comment dire?... interprété les nuages quand tu étais petit? A quoi te fait penser celui-là?"

Elle le désigna du doigt et Evan le fixa.

"A rien, dit-il. Et toi?"

* A un visage, dit Kay. A quelqu'un qui sourit. Tu vois la bouche et les yeux?"

Pour Evan, il représentait un archer, mais il garda pour lui sa façon de penser.

"Je me demande à quoi ressemblent la pluie et la neige ici..."

Evan sourit et l'enlaça. Je doute qu'il y ait de la neige cet été.

* Ce doit être tout blanc, dit Kay. Et quand ça fond, la nature renaît."

Elle plongea ses yeux dans les siens; il n'avait plus son regard tourmenté

et elle en fut très heureuse. Elle se serra contre lui. "Tout va très bien aller. J'ai mon poste d'en-seignant, tu vas écrire, Laurie va se faire de nouveaux amis et avoir une vraie maison. C'est très important pour elle.

* Oui, je sais."

Il porta son regard sur la forêt et se dit que le paysage de-vait être magnifique sous la neige. Et, au printemps, quand les premiers bourgeons apparaissent sur les branches dénu-dées des arbres, le vert tendre s'étendrait à perte de vue. En automne, le temps se rafraichissant de jour en jour, les arbres prendraient les couleurs du feu, les feuilles rouges et dorées se dessécheraient avant de brunir et de tomber sur le sol. Tout autour d'eux, la nature ne cesserait de se métamorpho-ser. Cette idée réjouit Evan. Pendant ces dernières années, leur univers avait été si réduit.

Soudain, un ding-dong retentit depuis le vestibule. La son-nette de la porte d'entrée, réalisa Evan.

"J'y vais", dit Kay.

Elle serra la main de son mari, sortit de la cuisine, traversa le bureau et suivit le couloir qui menait au vestibule. A travers le verre dépoli de la porte, elle distingua une tête. Elle ouvrit.

Il s'agissait d'une femme. Elle devait approcher la quarantaine. Elle portait une tenue de tennis jaune canari et, autour du cou, un médaillon sur lequel étaient gravées les initiales J D. Elle était bronzée, et sa peau étonnamment lisse. Elle donnait l'impression de passer la plus grande partie de son temps dehors. Elle avait un visage carré, un regard qui reflétait un grand sérieux et un grand calme. Elle avait à la main un panier plein de tomates.

"Madame Reid? dit-elle.

* Oui.

* Je suis ravie de faire votre connaissance. Je suis Janet Demargeon." Elle eut un léger mouvement de tête. "Votre voisine.

* Oh, oui, dit Kay, bien sûr. Mais ne restez pas dehors. Je vous en prie."

Elle s'effaça et la femme entra dans le vestibule. Une odeur de gazon fraîchement tondu s'engouffra par la porte, rappelant à Kay de vastes et luxuriants parterres.

"Je vois que vous êtes déjà installés, dit Mme Demargeon en regardant dans le living. C'est ravissant.

* Pas tout à fait, lui dit Kay. Il nous manque encore des meubles.

* C'est déjà très joli." La femme lui sourit et lui tendit le panier. "De mon jardin. J'ai pensé que quelques tomates fraîches vous feraient plaisir.

* Oh elles sont superbes", dit Kay en prenant le panier.

Mme Demargeon pénétra dans la salle de séjour et jeta un coup d'oeil autour d'elle. "Le jardinage est mon hobby. Tout le monde a un hobby et le mien, c'est le jardinage."

Kay lui fit signe de s'asseoir et elle prit place sur une chaise située près de la fenêtre panoramique.

"Il fait frais ici, dit Mme Demargeon en s'éventant le visage avec une main aux ongles peints en rouge. Mon air conditionné ne fonctionne plus depuis le 1er juin. C'est toute une histoire pour le faire réparer.

* Vous voulez boire quelque chose? Un café?

* Un thé glacé, s'il vous plaît. Avec plein de glaçons."

Attiré par leurs voix, Evan les rejoignit. Kay fit les présentations et lui montra le panier rempli de tomates. Evan serra la main que lui tendit la femme. Elle était aussi dure et sèche que celle d'un homme. Mais elle avait de beaux yeux verts veinés de gris et ses cheveux châtains foncés aux reflets presque blonds étaient coiffés en arrière. Kay emporta les tomates dans la cuisine, les laissant seuls.

"D'où venez-vous, monsieur Reid? lui demanda Mme Demargeon tandis qu'il s'installait dans le canapé.

* De LaGrange. C'est une petite ville proche de Bethléhem."

Mme Demargeon hocha la tête.

"J'en ai entendu parler. Vous travailliez aux aciéries?

* En quelque sorte. Je dois vous dire que je suis écrivain.

J'étais rédacteur en chef du journal de l'entreprise, L'Homme de fer.

J'écrivais des articles, mais, surtout, je rédigeais les gros titres.

* Un écrivain? dit-elle en levant les sourcils. ça alors! Je ne crois pas que le village ait eu un écrivain avant vous. Vous avez déjà été publié?

* Oui, mais seulement de petites choses. Des nouvelles et des articles qui ne touchent pas le grand public. En avril dernier, une de mes nouvelles a été publiée par le magazine Fiction et, avant cela, j'avais écrit un article sur les routiers pour une publication de cibistes associés. Vous voyez?

* C'est très intéressant. Mais, au moins, votre art vous rapporte de l'argent. Ce qui est loin d'être le cas pour la majorité des écrivains.

Vous avez trouvé du travail ici, ou à

Johnstown?"

Evan secoua la tête.

"J'en cherche. Nous avons dû quitter LaGrange à la suite de... eh bien, à la suite de certaines complications. Et Kay va enseigner à George Ross durant la session d'été.

* Oh? Enseigner quoi?

* L'algèbre...", dit Kay en apportant un verre de thé glacé à Mme Demargeon.

La femme la remercia d'un sourire et en but une gorgée. "Mais uniquement pendant la session d'été. J'espère obtenir un poste de professeur de maths pour l'au-tomme.

* Cela me dépasse, dit Mme Demargeon. quelqu'un comme vous a tout de suite mon estime. Je vous ai vus arri-ver hier. Il n'y avait pas une petite fille avec vous?

* Si. Notre fille, Laurie, dit Kay. Elle doit encore dormir.

* Comme c'est dommage. Je meurs d'envie de la connaître.

Elle m'a paru être une enfant adorable. quel ,ge a-t-elle?

* Elle a eu six ans en mai, lui répondit Kay.

* Six ans." La femme sourit et son regard alla d'Evan à

Kay. "quel bel ,ge. Mais alors, elle va aller à l'école Douglas en septembre. C'est une très bonne école.

* Madame Demargeon..., commença Evan en se penchant légèrement en avant.

* Janet, s'il vous plaît.

* Entendu. Janet, j'ai remarqué que la rue était très sombre hier au soir.

Est-ce que toutes les maisons de McClain Terrace sont occupées?

Oui. Toutes. Mais la plupart des habitants de McClain sont des couche-tôt et des lève-tôt. Des gens très calmes, si vous voyez ce que je veux dire.

Je crois que les Rice sont en vacances ce mois-ci. Chaque été, ils vont faire du camping dans la forêt d'Allegheny.

* Et qui habite la maison qui nous fait vis-à-vis? lui deman-da Evan. De toute la soirée, je n'y ai vu aucune lumière.

* M. Keating. Eh bien, je suppose qu'il est parti en va-cances. Je n'ai pas vu sa voiture depuis plusieurs jours. Il est veuf, mais je crois qu'il

a de la famille à New York. Peut-être est-il allé leur rendre une petite visite.

C'est un homme charmant, je suis sûre que vous l'aimerez." Elle sourit et but une autre gorgée de thé. Oh, que c'est rafraîchissant! Et, pourtant, juin n'est pas le mois le plus chaud à Bethany's Sin. C'est le mois d'août. Un mois tuant, étouffant. Et sec. Mon Dieu, que c'est sec!" Elle se tourna vers Kay. "Avez-vous fait la connaissance d'autres résidents?

* Vous êtes la première, dit Kay. Bien sûr, nous connaissons Mme Giles qui nous a conseillé dans le choix d'une maison.

* Cela prendra du temps, mais ne vous inquiétez pas. Ce sont des gens très amicaux." Elle regarda Evan. "Enfin, pour la plupart. Ceux qui habitent les grandes demeures qui se dressent à proximité du Cercle restent entre eux.

Ils vivent dans le village depuis des générations et ils ont plus le sens de la famille que les Filles de la révolution.

Kay sourit. Elle se sentait détendue avec cette femme. Elle était heureuse qu'elle fût venue leur dire qu'ils étaient les bienvenus. Elle acceptait leur présence au sein du village et c'était on ne peut plus réconfortant.

"C'est très beau, le Cercle, dit Evan. L'entretien des fleurs doit donner un travail fou et coûter une petite fortune.

* C'est le comité des fêtes qui s'en charge. Voyons, il re-groupe M. et Mme Holland, Mme Omarian, M. et Mme Brecker, M. Quarles, et quelques autres.

Chacun leur tour, ils plantent, arrosent, désherbent. Ils veulent que je me joigne à eux l'année prochaine, mais je vais refuser. Mon jardin me suffit.

* Je n'en doute pas, dit Evan. Je me demandais: qu'est-ce que c'est ce grand bâtiment dans la rue Cowlington? Je peux en voir le toit depuis mon jardin."

Mme Demargeon demeura un moment silencieuse. "Un grand bâtiment? Laissez-moi réfléchir. Oh, j'y suis! C'est le musée.

* Le musée?"

Elle hochâ la tête. "Construit par les Amies de l'histoire.

* Et qu'y trouve-t-on?" lui demanda Kay.

Mme Demargeon eut un sourire ironique. "Des vieilleries, ma chère. Ces dames sont persuadées que des vieilleries et de la poussière retracent l'histoire. N'y allez pas, l'endroit est fermé la plupart du temps comme s'il renfermait des trésors inestimables. Vous jouez au tennis, madame Reid?

* Appelez-moi Kay. Oh, j'y ai joué, mais cela fait pas mal de temps que je n'ai pas touché une raquette. Et puis, je suis loin d'être une championne.

* Merveilleux! Le village compte une nouvelle joueuse de tennis. Je suis dans un club - les Dynamos - et nous jouons tous les mardis matin, à dix heures, sur les courts situés juste en bas de la colline. Nous sommes cinq: Linda Paulson, Anne Grantham, Leigh Hunt, Jean Quarles et moi. Peut-être aimeriez-vous vous joindre à nous?

* Cela dépendra de mes horaires, dit Kay.

* Cela va de soi." La femme termina son verre et le posa sur la table basse. Les glaçons s'entrechoquèrent. Elle se leva. Evan et Kay l'imitèrent. "Il est temps que je parte", dit-elle en se dirigeant vers la porte d'entrée. Elle s'immobilisa et se retourna. "Vous êtes des joueurs de bridge?

* Je crains que non, dit Evan.

* Et de canasta? De poker? Peu importe. Je vous veux chez moi vendredi soir. D'accord?"

Kay regarda Evan, qui hochâ imperceptiblement la tête.

* Oui, dit-elle. Avec grand plaisir.

* Parfait." Elle jeta un coup d'oeil à sa montre et fit la grimace. "Oops!

Je suis en retard. J'ai rendez-vous avec Leigh à Westbury. Kay, je vous appelle dans la semaine et nous organiserons la soirée de vendredi." Elle ouvrit la porte d'entrée et descendit les marches. Bonne journée. Et j'espère que vous aimez les tomates."

Elle leur adressa un signe de la main et s'engagea dans l'allée. Kay la regarda s'éloigner avant de refermer la porte. Elle enlaça Evan.

"Elle est très gentille. que dirais-tu d'une salade de tomates?"

Il acquiesça. "D'accord."

Il y eut un bruit provenant de l'escalier et Laurie apparut, dans son pyjama vert pomme, les yeux encore gonflés par le sommeil.

"Bonjour, ma chérie, dit Kay. qu'est-ce que tu veux pour ton petit déjeuner?"

Laurie bailla. "Salut.

* Salut. Tu veux une banane?" Kay la prit par la main et se dirigea vers le bureau.

"Mme Demargeon ne nous a pas parlé de son mari", dit Evan.

Kay le considéra d'un air perplexe.

"Et qu'est-ce qu'il a, son mari?"

Il haussa les épaules. "Je l'ai vu hier dans la véranda de sa maison et j'ai appris par Mme Giles qu'il avait été victime d'un accident quelques années auparavant. Il est paralysé et se déplace en chaise roulante.

* Mme Demargeon ne doit pas aimer aborder ce sujet, dit Kay. qu'est-ce qu'il lui est arrivé exactement?

* Un accident de voiture.

* Mon Dieu, c'est affreux", dit doucement Kay. Des images de tête froissée, de phares éclairant le néant, de chair et de nerfs entaillés s'imposèrent à

elle. Cela aurait pu nous arriver, lui souffla une voix intérieure.

Arrête! "Nous le verrons certainement vendredi." Elle tira Laurie par la main. "Viens, chérie, nous allons préparer ton petit déjeuner."

Elles disparurent et Evan demeura un long moment immobile dans le vestibule. Enfin, il se rendit compte qu'il faisait craquer les articulations de ses doigts. Il se rappela avoir fait cela il y avait longtemps, dans une cage en bambou. Il bougea les épaules, presque inconsciemment, comme s'il voulait se débarrasser d'une vieille mue. Il regagna le living, alla se mettre derrière un rideau et observa la maison des Demargeon.

"Evan? appela Kay depuis la cuisine. O~ es-tu?"

Il ne répondit pas et pensa qu'elle le traitait comme un en-fant. Une Honda Civic blanche apparut de l'autre côté de la maison des Demargeon, le ramenant à la réalité. Elle s'enga-gea dans la rue en direction du Cercle.

Il n'y avait qu'une seule personne à l'intérieur.

Puis Evan crut distinguer une silhouette qui se déplaçait derrière une des fenêtres de la demeure d'à côté. qui se dé-plaçait lentement et avec difficulté. Dans une chaise roulante.

"Evan?" appela une nouvelle fois Kay. Sa voix trahissait une certaine inquiétude.

"Je suis dans le séjour, dit-il.

Rassurée, elle n'insista pas. Evan entendit Laurie demander combien il y avait d'enfants à la garderie et Kay lui répondre qu'elle ne savait pas, mais qu'elle était s're qu'ils étaient tous très gentils.

La silhouette ne réapparut pas derrière les fenêtres. Evan quitta son poste d'observation.

Sur une branche d'un orme du jardin, devant la maison, un oiseau se mit à

gazouiller.

Chapitre VII

LA LOI A BETHANY'S SIN

A midi, au volant de sa voiture de patrouille, une Oldsmobile bleu et blanc, Oren Wysinger s'engagea dans le parking du McDonald's de la rue Fredonia. Il vit plusieurs personnes interrompre leur repas. Ce n'est qu'après s'être as-suré que le gyrophare était éteint qu'elles reportèrent leur at-tention sur leur déjeuner. Ce pouvoir qu'il exerçait sur autrui le ravit, comme s'il avait oublié qu'il était un homme important. Peut-être même l'homme le plus important du village. Il fit lentement le tour du restaurant, regardant les voitures rangées sur les emplacements délimités par des lignes jaunes. Il les connaissait presque toutes. Une voiture de sport rouge, qui lui était inconnue, excita sa curiosité. Elle devait appart-e-nir à quelqu'un en balade; il était prêt à parier qu'il s'agissait d'un jeune homme cherchant à

ramasser des filles. Il se gara et attendit sans quitter la caisse rouge du regard. Finalement, deux jeunes gens en jeans sortirent du restaurant et montèrent dans la voiture. Lui portait une chemise blanche à manches courtes et elle, un T-shirt dos nu. Le jeune homme remarqua Wysinger et lui adressa un signe de tête. Wysinger porta la main au rebord de son chapeau. La voiture de sport sortit du parking en roulant au pas, mais Wysinger avait la certitude que le jeune homme allait rejoindre la route nationale 219 et qu'alors, il appuierait sur le champignon comme s'il avait le feu au cul.

Agé de quarante-six ans, Oren Wysinger avait un visage dur, labouré par le temps. Ses rides autour des yeux, pro-fondes et presque noires, faisaient penser à des lits de rivière à sec. Il avait des favoris coupés ras et des cheveux poivre et sel. La courbure de son nez busqué était accentuée par une bosse, souvenir d'une bagarre au Coq Hardi au cours de laquelle il avait reçu un coup de bouteille de bière. Il était d'une grande vigilance et dégageait une impression de dan-ger. Les étrangers suscitaient en lui la méfiance et il veillait farouchement sur Bethany's Sin. Parce qu'il en était le shérif.

Wysinger s'étira. Sa masse imposante occupait tout le siège du conducteur et la boucle de sa ceinture racla le volant. Il avait une faim de loup. Il avait avalé des oeufs brouillés et du jambon à cinq heures et demie du matin et, durant sa tournée, grignoté des Mars et bu un litre de lait.

Derrière lui, le plan-cher était jonché de papiers et de boîtes en carton.

Il descen-dit de voiture et traversa le parking en direction du restaurant. Habitué des lieux, il connaissait les serveuses. Elles étaient toutes les trois étudiantes, et charmantes. Deux d'entre elles venaient de Barnesboro et la troisième, la plus jolie, dont le nom était Kim, d'Elmora.

Kim lui tendit son déjeu-ner, composé de trois hamburgers, d'une grosse portion de frites et d'un grand Coca. Elle lui sourit et lui demanda comment il allait. Il mentit et lui raconta qu'il avait poursuivi un chauffard dans la rue Cowlington, juste une heure plus tôt. Il prit son repas, fit un signe de tête ou adressa quelques mots à d'autres clients, puis regagna sa voiture. Il alluma sa radio et, tout en mangeant, écouta la police de la route. question rela-tive à un camion volé. Codes prononcés par différentes voix neutres. Cri anonyme d'une sirène. Il se rendit compte qu'il pinçait le bourrelet de graisse qu'il avait à la taille. Bien qu'équivalent à un pneu de bicyclette, il l'embêtait. Il pouvait y enfoncer le doigt et sentir ses abdominaux

encore durs. A une époque, les muscles de tout son corps étaient tendus comme des cordes de piano et, quand il bougeait, il les sentait vibrer. Mais, à présent, il manquait d'exercice. Il eût aimé faire ses rondes à pied mais, ces dernières années, le village s'était considérablement étendu et la voiture de patrouille lui était devenue indispensable. Il imagina les hommes de la police de la route, véritables paquets de muscles, dans leurs machines aérodynamiques de métal et de plexiglas. Ils devaient porter des lunettes noires pour se protéger les yeux du reflet du soleil sur l'asphalte et ces incroyables galures qui les rendaient encore plus impressionnants. Son rêve avait été d'entrer dans la police de la route et, il y avait longtemps, il avait posé sa candidature et suivi l'entraînement. Mais il avait essuyé un refus. A cause de son attitude, lui avait-on expliqué. Et de la lenteur de ses réflexes. C'était facile pour un scribouillard de dire cela à un gars qui avait été demi de mêlée dans l'équipe de Conemaugh, sa ville natale. La lenteur de ses réflexes, tu parles! On l'avait refusé parce qu'il n'était pas de Johnstown comme les autres. Tous des fils de putes! Rien ne le retenait à Conemaugh. Ses amis étaient morts ou partis, et le progrès défigurait inexorablement le paysage.

Il engloutit son dernier hamburger, termina son Coca et broya d'une main puissante le verre en plastique. Ces salauds avaient la grand-route pour eux et pouvaient se casser le cul dessus, qu'est-ce qu'il en avait à

foutre? quelques minutes plus tard, une voix signala une Jaguar rouge décapotable roulant à près de cent dix kilomètres-heure. Avec un peu de chance, il s'agissait de la voiture de sport qu'il venait juste de voir. Il hocha la tête et sourit. Au moins, son instinct ne l'avait pas quitté. Il tourna la clé de contact et le moteur se mit à ronronner. Tandis qu'il sortait du parking du McDonald's, il pensa aux bras nus de Kay qu'éclairait le soleil. Quel était son nom de famille? Granger. Une jolie même, vraiment. Elle devait avoir un tas de petits amis. Tous footballeurs.

Tout en roulant, il regarda à droite et à gauche; il fit le tour du Cercle, adressant un petit signe de tête chaque fois que quelqu'un le saluait de la main. L'ombre fraîche des arbres enveloppait sa voiture. Il entendait toujours les hommes de la police de la route. Ils paraissaient très près, mais il savait qu'ils étaient, en réalité, à des kilomètres de là, absorbés par leurs propres préoccupations. Comme il serait facile de s'immiscer dans leur vie, d'interrompre leurs communications et leurs tâches routinières en hurlant soudain dans la radio "Ici Oren Wysinger, à Bethany's Sin, appel à toutes les voitures, je répète, appel à toutes les

voitures...!

Seulement, cela lui était impossible.

La radio, il ne pouvait que la recevoir. Il n'avait pas de micro.

Il continua d'écouter, et les voix parurent se dissiper dans le lointain.

Seules des phrases confuses lui parvenaient de temps à autre. Des voix d'un autre monde, qui s'élèvent et meurent dans un brouillard d'électricité

statique.

Dans Cowlington Street, une ombre immense enveloppa son véhicule, et Wysinger ne put s'empêcher de frissonner. Il écrasa doucement la pédale de l'accélérateur. Il tourna à droite, au premier croisement, jeta un bref coup d'oeil dans son rétroviseur et entrevit le bâtiment de pierre avec ses deux étages. Il n'aimait pas patrouiller par là, bien que ce fût une obligation liée à sa mission. Elle lui rappelait la maison des Fletcher, à

la périphérie de Conemaugh: au bout de ces dix longues années, elle lui revenait toujours en mémoire, comme une étrange créature tapie dans les sombres soubassements de son esprit.

A Conemaugh, il conduisait une voiture de patrouille et travaillait avec deux hommes du coin qui faisaient office d'adjoints à temps partiel. Par une froide matinée de février, il s'était rendu dans la maison sur la colline. Il avait été prévenu par Mme Kahane, une enseignante, qui lui avait dit que Tim et Ray, les fils de Cyrus Fletcher, étaient absents depuis trois jours et que personne ne répondait quand on appelait au téléphone ou qu'on frappait à la porte. Il commença par l'entrée principale et constata qu'elle était fermée à clef. Les fenêtres étaient closes, les rideaux tirés, et il ne pouvait voir à l'intérieur. En revanche, la porte de derrière s'ouvrit sans difficulté.

Dès qu'il entra, une odeur forte, douceuse, pas très différente de celle des chiens écrasés dont il jetait la carcasse plate et boucanée sur le bascôté de la route, l'assailit. Il faisait froid dans la maison, cela ne sentait ni la viande pourrie ni le sang, mais bien l'odeur écarlate de la Mort. Tout était en ordre dans la cuisine. Sur la table, il y avait deux tasses à demi pleines de café. Dans les assiettes, des oeufs au bacon à

l'étrange reflet verdâtre. Elles étaient au nombre de quatre, celles des garçons ainsi que celles de Cyrus Fletcher et de sa femme, Dora. Il

appela Cyrus et Dora, mais n'obtint aucune réponse et, au bout d'un long moment, il emprunta l'escalier à rampe de chêne qui montait au premier. C'est là

que se trouvaient les chambres. Une horloge faisait tic-tac - ce bruit, il s'en souviendrait très longtemps. Il fallait quelqu'un pour la remonter.

Il découvrit les garçons dans leurs lits, toujours recouverts de leurs draps. Ils n'avaient plus de visage. Ils avaient été tailladés sauvagement.

L'un d'eux - Tim? - avait la bouche ouverte, et Wysinger vit ses dents recouvertes de traces de sang coagulé.

Dans l'autre chambre, la plus grande des deux, c'était en-core pire.

Toujours vêtue de la robe de chambre qu'elle met-tait le matin pour préparer le petit déjeuner, Dora gisait dans une mare de sang. La tête était pratiquement séparée du corps, une de ses jambes avait été tranchée et reposait à pré-sent dans un coin de la pièce, comme une canne devenue in-utile. Il eut alors la nausée et courut vers la salle de bains pour ne pas vomir sur la moquette.

Mais, dans la salle de bains, il y avait Cyrus. Ou plutôt, des parties de son corps éparpillées un peu partout. Cyrus Fletcher était un solide gaillard, qui coupait du bois de chauff-age et le livrait en ville. A présent, il ne subsistait plus grand-chose de lui, rien que des lambeaux de chair et de muscle, percés d'éclats d'os. Les restes d'un visage horrifié, mais qui avait été écrasé par un objet lourd et contondant. Longtemps après, quand Wysinger eut cessé de vomir et de trembler, il remarqua les traces sur les murs de la salle de bains. De longues traînées, comme des coups de hache. Il y avait les mêmes dans la chambre de Dora. Il regagna sa voi-ture en courant et se rendit compte que l'horloge s'était sou-dainement tue.

C'est à cet instant précis, sans même qu'il sans rende compte alors, que l'horreur véritable s'était instaurée, comme une toile d'araignée enveloppant l'espace et le temps.

Il en était parfaitement conscient, aujourd'hui, et c'est pour cette raison qu'il n'aimait pas passer près de la maison de pierre de Cowlington: elle aussi renfermait des choses mortes, des reliques sans vie, des objets inanimés qui dépas-saient son entendement. Des souvenirs d'un passé étrange et lointain. Sa voiture était dans l'ombre et il frissonna, malgré l'éclat du soleil par-delà la cime des arbres, malgré le chant des oiseaux et le souffle du vent dans les branches,

pareil à quelque ancien murmure que l'homme ne comprendrait plus.

A l'approche du petit bâtiment de brique rouge qui abritait le bureau du shérif, Wysinger freina de manière instinctive. Devant son bureau était garé un vieux pick-up Ford rouillé, à la peinture écaillée. Le hayon était baissé et un homme assez jeune était assis au bord du plateau, les jambes pendantes. Wysinger fronça les sourcils et se rangea à la place qui lui était réservée. Il ne connaissait pas ce type - du moins pensait-il ne jamais l'avoir rencontré - et se sentit brusquement en proie au doute et à

la curiosité. Il prit cependant tout son temps pour descendre de voiture et fit semblant de vérifier sa radio et d'inspecter le contenu de sa boîte à

gants. quand il eut refermé la portière et donné un tour de clef, il se tourna lentement vers l'homme.

"Bonjour", lui dit ce dernier.

Son accent ne disait rien à Wysinger. Derrière des lunettes de vue rappelant celles des aviateurs, ses yeux beige clair avaient un air sympathique, comme s'il s'attendait à ce que Wysinger franchît les quelques mètres qui les séparaient et lui donnât une franche poignée de main.

Wysinger hocha la tête et regarda la plaque minéralogique. Nebraska. Un détail à ne pas omettre. L'homme paraissait âgé de vingt-huit ou vingt-neuf ans, pas beaucoup plus, en tout cas. Il avait des cheveux bouclés et une moustache de couleur brune; ses cheveux n'étaient pas coiffés, mais propres et sa moustache venait d'être taillée. La plaque du Nebraska, les jeans de l'homme et sa chemise bleue renseignèrent immédiatement Wysinger sur son état: un instable, voilà ce qu'il était. Un de ces innombrables types qui sillonnent le pays, vi-vent dans leurs voitures ou leurs camions et font un tas de pe-tits boulots pour survivre. Très jeunes, ils ressentent l'appel du grand large et recherchent quelque chose qu'eux seuls semblent pouvoir comprendre.

"Je suis le shérif", dit Wysinger. C'était un peu superflu, mais il voulait que l'homme sache exactement avec qui il allait discuter.

"Très bien, dit l'homme avec une certaine désinvolture qui l'irrita immédiatement, c'est vous que je voulais voir." Il sauta à bas du pick-up et s'approcha de Wysinger, lequel découvrit sur le plateau plusieurs outils, des planches et des briques ainsi qu'une toile cirée.

"que puis-je pour vous? demanda Wysinger.

* Je m'appelle Neely Ames." Il tendit la main à Wysinger, qui la serra sans empressement.

* Est-ce que je vous connais? On s'est déjà vus?

* Non, dit Ames, à moins que vous ne vous soyez trouvé hier à Greenwood, parce que c'est là que j'étais. Je ne fais que passer, je vais vers le nord.

* Je vois...

* Je fais des petits boulots, dit l'homme en désignant son camion. Je débarrasse les greniers, j'enlève les mauvaises herbes, ce genre de choses, quoi. J'ai aussitôt remarqué que votre petite ville était sympa et agréable et je me suis dit que les habitants pouvaient avoir besoin de mes services.

Avant de demander un peu partout, j'ai préféré voir le shérif pour qu'il n'y ait pas de malentendus, vous comprenez?

* Très bien", dit Wysinger.

Neely pouvait lire la défiance dans les yeux du shérif. Il en avait l'habitude, cela lui était déjà arrivé des centaines de fois dans des villes comme Hollyfork, Whiting ou Beaumont. C'était une sorte de sketch qu'il interprétait régulièrement, exigeant de lui qu'il affiche un air sérieux quoique suppliant. Pas trop suppliant, cependant, parce que les gens croyaient alors qu'il se moquait d'eux. Il devait également paraître honnête, ne pas ressembler à un individu capable de piller la banque en pleine nuit et de s'enfuir avec les économies de la municipalité. Neely n'aimait pas jouer ce rôle, mais il faut bien manger et dormir parfois dans un vrai lit, et donc avoir un peu d'argent dans ses poches. Ce qui n'était pas toujours facile. Cela faisait quatre ans qu'il avait pris la route et il n'avait jamais volé. Une fois, à Banner, au Texas, il avait trouvé un petit porte-cartes en plastique, qui contenait un peu plus d'une centaine de dollars, mais pas de papiers d'identité. Il avait gardé l'argent, mais pour lui, ce n'était pas du vol. Un simple coup de chance, c'est tout. La chance, il lui était aussi arrivé d'en manquer, comme la fois où il s'était retrouvé dans une cellule infecte de la prison de Hamilton, en Louisiane, parce qu'on le soupçonnait d'avoir dérobé soixante-quinze dollars dans un Majik Market. La petite vendeuse avait dit qu'elle croyait que c'était lui, mais qu'elle n'en était pas sûre. Il avait été libéré le lendemain au bénéfice du doute et un policier à la mine patibulaire lui avait clairement fait

comprendre qu'il avait tout intérêt à ne pas traîner dans les parages.

Il avait alors eu l'envie de vraiment emporter la caisse du Majik Market, mais l'appel de la route avait été le plus fort.

Ces quatre années lui avaient toutefois appris deux choses: les villes se ressemblent presque toutes, et les officiers de po-lice sont pratiquement tous faits sur le même moule.

"Vous cherchez du travail, c'est ça? lui demanda Wysinger, impassible.

* Je pensais en trouver ici, oui", répondit Neely. Il s'atten-dait à

entendre le refrain connu: on n'aime pas les vagabonds par ici. «a aussi, il y avait eu souvent droit.

Wysinger fit un signe de tête en direction du pick-up. "O` allez-vous au juste? Vous habitez dans le Nord?

* Non, je voyage, c'est tout, je vois du pays.

* Pourquoi?

* C'est un bon moyen de passer le temps, dit Neely avec un haussement d'épaules. Et puis, j'en ai toujours eu envie.

* Moi, je trouve que c'est une manière de perdre son temps." Wysinger plissa les yeux, comme un loup. "Vous n'êtes pas plutôt en train de fuir une femme et trois ou quatre gosses?

* Non, dit Neely. Je ne suis pas marié. Et je n'ai pas d'en-fants.

* Vous avez eu des problèmes avec la loi? Rappelez-moi votre nom...

* Ames." C'était peine perdue. Il se tourna vers son ca-mion. "Eh bien, shérif, la route m'est encore longue à par-courir, comme dit le poète.

* quel poète?

* Frosti." Neely ouvrit la portière et s'installa au volant. Il prendrait vers le nord, vers Spangler, Barnesboro, Emeigh, Stiffkertown et des dizaines d'autres villes, autant de petits points sur le ruban rouge de la 219. Là-bas, il trouverait du travail. Autant oublier ce type.

* On dirait que le mot Loi vous gêne, dit Wysinger en s'ap-prochant du pick-up. C'est pour ça que vous partez?

Neely mit la clef de contact et la tourna.

* Je croyais que vous cherchiez du boulot, dit Wysinger.

Où allez-vous au juste? Vous devriez descendre de là. On par un peu, je pourrais même donner quelques coups de fil pour me renseigner.

* J'ai changé d'avis, c'est tout.

* Et moi, je crois que vous feriez mieux..." Wysinger s'arrêta au beau milieu de sa phrase.

Neely le regarda, étonné. Le shérif avait tourné la tête vers la droite, ses yeux brillaient. Neely jeta un coup d'oeil dans le rétroviseur. Une Cadillac noire était garée de l'autre côté de la rue. quelqu'un était assis au volant, impassible. Sans un mot, Wysinger quitta Neely et marcha vers la voiture avant de se pencher vers la vitre du côté du conducteur. Neely vit remuer les lèvres du shérif, puis son interlocuteur hocha la tête et ce fut alors au tour de Wysinger d'écouter.

Neely passa la marche arrière et recula.

"Hé, attendez une minute!" Wysinger s'était retourné pour lui crier cela, puis il avait reporté son attention sur la personne installée dans la Cadillac. Une minute plus tard, la voiture noire démarrait et disparaissait au bout de la rue. Le shérif revint en courant.

"qu'est-ce qu'il y a?" demanda Neely.

Wysinger se mordilla l'ongle du pouce. "On dirait que vous vous êtes fait des amis, Ames. quelqu'un veut vous donner du boulot.

* qui?

* Le maire. Si vous acceptez, vous émargerez aux frais de la municipalité.

Vous ne gagnerez pas énormément, croyez-moi, et les heures vont vous paraître longues.

* qu'est-ce que je dois faire?

* Tout et rien. Vider les poubelles, tondre le gazon, nettoyer le bord de la route. Vous toucherez cent dollars par semaine. C'est moi qui vous préviendrai chaque fois qu'il y aura quelque chose à faire." Il jeta

un coup d'oeil dans la direction qu'avait empruntée la Cadillac.
"qu'est-ce que vous en dites?"

Neely haussa les épaules. La proposition était plutôt allé-chante et il n'était pas pressé. Bethany's Sin était un village assez charmant. Autant empocher quelques centaines de dollars avant de poursuivre vers le nord et les Etats de la Nouvelle-Angleterre.

"Pourquoi pas? dit-il. Cela me convient."

Wysinger hocha la tête. Ses yeux ressemblaient à deux miroirs noirs et Neely se dit qu'il pourrait y voir son reflet.

"Il y a une pension au coin de Kittridge et de Grant, une rue derrière le Cercle. C'est une certaine Mme Bartlett qui s'en occupe. C'est propre et pas trop cher. Dites-lui que c'est moi qui vous envoie et que vous travaillez pour la municipalité, elle vous donnera une belle chambre.

Ses yeux étaient étranges et immobiles. Des yeux morts, pensa soudain Neely. Ses yeux ont l'air morts.

Ce fut alors que Neely se perdait dans les yeux sombres et insondables du shérif qu'il fut sur le point de refuser. Je vais reprendre la route et tenter ma chance un peu plus loin. Mais il ne le fit pas, car il avait besoin d'argent.

"C'est d'accord, j'y vais tout de suite.

* OK, mais revenez immédiatement. Il y a un arbre mort pas loin d'ici qui menace de tomber sur les voitures." Wysinger s'écarta du pick-up et jeta un regard autour de lui.

"La voie est libre, vous pouvez y aller."

Neely leva une main et recula, puis il se dirigea vers le centre du village. Ainsi donc, la silhouette mystérieuse dans la Cadillac noire, c'était le maire. Il n'avait pas pu voir son visage. C'était la première fois qu'il se faisait engager par un maire. Il émit un grognement. Ce dont il était certain, c'est que ce shérif le mettait mal à l'aise. Il sentait quelque chose de cruel chez Wysinger. Donner des responsabilités à un homme cruel, c'était sanctionner sa cruauté. Mais il avait senti autre chose, un sentiment sombre et intangible, quelque chose comme... la peur? Oui, c'était probablement cela, le shérif avait peur du maire. De toute évidence, le maire de Bethany's Sin avait beaucoup de poids. Et il valait mieux l'avoir avec soi.

Wysinger vit le camion disparaître au coin de la rue. D'un coup de dents, il cassa l'ongle de son index gauche. Son coeur battait comme un poing qui frappe un réservoir vide. Il n'avait pas beaucoup de gens et n'avait rien à faire de ce Neely Ames, parce qu'il haïssait les gens qui n'ont pas de responsabilités et qui prennent la vie comme elle vient. Il haïssait les gens qui ne vivent pas en cage. Pourtant, le sentiment qu'il éprouvait en cet instant ressemblait plus à de la pitié qu'à toute autre chose.

"que Dieu te vienne en aide", dit Wysinger.

Puis il rentra dans son bureau.

Chapitre VIII

KAY S'INSTALLE

Tandis qu'elle regagnait Bethany's Sin, Kay se remémorait la journée qu'elle avait passée à George Ross.

Elle avait déjeuné à la cafétéria de l'université avec le Dr Kenneth Wexler, directeur du département de mathématiques. C'était un homme âgé

d'une cinquantaine d'années, à la chevelure grisonnante. Ils avaient discuté des cours d'algèbre qu'elle commencerait à donner lundi prochain.

On l'aiderait pour les inscriptions, vendredi et samedi, et le Dr Wexler lui apprit qu'elle aurait probablement entre vingt et vingt-cinq étudiants dans chacune de ses trois classes. Ce serait excellent pour la mettre dans le bain.

Le Dr Wexler lui montra son bureau; en fait, il ne s'agissait que d'un renforcement dans le nouveau bâtiment de brique et de verre qui abritait la maison des Arts et des Sciences, et elle ne disposerait que d'une chaise, d'un secrétaire et d'une fenêtre. De l'autre côté de la paroi de séparation, il y avait M. Pierce, personnage émacié vêtu d'un costume noir, qui enseignait le calcul différentiel. M. Pierce vint lui dire bonjour puis retourna remplir des formulaires. Kay contempla les murs beiges de son bureau et le petit tableau d'affichage en liège. Il faudrait mettre des photos, quelque chose qui égaye un peu. Des plantes vertes sur le rebord de la fenêtre. Sur le tableau d'affichage, on avait planté une douzaine d'épingles à tête multicolore. Certaines renaient des morceaux de papier, et Kay aurait bien voulu voir ce que l'on avait inscrit dessus. Elle fouilla dans les tiroirs du secrétaire et

trouva des pinces, des stylos et un bloc sur lequel étaient imprimés les mots DE LA PAR DE GERALD MEACHAM.

Son prédécesseur. Elle demanda au Dr Wexler qui il était, mais il lui répondit de façon évasive, et cela l'étonna.

Dans la salle 119, celle qui lui était assignée, Kay se plaça près du lutrin, sous l'éclairage au néon, et regarda les pu-pitres vides. Elle s'entraîna même à écrire son nom sur le ta-bleau noir, à la craie jaune: Mme REID. Elle s'émerveillait toujours de constater que ce dont elle avait si longtemps rêvé se trouvait désormais à portée de sa main. La possibilité

d'obtenir un poste d'enseignant à plein temps après sa presta-tion estivale. Mon Dieu, se dit-elle, c'est incroyable... Pendant qu'Evan travaillait au journal, à LaGrange, elle avait donné des cours au Clark Community College tout en suivant des études supérieures, l'après-midi. Le doctorat était encore loin, elle avait bien le temps de le décrocher. Elle pourrait avoir une situation ici en enseignant l'algèbre, sans oublier quelques leçons particulières, et préparer tranquillement son diplôme.

Inutile de se précipiter. Au bout d'un certain temps, elle éteignit la lumière dans la salle 119 et foula le linoléum du couloir jusqu'au distributeur de boissons installé dans la salle des professeurs.

Tout en buvant un Coca, elle ne quitta pas la porte du re-gard et vit ses futurs collègues entrer pour fumer une ciga-rette ou simplement bavarder.

Une femme ,gée aux cheveux blancs coiffés en chignon tenait un verre de jus de raisin. Elle se présenta sous le nom de Mme Edith Marsh. Elle enseignait la poésie et souriait pratiquement tout le temps. M. Pierce fit son apparition et alluma une cigarette, mais il ne parla qu'un instant avec Kay avant d'aller s'asseoir de l'autre côté de la pièce et de regarder par la fenêtre qui donnait sur le parking pratiquement désert. Un homme d'une trentaine d'années, portant jeans et veste de sport, arriva à SOn tour et perdit vingt-cinq cents dans le distributeur. Kay lui fit de la mon-naie sur un dollar. Il tirait sur une pipe toute culottée et lui annonça qu'il appartenait au département des études clas-siques. quand elle lui avoua que c'était son premier semestre ici, Il lui souhaita bonne chance et perdit à

nouveau vingt-cinq cents avant de lever les bras au ciel et de partir dans un nuage de fumée.

Elle revint une dernière fois à son bureau pour décider du style de photos approprié aux lieux - des reproductions de tableaux? des scènes pastorales? des posters abstraits? -, puis elle quitta le bâtiment. Et maintenant, alors qu'elle atteignait les limites de Bethany's Sin et se dirigeait vers la Sunshine School, la garderie où elle avait laissé Laurie pour quelques heures, elle pensa à Gerald Meacham. Naturellement, il avait été professeur de mathématiques. Un homme très fin et très intelligent, selon le dire du Dr Wexler. M. Meacham avait vécu à Spangler. Il avait été

renvoyé, à moins qu'il n'eût démissionné. Le Dr Wexler avait eu un curieux regard quand elle lui avait demandé de préciser. Il semblait ne pas vouloir parler de cet homme. Pourquoi? Était-il lié à un scandale? M. Meacham avait-il fait passer des examens les yeux rivés sur les jupettes des étudiantes? Après tout, peu importait ce qui lui était arrivé: durant la saison estivale, au moins, sa propre famille ne serait plus dans l'embarras.

La Sunshine School était une maison jaune et blanc de Blair Street. Il y avait une cour clôturée; dès que Kay descendit de voiture et s'avança dans l'allée, elle vit des enfants se balancer aux barreaux d'une cage à

écureuil. Elle entendit leurs rires, pareils au bruit d'un ruisseau qui court sur les graviers. quand elle était petite, un ruisseau passait non loin de sa maison: elle l'appelait son ruisseau secret et tous les jours, cet été-là, elle était allée voir l'eau couler. Elle y avait jeté des cailloux et avait fait des vœux. Le premier pour mener une vie heureuse.

Le deuxième pour rencontrer le prince charmant. Le troisième pour habiter un beau chalet. L'hiver suivant, des hommes étaient venus pour faciliter la construction d'une nouvelle route; ils avaient balayé chênes et pins avec des machines qui s'éveillaient dès six heures du matin. quand elle était revenue, au printemps suivant, afin d'y faire des vœux plus intimes, le béton recouvrait son ruisseau secret. En regardant le béton lisse, elle avait eu la certitude qu'en cet instant précis, quelqu'un qu'elle ne connaissait pas et ne connaîtrait jamais avait éclaté de rire. Parce que ce quelqu'un lui avait volé une chose qui lui appartenait en propre, pendant l'été de ses sept ans tout au moins.

Et peut-être était-elle devenue un peu amère, ou avait-elle eu un peu peur.

Elle sonna. Par les carreaux de la porte, elle entrevoyait quelques-unes des pièces: les murs étaient couverts de dessins d'enfants, chevaux et

épouvantails, maisons, voitures et bons-hommes effilés comme des brindilles; une petite table entourée de six chaises miniature; une étagère avec des livres; un aquarium où nageaient des poissons rouges. Deux petites filles, l'une brune et l'autre avec de beaux cheveux roux très longs, étaient installées à la table et fixaient Kay. Dans le couloir apparut une femme mince vêtue d'un tailleur-pantalon blanc. Elle sourit à

Kay.

Kay avait rencontré Mme Omarian, la responsable de la Sunshine School, lors de leur dernier voyage à Bethany's Sin, avant qu'ils ne quittent LaGrange pour de bon.

Mme Omarian, dont le prénom était Monica, devait avoir une trentaine d'années; elle avait un visage amical et attirant encadré de cheveux bruns et faisait preuve de beaucoup de calme, comme si c'était un jeu d'enfant que de s'occuper d'une garderie telle que celle-ci.

Elle ouvrit la porte et Kay ressentit la caresse fraîche de l'air conditionné. Tout était très calme, comme si les enfants faisaient la sieste.

"Bonjour, dit Mme Omarian. Comment ça a marché, ce matin?

* Bien. Mieux que je ne m'y m'attendais.

* Vous étiez nerveuse?"

Kay sourit. "Oui, très nerveuse.

* C'est normal." Mme Omarian recula et Kay entra dans la maison. Les deux petites filles reprirent leur lecture. "J'ai moi-même enseigné quelques semestres à George Ross, dit-elle à Kay.

* Ah oui? Dans quel département?

* Psychologie, sous la direction du Dr Anderson. Ce n'était qu'une introduction à la psychologie de l'enfant, vous savez, rien de bien terrible. Plutôt sympathique, fit-elle en haussant les épaules. C'était il y a quatre ans. La vie académique me manque parfois. Les conférences des enseignants, les déjeuners, tout ça..." Elle fixa Kay pendant quelques secondes sans dire un mot. "Je vous envie, vraiment.

* Je ne vois pas pourquoi. Vous avez de quoi vous occuper ici, dit Kay.

Et je crois sincèrement que vous faites un travail difficile, et que vous le faites bien.

* C'est vrai. Il y a à Bethany's Sin plus de mères qui tra-vaillent que vous ne le croyez. Une minute, je vous prie, je vais chercher Laurie. Elle joue dans la cour." Mme Omarian se dirigea vers la porte du fond. Au bout d'un instant, Kay éprouva une sorte de chatouillement dans la nuque et elle tourna la tête.

La petite fille rousse la regardait. L'autre enfant continuait de lire.

"C'est toi, la maman de Laurie Reid?

* Oui.

* Je m'appelle Amy Grantham.

* Bonjour, Amy", dit Kay.

L'enfant demeura silencieuse quelques secondes, mais ses yeux semblaient ne pouvoir se détacher de Kay. "Laurie est nouvelle ici? demanda-t-elle.

* Oui, nous ne sommes arrivés qu'hier.

* C'est bien, ici", dit Amy. Elle avait des yeux si bleus qu'on e't dit des tunnels débouchant sur l',me. Ils ne cillaient pas. "Ma maman dit que c'est la plus jolie ville du monde."

Kay sourit. Elle entendit des bruits de pas dans le couloir.

Mme Omarian tenait Laurie par la main.

"Bonjour, ma chérie, dit Kay en l'embrassant sur le front.

Tu t'es bien amusée?"

Laurie hocha la tête. aOui, on a joué à la balançoire et à la poupée, et puis on a vu des dessins animés.

* Des dessins animés? dit Kay.

* Nous avons un projecteur, expliqua Mme Omarian.

qu'est-ce que tu as vu, Laurie?

* Bip-Bip et le coyote, les Minipouss... et Daffy."

Mme Omarian sourit et adressa un clin d'oeil à Kay. "C'est exact.

* Bien, dit Kay en prenant Laurie par la main, on y va. Dis à Mme Omarian que nous la reverrons vendredi matin, d'ac-cord?" Elles marchèrent vers la porte d'entrée.

"Au revoir, Laurie", dit Amy Grantham. L'autre petite fille releva la tête et lui dit également au revoir.

"Au revoir, fit Laurie, à vendredi."

A hauteur de la porte, Mme Omarian dit: "C'est une petite fille bien gentille que vous avez là. J'aimerais bien que les autres lui ressemblent."

Elles dirent au revoir à Mme Omarian. quelques minutes plus tard, Kay roulait en direction de McClain Terrace, et Laurie lui parlait des enfants qu'elle avait rencontrés. Elle paraissait bien s'amuser, et c'était tant mieux parce qu'elle resterait à la garderie la plus grande partie de l'été.

Kay au-rait préféré que Laurie reste à la maison avec Evan, mais son mari allait s'installer un bureau au sous-sol et il y travaille-rait le plus souvent possible. Dans ce cas, il valait mieux que Laurie aille à la Sunshine School.

En chemin, elles passèrent devant un b,timent de brique d'allure moderne à

la façade vitrée. Sur un simple panneau noir et blanc étaient inscrits les mots CLINIQUE MASRY. Kay savait qu'elle faisait office d'hôpital à

Bethany's Sin, mais elle n'y était jamais entrée et ne connaissait aucun membre du personnel. Elle s'était inquiétée de la qualité des soins dans le village lorsqu'ils avaient envisagé pour la première fois de déménager, mais Mme Giles les avait assurés, Evan et elle, que la clinique était particulièrement bien équipée et que le Dr Mabry, son directeur, n'hésitait pas à se rendre à domicile en cas d'urgence.

Dès qu'elle eut franchi la porte d'entrée de sa maison, Kay entendit le bruit de mitrailleuse de la vieille machine à écrire d'Evan. Laurie monta jouer dans sa chambre et Kay descen-dit au sous-sol. Evan était assis devant le bureau à cylindre acheté quelques années auparavant

dans une vente aux enchères; il était rayé et abîmé par endroits, et Evan avait rem-placé trois pieds sur quatre, mais après réfection, il avait pris une belle teinte chêne sombre. Son mari avait placé le bureau tout au bout du sous-sol, près d'une petite fenêtre donnant sur le jardin. Des cartons de livres étaient posés à terre, dans l'attente des étagères qu'il avait décidé de construire à l'instant même où il avait entrevu les possibilités qu'offrait le sous-sol. Il avait descendu deux affiches encadrées - une reproduction d'une affiche des années trente vantant les mérites des voyages en zeppelin, et une originale d'un spectacle de l'illusionniste Harry Blackstone. Une lampe de bureau métal-lique projetait une tache de lumière sur la machine à écrire. A côté de lui, il y avait un bloc de feuilles vierges et plusieurs pages écrites dans la journée, sur le sol une corbeille à papiers contenant plusieurs feuilles froissées. Kay demeura un moment derrière lui pour le regarder travailler. Il tapait quelques lignes et s'arrêtait, les yeux rivés sur le papier. Il tapait alors quelques mots, puis, comme pris de frénésie, une bonne douzaine de lignes. Avant de retomber dans le silence.

Au bout de quelques minutes, Evan se redressa brusque-ment. Il paraissait écouter quelque chose. Puis il jeta un regard autour de lui et la découvrit. Il avait l'air hagard.

"qu'est-ce qui se passe?" Kay fit un pas en arrière.

"Excuse-moi, je ne voulais pas t'effrayer, mais tu m'as foutu une drôle de trouille. Tu es là depuis longtemps?"

* Non, je te regardais, c'est tout.

* J'ai senti une présence à mes côtés, mais je ne savais pas ce que c'était. Ta journée a été bonne? Tu as vu qui tu voulais?"

Elle hocha la tête et s'approcha de lui, posa les mains sur ses épaules et l'embrassa sur la tête, juste sur l'une de ses drôles de mèches rebelles.

Elles le rendaient fou quand il se peignait; la plupart du temps, il renonçait, et elle trouvait que cela lui donnait un petit air sexy. "J'ai vu le Dr Wexler, dit-elle, et il m'a montré mon bureau.

* Super! Il est aussi beau que le mien?

* Il est plus moderne, mais il a bien moins de charme, dit-elle en l'embrassant à nouveau. J'ai passé une excellente journée, Evan. Je me sens vraiment chez moi ici.

* Je suis content pour toi, et fier de toi."

Elle regarda par-dessus son épaule la feuille de papier en-gagée dans la machine. "qu'est-ce que tu faisais?

* Oh, rien de bien important. Je notais mes premières im-pressions du village. Les couleurs, les odeurs, les bruits, ce genre de choses, quoi.

* Intéressant." Elle lut ce qu'il avait écrit. Il s'agissait d'une description du parterre de fleurs du Cercle. "C'est bien. Et tu fais ça pourquoi?

* J'ai ma petite idée. Il y a un magazine de Philadelphie, le Pennsylvania Progress, qui publie de temps à autre des articles sur les petites villes de l'Etat, leur histoire, les gens qui y vivent, leurs perspectives d'avenir. Je me demandais s'ils seraient intéressés par quelque chose sur Bethany's Sin."

Kay émit un grognement. "Probablement, mais tu es nou-veau venu ici.

Comment vas-tu t'y prendre?

* La méthode classique, dit Evan. Je suis s'r qu'il y a des informations historiques à la bibliothèque. Les personnes les plus ,gées doivent aussi savoir comment est né le village." Il haussa les épaules. Cela ne me mènera peut-être nulle part, le Progress n'en voudra peut-être pas, mais cela vaut tout de même le coup de continuer.

* Alors continue", dit Kay.

Il se tut un instant et fixa la feuille qu'il était en train de taper. "Et puis, dit-il en se tournant vers Kay, tu préfères peut-être rester dans l'ignorance du péché.

* Du péché? quel péché?

* Bethany's Sin, cela veut bien dire " le péché de Bethany ", non? Tu reconnaîtras que c'est un nom plutôt curieux pour un village, et j'aimerais decouvrir ce que cela signifie.

* Cela ne veut peut-être rien dire.

* La plupart des villes et des villages portent un nom qui a un sens bien précis. Il rappelle un événement, un personnage, une caractéristique géographique. Bethany, qu'est-ce que c'est? Un nom propre? Un prénom ou un nom de famille? Je voudrais bien le savoir.

* Tu crois qu'il y a ce genre d'information à la biblio-thèque?

* Je n'en sais rien, mais je trouve assez logique de débiter par là."

Kay passa les doigts dans la chevelure de son mari. "qu'est-ce que tu aimerais pour dîner? J'ai des côtes de porc au frigo.

* Va pour des côtes de porc.

* Je monte à la cuisine. Au fait, ton idée d'article me plaît." Elle se dirigea vers l'escalier.

* Tant mieux."

Elle l'observa encore un moment et ne remonta que quand il eut recommencé à

écrire.

Après dîner, ils se rendirent au magasin Broome, dans Westbury Mall, mais la plupart des articles en vente étaient un peu trop chers pour eux.

Pendant près d'une heure, ils fi-rent du lèche-vitrines. Evan offrit des cornets de glace à Kay et à Laurie. Puis ils allèrent au supermarché et firent les courses pour le reste de la semaine. Ils revinrent par la nationale 219. Les phares du camping-car découpaient des ronds jaunes dans le rideau noir de la nuit. Laurie dit qu'elle voyait les étoiles, et Kay l'aida à les compter. Ils rencontrèrent quelques voitures et un gros camion qui se dirigeait vers le nord, mais au moment d'emprunter la bretelle en direction d'Ashaway et Bethany's Sin, Evan remarqua que le trafic était plutôt léger. Il faisait très sombre sans les phares des autres véhicules pour éclairer la campagne. Les arbres et la végétation qui bordaient la route évoquèrent pour lui des mu-railles infranchissables. La lune était pleine et très blanche. Laurie dit que c'était le visage de la princesse qui vivait là-haut, dans les étoiles, et observait tout ce qui se passe sur terre. Kay sourit et lui caressa les cheveux. Evan ne quittait plus la route du regard parce que quelque chose s'était éveillé en lui. Le vent sifflait par les vitres ouvertes. Les phares illu-minèrent un instant la carcasse d'un gros chien, au bord de la route. Ses crocs réfléchirent brièvement la lumière, ses yeux pourrissaient dans leurs orbites. Evan donna instinctivement un coup de volant, et Kay lui demanda s'il allait bien.

"Oui, dit-il avec un sourire, ça va." quelques secondes plus tard, son

sourire avait déjà disparu. Il ferma légèrement les yeux, imaginant plus qu'il ne les voyait les arbres qui se tordaient sur le bas-côté. Devant lui, enfin, un clignotant jaune marquait l'embranchement pour Ashaway. Evan ralentit et tourna à gauche, puis ils longèrent le cimetière. A Bethany's Sin, il y avait de la lumière dans la plupart des maisons. Sous les porches, les ampoules jaunes ou blanches des veilleuses brillaient. Evan se sentit mieux en constatant que les résidents de Bethany's Sin se préparaient pour la nuit, ils lisaient le journal, regardaient la télévision ou évoquaient leurs activités de la journée. Il se figura un instant qu'il voyait à travers les murs des maisons, mais l'angoisse qui s'emparait de lui était la plus forte, et il était bien incapable d'en dire la raison.

quand ils ne furent plus qu'à quelques rues de McClain Terrace, Kay soupira et dit: "C'est drôlement calme, ce soir, non?"

C'est alors qu'il sut.

Il ralentit progressivement. Kay le regarda, amusée d'a-bord, puis irritée avant d'être franchement inquiète. Il se gara devant une maison blanche surmontée d'une cheminée. Une lumière brulait derrière les rideaux blancs d'une grande baie vitrée. L'escalier de la maison était sombre. Evan coupa le moteur et tendit l'oreille.

"Papa, fit Laurie, sur le siège arrière, pourquoi tu t'ar-rêtes là?

* Chut!" fit Evan. Kay voulut parler, mais il secoua la tête.

Elle le regarda et sentit quelque chose se tordre dans son ventre.

quand le silence lui fut devenu insupportable, elle dit:

"qu'est-ce que tu fais?

* J'écoute.

* quoi?

* qu'est-ce que tu entends? lui demanda Evan.

* Rien. Il n'y a rien à entendre par ici.

* Exact." Il se tourna vers elle et vit qu'elle ne le comprenait pas. "Il n'y a aucun bruit, dit-il. Pas de voitures. Pas de radio ni de télévision.

Pas la moindre conversation qui filtre par les fenêtres entrouvertes,

pas...

* Evan! dit Kay sur le ton qui était le sien quand elle trou-vait qu'il se conduisait comme un enfant. qu'est-ce que tu ra-contes?

* Ecoute! dit-il en s'efforçant de parler à voix basse. Ne bouge pas et écoute."

C'est ce qu'elle fit. Des bois s'élevait le doux bourdonne-ment des criquets. Un oiseau de nuit poussa son cri. Et ce fut tout. C'est bizarre, se dit-elle. Vraiment bizarre. Non. Je me mets à penser comme Evan. Cela n'a rien de bizarre. C'est tout simplement un village paisible, avec des gens tranquilles. Elle demeura silencieuse encore quelques minutes, puis elle pensa aux steaks surgelés qu'ils avaient achetés et qui se ré-chauffaient dans le coffre. "Démarré, Evan, dit-elle.

* Papa, on ne peut pas rentrer à la maison?" demanda Laurie.

Evan regarda sa femme dans les yeux. Elle attendait qu'il remette le contact. quelque chose bougea par-delà l'épaule de Kay. Il y riva son regard. Une ombre était passée lentement derrière la baie vitrée et s'était arrêtée un instant pour tirer légèrement sur un rideau. C'était tout. Evan cligna des yeux, il ne savait pas ce qu'il avait vu.

"Hé!" Kay le secouait par la manche. "Tu te réveilles? Je te rappelle qu'on a des surgelés et que l'on aurait tout intérêt à rentrer."

Il ne réagit pas. L'ombre n'était pas réapparue. Il dit:

"D'accord, on y va." Il tourna la clef de contact et lança le moteur avant de reprendre la direction de McClain Terrace.

Evan a raison, se dit Kay alors qu'ils étaient en vue de leur propre maison. C'est très calme ce soir. Curieusement calme. Mais... il vaut mieux que ce soit calme que bruyant, non? C'est quand même une des raisons pour lesquelles nous avons emménagé à Bethany's Sin.

Alors qu'ils s'engageaient dans l'allée de leur maison, Evan s'efforçait de conjurer l'ombre qui lui revenait sans cesse à l'esprit. Il y avait quelque chose de bizarre. quelque chose de dérangentant... d'inhabituel.

"Terrninus! dit Kay en descendant de voiture. qui est-ce qui va m'aider à

porter les sacs?

* Moi! s'écria Laurie.

* Le bon Samaritain en personne, dit Kay. Evan, tu viens?

* Oui", fit-il après plusieurs secondes. Il alla prendre un sac à l'arrière du véhicule et frissonna soudain parce qu'il avait compris ce que cette ombre avait de troublant.

La silhouette s'était avancée vers la fenêtre, éclairée par-derrière, et elle n'avait pas de bras gauche.

Il ne savait pas pourquoi, mais il éprouvait des picotements dans les doigts.

Kay, un sac à la main, se dirigeait vers la porte. Laurie la suivait, avec un sac plus petit. Kay tourna la tête. "Arrête de traîner!"

A cet instant précis, si Evan avait guetté les faibles sons qu'apportait la brise nocturne, il aurait entendu quelque chose, à trois rues de distance, au croisement de Blair et de Cowlington.

Un bruit de sabots.

Chapitre IX

EN VISITE

"...et le jour de la fête du Travail, on organise quelque chose au Cercle, disait Mme Demargeon. Les commerçants ferment boutique et les rues sont pratiquement toutes interdites à la circulation. Il y a des tables pour pique-niquer, une estrade avec un orchestre et le concours du meilleur g

,teau ou des plus beaux légumes. Il y a deux ans, mes tomates ont reçu le premier prix dans leur catégorie, mais, l'année dernière, c'est Darcy McCullough qui a décroché le ruban bleu. L'automne est très agréable à

Bethany's Sin, vous savez. Le vent se rafraîchit vers la mi-septembre et les gelées commencent début octobre. Tous les arbres sont jaunes, dorés ou rouge sombre. C'est merveilleux. Vous verrez." Elle but un peu de café dans une tasse marquée J et D, puis jeta un coup d'oeil en direction d'Evan pour s'assurer qu'il écoutait bien.

Oui, il l'écoutait. "Ensuite, c'est l'hiver. Le ciel est souvent gris et la neige tombe pour Noël. Les clubs collectent des fonds pour l'orphelinat

de Johnstown, il y a aussi un concours avec un prix de cinquante dollars qui récompense la plus belle pelouse. Nous l'avons remporté..." Elle se tourna brièvement vers l'homme assis à sa gauche. "...

Oh, il y a quatre ans. Nous avons mis des guirlandes clignotantes dans les arbres, c'était charmant.

* C'est formidable, dit Kay.

* Oh oui, dit Mme Demargeon. La période de Noël est l'une des plus agréables de l'année, mais l'hiver dure long-temps par ici et il y a encore de la neige début mars. Les fleurs sortent de terre début printemps. Oh, Evan, vous désirez boire autre chose?"

Il était en train de jouer avec l'anse de sa tasse vide. "Non, merci, dit-il, j'en ai assez.

* C'est du déca, vous ne risquez pas d'avoir des insomnies", expliqua Mme Demargeon. Elle sourit à Kay. "Je sais ce que c'est que de ne pas dormir de la nuit." Elle s'adressa à son mari. "Harris, tu veux autre chose?"

L'homme manoeuvra son fauteuil roulant. "Un fruit", dit-il. Sur une petite table, il prit une pomme dans une coupe de fruits, mordit dedans et rejoignit les autres.

"Je me demandais une chose", dit Evan. Mme Demargeon lui sourit, attentive à ce qu'il allait dire. "quelles sont les églises que les gens fréquentent le plus? J'ai remarqué une église presbytérienne au sud, juste en dehors de la ville, et une autre pas loin de la nationale 219. Je n'ai pas vu son appellation. . .

* C'est l'église méthodiste, dit-elle. C'est là que nous allons, Harris et moi. Je pense que la population est partagée entre méthodistes et presbytériens. Et vous, quelle église...

* En fait, dit Evan, nous ne...

* Episcopale, dit très vite Kay.

* Oh, attendez. Je crois qu'il y a une très belle église épis-copale à Spangler, c'est à quelques minutes en voiture

* Je me demandais pourquoi il n'y avait pas d'églises dans le village proprement dit, je trouvais cela un peu étrange, dit Evan.

* Etrange?" Mme Demargeon ne put s'empêcher de rire.

"Oh, pas du tout! Les églises sont tout près et les gens sont très croyants.

* Je vois.

* Il y a dix ans, ce village n'existait pas, dit Mme Demargeon en s'adressant plus particulièrement à Kay. Ce n'était qu'un petit point sur la carte, avec quatre ou cinq familles et une ou deux boutiques. Tandis que maintenant... La population double chaque année. Imaginez ce que ce sera dans cinq ans ou même dans trois! Je n'ai pas du tout envie que notre village perde son ,me, nous devons être vigilants et ne pas laisser ce prétendu progrès nous envahir. qu'en pensez-vous?"

Evan s'était pris à observer M. Demargeon tandis qu'ils bavardaient.

L'homme était assis non loin de sa femme et semblait ne pas prêter vraiment attention à ce qui se disait. Par politesse, il lui arrivait de suivre la conversation, mais ses yeux gris ne tardaient pas à se poser à nouveau sur la baie vitrée; son regard s'assombrissait alors, comme s'il voyait derrière les rideaux tirés quelque chose que nul autre ne pouvait discerner.

M. Demargeon avait jadis été un homme de haute stature, mais il paraissait avoir fondu avec les années. Il avait les pommettes saillantes; de ses yeux partait tout un réseau de rides profondes. Ses cheveux étaient encore bruns, mais il se dégarnissait et un rond chauve se dessinait au sommet de sa tête. Il était bien habillé, pantalon noir, chemise à manches courtes et cravate rayée, mais l'image de Mme Demargeon en train de vêtir son mari traversa comme une météorite l'esprit d'Evan. Il l'imagina en train de glisser ses jambes paralysées dans le pantalon, de le remonter, de boucler la ceinture sur son ventre. Ce devait être terrible! L'espace d'un instant, il se vit à la place de Harris Demargeon, et c'était Kay qui l'ha-billait.

Harris Demargeon, incapable de courir ou même de marcher, incapable de faire une multitude de choses qui pa-raissent si évidentes. Incapable de faire l'amour. Une moitié d ' homme. . .

M. Demargeon le regarda, comme s'il pouvait lire dans ses pensées. Ses yeux s'attardèrent une seconde, puis se détournè-rent.

Evan n'avait pas su quoi lui dire. M. Demargeon était fort paisible, bien plus réservé que sa femme. Il avait répondu à Evan quand celui-ci l'avait interrogé sur les autres voisins, mais Evan sentait chez lui quelque chose qu'il ne pouvait dé-finir. Était-ce de la timidité, un sentiment de solitude? L'homme souriait rarement, mais à ce moment-là son visage reflétait le souvenir d'un passé marqué par le bonheur. Evan n'aurait pu dire pourquoi, mais cela le troublait plus que de raison.

Ils avaient dîné chez les Demargeon. Kay avait apporté une salade de pommes de terre ainsi que de la gelée aux fruits. Mme Demargeon était une très bonne hôtesse et savait faire la conversation. Elle admira sincèrement la nomination de Kay à George Ross et le fait qu'Evan e't déjà vendu plusieurs histoires. Elle adorait Laurie, laquelle était rapidement sortie de table pour aller regarder la télévision dans la cuisine. quelques minutes plus tard, Kay trouva sa fille profondément endormie et résolut de la laisser se reposer. Kay avait re-maqué que Mme Demargeon était une vraie fée du logis: tout paraissait d'une grande propreté. L'argenterie, les verres et les assiettes resplendissaient, tandis que les meubles, de bon go't et de bonne qualité, étaient soigneusement astiqués. Cette maison était très agréable, et Kay n'en eut que plus envie de bien installer sa propre demeure.

Mme Demargeon avait résumé sa vie avec son mari: ils s'étaient rencontrés à

Philadelphie, o' elle était secrétaire d'un avocat et lui, conseiller auprès d'une compagnie finan-cière, la Merrill-O'Day. quelques années plus tard, il s'était mis à son compte et avait bien réussi, mais la direction d'une grande société l'ennuyait et il avait revendu. Ils avaient déci-dé de quitter la ville et découvert leur maison dans un guide de l'immobilier.

Après deux visites à Bethany's Sin, ils avaient acheté. Harris pensait que ce serait un bon investisse-ment et Mme Demargeon, plus simplement, qu'il ferait bon y vivre. "Et vous, demanda-t-elle, comment vous êtes-vous rencontrés?

* A l'université de l'Ohio, expliqua Kay. Evan fréquentait l'atelier de création littéraire et moi, je préparais ma licence de maths. Notre histoire est très banale. Nous nous sommes retrouvés à la même table, à la cafétéria, et nous avons ba-vardé. Nous avons ainsi découvert que nous suivions le même cours sur les civilisations anciennes. Nous étions tous deux originaires de la région de New Concord. Nous avons com-mencé à sortir ensemble. Je ne vois vraiment pas ce qu'il pouvait me trouver, j'étais plutôt du genre rat de biblio-thèque, très timide de surcroît. Et de fil en aiguille... à la fin de ses études..." Son visage s'assombrit légèrement, mais seul Evan s'en aperçut. "... Il a d° partir à l'étranger. Pour se battre. Nous nous sommes mariés à son retour. Et Laurie est née quatre ans après." Elle posa la main sur celle d'Evan et la pressa doucement. "On peut dire que nous avons vécu pas mal d'épreuves, je crois."

Mme Demargeon sourit. "A notre époque, c'est un miracle de voir de jeunes couples comme le vôtre rester unis. Il y a tant de problèmes, l'argent, tout ça.

* Le manque d'argent", dit innocemment Evan. Tout le monde rit.

Et soudain, alors qu'il regardait M. Demargeon, Evan éprouva à nouveau cette sensation étrange, glacée, désa-gréable. quelque chose était tapi derrière les yeux de cet homme. Dans son cerveau.

quelqu'un parla. Mme Demargeon et Kay le fixaient.

"Excusez-moi, qu'avez-vous dit? fit-il

* quels sont vos projets? demanda Mme Demargeon.

Maintenant que vous habitez Bethany's Sin.

* Je suis en train d'aménager un bureau dans mon sous-sol, lui dit-il. Et j'écris. Je cherche aussi un job à l'extérieur. Au journal de Johnstown, peut-être, je ne sais pas, je n'ai pas en-core fait de démarches.

* Il y a un journal local à Spangler, dit-elle. Ainsi qu'à Barnesboro."

Il sourit. "Je pourrais en lancer un ici.

* Vous avez beaucoup d'ambition, dit Mme Demargeon en jetant un

rapide coup d'oeil à Kay. Personne ne s'y est jamais essayé.

* J'y songe parfois. Vraiment. J'aimerais en savoir plus sur Bethany's Sin et sur les gens qui y vivent.

* Ah oui? Pourquoi?"

Evan lui expliqua qu'il envisageait d'écrire pour le Pennsylvania Progress un article traitant de l'histoire du vil-lage. Elle l'écouta, comme si elle était intriguée, et hocha plusieurs fois la tête.

"Intéressant, dit-elle quand il eut fini. Vous avez déjà commencé vos recherches?"

* Non, je préfère en parler avant.

* Je ne pense pas que le village ait un passé intéressant, dit-elle. Il n'existe officiellement que depuis... dix ans, à peu près. Il n'a pas de monument historique et je ne pense pas que nous ayons eu des hôtes célèbres. Si l'histoire vous intéresse, vous devriez aller jusqu'à Saint Lawrence, là il y a des choses...

* Bethany's Sin, dit Evan avec une certaine obstination.

quelle est l'origine de ce nom?"

Elle écarquilla les yeux et se tourna vers son mari. "Je n'en ai aucune idée. Et toi, Harris?" Il réfléchit un instant. "Non, moi non plus.

* Vous ne vous êtes jamais posé la question? lui demanda Evan.

* Bien s'ôr que si, répondit-il, quand nous avons emménagé ici. Mais personne ne semblait pouvoir me donner une répon-se." Il haussa les épaules. "Moi, je crois que c'est un de ces noms qui ne veulent rien dire."

Evan était déçu. Il avait élaboré toute une histoire dissimu-lée derrière le nom de ce village, un événement ancré dans un passé mystérieux. Son imagination lui avait joué des tours. N'est-ce pas ce que Kay lui disait toujours? qu'il vivait au bord du précipice qu'était son imagination et qu'un jour il tomberait dedans, niant ainsi toute réalité? Oui, elle avait probablement raison.

"Si vous voulez, proposa Mme Demargeon, je pourrais me renseigner, essayer de trouver un élément qui serait utile à votre article. En tout cas, ce que je sais, c'est que Bethany's Sin est un petit village bien tranquille."

Elle sourit à Kay. "Et je préfère ça. Je n'ai pas envie de notoriété et, en vous disant cela, je me fais probablement le porte-parole de la plupart des résidents.

* Vous pensez donc que les autres s'opposeraient à ce que j'écrive quelque chose sur le village?

* Non, mais ils ne seraient pas très chauds, c'est tout. Leur vie privée a beaucoup de valeur pour eux et vous devez vous rappeler que presque tout le monde a fait comme Harris et moi, nous avons cherché à fuir les grandes villes. Ce village est paisible et les gens tiennent à ce qu'il le reste."

Evan réfléchit un instant. Mme Demargeon termina son café et repoussa sa tasse. Il haussa les épaules. "Je ne crois pas qu'un article sèmerait la panique dans le village. Il me semble plutôt que les gens aimeraient que l'on parle d'eux.

* Ah, dit la femme, je n'en suis pas très sûre. Je ne veux pas dire que ce n'est pas une bonne idée. Au contraire. Mais vous rencontrerez une certaine résistance.

* Dans ce cas, je vais attendre.

* Non, dit Mme Demargeon, faites ce qui vous paraît le mieux."

Evan consulta sa montre et vit qu'il était plus de onze heures. "Kay, dit-il, je crois que nous devrions aller chercher Laurie et rentrer à la maison. Il se fait tard.

* Pas du tout! dit Mme Demargeon. Il est encore tôt.

* Evan a raison, dit Kay en se levant. Cette journée m'a mise à plat, je n'ai jamais vu autant d'étudiants à la fois!"

Ils réveillèrent Laurie, qui les suivit, les yeux mi-clos, jus-qu'à la porte où ils dirent bonsoir aux Demargeon. Kay prit Laurie par la main et sortit sur la terrasse. Mme Demargeon les accompagna et dit à Kay qu'elle pouvait revenir quand elle le désirerait pour bavarder ou prendre des légumes dans le jardin.

Evan se préparait à franchir le seuil quand il sentit Harris Demargeon sur ses talons. Evan se retourna pour le regarder. Harris le fixait de ses yeux qui, pareils à des étangs glauques, recelaient des profondeurs insondables. L'homme tordit la bouche.

"Harris? dit Mme Demargeon. Il vaut mieux qu'ils ren-trent s'ils sont fatigués.

* Je vous remercie de votre visite, dit-il à Evan. J'apprécie beaucoup votre conversation.

* Moi de même, dit Evan. Nous la reprendrons bientôt."

Evan serra la main de Mme Demargeon. Elle était glacée et sa paume calleuse. Le jardinage, certainement. Elle l'attira sur la terrasse et il se rendit compte qu'elle était très forte. Il eut brièvement l'impression d'avoir la main prise dans un étau, mais la sensation passa très vite.

"Revenez nous voir, fit-elle.

* Comptez sur nous, dit Kay. Merci encore, et bonne nuit.

* Bonne nuit", répondit la femme. La porte se referma, mais l'ampoule blanche du porche resta allumée.

Ils regagnèrent leur maison. Inconsciemment, Evan se massait la main. "On a passé une bonne soirée, dit Kay quand ils furent arrivés à la porte.

* Oui, très bonne." Il prit ses clefs et ouvrit. Kay alluma dans l'entrée et le séjour. Laurie avait du mal à garder les yeux ouverts, et Evan dut la porter pour la monter dans sa chambre. Kay s'habilla pour la nuit et se mit au lit tandis qu'Evan éteignait au rez-de-chaussée.

Il vérifia la porte d'entrée pour s'assurer qu'elle était bien fermée à

clef. Les pièces étaient plongées dans l'obscurité à présent. Dans le noir, il tira doucement les rideaux pour contempler McClain Terrace. Les Demargeon avaient éteint la veilleuse, la rue avait retrouvé son calme.

Tout était sombre, à l'exception des carrés de lumière que dessinait sur la pelouse la fenêtre de la chambre de Kay. Evan regarda longuement dehors, puis il s'arrêta sur une forme obscure, de l'autre côté de la rue. qui habitait là, selon Mme Demargeon? Ah oui, un veuf nommé Keating. Il était en congé, avait-elle ajouté. O^ù les veufs peuvent-ils aller en va-cances?

s'interrogea Evan. Dans des endroits où ils se sont déjà rendus avec leurs épouses? Evan était intrigué par cet homme et désireux de le

rencontrer. Il se demanda quand il serait de retour.

Il y avait une lueur blanche derrière une fenêtre, quelques maisons plus bas. Non, ce n'était pas une lumière, mais le reflet de la lune, qui contemplait le village d'un oeil bienveillant. Sans s'en rendre compte, il frotta les articulations de sa main droite.

Bethany's Sin: ces mots lui revenaient en tête alors qu'il regardait le disque lunaire.

Cela voulait dire quelque chose. Sa curiosité ne céderait pas. Mais quoi?

Ce nom rappelait-il un événement survenu il y a dix ans, lors de la fondation du village? Ou était-ce bien plus ancien, perdu dans les replis du temps?

Il découvrirait la vérité, coûte que coûte.

Comme il empruntait l'escalier pour rejoindre Kay, dans sa chambre, il prit brusquement conscience qu'il avait peur de s'endormir.

Parce qu'il redoutait ce que ses rêves pourraient lui montrer.

Chapitre X

MOURIR N'EST JAMAIS AGREABLE

Pour Muscadine John, la nuit était une amie. Peut-être même sa seule amie, maintenant qu'étaient morts le vieux Mack Tucker et Salty Reese. Du moins croyait-il que Tucker était mort. Tucker avait raté leur rendez-vous au campement sous le pont du chemin de fer, à cinq kilomètres de Latrobe et, en se renseignant à son sujet, Muscadine John avait appris d'un trimardeur au teint jaunâtre, un certain ~mtzell, que Mack était tombé une semaine plus tôt d'un train de marchandise, pas très loin de Charleston.

"Ouais, avait dit Wintzell tout en se roulant une cigarette je l'ai vu de mes yeux. C'était un drôle de bonhomme, il aurait pas pu continuer à tailler la route très longtemps." La lueur du feu de camp caressait son visage, aussi buriné que sa blague à tabac. "Il tenait pas en place, il était heureux, quoi.

Il a dit qu'il allait vers le nord où il était né et qu'il allait voir de vieux amis. Et puis, il a dérapé. Il est passé par la porte, et nous on filait à

plus de quatre-vingts à l'heure. On s'est penchés pour essayer de le voir, mais on était dans une courbe, et puis il faisait noir."

Longtemps, Muscadine John ne dit rien; les jambes croi-sées, il lissait sa longue barbe argentée et regardait fixement le feu. Dans le campement caché

parmi la végétation, les autres chemineaux jouaient aux cartes ou bavardaient, échan-des histoires et des itinéraires. "Tu es s^or qu'il s'appe-T ucker? demanda enfin Muscadine John.

Tucker?" Wintzell plissa les yeux pour mieux réfléchir.

Il se gratta le nez, qu'une mauvaise chute lui avait cassé à tout jamais. "Attends un peu, attends... Tucker, tu dis? Il me semble que ce gars-là s'appelait plutôt Tuckey, mais c'était peut-être Tucker, maintenant que j'y pense."

Il ne servait à rien de tenter d'en faire la description, car Tucker avait une allure différente chaque fois que sa route avait croisé celle de Muscadine John. Une fois, il arborait une épaisse crinière blanche et des moustaches de phoque; la fois suivante, il s'était rasé la tête et portait une barbiche. Il était donc impossible de savoir avec certitude ce que le destin avait réservé à Tucker - la mort sur les rails? la prison dans une petite bourgade? un petit boulot dans une ferme? Tout ce dont Muscadine John était s^or, c'était que le vieux n'était pas présent au rendez-vous, pour la première fois en sept ans.

Et cela l'attristait, parce qu'il savait que les amis se fai-saient rares et qu'il n'en aurait peut-être plus jamais d'autres.

Il parla de la route avec les chemineaux assemblés autour du feu; il se dirigeait vers la Nouvelle-Angleterre, leur ap-prit-il, puis probablement vers les grands lacs;

"Tu pars vers le nord-est alors? lui demanda un individu assez maigre nommé

Dan.

* Ouais, je passe par la Pennsylvanie.

* Ah..." Dan m,chonhait un brin d'herbe et l'examinait; il semblait intrigué par le sac à dos de l'armée que John trans-portait avec lui et se dit qu'il ne coucherait pas dans la même partie du campement que

lui. "Tu ferais bien de prendre garde à toi, dit doucement Dan.

* «a veut dire quoi, ça?

* Oh, ne te f,che pas, je pensais seulement à quelque chose qu'on m'a dit.

C'est quand tu as dit que tu passais par cet Etat." Il jeta un regard sur les hommes assis autour de lui. "Il y en a un d'entre vous qui connaît Mike Hooker? Et Tommy Jessup?

* Moi, j'ai entendu parler de Jessup, dit l'un d'eux. quatre-Doigts, on l'appelait.

* C'est bien lui, dit Dan en hochant la tête. Je les ai rencon-trés ici-même il y a deux ou trois ans. Ils montaient vers le Maine avec de gros projets. Hooker allait travailler dans le bois de construction avec son beau-frère. J'étais assis juste là, on a bavardé et je leur ai souhaité

bonne chance, et puis ils sont partis. Et je jure que c'est bien la dernière fois qu'on a entendu parler d'eux.

* La prison?" dit Muscadine John.

Dan haussa les épaules. "Personne n'en sait rien, c'est in-croyable, non?

Tôt ou tard, on entend parler sur la route des gars qu'on connaît et on transmet les nouvelles. Mais là, de-puis tout ce temps, personne ne sait ce qui est arrivé à Hooker et Jessup. Ils ont... disparu.

* Pareil pour Perkins Casey", dit un garçon plus jeune aux cheveux longs.

Il se roula une cigarette. "Un brave type, celui-là. Il traversait la Pennsylvanie la dernière fois que je l'ai vu, il y a peut-être huit mois de ça. J'ai demandé un peu partout, mais... enfin..." Il haussa les épaules et fit silence.

Les flammes illuminaient les visages. quelqu'un toussa, un autre lui tendit un flacon.

"Ouais, fit Dan, eh bien moi, je vais vous dire ce qu'on m'a raconté. C'est pas un seul gars qui m'a dit ça, mais plu-sieurs, et des costauds, je vous assure. Il y a un endroit au nord-est d'ici qui bouffe les chemineaux.

C'est ce qu'on dit, et vous pouvez vous marrer, mais je sais ce qu'on

m'a dit. Une petite ville qui s'appelle... Brittany, ou quelque chose comme ça. Elle bouffe les chemineaux. quand on y rentre, on n'en ressort plus jamais.

* C'est pas Brittany, dit un homme assis sur une souche.

C'est un drôle de nom, Bostany... Bostany's Sin.

* Bostany's Sin? dit John en levant ses sourcils brous-sailleux. Il me semble bien que j'ai déjà entendu ce nom quelque part.

* Eh bien, retiens ce que je viens de dire, reprit Dan. Si j'étais toi, je passerais pas par là, je m'en tiendrais même drôlement à l'écart. Les flics n'ont pas l'air tendre dans ce coin-là."

Muscadine se rappelait cette scène, de même qu'il se rappelaient que la nuit était son amie. Elle le protégeait, et il préférait voyager quand il faisait plus frais, avec les oiseaux de nuit qui chantaient pour lui tenir compagnie. Dans son sac à dos, il y avait un curieux assortiment de chiffons, de che-mises, de chaussettes, une paire de chaussures de rechange, une casquette de golf rouge trouvée au bord de la route et deux bouteilles de muscat vides. Il avait revêtu sa tenue habi-tuelle: un pantalon noir usé jusqu'à la corde, des baskets avec des lacets sales, un T-shirt à la gloire d'une marque de bière, gagné dans un concours de buveurs, dans un bar de Californie, et qui constituait son bien le plus précieux. Ses cheveux argentés formaient des touffes sur ses tempes, mais ils avaient pratiquement disparu au sommet du crâne. Il s'efforçait d'avoir une barbe bien entretenue, la peignait et la lavait chaque fois que c'était nécessaire. Elle attirait les commentaires pratiquement partout où il allait. Il avait traversé les Etats-Unis de long en large et avait même fait deux incursions au Mexique.

Muscadine John marchait, direction nord-est, le long d'une petite route du comté de Somerset. Il scrutait la nuit et se demandait où il se trouvait.

Il n'avait vu passer que trois voitures ces dernières heures et n'avait remarqué aucun panneau routier. Il avait bien une carte dans son sac à dos, mais il ne voulait pas perdre son temps à la chercher. La route se déroulait à sa propre vitesse, il le savait par expérience. Au-dessus de lui, le ciel formait un dais d'étoiles, brillantes, lointaines comme des souvenirs. La lune perchait au-dessus de son épaule droite, comme si elle veillait sur lui, et il pouvait voir son ombre le précéder sur le béton de la route. De part et d'autre, c'était une forêt épaisse, et Muscadine en percevait les bruits si divers: cris aigus des oiseaux de

nuît, crissement des criquets, bruissement des petits animaux qui se faufilent parmi les branches. Dans une heure, il trouverait un coin où dormir, et le matin, en se levant, il rencontrerait certainement quelqu'un qui lui donnerait une pièce ou lui indiquerait où manger une soupe gratis.

Soudain, il s'immobilisa. Son coeur battait à tout rompre et il écarquillait les yeux.

Une vingtaine de mètres devant lui une forme se dressait au bord de la route, devant l'enchevêtrement des branches des arbres. Muscadine John ne fit aucun mouvement. Il ferma seulement légèrement les yeux pour mieux voir dans le noir. La forme ne bougea pas.

Avec précaution, il fit un pas en avant. Puis un second.

"Seigneur, murmura-t-il au bout d'un moment, mes yeux ne sont plus bons à

grand-chose." Il se les frotta et regarda à nouveau le panneau indicateur.

Il l'avait pris un instant pour une silhouette humaine, et cette vision lui avait fait froid dans le dos. Il pesta contre sa stupidité et s'approcha du panneau. Il chercha dans ses poches une boîte d'allumettes et en alluma une, puis une autre pour déchiffrer les inscriptions: COLVER - 3. ELMORA -

10. BETHANY'S SIN - 13. Jamais passé par Colver, se dit-il, ça doit être une petite ville sympa. Faut voir. Il s'attarda sur le dernier nom.

Bethany's Sin. Je l'ai entendu quelque part, non? Oui, je sais. Au campement, autour du feu. Dan en avait parlé. Elle bouffe les chemineaux.

Tiens-t'en à l'écart. Un sale endroit. Il se frotta la bouche du dos de la main. L'allumette s'éteignit. Il la jeta à terre et se remit en marche, un peu plus vite peut-être, sans bien savoir pourquoi, mais avec à l'esprit le souvenir de ce que Dan avait dit et l'air sombre qu'il avait à ce moment-là. Il était peut-être temps pour lui de dormir; il se lèverait avec les oiseaux.

Il avait parcouru un peu plus d'un kilomètre quand il déci-da de s'installer et il se fraya un chemin au milieu des arbres dans l'espoir de trouver une clairière. Pas la peine de se faire repérer par la police de la route. Tout en marchant, il pensa à Mack Tucker. Il espérait qu'il

n'était pas mort et qu'ils se re-verraient un jour, mais, s'il était mort, John lui souhaitait tout plein de bonnes choses dans l'autre monde. Ce serait quand même une drôle de façon de s'en aller: le cr,ne fra-cassé sur le ballast, avec pour seul chant funèbre la sirène de la motrice. John chassa cette pensée. Mourir n'est jamais agréable.

Muscadine John se retourna. La route avait disparu, dissimulée par l'épaisseur du feuillage. Il humait à pleines narines l'odeur verte des bois, de l'écorce des arbres, de la nuit pa-reille à du charbon parsemé de diamants. Il continua de s'en-foncer dans la forêt sans prêter attention aux épines qui ac-crochaient son maillot et son pantalon.

Il s'arrêta et écouta, la tête légèrement inclinée. Ses yeux brillaient.

Il avait entendu quelque chose d'étrange. De lointain. L'écho d'un bruit.

Mais de quelle direction cela venait,il n'aurait pu le dire.

Le cri aigu, perçant de... Oui, il connaissait ce bruit. Le cri d'un aigle qui chasse.

C'était plutôt drôle, se dit Muscadine John, parce qu'il n'y avait pas beaucoup d'aigles par ici. Et puis, les aigles ne chas-sent pas dans le noir.

Il repartit, vaguement conscient de la moiteur de ses mains.

quelques minutes plus tard, il crut l'entendre à nouveau, mais peut-être son imagination lui jouait-elle des tours. Cela venait de plus près, pourtant, de la droite. Il prit à gauche, en direction des fourrés. Une épine lui écorcha l'avant-bras, il se mit à saigner. "Merde!" jura-t-il.

Un autre cri d'aigle. C'était s'r, ça? se demanda John. Je n'en sais plus rien. Je l'entends, mais je ne sais pas d'o' ça vient. Je ferais peut-être mieux de regagner la route. Encore un cri, plus près de lui, bien plus près. Ouais, je retourne sur la route, flics ou pas flics. Il fit demi-tour, tira sur sa chemise accrochée aux ronces. Foutue forêt. Je reprends la route oui. Ce type, Dan, devait être dingue. Bethany's Sin. Drôle de nom pour un village. Et puis, qu'est-ce qu'il en savait, ce Dan? Il tendit le cou à la recherche du ruban de béton fami-lier. Une masse de feuilles se dressait devant lui, sombre, in-forme.

Il fit un pas en avant.

Il comprit, mais trop tard. Ce n'était pas des feuilles, non, mais...

Un hurlement de défi retentit, assourdissant, qui le fit reculer, titubant, le coeur battant la chamade. Cela bondit vers lui et se mit sur ses postérieurs musculeux pour frapper le ciel de ses antérieurs. La clarté

lunaire se réfléchissait sur des sabots puissants et dans des yeux rouges, effilés, situés de part et d'autre d'une tête massive et triangulaire.

Les nerfs de John Muscadine étaient à bout. Un cheval. Un cheval noir comme la nuit, d'une extraordinaire puissance.

Et quelque chose de plus terrible encore qui le chevau-chait.

Une silhouette humaine, une main enfouie dans la crinière courte. Des yeux qui le fixaient dans un visage d'ombre, des yeux bleu électrique qui arrachèrent à John un cri guttural un cri d'effroi. Il fit volte-face. Une autre forme sombre. Une troisième. Puis une autre encore. Elles faisaient cercle autour de lui. Et toutes avaient les yeux comme des four-naises, plus que bleus, chauffés à blanc par la haine. Des tuniques translucides flottaient autour des corps et, à cet instant, John comprit qu'il s'était égaré dans un endroit où le temps s'était figé à tout jamais. Les formes qui montaient ces impressionnants chevaux noirs n'étaient pas humaines, ou plutôt elles ne l'étaient plus.

John se prit le pied dans une racine, il tituba et tomba à terre, entraîné

par le poids de son sac à dos. Ses bouteilles vides s'entrechoquèrent. A genoux, il tendit les bras pour implorer la pitié; sur son visage, de grosses gouttes de sueur reflétaient les rayons de lune et coulaient dans sa barbe. Son coeur frappait dans sa poitrine. Autour de lui, les cavaliers gardaient le silence, mais les chevaux renclaient et grondaient comme l'orage dans le lointain.

Sa voix lui faisait défaut. "qui... qui êtes-vous? murmura-t-il. qui êtes-vous?"

Ils ne répondaient rien. Il les entendait respirer.

"Je vous en prie, dit-il d'une voix qui se brisait. Je ne suis qu'un vieil homme. Je... je ne veux de mal à personne." Ses bras tremblaient.

C'est alors que le cavalier posté derrière Muscadine John se pencha légèrement en avant. Son bras décrivit un cercle bleuté, fulgurant, d'une force aveugle.

John perçut la douleur comme un fer rouge, son corps tout entier se mit à

trembler. Il grinça des dents, il avait les larmes aux yeux. Il sentit quelque chose d'humide qui s'écou-lait. Bon Dieu, voilà que je pisse dans mon froc. Mais non. Ce n'était pas cela. C'était le sang qui jaillissait de son moi-gnon, à la place de sa main droite.

Une autre forme leva sa hache, la lune se refléta sur la lame tranchante qui tomba dans un sifflement.

Le bras droit de John Muscadine était maintenant tranché à la hauteur du coude. Il regarda sans comprendre les mor-ceaux de chair, le blanc humide de l'os. Une chaleur enflam-ma ses veines, ses nerfs et sa moelle. Il ouvrit la bouche, les yeux exorbités, et son hurlement emplît la nuit comme le cri d'un animal blessé qui agonise.

Une hache s'abattit.

Un sang poisseux giclait de son épaule. Une pluie rouge ar-rosait les arbres. Le corps de Muscadine John était secoué de convulsions comme au contact d'un fil électrique- il voyait leur yeux posés sur lui et savait qu'il devait se relever, oui, se relever et courir, courir, courir jusqu'à

la route. En hurlant d'horreur et de souffrance, il se redressa, retomba contre le flanc d'un des chevaux et s'affala dans les ronces. Les créatures tournaient autour de lui, leurs haches prêtes à frapper. Il courait d'arbre en arbre, fou de douleur. Les sabots crépi-taient derrière lui. Et il saignait. Il saignait tant. Seigneur, je t'en prie, je saigne trop, arrête, arrête...

Les cavaliers conduisaient leurs chevaux d'une main exper-te autour des arbres et dans les fourrés. Leurs doigts se re-fermaient comme des étaux sur la hampe de leurs haches.

Ses jambes le trahissaient. Il se sentait l'esprit bourdon-nant, engourdi, un peu plus à chaque pas. Son sac à dos l,cha d'un côté parce qu'il n'y avait plus de bras pour retenir la bretelle. Il tourna la tête, trempé

d'une sueur br°lante, et les vit.

C'est alors que la forme qui se trouvait juste derrière lui se pencha en avant et, d'un seul coup, presque sans effort, sépa-ra la tête du corps ensanglanté. Elle sauta dans la nuit, tourna plusieurs fois sur elle-même, avec sa barbe argentée qui re-flétait la clarté lunaire et ses

yeux qui fixaient intensément et ne voyaient rien. Le corps fut agité de soubresauts et, masse sanglante, s'écroula.

Avec des cris de haine et de vengeance, les créatures lancèrent leurs chevaux en avant. Les sabots piétinèrent le corps et broyèrent les os. L'un d'eux écrasa la tête, qui éclata comme un vase de porcelaine recelant une éponge imbibée de vin. Pendant près de dix minutes, les créatures hurlèrent et leurs montures exécutèrent une danse macabre, puis, quand elles eurent fini, il n'y avait plus rien de reconnaissable si ce n'est un sac à dos de l'armée, couvert de terre et de sang. Avec un ultime cri perçant, elles partirent vers le nord et disparurent dans la forêt comme des spectres. Longtemps après leur départ, aucun animal de la forêt n'osa bouger; même les insectes sentaient la toute-puissance du Mal.

Témoin muet de la scène, la lune descendit vers l'horizon. quelques camions passèrent sur la route, en direction de villes situées à des éons (?) de la forêt qui ceignait Bethany's Sin.

Et dans la forêt, les mouches se réunirent pour festoyer.

Chapitre XI

UN ETRANGER, QUI REGARDE

Tout avait été extraordinairement tranquille, ce matin-là, de sorte qu'Evan perçut immédiatement le bruit d'une tondeuse à gazon. Il travaillait à une nouvelle; son bureau était à présent complètement aménagé, les rayonnages croulaient sous de vieux livres de poche, mais abritaient aussi quelques éditions à tirage limité de Faulkner ou Hemingway. Il avait laissé la fenêtre ouverte pour profiter de la brise matinale.

Le ronronnement un peu geignard de la tondeuse provenait de l'autre côté de la rue, il s'en rendit compte au bout d'un instant.

La maison de Keating...

Aujourd'hui, c'était le dernier jour de juin, et cela faisait exactement deux semaines qu'ils occupaient la maison de McClain Terrace. Il avait suivi un emploi du temps régulier et achevé une nouvelle, qu'il avait aussitôt adressée à Harpert, bien qu'il eût déjà essuyé deux refus de leur part et en redoutait un troisième. Peu importe, il était persuadé de faire du bon boulot et ce n'était qu'une question de temps. Kay semblait assez heureuse maintenant que ses cours à George Ross

avaient commencé; Evan sentait en elle un certain manque de confiance, mais il faisait de son mieux pour la rassurer et, apparemment, cela marchait. Laurie, quant à

elle, s'adaptait bien à leur nouvelle maison; chaque jour de la semaine, elle voulait aller à la Sunshine School, et, le soir, elle parlait de ses jeux avec les autres enfants. Evan goûtait le plaisir de voir sa femme et sa fille si heureuses; elles n'avaient pas toujours vécu des choses agréables, mais, Dieu merci, tout cela c'était du passé. Ils avaient acheté

quelques meubles en puisant dans le plan d'épargne qu'Evan avait contracté

à l'époque où il travaillait à LaGrange, et Kay caressait le projet de repeindre la salle de séjour couleur pêche clair.

C'est seulement quand il était seul et qu'il laissait son esprit battre la campagne qu'Evan sentait le doute s'insinuer en lui. Ils n'avaient pas rencontré beaucoup de familles de Bethany's Sin et, bien qu'ayant vu à

trois reprises les Demargeon, Evan commençait à se demander s'ils étaient vraiment acceptés. Il avait essayé de faire partager son impression à Kay, mais elle avait ri et lui avait dit qu'il faut toujours un certain temps pour lier connaissance. Cela ne sert à rien de précipiter les événements, avait-elle ajouté, cela se fera, avec le temps. Il avait finalement reconnu qu'elle avait probablement raison.

Un étranger, se dit Evan, un étranger qui regarde, c'est toujours pareil.

Mais non, c'est mon imagination qui me joue des tours, mon imagination et rien de plus. Mais il était différent des autres parce qu'il y avait parfois des choses qu'il était le seul à voir; peut-être les autres s'en rendaient-ils compte, cela expliquerait pourquoi il avait du mal à se faire des amis ou à accorder sa confiance. C'est pour cette raison qu'Evan avait différé ses recherches sur Bethany's Sin; Mme Demargeon l'encourageait si tièdement qu'il avait peur d'en-courir la désapprobation des autres habitants du village. Peur - voilà le mot qui convenait, le sentiment qui ne le quittait pas. Peur de tant de choses, certaines resplendissantes au soleil, d'autres tapies dans le noir. Peur de l'échec, de la haine, de la violence et, oui, peur même de ce que dissimulait son regard.

Il n'avait plus fait de rêve depuis sa première nuit à Bethany's Sin, mais l'intensité exceptionnelle du dernier l'avait marqué. Il revoyait les lettres d'un panneau indicateur, BETHANY'S SIN. Et quelque chose

qui se matérialisait dans un tourbillon de poussière. Il n'avait pas la moindre idée de ce que cela pouvait être, mais il lui suffisait de s'en souvenir pour avoir les nerfs à vif. Il avait essayé de l'effacer de sa mémoire, il l'avait mis sur le compte de l'angoisse, de la fatigue, de n'importe quoi, mais au lieu d'oublier, il n'avait fait qu'enterrer son cauchemar - sans prévenir, celui-ci revenait souvent, apportant avec lui son odeur de mort et de terreur.

D'autres choses le troublaient, qui n'étaient pas toutes liées au monde du sommeil. Un jour, il était sorti et avait arpenté les rues du village, par simple curiosité, admirant au passage les fleurs du Cercle, regardant les joueurs de tennis sur les courts de Deer Cross Lane ou écoutant le murmure du vent dans la cime des arbres. Devant lui, une ombre s'allongeait sur la terre: au-delà d'une grille de fer forgé qui ceignait une bâtisse massive et sombre, il y avait un toit, celui-là même qu'il avait aperçu depuis McClain Terrace. Les fenêtres reflétaient le soleil, comme des yeux chauffés à blanc avec des pupilles orange. Une petite allée bétonnée bordée de part et d'autre de haies bien taillées reliait la rue à la porte, mais en dessous des fenêtres, au rez-de-chaussée, les plantes avaient un aspect plus sauvage. Les pelouses étaient vertes et de gros chênes plantés çà et là projetaient une mosaïque d'ombres. Rien ne bougeait et Evan n'avait rien vu par-delà les fenêtres. Au bout de quelques minutes, et bien qu'il fût au soleil, Evan s'était mis à frissonner. Son cœur battit plus vite et, quand il porta la main à son front, il constata qu'il était en sueur. Il s'empressa de faire volte-face et de s'éloigner au plus vite de cet endroit.

Mais pourquoi avait-il éprouvé une peur soudaine, cela, il l'ignorait.

Ce n'était pas tout. Il y avait aussi cette silhouette mancho-te, la forme apparue à la fenêtre de sa chambre et dans la rue, l'aboiement d'un chien au plus profond de la nuit. Les yeux hantés de Harris Demargeon.

Imagination que tout cela?

Rien n'est réel, si ce n'est ce que l'on perçoit, se dit Evan tout en écoutant le bruit de la tondeuse. Mais moi, ce que je perçois est-il bien réel? Le doute, nourri d'incertitudes et de vieilles frayeurs? Ou quelque chose de très différent? Kay ne l'écouterait pas; il était inutile de l'embarrasser avec ces choses qui continuaient de le poursuivre. Mais que ses démons fussent imaginaires ou réels, voilà qu'ils se réveillaient et se mettaient à hurler dans son ,me.

Et prenaient à présent la voix d'une tondeuse à gazon.

Evan quitta son bureau et, depuis la porte d'entrée, il re-garda la maison de Keating, de l'autre côté de la rue.

Keating était bien plus jeune qu'Evan ne l'avait imaginé: il portait de vieux jeans et un T-shirt taché de sueur. Il s'arrêta un instant derrière sa tondeuse rouge et s'épongea le visage avec un mouchoir blanc. Dans l'allée était garé un pick-up à la peinture écaillée, le hayon baissé. Pas exactement le genre de véhicule auquel on pourrait s'attendre. Evan ferma la porte et traversa la rue; il resta sur le trottoir et le regarda travailler. Keating portait des lunettes rafistolées au ruban adhésif. Il leva les yeux, aperçut Evan et lui adressa un signe de tête.

"Il fait un peu chaud pour faire ça", dit Evan d'une voix forte.

L'homme le regarda, cligna des yeux et secoua la tête parce qu'il n'avait pas entendu. Il se baissa et coupa le moteur. "qu'est-ce que vous dites?

demanda-t-il.

* Je dis qu'il fait trop chaud pour tondre le gazon."

Keating s'essuya le front de l'avant-bras. "Oui, mais, à l'ombre, c'est supportable."

Evan s'avança. "Je m'appelle Evan Reid, dit-il. J'habite de l'autre côté de la rue. Vous êtes M. Keating?

* Keating?" L'homme tourna la tête et lut le nom sur la boîte aux lettres: KEA, les autres lettres avaient disparu. "Oh non, je ne suis pas Keating, je m'appelle Neely Ames.

* Oh, je vois", dit Evan, qui ne voyait rien, en fait. Il observa la maison, assez jolie, et constata qu'elle était paisible et apparemment désertée. "Je pense qu'il n'est pas encore rentré de vacances.

* Sûrement", dit Neely. Il sortit un paquet de cigarettes d'une poche-revolver et en alluma une avec un vieux Zippo.

"Vous êtes de sa famille pour vous occuper de sa maison quand il n'est pas là?

* Non, je travaille pour la municipalité. Je fais tout ce qu'on me dit de faire, c'est pour ça que je suis là."

Evan sourit. "J'avais remarqué que l'herbe était un peu haute, mais je ne pensais pas qu'on enverrait quelqu'un passer la tondeuse.

* Si vous saviez, dit Neely en tirant sur sa cigarette. Depuis quinze jours, j'ai fait pratiquement tout, ils ne me lâchent pas un instant."

Evan se dirigea vers la maison. Il alla jusqu'à la porte sous le regard de Neely Ames et jeta un coup d'oeil par la fenêtre. C'était un living typique, avec des chaises, un canapé brun, des lampes, une table basse chargée de magazines: Sports Afield, Time, Newsweek. Evan vit deux mouches voler près du plafond; elles tombèrent sur la table basse et progressèrent sur la couverture du magazine sportif.

"Il n'y a personne, dit Neely.

* C'est ce que je vois. Dommage." Il revint vers l'homme et s'immobilisa soudain. Au loin s'élevait un épais nuage de fumée. Il y a le feu!" cria Evan, le doigt tendu.

Neely regarda, puis secoua la tête au bout de quelques secondes. "C'est la décharge, à quelques kilomètres de l'autre côté des bois. Les villages alentour y entassent leurs ordures. quelqu'un doit faire brûler quelque chose.

* Le feu ne risque pas de s'étendre?

* «a m'étonnerait, le terrain est désertique, on se croirait sur la lune.

Mais si ça devait s'étendre, eh bien je peux vous dire qui devrait lutter contre le feu: moi, avec un tuyau d'ar-rosage ou avec mes mains nues, parce que je serais la caserne de pompiers à moi tout seul!

* Bon..." fit Evan avec un sourire. L'autre hocha la tête vigoureusement.

"Je voulais faire la connaissance du propriétaire.

* J'ai l'impression que celui qui vivait ici a fichu le camp.

* Comment cela?

* Je suis allé derrière pour boire au robinet. La porte du sous-sol est ouverte, grande ouverte même. Et il n'y a personne dans la maison.

* Il faudrait mettre le shérif au courant.

* Je suis entré, poursuivit Neely. Il y avait un téléphone, et j'ai appelé

le shérif parce que je croyais que quelqu'un avait pénétré par effraction, peut-être même qu'il y avait eu vol. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter et qu'il s'en occuperait, mais il m'a drôlement engueulé parce que j'étais entré."

Evan plissa un peu les yeux et observa la maison de Keating. "C'est bizarre, dit-il doucement.

* C'est meublé à l'intérieur, mais pas énormément. Les pla-cards sont ouverts et vides. Il a même enlevé les fusibles du compteur.

* Les fusibles? dit Evan, comme s'il se parlait à lui-même.

* Oui, les fusibles, fit Neely en haussant les épaules. Peut-être...

comment il s'appelle, Keating, c'est ça? Peut-être que Keating a décidé de mettre les bouts sur un coup de tête. «a arrive souvent, vous savez.

* Mais pourquoi?" Evan regarda les autres maisons de la rue. Dans le ciel, la fumée semblait s'être rapprochée. Une question muette lui brôlait les lèvres: pourquoi voudrait-on quitter un village aussi charmant que Bethany's Sin?

Neely tira sur sa cigarette. "Si vous voulez bien m'excuser, il faut que je finisse cette pelouse." Il actionna plusieurs fois la cordelette de la tondeuse, qui consentit à démarrer. Il la traîna vers une partie de la pelouse où l'herbe était encore haute et se mit à l'oeuvre en pensant à la bière qu'il s'offrirait une fois son travail terminé.

Evan resta un moment immobile. Du coin de l'oeil, il voyait le haut toit se dresser par-delà les arbres. Le musée.

Il retraversa finalement la rue et disparut dans sa propre demeure.

Dès qu'il fut parti, Neely Ames regarda dans la direction qu'il avait empruntée. Comment s'appelait-il? Reid? Il avait l'air sympa, plus en tout cas que tous les gens qu'il avait ren-contrés jusqu'ici. Au moins, il ne l'avait pas dévisagé avec dédain, comme tous les autres. Neely manoeuvrait sa tondeuse. Il n'avait pas parlé à Reid de tout ce qu'il avait vu à

l'intérieur de la maison, de cette tache brun,tre au pied de la boîte à fusibles vide. Il avait décidé de garder ça pour lui. Il essuya ses yeux

trempés de sueur et continua à travailler.

Le temps se rafraîchissait, le soir tombait. Le bruit de la tondeuse cessa, et lentement le bleu subtil de la nuit envahit la forêt lointaine avant de recouvrir Bethany's Sin. Evan le vit monter par la fenêtre. Il le regarda, alors que Kay préparait le dîner dans la cuisine et que Laurie regardait en riant un dessin animé à la télévision. Il lui semblait que, dehors, un raz de marée de ténèbres était en formation, qu'il prenait une forme étrange et gagnait en violence, déferlant sur les bois et entraînant la terre dans l'obscurité, s'approchant toujours plus près, toujours plus. Il s'éloigna de la fenêtre et aida Kay à faire du thé.

"... vraiment intéressants, disait Kay. Ils me posent des questions auxquelles j'ai parfois du mal à répondre, mais c'est vraiment super, ça m'oblige à me dépasser..."

* Tant mieux, dit-il en sortant des cubes de glace. Ca a l'air formidable.

* «a l'est. Tu sais, ce serait une bonne idée si tu pouvais déjeuner avec moi un de ces jours. Je te présenterais à mes collègues."

Il hocha la tête. "Pourquoi pas? La semaine prochaine.

* Mardi, ce serait impeccable", dit Kay. Elle remua le riz.

Evan avait été très calme depuis leur retour à la maison. Elle avait d'abord cru qu'il avait reçu une lettre de refus, mais, en fait il n'y avait dans le courrier qu'une quittance d'électricité et un catalogue de vente par correspondance. Il était souvent calme quand son travail n'allait pas comme il voulait, quand il ne percevait pas bien un personnage ou une situation de son récit. Mais, là, c'était différent. C'était... oui, comme le matin qui avait suivi l'un de ces rêves... qu'il faisait parfois. Mon Dieu, non...

"Tu ne te sens pas bien?" finit-elle par lui demander sans le regarder.

Il se rendit compte qu'il y avait de la peur dans la voix de Kay, la crainte de ce qui ne manquerait pas de se produire. "Je suis juste un peu fatigué, dit-il.

* Ton histoire n'avance pas?

* C'est ça.

* Je peux peut-être t'aider.

* Non, je ne crois pas."

Mais bien entendu, elle savait que ce n'était pas ça.

"Je suis sorti, aujourd'hui, dit-il, je suis allé voir la maison de Keating. Tu sais, ce veuf dont nous a parlé Mme Demargeon. Il y avait un type qui tondait le gazon. Il m'a dit qu'il avait trouvé la porte ouverte et que plus personne n'ha-bitait là.

* qui était-ce?

* Un homme de peine que la mairie a engagé, je pense." Il regarda par la fenêtre de cuisine et entrevit du noir. quelque chose d'arachnéen qui rampait dans les nuages. "J'ai jeté un coup d'oeil à l'intérieur et..."

Dis-le, bon Dieu, dis-le! "J'ai ressenti une drôle de chose.

* qu'est-ce que tu as vu?"

Il haussa les épaules. "Des meubles, des magazines. Des mouches.

* Des mouches?

* Oui, deux mouches, elles volaient dans le living. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'a contrarié.

* Oh, dit Kay qui voulait garder un ton léger, tu exagères."

Non, Evan n'exagérait pas. Cela l'avait rendu malade. Tout cela parce qu'il avait vu des dizaines de cadavres pendant la guerre. La plupart recouverts de mouches avides. Posées sur un visage au masque grimaçant, sur la déchirure provoquée par une balle, sur la chair éclatée. Depuis, il associait toujours les mouches à la mort, de même que les araignées étaient pour lui synonymes du Mal à l'état pur;

Ils s'assirent pour dîner. Evan avait l'impression d'en-tendre la nuit respirer derrière les vitres.

"Papa, aujourd'hui, on a eu des dessins animés, dit Laurie. qu'est-ce que c'était drôle! Et puis, Mme Omartien nous a raconté des histoires.

* Omarian, la corrigea Kay.

* Lesquelles?" lui demanda Evan entre deux bouchées.

Elle haussa les épaules. "Des histoires amusantes, sur des choses très, très vieilles.

* Très vieilles? quel genre?"

Elle se tut un instant, comme pour rassembler ses pensées. Mme Omartien était très gentille, elle n'élevait jamais la voix et ne se mettait jamais en colère, même s'ils se balançaient trop fort ou se jetaient des cailloux.

La seule fois qu'elle avait vu Mme Omartien f,chée, c'était quand Patty Foster était tombée et qu'elle s'était entaillé le genou. "Elle nous a parlé d'un drôle d'endroit dit-elle à son père. Encore plus drôle que le pays du magic;en d'Oz.

* Il faudra que je rencontre cette Mme Omarian un de ces jours, dit Evan en adressant un clin d'oeil à Kay. J'aimerais bien entendre ses histoires." Il sourit à Laurie et continua de manger.

quand ils eurent fini de dîner, Kay et Evan firent la vais-selle, puis ils s'installèrent dans le canapé avec un livre de mathématiques que Kay avait emprunté à la bibliothèque de l'université. Evan joua à la bataille avec Laurie à la table de cuisine, mais il ne pouvait se concentrer sur la partie. Il ne cessait de penser à l'obscurité, de l'autre côté des murs, et à la façon dont la lune se refléterait dans les fenêtres de la grande maison de Cowlington Street.

quand Laurie fut couchée et la maison plongée dans l'obs-curité, Evan et Kay firent l'amour dans leur chambre, sans h,te, s'étreignant et se séparant pour s'étreindre à nouveau. Kay haletait sous lui et ses ongles s'enfonçaient dans ses épaules, mais pendant l'instant de calme qui suivit leur union, alors qu'au bord du sommeil ils se serraient l'un contre l'autre, l'esprit d'Evan s'échappait dans les sombres couloirs du passé.

Eric. Le craquement d'une branche pourrie. Un corps qui tombe sur le sol.

Des corbeaux qui s'envolent dans le ciel, comme pour fuir la mort. Et Evan, le petit Evan, qui avait vu son frère chuter en rêve, mais qui n'avait pas pris cela pour une prémonition, debout à côté de lui, regardant le sang s'écouler de la bouche et la petite poitrine se soulever.

Eric avait cherché à le prendre par le bras, mais Evan lui avait dit: "Je vais chercher papa, j'y vais tout de suite, je vais le chercher et on va

revenir!" Il s'était enfui vers la petite maison sur la colline, avait appelé son père et sa mère parce que Eric était blessé, avait grimpé sur un arbre et la branche s'était cassée, et maintenant il gisait sur le sol comme un pan-tin désarticulé. Il leur avait montré le chemin, avec au ventre la peur de se tromper, de ne plus retrouver l'endroit...

Et, quand ils étaient arrivés, ils avaient trouvé Eric les yeux fixes, vitreux, tournés vers le globe brulant du soleil, et déjà les mouches goûtaient le sang qui sourdait comme une fontaine des lèvres de l'enfant.

L'esprit d'Evan se perdait dans un labyrinthe.

Des visages qui épient à travers des barreaux de bambou. Evan ébloui, affaibli, affronte deux gardes avec le peu de force qu'il lui reste. Un couteau, et voici l'un d'eux qui s'é-croule, la jugulaire tranchée, pendant que l'autre brandit son fusil. Cris, hurlements, d'autres gardes jaillissent du camp ca-mouflé. Evan écarte le fusil, il enfonce son couteau dans la cage thoracique, perfore le poumon. Il repousse le Viêt et se tourne vers les cages où les hommes hébétés s'entassent comme des bêtes.

Tir de mitraillette, balles qui criblent le sol aux pieds d'Evan. Il s'éloigne alors des cages et fonce dans la jungle tandis que les gardes tirent sur son ombre, il demeure là des heures, tapi, et attend que ça s'arrête, puis rejoint son propre campement, à quelques kilomètres en direction du sud.

Il signale que sa patrouille est tombée dans une embuscade, on organise une mission de secours. Il conduit les hommes dans la jungle en se fiant à sa mémoire et à son instinct, le jour suivant ils trouvent le camp des Viêts.

Mais il n'y a plus que des morts. Les hommes ont été exé-cutés dans leurs cages, leurs corps sont déchiquetés par les balles et la puanteur de la mort flotte au-dessus, comme une brume sombre. Et déjà les mouches sont là

par essaims, an-ciennes armées à tout jamais victorieuses.

C'est alors qu'Evan avait compris.

Oui, il y avait bien quelque chose de semblable à la Main du Diable, qui rampait sur terre comme une araignée et cra-chait son venin. Pour chercher les corps et les mes. Par deux fois, Evan s'était trouvé en sa

présence et il avait pu s'enfuir, par deux fois cette chose hideuse avait pris la vie des autres et non pas la sienne. qu'importe, cela attendait, cela guettait, et son haleine était le souffle de la nuit.

Un jour, cela reviendrait, une nouvelle fois, mais pour lui.

Il ouvrit les yeux et, enlaçant le corps de Kay, il déposa un baiser sur son front. Elle sourit dans son sommeil, et il put laisser son esprit basculer.

Dans un endroit terrible et familier où le spectacle allait bientôt commencer, et il ne pouvait se permettre d'être en re-tard.

Car ils avaient quelque chose à lui montrer.

Un panneau indicateur, sur fond de lumières aveuglantes: BETHANY's SIN. Images du village: maisons bien alignées, arbres déployés, le Cercle. Et cette bâtisse: le musée de Cowlington Street. La porte qui s'ouvre, et la peur qui s'en-gouffre dans son âme. Un tourbillon de poussière soudain, la lumière qui baisse et ce froid glacial qui lui pénètre les os.

Et ce mouvement dans la poussière, cette forme enveloppée d'ombre qui s'approche, lentement, qui marche sans bruit, mais avec une formidable puissance contenue. Il veut crier, mais il ne le peut pas; il veut s'enfuir, mais il en est incapable. Et maintenant, la forme écarte le rideau de poussière, tendait la main vers lui pour le saisir à la gorge.

A présent, Evan peut discerner les yeux de ce visage de té-nébres.

D'un bleu électrique, d'une effroyable intensité qui menace de le mettre en pièces. Un regard fixe. Et, dessous, des lèvres entrouvertes en un rictus de haine, dévoilant des dents étincelantes.

Evan hurle, il sentit son cri déchirer sa gorge comme une serre, mais il réussit à s'échapper, et Kay était à côté de lui, et elle disait mon Dieu mon Dieu non ce n'est pas possible pas encore non Evannnnnnnn...

"«a va..." dit-il dans un souffle tout en essayant de se calmer. Il se sentait humide, glacé, seul. "Ne t'en fais pas, ça va Je t'assure.

* Dieu du ciel!" s'écria-t-elle, et c'est alors qu'elle se rendit compte qu'elle s'était éloignée de lui et ne le touchait plus.

Il la regarda et lut la terreur sur son visage. Il passa une main sur son front et secoua la tête. "Rendors-toi."

Elle le fixait en silence, comme si elle avait en face d'elle un malade en phase terminale: avec une tristesse mêlée de crainte.

"Je t'ai dit de te rendormir", dit Evan.

Elle frissonna en percevant son regard. Elle avait déjà vu pareil regard, la nuit où il s'était réveillé pour lui dire qu'un accident allait se produire et qu'ils pourraient être blessés parce qu'un camion rouge des ALLEN allait casser ses freins et traverser la route. Il avait les yeux creux, hantés, illuminés par le feu intérieur qui luttait contre le froid terrible qui avait envahi ses os.

"Rendors-toi", dit doucement Evan.

Elle eut envie de lui répondre, mais n'en fit rien et reposa la tête sur l'oreiller. Par la fenêtre, il voyait la lune, et il eut un instant l'impression... qu'elle lui souriait.

"Mon Dieu, murmura Evan, oh mon Dieu..." Il s'allongea, le coeur battant à

tout rompre. Il n'était plus question de re-chercher le sommeil. Il repoussa les draps et laissa l'air rafraîchir son corps trempé de sueur; à

côté de lui, Kay bou-gea, mais elle n'osa plus le toucher ou lui parler.

Les yeux de la face d'ombre brôlaient dans sa tête, il les voyait, pareils à des globes de feu.

Et maintenant, avec ce deuxième rêve, il savait. Et il avait peur.

Dans le paisible village de Bethany's Sin, quelque chose le traquait.

quelque chose qui se rapprochait, implacablement.

Et tandis qu'ils gisaient l'un à côté de l'autre comme de craintifs étrangers, juin céda la place à juillet.

Troisième partie

JUILLET

Chapitre XII

"On va fermer, mon gars", lui dit la femme au chignon décoloré.

Neely Ames la regarda de derrière ses lunettes et hocha la tête. Elle revint vers le bar. La lumière jouait sur le verre ambré des quatre bouteilles de bière qu'il avait disposées deux par deux devant lui; une autre bouteille gisait à terre, sous sa chaise. Il observa la femme -

comment s'appelait-elle, déjà? Ginger? - qui sortait les billets de la caisse enregistreuse afin de les compter. Il plaqua quelques accords sur sa guitare, une vieille Gibson à douze cordes, et Ginger lui adressa un rapide sourire avant de reprendre son activité. Vic, le patron du bar, était un gros homme à la barbe rousse; il net-toyait les chopes de bière avec un chiffon et écoutait Neely jouer.

C'étaient de vieilles chansons, mais Vic et Ginger ne les avaient jamais entendues parce que Neely en était l'auteur. Certaines avaient des paroles, d'autres pas; certaines étaient achevées, d'autres à l'état d'ébauche; mais toutes avaient quelque chose de spécial, parce que issues d'un événement particulier de la vie de Neely. Il ne jouait pas mal.

quelques années plus tôt, il avait quitté le Nebraska pour rejoindre un groupe de musiciens, les Midnight Ramblers, mais il n'en était jamais sorti rien de vraiment intéressant et chacun avait repris sa liberté. Ensuite, il avait assez bien gagné sa vie en jouant dans des clubs et des routiers comme celui-ci, mais il ne connaissait pas vraiment les chansons nouvelles, celles que tout le monde attend; de plus, les gens avaient plutôt envie de boire que d'écouter de la musique. La plupart du temps, il jouait quelques airs à des directeurs de clubs, et ceux-ci haus-saient les épaules en lui disant, désolé, mais ce style-là ne marche plus. C'était la réalité, mais il avait décidé depuis longtemps qu'il jouerait sa propre musique sinon rien; cette attitude, il la payait en exécutant toutes sortes de petits bou-lots, comme en ce moment, à Bethany's Sin. L'important, c'est que ça lui rapportait un peu d'argent.

De temps en temps, quand il s'asseyait dans un bar obscur avec un cendrier plein de mégots devant lui et des bouteilles de bière alignées comme des amis aujourd'hui disparus, quelque chose s'éveillait en Neely: le souvenir d'une voix, une image, une odeur qui lui faisait remonter le temps. Il se souvenait de son père, un costaud aux cheveux coupés en brosse qui avait une faiblesse pour les chemises de

cow-boy rouges et jouait de la guitare dans les fêtes campagnardes avec un groupe appelé les Tru-Tones; c'est gr

,ce à lui que Neely avait su ce qu'étaient la musique et la souffrance. Le père de Neely était un alcoolique, un homme qui buvait la nuit et hurlait à

la lune comme un chien blessé; sa mère, femme gracieuse et intelligente dont le propre père était mi-nistre du culte, devint avec le temps une ivrognesse qui dis-tribuait des brochures annonçant le retour du Christ.

Neely se la rappelait, en prière aux côtés de son mari penché sur une flaque de vomissures qui sentaient le clair de lune. Leur amour était véritable.

Et maintenant, Neely trouvait parfois que boire l'aidait à créer: il n'était pas alcoolique, il pouvait se passer de l'al-cool, mais cela lui faisait du bien et, surtout, lui permettait d'oublier tout un tas de mauvais souvenirs, comme ce jour o^ù son oncle et sa tante étaient venus le chercher tandis que son père et sa mère étaient emmenés dans un ces hôpitaux aux murs blancs o^ù le regard des malades vous vrille le cerveau.

Il avait grandi rapidement, fort d'un savoir qu'aucune école n'aurait pu lui enseigner. quelquefois, quand il buvait du whisky sec, ce qui n'arrivait pas souvent, il croyait partager une même vision, un même espoir avec son père: la vraie vie allait commencer le lendemain, de l'autre côté

du tournant, de l'autre côté de la nuit.

Au bout de quelques minutes, Neely saisit sa guitare par le manche et se leva. Les bières vacillèrent sur la table. Ginger lui sourit à nouveau, et Neely se demanda ce qui se passerait s'il lui proposait de rentrer avec lui. Elle avait probablement dix ans de plus que lui, mais qu'est-ce que cela pouvait faire? Non, il ne pouvait pas faire ça, c'était peut-être la femme du barbu; à plusieurs reprises, il avait vu Vic la prendre par la taille. Il l'observa un instant et se dirigea vers la porte.

"Hé, dit Vic, ça va?"

Il hocha la tête. "Oui.

* Vous avez de la route à faire?

* Je vais à Bethany's Sin, dit Neely, c'est là-bas que je bosse." Il avait la langue un peu gonflée, mais, ce détail mis à part, il se sentait parfaitement bien.

"Faites attention, dit Vic.

* Merci, j'y penserai.

* Bonne nuit, dit Ginger. J'aime bien quand vous jouez de la guitare."

Neely lui sourit et passa la porte pour se retrouver dans la lumière rouge du néon. L'enseigne représentait un coq, le cou tendu vers le ciel, avec les mots Au Coq Hardi. Sur le parking, il ne restait plus que sa camionnette et une grosse Chevrolet. Il se mit au volant, posa délicatement la guitare à côté de lui, et prit la direction de Bethany's Sin. Tout en conduisant, il jeta un coup d'oeil à sa montre: il était pratiquement deux heures du matin. Il ne voulait pas penser à ce qui se passerait à six heures, quand Wysinger l'appellerait pour lui donner son programme de la journée. Le ruban d'asphalte de la route de King's Bridge se déroulait devant lui, il dépassait Westbury Mall, plongé dans l'obscurité, et rejoignait la 219 quelques kilomètres avant Bethany's Sin. A cette heure tardive, il n'y avait pas d'autres véhicules, et la nuit se déchirait devant les phares du pick-up.

Sans trop savoir pourquoi, il repensa à la pelouse qu'il avait tondue, l'après-midi même. Celui qui vivait là était bel et bien parti, cela ne faisait aucun doute. Il n'y avait plus de vêtements dans les placards, il ne restait plus que les meubles. Pourquoi diable couper l'herbe d'une maison abandonnée? Au cours des quinze derniers jours, il avait vu deux maisons semblables à celle-ci, sombres et silencieuses, l'une dans Blair Street et l'autre dans Ashaway. Certes, c'était l'été, la période des vacances pour ceux qui pouvaient se le permettre. Il y avait toujours le nom sur la boîte aux lettres. Les gens du cru tenaient absolument à ce que leur village soit impeccable - il n'y avait rien à redire à cela -, mais Neely se demanda si ce n'était pas tout simplement pour impressionner les visiteurs et en retenir la plus grande partie. Après tout, cela ne le regardait pas.

Ses oreilles étaient emplies du chant des insectes de la forêt. La route faisait un virage, et Neely leva le pied - pas la peine de rentrer dans le bas-côté et d'avoir des ennuis avec les flics. Ils ne seraient pas longs à remarquer qu'il sentait la bière.

Il appuya doucement sur l'accélérateur une fois qu'il eut négocié le virage.

Il y avait quelque chose au milieu de la route.

Plusieurs formes. Des créatures noires. Des animaux. Il entendit un grondement sourd et se rendit enfin compte qu'il s'agissait de chevaux. Ils s'écartèrent devant la Ford, les sa-bots étincelants, et il aborda un second virrage. Il lança un coup d'oeil au rétroviseur tout en écrasant la pédale du frein. Des chevaux? qu'est-ce qu'ils faisaient ici, en pleine nuit? Il n'avait pas bien vu les cavaliers, il allait trop vite, mais il avait eu l'impression fugitive de têtes et de torsos qui se tour-naient vers lui. Les phares avaient révélé des yeux immenses et, oui, aussi bleus que l'électricité qui passe dans les c,bles. Il frissonna, regarda à

nouveau le rétro, tandis que sa ca-mionnette ralentissait, ralentissait...

Jusqu'à s'arrêter.

Des oiseaux de nuit criaient sur sa gauche. Les criquets bruissaient. Puis ce fut le silence. Hors de portée de ses phares, la route était si sombre qu'elle semblait inexistante. Un nouveau regard dans le rétro. Il aperçut la lueur rouge de ses feux de position.

Et il les vit approcher.

La sueur qui coulait sur les flancs de ces immenses che-vaux aux muscles noueux. Les cavaliers, penchés en avant. Les reflets de la lune sur le métal.

Ses mains se crispèrent sur le volant. Son pied écrasa l'ac-célérateur.

La Ford toussa, pétarada, démarra péniblement. Il ne pou-vait pas les voir, mais il savait qu'ils le suivaient. qui étaient-ils? Combien étaient-ils?

Cela n'avait aucune importance. Tout ce qu'il voulait, c'était regagner Bethany's Sin. Le mo-teur déjà vieux avait des soubresauts; le vent s'engouffrait par les vitres ouvertes et faisait voler ses cheveux. Il crut entendre la respiration rauque des chevaux juste derrière lui; il se retourna, mais ne vit rien. Pourtant ils étaient là, il en était certain.

Plus près, encore plus près. Le moteur refusait de tourner rond. Il remonta la vitre de droite, puis celle de gauche. Il pouvait sentir sa propre sueur. Un cri retentit der-rière lui, un cri aigu et sauvage qui fit bondir son coeur et, à cet instant précis, il comprit qu'il y avait sur la route obscure quelque chose de vivant qui suintait la haine par tous les pores de sa peau. La Ford prit un peu de vitesse, l'aiguille du compteur oscillait à

présent entre soixante-dix et quatre-vingts kilomètres à l'heure. A nouveau, le cri retentit, et Neely eut l'impression qu'une main se refermait sur son esto-mac. Il aurait voulu à la fois hurler de terreur ou éclater de rire de manière hystérique, parce qu'il savait qu'il avait bu trop de bière et que son imagination prenait le dessus. Il avait surpris une harde de cerfs, c'était tout. Coup d'oeil au rétro-viseur. Rien derrière. Des cerfs. Ils avaient disparu. Ils ont eu encore plus peur que toi. Je crois que tu en tiens une bonne, mon vieux.

Un autre virage, assez vicieux celui-là. Il écrasa le frein et les pneus crissèrent. L'aiguille tomba brutalement à cinquan-te.

quelque chose attira son regard, sur sa droite. Il tourna la tête. Les yeux fous, il ouvrit la bouche et poussa un cri d'é-pouvante.

Un des cavaliers chevauchait à sa hauteur. Les cheveux noir de jais de la créature flottaient au vent comme la crinière de sa monture. Il n'y avait ni selle ni rênes. Les lèvres re-

troussées dans un rictus de haine, le cavalier le fixait du re-gard. Ses dents étincelaient à la clarté lunaire. Et ses yeux... des boules de feu bleuté qui irradiaient dans leurs orbites. Neely, terrorisé, redoublait d'efforts pour ne pas l,cher le volant.

Le cavalier brandit alors un objet métallique, et Neely cria à nouveau tout en se protégeant instinctivement le visage du bras. Ce geste le sauva. Une seconde après, la lame de la hache fit éclater la vitre et un millier de morceaux de verre volèrent dans la cabine. La hache frappa à nouveau avec une violence inouïe, il entendit le crissement du métal sur la por-tière.

Neely perdit le contrôle de son véhicule et fonça vers un arbuste, il brisa l'un de ses phares avant de redresser.

Il pouvait entendre désormais le souffle des chevaux. Combien étaient-ils, dix, douze, vingt? Une autre hache s'a-battit sur la carrosserie. Il accéléra. Ses lunettes étaient tom-bées, sa guitare avait glissé sur le plancher. Les pneus déra-paient sur l'asphalte. l'aiguille marquait quatre-vingts.

A moins d'un kilomètre de là, il vit le clignotant qui signa-lait la bifurcation vers Ashaway. Sans ralentir, il s'engagea sur la route en faisant hurler ses pneus. Il traversa à toute al-lure les rues endormies de Bethany's Sin pour ne s'arrêter que devant la maison de bois o` Grace Bartlett lui louait une chambre vingt-cinq dollars la semaine.

Le souffle rauque. il regarda derrière lui. Ils ne l'avaient pas suivi.

Tremblant, il passa la main sur sa figure. La nausée mon-tait en lui, il eut tout juste le temps d'ouvrir la portière. Des éclats de verre tombèrent à terre. Bon Dieu, se dit-il tout en essayant de reprendre le dessus, qu'est-ce que c'était? L'odeur ,cre de la bière vomie l'obligea à tourner la tête.

Des bruits attirèrent son attention. Insectes dans les arbres, appel d'un oiseau solitaire qui survole le Cercle, bruissement des branches au vent, aboiement répété d'un chien, dans le lointain. Neely retrouva ses lunettes et les chaussa avant de jeter un coup d'oeil autour de lui. Tout était paisible. Il prit sa guitare et descendit. D'une main hésitante, il effleura la por-tière rayée. Il n'avait pas rêvé. Sans les traces des coups de hache et le verre brisé de la vitre, Neely aurait cru avoir été victim d'un cauchemar.

Il contempla à nouveau la nuit et frissonna. Rentre vite! lui criait une voix intérieure, et il lui obéit. Il grimpa l'escalier quatre à quatre, prit sa clef dans sa poche et l'introduisit ner-veusement dans la serrure.

Il alluma dans sa chambre et posa la guitare contre le mur, puis il ferma la porte. Il ouvrit la fenêtre qui donnait sur la rue et, pendant près de quinze mi-nutes, il guetta, il épia - quoi, il n'en savait rien.

Mais tout était paisible.

Un fragment de verre était piqué dans la paume de sa main. Il fallait mettre Wysinger au courant. quelque chose a essayé de me tuer, j'ai vu son visage, j'ai vu ses yeux et je sais ce que c'était.

quelque chose de hideux, qui respire la haine. quelque chose qui a l'apparence d'une femme, mais qui n'a rien d'hu-main, oh non, rien d'humain!

Il referma la fenêtre, ôta le verre de sa main avec une peti-te pince et essaya de dormir.

Peu avant l'aube, une ombre monta l'escalier pour s'arrê-ter devant la porte de Neely. Très doucement, elle essaya de tourner la poignée de la porte. Puis elle disparut comme elle était venue.

Chapitre XIII

CE qUE NEELY A VU

Les yeux mi-clos, une cigarette vissée aux lèvres, le shérif Wysinger se pencha légèrement en avant. Derrière son bureau, il y avait un râtelier d'armes en bois laqué et une étagère chargée de trophées de football. Le placage doré s'écaillait sur certains d'entre eux, laissant apparaître le métal noirâtre. Il ôta la cigarette de sa bouche et la posa au bord d'un cendrier en plastique rouge. "Ames, dit-il calmement, vous ne croyez pas qu'il est un peu tôt pour venir me raconter toutes ces histoires?"

* quelles histoires? répliqua Neely, les mains sur les hanches.

* Vos bobards, vos contes de fées." Wysinger tira sur sa cigarette et souffla la fumée par les narines avant d'écraser le mégot. "qu'est-ce que vous essayez de me faire avaler?"

* Hé! s'écria Neely, le bras levé pour montrer ses blessures au shérif.

Regardez ça!" Il montra son menton, d'où il avait retiré deux fines aiguilles de verre. "Vous voulez jeter un coup d'oeil à mon camion?" Il attendait que son interlocuteur daigne bouger. Il pouvait voir les ampoules du bureau se refléter sur la peau rosée du crâne de Wysinger.

Le shérif demeura un moment immobile. Finalement, il haussa les épaules avec dédain et extirpa sa masse du fauteuil. Dans la rue, la lumière matinale avait des reflets nacrés et un brouillard léger flottait au-dessus des trottoirs. Neely fit le tour de son camion. Wysinger le suivait d'un pas lent.

"Tenez", dit Neely en indiquant la portière rayée et la vitre brisée.

Wysinger se posta devant lui et passa la main sur les rayures. "Vous m'avez dit que vous étiez ici, hier soir?"

* Au Coq Hardi, j'y suis resté jusqu'à la fermeture, expliqua à nouveau Neely. En revenant au village, j'ai rencontré un groupe de chevaux et de cavaliers qui traversaient la route, je pense. J'ai ralenti pour voir de quoi il s'agissait, et ils se sont lancés à ma poursuite. Vous pouvez constater par vous-même ce qu'ils m'ont fait.

* Ouais, je vois. Et à quelle heure ça s'est passé?

* Sur le coup de deux heures.

* Deux heures? grogna Wysinger. C'est un peu tard pour faire du cheval, non? Ils étaient combien?

* Je ne sais pas. Bon Dieu, je ne pensais qu'à me tirer!"

Le shé if examina ce qui restait de la vitre. "Et vous m'a-vez dit qu'ils avaient quoi à la main? des marteaux?"

* Non, des haches. L'un d'eux, tout au moins.

* Des haches?" Wysinger se détourna de la vitre pour re-garder Neely droit dans les yeux. "C'est une histoire plutôt dingue, non?"

Neely s'approcha de lui, la m,choire crispée. "Vous allez m'écouter!" Il se moquait bien de la position de Wysinger dans le village, à présent, et du sale boulot qu'on lui faisait faire. Une seule chose lui importait, convaincre cet idiot. "Je sais ce que j'ai vu la nuit dernière: des cavaliers qui me poursuivaient! Et l'un d'eux a bousillé ma vitre avec sa hache. Ces enfoirés voulaient me faire quitter la route!"

* Surveillez votre langage, dit Wysinger sans s'énervier.

* Ils ont essayé de me tuer! dit Neely, plus fort qu'il ne l'aurait voulu.

C'est facile à comprendre, non?

* Oui, mais ce que je ne comprends toujours pas, c'est qui ils étaient et pourquoi ils s'en sont pris à vous. Vous avez heurté un de leurs chevaux, c'est ça? Un de vos phares est cassé et...

* Non, dit Neely avec obstination. Je ne les ai pas touchés, j'ai failli me retrouver dans le fossé, c'est tout."

Wysinger eut un léger sourire, Neely avait dit ce qu'il vou-lait lui faire dire. "Moi, je crois plutôt que vous avez bel et bien quitté la route et que vous avez rêvé tout cela. On n'a pas les idées nettes quand on boit trop de bière..."

* Non, dit encore Neely d'une voix ferme, ça ne s'est pas du tout passé comme ça.

* Vous vous en tenez à cette histoire de chevaux au beau milieu de la route? Seigneur!" Wysinger s'éloigna du camion et se dirigea vers son bureau. Il avait besoin d'une cigarette.

"Attendez!" Neely lui mit la main sur l'épaule, et le shérif se retourna.

Il le foudroya du regard, et l'autre s'empessa de retirer sa main. "Je ne

vous ai pas tout dit. J'ai vu l'un des cavaliers. Une cavalière, en fait.

Son visage était...

* Une cavalière? qu'est-ce que c'est encore que cette his-toire?

* Elle... Je n'ai jamais vu de femme comme celle-là..

quand je l'ai regardée, j'ai eu l'impression de contempler une
fournaise. Ou plutôt un volcan. Ses yeux me transper-

çaient... Je n'avais jamais rien vu de tel, je peux vous le jurer, et
j'espère bien ne jamais revoir ça."

Wysinger attendit un instant, puis il parla, d'une voix dure qui ne trahissait pas la moindre émotion. "J'ai compris, dit-il. Vous voulez que j'aille faire un tour sur la 219, eh bien je vais y aller. Mais je vais vous dire quelque chose: je ne vous aime pas. Je n'aime pas les types comme vous, qui traînent de ville en ville. Et j'aime encore moins quand ils picolent. Je ne crois pas un mot de ce que vous me racontez et personne ne vous croira. Si je peux prouver que vous étiez plein comme une barrique hier soir, je vous fous en taule ou je vous sors de ma ville à coups de pompe dans le cul!" Il plissa les yeux. "Bon, allez au hangar à outils.

Vous prendrez la tondeuse. Le cimetière a besoin d'être nettoyé." Sans attendre la réaction de Neely, Wysinger lui tourna le dos et disparut dans son bureau.

"Fils de pute!" dit Neely à voix basse. Il secoua la tête d'un air dégoûté

et fit le tour du bureau du shérif. A l'aide d'une clef, il ouvrit la porte du hangar, où étaient rangés divers outils, des bidons d'essence, des pelles et des binettes ainsi que la tondeuse rouge que Neely utilisait si souvent. Il la sortit du hangar et referma soigneusement la porte. Il était responsable du matériel et cela ferait toute une histoire si quelque chose venait à manquer. Il chargea la tondeuse dans son camion et prit la direction de Shady Grove Hill. Il se sentait d'humeur maussade et, surtout, très seul. Son sentiment de solitude était tel qu'il eut envie de passer au cimetière la partie la plus chaude de la journée.

Oren Wysinger regarda Neely s'éloigner, puis laissa re-tomber les lames du store. Il verrouilla sa porte, passa derrière son bureau et prit une clef dans le tiroir du milieu. Il se dirigea vers le meuble de rangement et s'agenouilla pour en ouvrir le tiroir du bas. Tout au fond, dissimulé sous une pile de feuilles vierges, il y avait un carnet brun

ayant à peu près la taille d'un album de photos. Wysinger s'en saisit, le posa sur son bureau et orienta sa lampe. Il s'assit, tira sur sa cigarette et laissa la fumée s'échapper doucement de ses lèvres. Puis il ouvrit le carnet.

Sur la première page était collée au ruban adhésif une coupe de presse jaunie. Le titre: MASSACRE D'UNE FAMILLE DE CONEMAUGH. Il y avait une photo de la maison des Fletcher. Il tourna la page. Autre coupe de presse: MORT

D'UN HABITANT DE SPANGLER. Gros plan d'un individu d'âge moyen, avec son nom: Ronald Biggs. Sur la page suivante, deux articles de moindre importance: UNE VEUVE ASSASSINÉE et MORT D'UN HABITANT DE BARNESBORO.

L'album ne répertoriait que des meurtres, avec des photographies de maisons où des cadavres avaient été découverts, de voitures abandonnées au bord de la route et de couvertures dissimulant ce qui devait être des corps horriblement mutilés. Comme ceux des Fletcher. Le plus vieil article datait de dix ans; le plus récent racontait, en quelques paragraphes, comment une femme de Barnesboro avait trouvé le corps mutilé d'un professeur de mathématiques de George Ross, un certain Gerald Meacham. C'était il y a un peu plus de trois mois.

Wysinger fuma en silence durant quelques minutes, les yeux rivés à la prochaine page, encore blanche. Sa cigarette lui brûla les doigts et il l'écrasa. Il se sentait morne. Il savait qu'un fil reliait tous ces meurtres. Il s'agissait dans la plupart des cas d'hommes vivant seuls. Tous tués par un objet lourd et tranchant. En pleine nuit, entre minuit et l'aube. Trois années après avoir été nommé shérif par le maire de Bethany's Sin, Wysinger s'était installé à une table avec, devant lui, une bouteille de Jim Beam et une carte de la région. Depuis longtemps déjà, il conservait les articles des petits journaux locaux, probablement parce que rien ne l'avait plus rendu malade que de voir les Fletcher abominablement massacrés. Peut-être était-ce par acquit de conscience qu'il s'intéressait à ces autres meurtres, parce qu'il avait le sentiment étrange mais très fort qu'ils étaient tous liés, ou encore parce qu'il pressentait quelque terrible événement, mais depuis des années, il découpait et étudiait les articles tandis que la police des autres villages malmenait les ivrognes et les vagabonds. Et cette nuit-là, l'esprit avivé par le Jim Beam, le shérif Wysinger avait dessiné des cercles autour des villes où l'on avait trouvé

des corps ou, dans certains cas, rien que des véhicules vides, sur le

bas-

côté. Puis il avait tracé des traits pour relier ces cercles les uns aux autres.

Il àvait alors vu que Bethany's Sin occupait le centre du ré-seau, comme une araignée tapie au milieu de sa toile.

Il toucha la page blanche du gros carnet brun. Ses doigts étaient malades, contaminés. Souvent, la nuit, il s'éveillait et écoutait les ténèbres lui parler. La maladie s'était infiltrée dans la moelle de ses os; parfois, ses plaies le torturaient et il aurait voulu hurler, mais il ne le faisait jamais parce qu'il avait bien trop peur.

Il y aurait eu un nouvel article de journal si le pick-up de Neely Ames s'était écrasé dans les fourrés. La police de la route aurait retrouvé son corps, mutilé à en être méconnais-sable, ou n'aurait rien retrouvé du tout.

Seigneur! pensait-il. Si près de Bethany's Sin, si près! Il referma l'album et étei-gnit la lumière, mais ne quitta pas son bureau. Il redoutait ce qui surviendrait parce qu'il allait devoir parler au maire. Et bien qu'il s't, par les calculs qu'il effectuait avec le plus grand soin, que la lune commençait à décroître, le shérif Wysinger était tout simplement mort de peur.

Il était trois heures, et Kay pensait que le silence était vraiment maître des lieux. Elle était assise dans son petit bureau devant les interrogations écrites qu'il lui fallait corriger. A George Ross, la plupart des cours avaient lieu le matin et en tout début d'après-midi; à cette heure-ci, les étudiants et les enseignants étaient pratiquement tous partis. Un quart d'heu-re plus tôt, elle s'était rendue dans la salle des professeurs, o~

se trouvait le distributeur de boissons. Les salles étaient vides et silencieuses, les portes fermées, les néons éteints. Elle avait rapporté

son Coca dans son bureau et continué de travailler. Pour elle, il y avait quelque chose d'étrange et de... légè-re-ment inquiétant dans ce grand b

,timent désert. C'est idiot, pensa-t-elle, vraiment idiot, je travaille mieux dans le calme. Je vais terminer mes corrections et passer prendre Laurie à la Sunshine School avant de retrouver Evan. Elle était contente que Pierce f't déjà parti, ce type la mettait mal à l'aise.

Kay prit la copie suivante. C'était celle de Roy Sanderson. Un garçon sympa et intelligent. Elle lut ses réponses aux premières questions, trouva une erreur dans la quatrième et l'annota au stylo rouge. Elle tendit la main pour prendre sa canette de Coca à moitié vide.

C'est alors qu'elle la vit tout d'abord du coin de l'oeil, sans savoir de quoi il s'agissait. quand elle tourna la tête, elle ne put retenir un mouvement de surprise.

Une silhouette humaine se tenait de l'autre côté de la porte de verre dépoli de son bureau. Immobile. Depuis combien de temps était-elle là? Kay n'aurait pu le dire. Elle s'attendit à voir tourner le bouton de la porte, mais il n'en fut rien.

"qui est là?" demanda Kay d'une voix qui, elle s'en rendit compte elle-même, n'était pas naturelle.

La forme disparut.

Kay posa son stylo, ouvrit la porte et regarda dans le cou-loir. Il n'y avait personne. Elle crut entendre des bruits de pas s'éloigner. "qui est là?" cria-t-elle à nouveau. Les pas s'arrêtèrent. Kay s'engagea dans le couloir, jusqu'à l'intersec-tion avec un autre couloir. Les bruits de pas reprirent. Elle arriva dans un couloir qui aurait été plongé dans l'obscurité la plus totale sans la lumière qui filtrait à travers les lames d'un store. Une porte se referma devant elle. Kay s'immobi-lisa et fixa la porte. qui était-ce? Elle plissa doucement les yeux. Un autre professeur?

Un étudiant, peut-être? Elle fit un pas et s'arrêta. Elle frissonnait.

Regagne ton bureau, lui dit une voix intérieure. Tu as encore du travail.

Allez, reviens, reviens. Tu es complètement ridicule, lui dit une autre voix. Est-ce que tu vas te mettre à avoir peur des ombres... comme Evan?

Non, je n'ai pas peur. Elle avança et poussa doucement la porte.

Pour déboucher dans un autre couloir.

Lueur p,le des néons. Portes fermées, numérotées. Le si-lence. Non, pas le silence, Kay s'en rendit compte au bout d'un instant. Elle perçut un bruit métallique ainsi qu'un claquement rythmé. Un bruit humide. Kay laissa la porte se refermer derrière elle. Elle marcha le plus

rapidement possible, à la recherche de ces bruits. Fenêtres aux rideaux tirés. Série de portes vitrées, comme la sienne, avec des noms: DR CLIFFORD, DR HEARN, DR PERRY, d'autres encore. Kay réfléchit. Des professeurs d'histoire? Oui, certainement, elle était dans la section Histoire du b, timent des Arts et des Sciences. Elle continua, l'oreille tendue, frissonnant à nouveau, désireuse de faire demi-tour, mais curieuse de savoir qui avait, telle une statue, bien pu se planter derrière sa porte. Ces bruits métalliques, là, devant, cet écho que renvoyaient les murs. Kay comprit qu'ils provenaient de l'autre extrémité du couloir, juste au coin, là où les ombres de l'après-midi se te-naient tapies.

Fais demi-tour, se dit-elle.

Et puis, à la seconde suivante: Non, je ne suis pas comme Evan, je n'ai pas peur des ombres, moi.

Elle tourna au coin du couloir et ne se rendit compte que trop tard qu'il y avait là quelqu'un, courbé en deux. Un visa-ge s'imposa à elle, des yeux écarquillés, une bouche grande ouverte.

"Seigneur!" La femme poussa un cri perçant et recula prestement en faisant tomber son balai-laveur. Le manche claqua sur le sol. Elle faillit perdre l'équilibre et renverser un seau plein d'une eau sale. "Seigneur! dit à

nouveau la femme de ménage, qui essayait de se reprendre, vous pouvez dire que vous m'avez flanqué une de ces trouilles! J'en ai le coeur qui bat!

* Je... je suis désolée, dit Kay, rouge de honte. Je ne voulais pas vous faire peur, je suis vraiment désolée. «a va?

* Mon Dieu, il faut que je reprenne mon souffle." Elle s'a-dossa au mur et respira profondément à plusieurs reprises. C'était une femme courtaude, avec des cheveux blancs et un visage très ridé. "D'habitude, il n'y a personne à cette heure de l'après-midi, je ne m'attendais pas à ce qu'on me saute dessus comme ça.

* Je vous en prie, dit Kay, très gênée. Je ne voulais pas vous faire peur.

Je... je cherchais quelqu'un.

* Depuis tout le temps que je travaille ici, on ne m'a jamais fait un coup pareil! poursuivait la femme de ménage. qu'est-ce qui vous prend

de marcher à pas de loup comme ça?

* Je ne m'en rendais pas compte.

* Ah ça, je m'en doute." Elle posa soudain sur Kay des yeux très sombres.

"Vous êtes étudiante? Tous les professeurs sont rentrés.

* Non, je ne suis pas étudiante. Je m'appelle Kay Reid et j'enseigne les mathématiques."

La femme hocha la tête. "Oh, c'est Myrna Jacobsen qui s'occupe de la section Mathématiques. Je ne me souviens pas de vous avoir déjà vue par ici." Elle ramassa son balai. "C'est si calme ici, l'après-midi. Je ne pensais pas qu'il y avait quelqu'un.

* Je comprends, dit Kay.

* Bon, on n'en parle plus." La femme prit son souffle et se remit à laver le sol.

Kay allait s'éloigner, quand elle se ravisa. "Vous n'êtes pas venue dans la section Mathématiques, par hasard?

* Moi? Pourquoi ça. C'est Myma Jacobsen qui s'en occupe, je viens de vous le dire. Pourquoi, il manque quelque chose?"

Kay secoua la tête.

"Tant mieux. Myma est une brave fille et elle fait bien son boulot." Elle lava vigoureusement les dalles.

"Il y avait quelqu'un ici il y a quelques minutes de cela, in-sista Kay. Je me demandais...

* Ce doit être le Dr Drago, dit la femme.

* Le Dr... qui?

* Drago." La femme fit un signe de la tête. "Elle vient de passer par ici.

Elle faisait du bruit en marchant, elle, je l'ai entendue. Sa classe est juste là-bas, c'est la salle 102.

* qui est-ce?

* Je ne sais pas trop ce qu'elle fait. Elle enseigne, je crois bien.

L'histoire, oui, c'est ça." Nouveaux coups de balai-la-veur sur le sol.

Ce nom ne disait rien à Kay, mais il faut dire qu'elle ne connaissait aucun professeur d'histoire. La salle 102 se trouvait un peu plus loin. "Vous croyez que le Dr Drago est dans sa classe?"

La femme de ménage haussa les épaules. cette conversation ne l'intéressait plus. Je n'en sais rien. Je l'ai vue entrer, c'est tout."

Kay s'éloigna. "Faites attention où vous mettez les pieds!" lui cria la femme. Kay évita les flaques d'eau et poussa la porte de la salle 102. Ce qu'elle vit ne manqua pas de l'étonner. Ce n'était pas une simple salle de classe, mais un amphi-th tre avec des gradins, de longues fenêtres recouvertes de rideaux et des globes blancs suspendus au plafond. Kay demeura un instant tout en haut avant de descendre les marches recouvertes de tapis et de rejoindre le lutrin. Sa propre salle de classe paraissait minuscule   côté de celle-ci, et la tentation de se placer à côté du lutrin et de contempler les gradins fut trop forte. Elle monta sur l'estrade, caressa de la main le lutrin de bois, puis le saisit de part et d'autre, ainsi que le ferait un maître de conférences, et porta son regard sur l'amphi-th tre vide. Combien d'étudiants pouvait-il recevoir? Une centaine, pour le moins. Mais, pour l'instant, il n'y avait personne. Si le Dr Drago était entré ici, c'était certainement pour en ressortir aussitôt. Il y avait une petite porte surmontée d'une veilleuse verte. Une sortie de secours, certainement. Elle devait donner sur le parking.

Kay allait descendre de l'estrade quand une voix calme retentit: "Non, restez là, vous avez l'air tout à fait à l'aise."

Kay leva les yeux, mais ne put voir qui avait parlé. Elle resta malgré tout à sa place. "Je ne vous vois pas, dit-elle. Où

 tes-vous?"

Le silence pendant quelques secondes, puis: "Je suis là."

Kay se tourna vers la droite. Une femme descendait les marches de l'amphith tre. Un des globes lumineux avait em-péché Kay de la voir plus tôt, et cela l'irritait de savoir qu'elle avait été observée.

La femme s'approcha de Kay. "Vous paraissez tout à fait à l'aise." Elle avait une voix envoûtante, avec un très léger accent étranger que Kay n'arrivait pas à identifier.

"J'étais... curieuse, dit Kay en la regardant. Je voulais savoir ce que l'on éprouvait.

* Oui, j'ai commencé comme ça, moi aussi. C'est intéressant, non?

Maintenant, imaginez cent vingt étudiants en train de vous regarder et de vous écouter. Cela n'éveille rien en vous? Si, probablement." Elle était tout près de Kay, maintenant, la lumière commençait à dessiner ses traits.

Kay hocha la tête, voulut sourire, mais n'y parvint pas. "Je ne voulais pas... déranger. je cherchais quelqu'un.

* Ah? qui ça?

* Le Dr Drago", dit Kay.

La femme se tenait au pied de l'estrade, juste devant elle. "Alors je crois que vous m'avez trouvée", dit-elle doucement. Et Kay la regarda droit dans les yeux. Le Dr Drago avait une quarantaine d'années. C'était une femme assez grande, mais elle se mouvait avec la grâce et la puissance d'un athlète. Elle avait de beaux cheveux bruns rejetés en arrière. Sur les tempes, ses veines dessinaient des lignes grises. Elle avait la peau lisse et bronzée, avec seulement quelques rides au coin de la bouche et des yeux; elle fit à Kay l'effet de quelqu'un qui a passé beaucoup de temps au soleil, sans en subir toutefois les inconvénients. Ce visage de femme reflétait une volonté farouche. Mais c'étaient les yeux du Dr Drago qui, étrangement, l'attiraient tout en la perturbant, avec leur couleur bleue qui rappelait les profondeurs océaniques. Le regard de Kay paraissait rivé

à celui du Dr Drago et elle sentit son cœur battre plus fort. Le Dr Drago était simplement vêtu, jeans et chemisier, mais elle portait de nombreux bijoux: des bracelets d'or aux deux poignets, des chaînes dorées autour du cou et même un saphir à la main droite. Pas d'alliance, toutefois.

"Kathryn Drago", dit la femme. Elle sourit et lui tendit la main. Ses bracelets cliquetèrent. "Mais je vous en prie, appelez-moi Kathryn."

Kay serra la main de la femme et la trouva ferme et froide. "Je suis...

* Kay Reid, dit la femme. Vous vivez à Bethany's Sin, n'est-ce pas?

* C'est exact, à McClain Terrace. Comment le savez-vous?

* J'y habite aussi. Et je me suis toujours intéressée aux nouveaux arrivants. Vous êtes mariée, n'est-ce pas? Et votre mari s'appelle..." Elle attendit la réponse.

"Evan." Kay en profita pour tenter de détacher son regard de celui de Kathryn Drago, mais elle n'y parvint pas.

"Evan, répéta-t-elle, comme si elle savourait ce nom. C'est joli. Vous avez des enfants?"

* Une petite fille, lui dit Kay. Laurie." Elle crut voir les yeux du Dr Drago s'agrandir quelque peu, bien qu'elle n'en fût pas certaine. "Nous ne sommes au village que depuis un mois." Les yeux étaient rivés sur les siens, elle ne pouvait même pas cligner.

"Ah? Et comment trouvez-vous la vie au village?"

* Tout ce qu'il y a de plus calme, c'est vraiment agréable."

Le Dr Drago hocha la tête. "Bien. De nombreuses familles s'installent à Bethany's Sin et regrettent aussitôt la grande ville. J'avoue que je n'ai jamais réussi à les comprendre.

* Je suis de votre avis, dit Kay. Bethany's Sin me semble... parfait."

qu'y avait-il chez cette femme qui faisait battre si fort son coeur? Kay voulut descendre de l'estrade.

"Je vous en prie, dit la femme, restez là. Imaginez que tous ces gradins sont occupés, qu'une centaine d'étudiants sont accrochés à vos lèvres. Ils veulent faire leur une partie de vos connaissances."

Kay cligna des yeux. Le Dr Drago avait un léger sourire, mais ses yeux étaient si étranges... si froids. Curieux. Très curieux. Mais je ne suis pas comme Evan, non, je n'ai pas peur des ombres. qui est cette femme?

Pourquoi, oui pourquoi me regarde-t-elle comme ça?

"C'est ma salle de cours, dit le Dr Drago. Je suis responsable du département d'Histoire."

Kay hocha la tête, impressionnée. "Ce doit être une grande responsabilité."

Des yeux incandescents. Pourquoi?

"Oui, mais c'est aussi très gratifiant. Je prends beaucoup de plaisir à explorer les mystères du passé et à les transmettre à mes étudiants."

Le coeur de Kay battait de plus en plus vite, la chaleur lui montait aux joues. "Il n'y a pas l'air conditionné ici?" de-manda-t-elle - ou crut-elle demander, car le Dr Drago ne lui répondit pas et continua de lui sourire.

"C'est quoi, votre spécialité? demanda-t-elle à Kay au bout d'un instant.

"Les maths", dit Kay - ou du moins pensa-t-elle le dire. Elle porta la main à ses joues. Sa chair n'était pas aussi brûlante qu'elle le pensait.

"J'enseigne l'algèbre.

* Je vois. Vous ne devriez pas avoir trop de problèmes. La session d'été

est très calme."

... très calme très calme très calme. Les mots paraissaient résonner dans la tête de Kay. Bon sang! se dit-elle. Je ne tourne pas rond. Je couve peut-être un rhume. Les yeux du Dr Drago étaient de véritables brasiers.

"Je vis un peu à l'extérieur du village, dit la femme. C'est l'une des premières maisons que l'on voit en arrivant.

* quelle maison?

* On l'aperçoit depuis la route. Il y a un grand pré avec...

* Des chevaux, dit Kay. Oui, je la vois tous les jours. Elle est très belle, je ne crois pas avoir jamais vu semblable de-meure.

* Merci." La femme parut examiner Kay, puis elle posa la main sur la sienne. "Vous ne vous sentez pas bien?

"Si, si, ça va", mentit Kay. Elle avait froid et chaud en même temps et, surtout, était incapable de détourner son regard de la femme présente devant elle. "Ça va passer.

Elle caressa la main de Kay de façon très amicale. "Je suis persuadée qu'il n'y a rien de bien grave." Elle cligna des yeux et le lien qui les unissait fut rompu. Kay eut l'impression qu'on l'avait délivrée d'un fardeau. Elle tourna vivement la tête et descendit de l'estrade. "«a va

mieux? lui demanda doucement le Dr Drago.

* Oui, mais je dois retourner à mon bureau, j'ai des copies à corriger.

J'ai été très heureuse de faire votre connaissance, j'espère que nous nous reverrons." Elle n'avait qu'une hâte, sortir d'ici, quitter le département d'Histoire. Non, elle ne corrigerait plus de copies, mais elle prendrait sa voiture et rentrerait directement chez elle. Elle éprouvait une sorte de chatouillement à la base de la nuque, comme si le Dr Drago la caressait du bout des doigts. Kay monta les marches et le Dr Drago la suivit.

"J'espère que vous continuerez de trouver le village à votre goût, dit-elle une fois qu'elles furent tout en haut. Où habitez-vous avant?"

* A LaGrange, dit Kay, c'est une ville industrielle." Elles sortirent dans le couloir. Le Dr Drago la toisait, son visage était parsemé de taches d'ombre au niveau de ses yeux, du creux de ses joues.

"J'en ai entendu parler, répondit-elle en souriant à nouveau. Charmant endroit, n'est-ce pas?"

* Oui, c'est tout à fait ça." Kay faillit retomber sous l'emprise de son regard et, instinctivement, détourna les yeux. Je n'ai pas peur. Pourquoi, d'ailleurs? Elle crut qu'elle allait encore avoir la migraine, mais ce n'était rien de plus que cette étrange impression à la base de la nuque, moins vive à présent, bien moins vive. Merci, mon Dieu, je croyais que j'allais encore me sentir mal. "Je vais retourner travailler.

* D'accord", dit le Dr Drago. Kay se dirigeait vers la section des Mathématiques, quand soudain elle entendit:

"Madame Reid? Kay? J'aimerais vous demander quelque chose."

Kay se retourna. L'ombre s'était accumulée sur le visage du professeur d'histoire et dissimulait ses yeux. Étrange. Très étrange. "Oui?"

* Je me demandais... eh bien, je reçois quelques membres de la faculté samedi soir. Si cela vous était possible, j'aimerais beaucoup que vous veniez avec votre mari.

* Une réception? Je ne sais pas si...

* Non, une petite soirée entre amis, c'est tout, pour bavarder et prendre un verre." Elle fit une pause. "Vous auriez l'occasion de

rencontrer des collègues.

* Je ne dis pas non, mais je dois d'abord en parler à Evan.

Je vous tiendrai au courant.

* Mon téléphone est dans l'annuaire. J'aimerais vraiment vous avoir tous les deux."

Kay hésita. Elle se sentait de nouveau bien. Son rythme cardiaque redevenait normal. Tu es trop nerveuse. Trop émotive. "Merci, dit-elle finalement, je vous appellerai.

* Je vous en prie", dit le Dr Drago. Elle demeura un ins-tant sans bouger.

Derrière les voiles d'ombre, ces étranges yeux outremer brillaient. Sans dire un mot, elle s'éloigna et disparut au bout du couloir.

Longtemps, Kay fut incapable de faire un mouvement. Elle regardait fixement dans la direction qu'avait prise la femme. Je veux aller à cette soirée, se dit-elle. Je veux rencontrer mes collègues. Elle était certaine qu'Evan dirait oui, mais, dans le cas contraire, elle irait tout de même.

Parce que, au cours de ces toutes dernières minutes, Kathryn Drago avait donné à Kay la sensation d'appartenir vraiment à Bethany's Sin, d'y appartenir peut-être plus qu'à tout autre endroit.

Chapitre XIV

HISTOIRES RACONTEES A VOIX BASSE

"Bethany's Sin?" Jess plissa ses yeux d'un bleu éclatant et émit une sorte de grognement. "Non, franchement, je crois que je ne me suis jamais vraiment posé la question, pour moi, c'est un nom, rien de plus.

* Bien s'r, dit Evan en se penchant un peu en avant. Mais ce nom, qu'est-ce qu'il cache? Il a bien une signification, non?"

Jess fit silence pendant quelques instants et se roula une ci-garette. Les deux hommes étaient installés dans le bureau de la station-service Gulf et buvaient du Coca qu'ils avaient pris au distributeur. Dans le garage, le fils de Jess pestait après une Volkswagen rouge; de temps à autre, il en faisait le tour, comme s'il jugeait la puissance d'un adversaire avant de l'at-taquer. Seuls quelques véhicules s'étaient arrêtés pendant

qu'Evan et Jess bavardaient; une famille avait demandé son chemin, et Evan avait lu dans le regard de la femme la même expression que dans celui de Kay le jour où ils étaient arrivés au village. Cela n'avait rien d'étonnant: c'était un endroit magnifique, et les femmes ne pouvaient rester insensibles à sa beauté.

Evan avait eu une heureuse surprise en ouvrant le courrier du matin. Le magazine Fiction avait accepté sa nouvelle dont les héros étaient deux anciens amants, fort âgés, qui se re-trouvaient par hasard dans un train.

Tandis qu'ils parlent et font revivre de vieux souvenirs, le train s'arrête dans des gares de plus en plus reculées dans le temps. Finalement, alors qu'ils se rendent compte que leur amour est toujours très fort, le convoi fait halte à Niven Crossing, leur ville natale, l'année même où ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre sous un ciel estival et étoilé, au bord du lac Bowman.

L'autre lettre était moins réjouissante. Un refus de la part d'Esquire.

Cette histoire d'un ancien du Viêt-nam dont la femme et les amis prennent peu à peu l'apparence des gens qu'il a tués pendant la guerre avait été

fort éprouvante pour Evan parce qu'elle avait ravivé des cicatrices encore mal fermées. Il s'était dit qu'il lui faudrait plus de recul pour écrire quelque chose de sensé sur le Viêt-nam; tout ce qu'il avait imaginé à ce jour n'était qu'une succession de cris de souffrance inarticulés.

Peut-être porterait-il toujours cette douleur en lui. C'était le souvenir que lui avait laissé la guerre, celui d'hommes fauchés en pleine jeunesse; de corps sans visage, sans bras ni jambes; de soldats pilonnés qui n'ont même plus assez de voix pour crier. De lui-même attaché à un lit de camp, soumis à la caresse de l'araignée, puis, plus tard, seul sous le feu des mortiers, dans l'attente de l'ultime obus. Il avait eu beaucoup de difficulté à s'insérer dans le monde après cela, car tout lui paraissait irréel. Personne ne sortait de son trou pour aller chercher le courrier; personne ne hurlait pour réclamer du secours en essayant de retenir ses entrailles; personne ne comptait les étoiles du ciel en se demandant s'il serait encore là, le lendemain, pour répéter cet exercice. Personne ne semblait vraiment savoir ce qui se passait, comme si tout le monde s'en foutait. Evan était à la fois furieux et effondré de voir tous ces gars crucifiés comme des petits Jésus pour une patrie où les Judas comptaient leurs pièces d'or. C'est l'image qu'il

gardait de Harlin, son patron à

L'homme de fer: une saloperie de Judas de la pire espèce. Dès le début, Harlin, gros type carré aux cheveux coupés en brosse, lui avait rendu la vie difficile. "Vous étiez au Viet-nam, hein? Vous en avez vu de drôles?"

Evan avait dit oui. "Moi, je me suis fait les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. J'étais en France. On leur en a foutu plein la gueule, à

ces fumiers. Ah, c'était le bon temps." Evan était resté silencieux.

"Ouais, on peut dire ce qu'on veut, mais il n'y a quand même rien de mieux que de se battre pour son pays. " Au bout d'un long moment Harlin s'était fait inquisiteur, il avait voulu savoir combien de Viêts Evan avait abattus, s'il leur avait balancé du napalm, s'il avait descendu des villageois, parce que, bon Dieu, ils se res-semblent tous, non? Evan avait choisi de l'ignorer, mais Harlin s'était enhardi, jusqu'à devenir arrogant et lui deman-der s'il s'était vraiment battu, pourquoi, dans ce cas, il n'ai-mait pas en parler et pourquoi, bon Dieu! il n'avait même pas rapporté

à sa femme un bout d'oreille en guise de trophée.

Derrière ce voile de sauvagerie, Evan avait commencé à entrevoir dans ses rêves des fragments de vérité: Harlin de-bout devant lui, le visage blanch

,tre comme de la craie, aussi mou que de l'argile. Très lentement, la figure d'Harlin se met à fondre, comme si elle giclait du volcan de haine dissimulé en lui; des lambeaux de chair se détachent, ils ont la consis-tance du fromage, des morceaux de sa figure tombent à terre - un nez crochu, une lèvre inférieure, une m,choire. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien que deux yeux ench,ssés dans un cr,ne encore couvert de son cuir chevelu. Et cette chose qui est Harlin, d'o~ s'écoulent des liquides purulents, s'avance vers Kay, qui dort dans la chambre de la maison qu'Evan et elle ont louée à LaGrange. La créature défait son pantalon et voici qu'apparaît un pénis érigé, écailleux, qui cherche la chair de Kay. Harlin va arracher le drap qui recouvre Kay... A cet instant, Evan s'était réveillé, haletant.

C'est au cours d'une réception donnée par L'Homme de fer pour les membres de la rédaction et leurs épouses que la terreur qui bouillonnait en Evan avait failli déborder. Harlin avait entrepris de lui parler de la guerre, il voulait savoir combien de ses amis étaient

morts, puis il avait éclusé

une demi-bouteille de whisky et lui avait demandé combien "il s'était tapé

de chattes de Chinetoques". Evan l'avait repoussé et les émotions tordues de Harlin avaient jailli subitement, tel un serpent hors d'un trou sombre.

"Tu es un foutu menteur " lui avait dit Harlin d'un air menaçant. Les invités s'étaient ar-rêtés de boire et de bavarder. "Pour qui tu te prends, un héros de la guerre, c'est ça? J'en ai fait plus que toi, je peux te le jurer, et tu sais ce qu'ils m'ont donné? Une tape sur l'é-paule et un coup de pied au cul. Et mon fils, oh mon Dieu, Jerry, mon Jerry, je l'ai élevé

comme il convient, je lui ai ap-pris à faire son devoir et à se battre pour son pays, et quand il y a eu le Viêt-nam, il a été engagé volontaire, il n'a pas at-tendu la conscription, non, ils s'est engagé parce que son père lui avait dit que c'était ce qu'il fallait faire. Je l'ai vu partir en train et on s'est serré la main comme des hommes, parce qu'un garçon de dix-huit ans, c'est déjà un homme, et tu sais o' il est maintenant?" Les yeux de Harlin avaient brillé un instant, rien qu'un instant, puis avaient incendié littéralement le cerveau d'Evan. "Dans un hôpital militaire, à

Philadelphie.

Il a perdu la moitié de sa tête. Il ne bouge pas de son fauteuil, il ne peut pas manger tout seul, il fait dans son froc comme un môme! La dernière fois que j'y suis allé, il est resté sans arrêt près de la fenêtre, il ne m'a même pas regardé, comme s'il me mettait tout ça sur le dos, comme s'il me haÛssait, hein? Alors, regarde-toi, avec ton cocktail de merde à la main, ta petite veste de tweed et ta cravate, tu te prends pour un héros, c'est ça?" Les autres avaient essayé de le calmer et Evan avait pris Kay par la main, mais il avait continué. "Tu n'es pas un homme! Si tu en étais un, tu serais fier de descendre ces fumiers d'enculés qui ont eu mon Jerry! Tu n'es pas un homme, un pédé, oui, tu n'as rien dans les couilles!" Il avait porté son regard sur Kay. "Et toi, tu voudrais savoir ce que c'est que des vraies couilles, hein?"

L'image du rêve avait alors traversé l'esprit d'Evan. Grimaçant sous l'emprise des horreurs accumulées en lui, il avait réagi avec une vitesse stupéfiante et repoussé Kay qui voulait l'arrêter, ainsi que deux autres personnes qui se trou-vaient devant lui. Son bras s'était levé et

il avait saisi Harlin à la gorge avant de le renverser pour lui briser la nuque sur son genou. Il se souvenait vaguement avoir entendu crier et il s'était alors rendu compte que ce cri de dément, c'était lui qui le poussait. Kay avait hurlé à l'instant où il avait serré la gorge de Harlin, exactement comme il avait serré la gorge d'un Viêt qui ne devait pas avoir beaucoup plus de dix-neuf ans. Les invités les avaient séparés et Kay avait éclaté

en sanglots. Peu après, Evan, renvoyé officiellement pour "négligence grave", perdait son travail. Ils avaient alors quitté LaGrange.

Mon Dieu, se dit Evan, assis à l'intérieur de la station-service, cela me paraît si vieux. Mais il savait que les réflexes de tueur qui avaient resurgi en lui ce jour-là n'avaient jamais disparu, ne disparaîtraient jamais: elle était trop profondément ancrée en lui, cette partie sombre de lui-même qu'il faisait tout pour ne pas libérer.

Ces derniers jours, il avait une nouvelle fois pensé écrire quelque chose sur le village. Il avait adressé une lettre au Pennsylvania Progress et avait demandé à ses rédacteurs s'ils seraient intéressés par un texte sur Bethany's Sin. Il n'avait pas encore obtenu de réponse, mais pourquoi ne pas se mettre tout de suite au travail? C'est ainsi qu'il en était venu à

parler de Bethany's Sin à Jess. Le pompiste aurait peut-être une idée sur l'origine du nom du village.

Après l'avoir allumée, Jess tira sur sa cigarette. "Je ne sais rien, dit-il. Ils ont sûrement des documents à la bibliothèque, vous ne croyez pas?"

* C'est possible, dit Evan qui avait déjà envisagé de faire un tour à la bibliothèque. Mais je me suis dit que, comme vous travailliez ici, vous auriez peut-être entendu raconter des histoires."

Jess émit un grognement et fuma en silence. Evan ne pensait pas qu'il lui répondrait. quand il le regarda à nouveau, les yeux de Jess semblaient s'être assombris, comme s'ils cherchaient à fuir la lumière. De la fumée sortait de ses narines, il avait la tête appuyée sur des bidons de Valvoline.

"Il y a un établissement sur la route de King's Bridge, à quelques kilomètres d'ici, dit-il finalement. Les gens du coin y vont souvent. C'est un routier, Le Coq Hardi. On y entend parfois des histoires intéressantes, il suffit de tendre l'oreille.

Ce sont des histoires, euh... des histoires qui valent le coup, si vous

voyez ce que je veux dire..."

Evan ne savait pas du tout de quoi il voulait parler. "quel genre?

* Avant moi, c'est un nommé Muncey qui s'occupait de cette station-service, fit doucement Jess, les paupières baissées comme pour éviter le regard d'Evan. Si j'ai ce boulot, c'est parce qu'un jour, il ne s'est pas pointé.

Il avait une femme et deux gosses. ils vivaient dans une caravane pas loin d'ici. Sa famille ne savait pas non plus où il était. quelques semaines après, la police de la route a retrouvé sa voiture, dans les bois, dissimulée sous des branchages." Il s'arrêta pour tirer sur sa cigarette.

* Et lui? le pressa Evan.

* On ne l'a jamais revu. Au début, on a cru qu'il avait filé avec la caisse sans se préoccuper de sa femme et de ses mioches." Jess secoua la tête.

"Mais ce n'était pas ça. La poli-ce a trouvé l'argent dans un de ces sacs que la banque vous remet pour faire vos dépôts, il était sous le siège avant. La vitre du côté du conducteur était brisée, le pare-brise éclaté -

enfin, c'est ce que disaient des gars au Coq Hardi. peut-être qu'ils se trompaient. Mais peut-être pas.

* C'est plutôt moche, dit Evan, mais, tous les jours, il y a des gens qui disparaissent. C'est malheureux. mais c'est comme ça.

* Malheureux, oui, dit Jess avec un sourire qui s'effaça très vite.

Seulement, ce qui est arrivé à Muncey s'est déjà produit avant. Deux ou trois fois au moins. Et on peut se poser des questions.

* Des questions?

* Oui, dit Jess, toujours aussi calme. Allez traîner au Coq Hardi, vous entendrez ce genre d'histoires. Il y a des gens du coin qui ont vu des choses, la nuit. De drôles de choses. Et ils ont entendu des bruits dans les bois, quelque chose qui court dans les herbes, mais qu'on préfère ne pas voir de trop près."

Evan se sentit frissonner malgré lui. Il se rappela la première nuit à la maison, cette vision fugitive qu'il avait eue à la fenêtre. De quoi

s'agissait-il?

"Oui, dit à nouveau Jess, Le Coq Hardi, allez-y de temps en temps et vous comprendrez de quoi je parle.

* Il y en a qui ont une imagination débordante, non?" Evan aurait voulu plus de détails. Une imagination débordante. Combien de fois Kay avait-elle employé cette expression à son propos?

* Ce n'est pas de l'imagination, non. Moi, je n'ai rien vu.

Plusieurs fois, en rentrant à la maison avec mon garçon, on a entendu de drôles de cris dans les bois, et on a préféré mettre ça sur le compte d'un oiseau ou d'un drôle d'animal. Mais ap-prochez un peu quelqu'un qui a été en contact avec ces choses, regardez-le dans les yeux et on verra si vous parlez encore d'imagination. Ce que vous lirez dans son regard, c'est la peur, oui, la peur. Attention, je ne veux pas dire que Bethany's Sin n'est pas un chouette petit bled, mais je travaille ici depuis quelque temps et j'ai comme une impression, un pressentiment, et ça ne me plaît pas du tout. On dirait qu'on a mis trop de peinture ou de vernis sur un bois qui est tout pourri." Jess tourna la tête vers Evan et le fixa du regard. "J'évite la forêt après la tombée de la nuit, dit-il, et j'é-vite les routes secondaires."

Evan était incapable de dire quoi que ce fût. D'ailleurs, les mots n'étaient pas nécessaires. Il suffisait de regarder le visa-ge de Jess pour comprendre. Etait-ce là un avertissement?

Une voiture s'arrêta devant les pompes et Jess quitta subi-tement sa chaise.

Sur le chemin du retour, Evan passa à la bibliothèque. La bibliothécaire, une jeune femme brune portant un badge à son nom, ANNE, écouta Evan l'interroger sur l'origine du nom de Bethany's Sin et inscrivit quelques mots sur une feuille de papier. Puis elle le conduisit aux rayons consacrés au régionalisme. Elle attrapa un des trois livres écornés et le lui tendit.

Il s'intitulait Villes et villages de Pennsylvanie - leur histoire, leur géographie. Bethany's Sin n'était pas réper-torié dans l'index. Evan regarda à quelle date le livre avait été publié. Vers la fin des années trente. Il rendit l'ouvrage à la bibliothécaire en la remerciant et lui demanda si elle avait une idée de l'endroit où il pourrait trouver des documents re-latifs à l'histoire de Bethany's Sin. Elle sourit et dit qu'il y avait de vieux journaux dans la réserve. Il n'avait qu'à lui donner son nom et ses coordonnées, elle l'appellerait si elle trouvait quelque

chose.

Evan se préparait à partir quand son attention fut attirée par une gravure encadrée, près de la porte. Il s'approcha pour mieux l'étudier. Elle représentait une femme portant un arc et un carquois plein de flèches; à

ses pieds, des loups la considéraient, non pas d'un air menaçant, mais avec une sorte de loyauté. On voyait une forêt à l'arrière-plan et, au-dessus de l'épaule gauche de la femme, l'ovale pâle de la lune. Sous la gravure était apposée une plaque de cuivre: OFFERT A LA BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE WALLACE

PARKINS PAR LE Dr KATHRYN DRAGO. Evan observa le visage de la chasseresse: paisible, il reflétait une grande force intérieure. Il relut le texte de la plaque. Le Dr Kathryn Drago? Ce nom ne lui disait rien, mais la gravure dont elle avait fait don à la biblio-thèque exerçait sur lui une étrange fascination.

"Cela date du XVIIe siècle, dit Anne qui l'avait rejoint. Si l'art vous intéresse, nous avons une très bonne sélection...

* C'est censé représenter qui? demanda Evan.

* Ea déesse grecque Artémis, dit la jeune femme. Enfin, je crois. Je ne suis pas très calée en mythologie, ajouta-t-elle comme pour s'excuser.

* En mythologie?" Evan contempla un instant les yeux de la divinité. "Je l'ai étudiée à l'université, mais ça fait si long-temps que j'ai pratiquement tout oublié. qui est cette Kathryn Drago?

* Le Dr Drago, le corrigea Anne. Elle a été élue maire il y a quelques années de cela et a fondé la société historique du village il y a... oh, cela doit bien faire cinq ou six ans.

* Maire? dit Evan en levant les sourcils. Je ne savais pas que le maire de Bethany's Sin était une femme.

* Elle vit à l'extérieur du village, précisa Anne. Elle élève des chevaux."

Des chevaux... Evan réfléchit un instant et se souvint de l'étrange maison et des chevaux qui couraient dans un pré. "Oui, je vois. Cette gravure doit avoir beaucoup de valeur.

* Certainement. A propos, vous aimeriez voir nos livres d'art?

* Non, merci, dit-il. Une autre fois, peut-être."

Il passa la porte et se retrouva au grand jour. Son esprit zigzaguait, comme un coureur sur un parcours semé d'em-b°ches. Des chevaux? La mythologie? Une image s'élabora dans son cerveau, puis s'évanouit avant qu'il p°t s'en saisir. Il faillit faire demi-tour et demander à la bibliothécaire si elle avait des livres sur la mythologie, mais il poursuivit son che-min en direction de McClain Terrace. Il y avait d'autres prio-rités. L'origine de Bethany's Sin, par exemple. Si ses lectures ne lui apprenaient rien, il devrait trouver la réponse en écou-tant les histoires qui, selon Jess, circulaient au Coq Hardi. Son esprit battit la campagne et il repensa aux chevaux. Son expé-rience en ce domaine était très limitée.

Il n'avait jamais monté que des poneys dociles quand il était enfant... Un autre souvenir lui déchirait toutefois l'esprit, telle une épine. La forme entrevue depuis la fenêtre de sa chambre, cette première nuit: sombre, rapide, disparue avant de pouvoir être identifiée. Pouvait-il s'agir d'un cheval et de son cava-lier? Possible, se dit-il, possible.

Son visage s'embrasa. La lumière solaire l'agressait, comme si elle br°lait une chair déjà à vif. Il regarda tout au-tour de lui, vit des chevaux, des arbres, des rues, mais parut incapable de savoir o° il se trouvait. Il marchait sans savoir o° il allait, il avançait la jambe mécaniquement. Le soleil perçait le feuillage et lui br°lait les yeux. Le rythme de son coeur se faisait plus rapide, une bouffée de chaleur lui monta au visage, dans ses veines son sang était si chaud, si chaud...

Et brusquement, il fit halte.

Le musée se dressait devant lui.

Pendant quelques minutes, Evan fut totalement incapable de bouger. Ses muscles ne répondaient plus aux ordres de son cerveau, et tout ce qui l'entourait semblait irradier de la lu-mière. Il se rappela ses rêves, et un doigt glacé transperça le rideau de chaleur pour se poser sur sa gorge.

Celui-là, comme tous les autres, allait donc se réaliser? Grave, sombre et silencieuse, la demeure attendait son approche. Il aurait voulu faire demi-tour, retourner jusqu'à la bibliothèque et, de là, partir dans une autre direction, mais, comme m° par le destin, ses pas l'avaient mené jusqu'à

cette b,tisse implacable. Il en avait peur, et cette peur, forme vague

qui échappait à tout contrôle, le tenaillait. Un instant plus tard, cependant, il traversait Cowlington sans se préoccuper des voitures qui le klaxonnaient. Evan marchait lentement, laborieusement. Le souffle court, il s'arrêta une seconde devant le portail, puis il l'ouvrit. En le franchissant, il sentit la chaleur enflammer en-core plus son visage. Ses mouvements lui paraissaient ralen-tis, comme en rêve, ses yeux étaient rivés sur la porte centra-le, juste sous la vo'te d'une arche, et bien qu'une petite voix lui enjoignît de faire marche arrière, il savait qu'il devait suivre la direction que lui indiquait son rêve. Il fallait qu'il arrive devant cette porte et, oui, qu'il l'ouvre. Pour voir. Pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur.

Il se tenait là, tous les sens en alerte, le visage constellé de sueur. Au-dessus de lui se dressait le musée, qui jetait son ombre d'araignée monstrueuse sur le vert du gazon. Très lentement, il leva le bras, les yeux toujours plus grands ou-verts parce qu'il savait ce qui l'attendait à

l'intérieur: une chose aux yeux étincelants, pleins de haine, qui tendrait vers lui une main telle une serre. Il posa la main sur la porte, tous les nerfs à vif. Et il poussa.

Mais la porte ne s'ouvrit pas. Elle était verrouillée de l'in-térieur.

Il poussa à nouveau, plus fort cette fois-ci, puis martela le bois de son poing. Il pouvait entendre l'écho de ses coups re-tentir dans les grandes salles et les longs couloirs emplis de...

De quoi au juste? De vieilleries, c'était ce qu'avait dit Mme Demargeon, rien que des vieilleries.

Evan frappa encore. Et encore. Non, cela ne coÛncidait pas avec son rêve.

Il y avait quelque chose qui ne collait pas. Ce n'était pas cela. Ouvre-toi, bon Dieu! Ouvre-toi et fais-moi voir ce que tu as dans le ventre!

"Hé! lui cria quelqu'un. qu'est-ce que vous faites là?"

Evan se retourna, ses yeux mi-clos entrevirent une voiture de patrouille arrêtée au bord du trottoir. Un homme en uni-forme en descendit, qui marcha vers lui à grandes enjambées. "qu'est-ce que vous faites là?" répéta l'homme.

Evan cligna des yeux.

"Je... rien... dit Evan d'une voix lointaine. Rien du tout.

* Ah oui? Vous en êtes sûr?" L'homme portait un uniforme de shérif, ses yeux ne quittaient pas ceux d'Evan.

"Je voulais... rentrer, dit Evan.

* Là-dedans?" Oren Wysinger plissa les yeux. "C'est fermé aujourd'hui.

D'ailleurs, il n'y a pas vraiment de jour d'ouverture." Il se tut un instant et observa Evan, pris d'un doute. "qui êtes-vous?

* Reid. Evan Reid. Je... j'habite McClain Terrace.

* Reid? C'est la famille qui vient d'emménager?

* C'est cela.

* Oh." Wysinger détourna son regard. "Désolé de vous avoir brusqué, monsieur Reid, mais il n'y a pratiquement personne par ici, et quand je vous ai vu tambouriner à la porte...

* Ce n'est pas grave." Evan se passa la main sur le visage, il sentait la chaleur se retirer, comme les vagues à la marée descendante. "Je comprends.

Cet endroit m'intriguait."

Wysinger hocha la tête. "C'est bouclé. Hé, ça ne va pas, monsieur?

* Je suis... fatigué, c'est tout.

* Je ne vois pas de voiture. Vous êtes à pied?"

Evan fit signe que oui. "Je rentrais à McClain Terrace.

* Vous voulez que je vous ramène? C'est sur mon chemin.

* C'est pas de refus", dit Evan.

Ils marchèrent tous deux vers la voiture de police. Evan se retourna et jeta un dernier coup d'oeil sur le musée, puis il s'installa et claqua la portière. Wysinger lança le moteur et prit la direction de McClain. "Je m'appelle Oren Wysinger, je suis le shérif de ce village, dit-il en tendant la main à Evan. Désolé de vous avoir abordé comme ça, je suis plutôt méfiant de nature.

- * C'est votre boulot, après tout.
- * C'est vrai, mais des fois, je vais peut-être un peu loin. «a a l'air d'aller mieux.
- * Oui, merci. Je ne sais pas ce que j'ai eu, je me sentais un peu fatigué et... ça va, maintenant.
- * Bien." Wysinger tourna un peu la tête pour étudier le profil d'Evan, puis s'intéressa de nouveau à la rue. "Le musée ouvre à neuf heures le lundi, le mercredi et le ven-dredi. Le mardi aussi, des fois. «a dépend de beaucoup de choses, du temps qu'il fait, des gens qui peuvent s'en occuper. Vous m'aviez l'air drôlement pressé d'y aller.
- * Je ne savais pas que c'était fermé, dit Evan qui sentait les yeux de Wysinger à nouveau posés sur lui. Il y a des choses que j'aimerais y voir.
- * C'est assez intéressant, vous savez, pour ceux qui aiment ça, lui dit Wysinger. Il y a des statues, ce genre de trucs. Moi, c'est pas mon fort.
- * quel genre de statues?"
- Wysinger haussa les épaules. "Pour moi, une statue, c'est une statue. Il y a d'autres choses, aussi. Rien que des vieux machins.
- * Dites-moi quelque chose. Bethany's Sin est un petit villa-ge, comment se fait-il qu'il ait un aussi grand musée? qu'il ait un musée, même. qui l'a fait construire?
- * Le b,timent proprement dit existe depuis longtemps, dit Wysinger. La société historique l'a racheté, ils ont fait des travaux pour aménager des salles convenables. Ils ont aussi ajouté un étage." Il déboucha dans McClain. "C'est la maison blanche avec la pelouse?
- * C'est ça. Comment la société d'histoire s'est-elle procuré les objets qui y sont exposés.
- * Franchement, monsieur Reid, je n'en sais rien. Je vous avouerais que je ne fréquente pas les mêmes cercles que les dames de cette société. En un mot, je ne suis pas dans le coup." Il ralentit.
- "Est-ce qu'il y a un artisanat local? insistait Evan. Indien, par exemple?"

Wysinger ébaucha un sourire. "Indien ou japonais, pour moi, c'est du pareil au même. Vous feriez mieux d'aller y voir vous-même, un jour où ça sera ouvert." Il se rangea devant la maison d'Evan. "On est arrivés. C'est une chouette baraque que vous vous êtes offerte."

Evan descendit de voiture et referma la portière. Wysinger se pencha pour abaisser la vitre. "Désolé de ne pas avoir été là pour vous accueillir au village. Mon travail est assez pre-nant. J'espère qu'un de ces jours, je verrai votre femme et vos gamins.

* Je n'ai qu'une fille, dit Evan.

* Oh... Encore une fois, désolé de vous avoir fait peur au musée.

* Ce n'est rien.

* Bon, je vais y aller. A un de ces jours." Wysinger leva la main avant de disparaître au bout de McClain.

Evan se dirigea vers la porte de sa maison et regarda en direction de la demeure des Demargeon. Pas de voiture dans l'allée. Le silence. Il se demanda si Harris Demargeon était chez lui, faillit aller le voir, puis se ravisa. Il ne voulait pas le déranger. Il prit la clef dans sa poche, ouvrit la porte d'en-trée et pénétra dans le hall. Kay et Laurie rentreraient dans une demi-heure. Il alla à la cuisine, but un verre d'eau et s'assit. Le manuscrit renvoyé par Esquire était là, à côté de lui, et il ne voulut pas le regarder. Il aurait aimé se détendre, mais il s'en trouvait bien incapable. Il avait des picotements dans les bras et les jambes, comme si le sang se remettait à circuler. Longtemps, il resta ainsi, à essayer d'assembler les pièces d'un puzzle dont il ne savait rien.

Imagination... Etait-ce là le maître mot? Kay lui disait toujours que c'était son imagination. Et cette peur que je ressens? se demanda-t-il.

Pourquoi grandit-elle, jour après jour, et moi, pourquoi est-ce que je me sens si faible?

Il revit le musée, au centre du village, et tout se mit à danser autour de lui. Il cligna des yeux. Le regard de Jess, par-fois si lointain. Il cligna à nouveau. La gravure sur le mur de la bibliothèque, la plaque. Le Dr Kathryn Drago? Nouveau clignement. Une ombre sur une fenêtre aux rideaux tirés, une silhouette à qui il manquerait un bras gauche. Il ferma les yeux, posa la tête contre le dossier, mais il voyait avec encore plus de netteté les éléments du puzzle qui tournoyaient dans sa tête.

Car il savait ce qui s'était passé cet après-midi, il savait pourquoi il avait été attiré vers le musée. Et il avait peur. Ses prémonitions - ton imagination, dirait Kay, tu as trop d'imagination et moi, j'en ai assez de t'entendre hurler en pleine nuit, tu vas me rendre dingue - ne cessaient de gagner en vigueur et l'affectaient maintenant plus encore que ses rêves.

Cette double vue - un don du ciel, lui avait dit sa mère, et une malédiction, avait ajouté son père, Eric est mort, on l'a re-trouvé dans le champ, Evan, pourquoi n'as-tu rien fait pour lui? -, c'était une chose que l'on se transmettait de génération en génération, son grand-père Frederick avait aussi le don, son arrière-arrière-grand-père Ephran également, et Dieu seul sait combien d'autres membres de sa famille...

«a ne lui était jamais arrivé auparavant, jamais, et il ne savait pas vraiment ce qu'il allait pouvoir faire, ni où cela le mènerait. quand ses prémonitions se préciseraient, allaient-elles le dominer complètement, le débarrasser de ses rêves, s'attacher comme une ombre à ses pas? Seigneur...

Il verrait tout par les yeux de l'esprit, le bien et le mal, le beau et l'innommable. Il ne voulait pas y penser, ce qui l'attendait l'effrayait trop. Non. Je dois me maîtriser, je dois chasser ces choses : si je me plaçais sous leur emprise, comment réagirait Kay? Ressentirait-elle du dégoût? De l'horreur? Ou de la pitié?

Il resta longuement ainsi, en compagnie de ses visions fugitives, jusqu'à

ce qu'il entendît la porte s'ouvrir et Kay et Laurie rentrer à la maison, souriantes, heureuses. Inconscientes.

Chapitre XV

LE REVE DE KAY

"Aujourd'hui, on nous a invités à une soirée, annonça Kay déjà couchée, à Evan, qui se brossait les dents dans la salle de bains. Samedi soir."

Evan se rinça la bouche, regarda ses dents dans le miroir. Impeccables.

Pas la moindre carie. Elles ne lui avaient jamais causé de problèmes. "qui donc?

* La responsable du département d'histoire à George Ross, le Dr

Drago."

Il sursauta en entendant prononcer ce nom, puis se détendit et rangea la brosse à côté du verre à dents. "Tu l'as rencontrée?"

* Oui, dans de curieuses circonstances. quelqu'un rôdait autour de mon bureau, cet après-midi, enfin c'est ce que je me suis imaginé. Peu importe.

Je l'ai rencontrée dans sa salle de cours et nous avons bavardé quelques minutes. Tu vois la grande maison à l'entrée du village? Eh bien, c'est la sienne."

Evan éteignit la lumière de la salle de bains. Kay lisait le numéro de juillet de Redbook. La douce lueur de la lampe de chevet dessinait des ombres sur le plafond. "Une réception? demanda-t-il.

* Non, elle a dit qu'elle voulait réunir en toute simplicité quelques membres de la faculté. Ce sera très informel, tu sais."

Il repoussa les draps et se mit au lit, puis se cala contre son oreiller.

"Comment est-elle?"

* Oh, elle est brune. Assez grande, je crois." Elle demeura un instant silencieuse et Evan la questionna du regard. "Ses yeux, dit-elle. Ils sont très... impressionnants et... c'est drôle..."

* qu'est-ce qui est drôle?"

* Rien." Elle haussa les épaules. "C'est une femme très surprenante. Son regard est... direct, appuyé. Et ses yeux sont du plus beau bleu que j'aie jamais vu. Vraiment."

Evan sourit. "J'ai l'impression d'avoir déjà entendu ça au-jour d'hui même.

* Ah bon?"

* Oui, dans la bouche d'une jeune femme, une certaine Anne, qui travaille à la bibliothèque municipale. Elle m'a parlé de cette Kathryn Drago. Tu savais qu'elle était aussi maire de Bethany's Sin?"

* Mon Dieu, fit-elle, étonnée, et elle a encore le temps d'organiser des soirées?"

* C'est également elle qui a lancé l'association historique qui s'occupe du musée de Cowlington Street. Un emploi du temps plutôt bien rempli, hein?

* Oui, mais elle donne l'impression d'être très organisée.

* Elle a intérêt. C'est drôle, j'ai retrouvé dans ta voix la même intonation que dans celle de la bibliothécaire. Une sorte de grande admiration. Je comprends qu'elle soit admise et respectée, mais tu aurais dû entendre cette jeune femme, à la bibliothèque, cela tenait de l'adulation."

Kay se tut un instant. "Il y a chez cette femme quelque chose qui force le respect, dit-elle finalement. " Forcer le respect ", c'est bien l'expression qui convient. Devant elle, je me sentais... toute petite.

Comme si elle était d'une stature impressionnante et moi, absolument insignifiante. Tu comprends ça, toi?

* C'est du respect mêlé de crainte. Et puis, tu devais te sentir un peu nerveuse d'être la petite dernière."

Kay referma son magazine et le posa à côté d'elle, mais elle n'éteignit pas. Elle resta immobile, et Evan lui prit la main. "Désolée, dit-elle, je pensais à quelque chose." Et à nouveau le silence.

"Tes cours? Tu as des problèmes avec tes étudiants?" Il vit qu'elle demeurait distante, ses yeux étaient à la fois fixes et vitreux. "Hé, dit-il doucement, qu'est-ce qui ne va pas?" Il attendit, puis la secoua.

"qu'est-ce qui se passe? demanda-t-il quand elle le regarda.

"Je pensais - je ne sais pas pourquoi, franchement -, je pensais à ses yeux. A leur façon de me fixer."

Evan lui caressa le bras et la sentit tendue, comme un ressort comprimé

sur lui-même et près de se relâcher brutalement d'un instant à l'autre.

"Ses yeux?" demanda-t-il tout en l'observant. Et en se demandant: et moi, qu'est-ce que je ressens en ce moment?

"Oui. quand elle m'a regardée, je... je ne pouvais plus bouger. Vraiment.

Ses yeux étaient d'une beauté si exception-nelle... d'une force si rare. Je me suis sentie toute drôle sur le chemin du retour, je tremblais même un peu, mais, quand j'ai pris Laurie, ça été tout de suite mieux, comme si les choses avaient repris leur cours normal.

* Mais tout est normal", dit Evan en l'embrassant sur la joue. Sa chair était ferme et froide. "Tu as envie d'aller à la soirée du Dr Drago?

* Oui, dit Kay après un instant de réflexion.

* Dans ce cas, nous irons. Et puis, j'aimerais bien voir à quoi ressemble cette super-nana. Tu ne veux pas éteindre?"

Elle hocha la tête et se pencha. L'obscurité emplissait la chambre. Evan se rapprocha de Kay, sous les draps, l'em-brassa à nouveau sur la joue, puis sur les lèvres, très douce-ment, ainsi qu'elle l'aimait. Moulant son corps contre le sien, il l'embrassa une nouvelle fois sur la bouche et attendit sa ré-action.

Mais elle ne réagit pas. Elle se contenta de s'enrouler dans le drap et, sans un mot, s'écarta doucement de lui.

Evan ne savait que penser. Avait-il dit ou fait quelque chose qui l'e't heurtée? Avait-il, par inadvertance, oublié quelque chose? Il voulut lui poser la question quand il se ren-dit compte que la peau de Kay devenait encore plus fraîche: cela l'étonna tout d'abord, puis il resta immobile à

côté d'elle, la main posée sur son épaule. Elle était calme et respirait régulièrement, mais il ne pouvait voir son visage et ne savait si elle avait les yeux ouverts ou fermés. "Kay? dit-il à voix basse. Pas de réponse. "Kay?" Le silence.

Elle ne bougeait pas. Evan demeura longtemps éveillé à côté d'elle. La chair de Kay lui paraissait étrange: fraîche, ridée, comme celle de quelqu'un qui aurait passé plusieurs heures dans l'eau. Ou comme celle d'un cadavre en plein re-froidissement. Sa respiration était pourtant tout à

fait norma-le. Evan se pencha au-dessus d'elle, écarta les cheveux de son visage et contempla ses traits. C'était une belle femme, sen-sible, très intelligente, tendre et attentionnée. Il savait qu'il l'aimait, qu'il l'avait toujours aimée. Il savait aussi à quel point il l'avait fait souffrir au cours de ces dernières années et il s'en voulait. Elle recherchait la permanence et la sécuri-té, et Evan se rendait bien compte qu'il n'avait cessé de briser ses rêves avec ses propres incertitudes et ses

tourmentes inté-rieures. Laurie et Kay méritaient bien mieux que ce qu'il avait pu leur offrir et, parfois, il se demandait s'il ne vau-drait pas mieux pour elles qu'il ne soit pas là. Il n'avait ce-pendant jamais exprimé ces pensées à voix haute, il les avait gardées pour lui-même.

Il regarda Kay pendant quelques instants encore, puis s'al-longea et ferma les yeux. Alors qu'il plongeait lentement dans le sommeil, il sentit Kay remuer à côté de lui, comme si quelque chose l'avait dérangée, puis il se dit que son imagina-tion devait encore lui jouer des tours. quand le sommeil l'en-veloppa, il revit soudain la gravure représentant la déesse Artémis. Et ses yeux fixes. Il pensa à la réaction de Kay de-vant Kathryn Drago. Drago. Drago. Ce nom résonnait cu-rieusement en lui.

Finalement, il sombra dans un sommeil sans rêve.

Ce ne fut pas le cas pour Kay.

Elle se retrouva dans un lieu étrange et inconnu, o' le so-leil rougeoyait haut dans le ciel et o' des vautours tour-noyaient au-dessus d'une plaine marquée par la mort. Des corps étaient entassés et les souvenirs d'une bataille gisaient à ses pieds. Ils avaient quelque chose de... différent.

C'étaient des glaives et des lances, des casques enfoncés, des boucliers éraflés, des plastrons de cuirasses. D'autres choses encore. Des chevaux morts ou agonisants, des jambes et des bras hu-mains arrachés, des troncs décapités. Voici un guerrier à la barbe noire qui implore la pitié tandis que le sang sourd de son ventre. Et Kay se rend compte qu'elle s'approche de lui. Son ombre s'allonge et recouvre l'homme, qui la regarde, les yeux fous de terreur, et l'implore. Elle est là, et le regarde.

Elle sait aussi qu'elle veut le détruire. Plonger la main dans son ventre et lui arracher les intestins. L'écraser sous sa botte.

Il lui parle, dans un dialecte que Kay ne comprend pas, tout d'abord, puis les mots prennent sens: "... épargne-moi..."

au nom des dieux, épargne-moi..."

Kay sait que les autres la regardent. Elle sent la haine monter en elle comme une bile amère. "Voici ma pitié", dit-elle d'une voix étrangement gutturale. Et, l'instant suivant, son bras s'abat, la hache qu'elle serre dans ses doigts déchire l'air avec un sifflement étrange. Elle entaille la gorge du guerrier, profondément, et la bouche de l'homme s'ouvre dans un cri silencieux tandis que la lame mord plus

profondément encore.

La tête tombe dans le sable gorgé de sang, la bouche toujours ouverte, et roule sur le sol avant de s'arrêter. Aux pieds de Kay, le corps est pris de tremblements, le sang jaillit toujours du cou. Puis le cœur cesse lentement de battre. Kay enjambe le cadavre, saisit la tête par les cheveux et la brandit. Le sang tombe sur son épaule, une vieille cicatrice semble se rouvrir. Elle montre la tête aux autres et pousse un cri, long et perçant, qui la terrifie elle-même et résonne dans toute la plaine. Les autres reprennent ce cri de guerre, inlassablement, jusqu'à en faire vibrer le sol. Puis elle projette la tête sur le sol avec une telle violence que le crâne éclate et que le cerveau en sort comme une gelée brunâtre.

Immense et souple, son cheval l'attend. Elle le rejoint en quelques pas, l'enfourche et glisse la hache dans un étui en peau de lion jeté sur le garrot de sa monture. Devant elle, à l'horizon, s'élève un nuage de poussière. Trois cavaliers approchent, le sable vole sous les pas de leurs chevaux. Ils enjambent les dépouilles qui gisent à terre. Leurs yeux jettent des lueurs de folie. L'un d'eux, l'une d'elles plutôt, Demondae l'Obscure, tend la main en direction de l'ouest et dit que leurs derniers ennemis se traînent à terre, que le sable fait crisser leurs dents et qu'ils implorent la mort de les délivrer. Nous pouvons les exaucer avant même le coucher du soleil, dit Demondae, le visage encore éclaboussé du sang d'un combattant dont, d'un coup de hache, elle vient de trancher la colonne vertébrale. Sous elle, son cheval noir piaffe d'impatience.

Elles vont vers l'ouest et traquent l'ennemi, leur approche fait s'envoler les vautours qui planent au-dessus des cadavres déchiquetés des hommes et des bêtes.

Kay entend le chant du sang, mais elle sait que ce n'est pas son sang qui chante. Ses yeux se ferment à moitié pour se protéger du soleil et elle regarde avec dédain les corps dépecés, mais elle sait que ce ne sont pas ses yeux qui voient. Une longue cicatrice zèbre sa cuisse gauche, souvenir d'une ancienne bataille, mais elle sait que ce n'est pas sa chair qui porte cette marque. Non, non, le sang, les yeux, la chair, ce sont ceux d'une autre. Une autre qui, farouche et terrible, est assoiffée de sang et de mort. Une autre qui vient de trancher la tête d'un homme et de pousser un cri de guerre immémorial. Une autre qui vit en elle.

Voici qu'elles traquent leurs proies dans le soleil couchant. Leurs yeux

ne cessent de bouger, comme ceux d'un animal qui pressent le danger. Elle respire, et c'est la puanteur des cadavres qu'elle respire. Elle sent l'étalon se cabrer entre ses cuisses douces et musclées. Kay lit dans les pensées de cette créature, dont le sang se met à couler dans ses propres veines. Je devrais peut-être en ramener un avec moi, je l'attacherai à mon cheval. Puis je le dépècerai lentement ainsi qu'on pèle...

Non. Kay entend sa propre voix comme si elle s'élevait du fond d'un tunnel perdu dans le temps. Non. Ainsi qu'on pèle un fruit pourri... Jusqu'à ce qu'il se mette à hurler...

Je vous en prie. Non. Je vous en prie. Je veux... je ne peux pas respirer... Je veux me réveiller... me réveiller...

... La pitié, et je fendrai son crâne...

Je vous en prie. Je vous en prie. Laissez-moi partir.

Laissez-moi m'en aller...

... pour déguster sa cervelle dans cette coupe d'os...

Je ne peux pas respirer Je ne peux pas... Je veux... Je ne peux pas... je vous en prie...

"Je vous en prie..." Kay entend sa propre voix qui résonne, résonne, dans sa tête, et soudain le champ de bataille et le soleil flamboyant se fondent comme des couleurs sur une toile, et ce n'est plus qu'une grisaille qui ne ressemble ni à la vie ni à la mort, et elle traverse à présent une caverne froide. Un déclic. Un globe de lumière. Ce n'est pas le soleil. Il n'y a plus de corps. Plus de carnage. O' suis-je? je ne sais pas je suis perdue je suis perdue je ne sais pas o' je suis ni qui je suis ni pourquoi...

"Kay?" quelqu'un prononce son nom doucement. Un homme. L'ennemi est ici, le destructeur du beau et du bien.

Les hommes. "Kay?"

Elle essaye de se concentrer sur lui, de rassembler les fragments éparés du tableau. Un instant, elle le voit avec une barbe noire et les yeux déformés par l'épouvante, la haine la transperce, pure et froide comme l'éclair, et voici qu'elle s'entend répéter je m'appelle Kay Reid et je dormais, mais là, je suis éveillée. L'impression de rêve s'attarde encore en elle, avant de se retirer.

"Oh, mon Dieu", s'entend-elle dire. Et elle se rend compte qu'elle regarde fixement la lampe qu'elle vient d'allumer.

"Hé", lui dit Evan, les yeux gonflés de sommeil. Il la se-couait doucement.

"Où étais-tu?"

* Où... j'étais?"

* Oui, dit-il. De quoi rêvais-tu? Tu t'agitais et tu as parlé, mais je n'ai pas compris."

Soudain, Kay se blottit contre lui. Il pouvait sentir battre son cœur.

"Tu as fait un cauchemar? dit-il, sincèrement inquiet.

* Oh, oui, mon Dieu. Serre-moi contre toi. Ne dis rien, serre-moi fort."

Ils restèrent longtemps ainsi. Le silence fut rompu par l'aboiement d'un chien, dans la rue. "Saloperie, dit Evan. Son maître devrait le boucler pour la nuit. Tu te sens mieux?"

Elle fit oui de la tête, mais ce n'était pas vrai. Elle se sentait glacée intérieurement, comme si une partie de son ,me était toujours dans la caverne qui s'était entrouverte pour elle lorsqu'elle avait sombré dans le sommeil. Elle se sentait faible, épuisée - la même impression, en fait, que celle éprouvée lors de sa rencontre avec Kathryn Drago. Arrête! Cela n'a pas de sens! C'est un cauchemar, rien de plus! Mais, pour la première fois, une partie de son cerveau se refusait à croire, et la terreur l'engloutit comme les eaux d'un barrage qui vient de céder.

"Je croyais que c'était moi, le spécialiste des cauchemars", dit Evan, qui se rendit compte aussitôt que sa plaisanterie était du plus mauvais effet.

Le visage de Kay s'assombrit. Il se tut et resta près d'elle. Il sentait toujours battre son cœur. quelque chose l'avait terrorisée, mais quoi? Il dit: "Tu veux en parler?"

* Pas encore, je t'en prie.

* D'accord, quand tu voudras." Il ne l'avait jamais vue aussi perturbée par un rêve, et cela l'inquiétait énormément. Elle avait toujours été si forte, si logique.

"Tu... tu m'as demandé où je me trouvais, dit Kay. Je crois que j'étais vraiment quelque part, mais c'était... très différent. C'est si étrange, je ne sais comment t'expliquer..." Elle s'arrêta de parler. Le chien aboya.

Aboya. Aboya. "Je me trouvais sur une sorte de champ de bataille. Il y avait des ca-davres, des épées, des boucliers. Les corps étaient...

mutilés, décapités." Elle frissonna, et il lui caressa la nuque pour la reconforter. "J'ai même... j'ai même tué un homme." Elle s'efforça de sourire, mais ses muscles ne lui obéirent pas. Son visage était comme paralysé. "Je lui ai tranché la tête. Mon Dieu, c'était si réel... Tout était réel.

* Ce n'est qu'un rêve, dit-il, il n'y a rien de réel là-dedans.

* Je pouvais sentir la chaleur du soleil. Mon corps était différent, ma voix était aussi. Je me souviens..." Elle repoussa vivement les draps pour regarder sa cuisse gauche.

"qu'est-ce qu'il y a?" dit Evan.

Sa cuisse était lisse, sans aucune marque, à l'exception de quelques grains de beauté au-dessus du genou. "Dans mon rêve, j'avais une affreuse cicatrice sur la jambe. Juste là." Elle toucha sa jambe. "C'était si réel, si réel! Et nous traquions des hommes pour les massacrer...

* Nous? qui y avait-il d'autre?

* Je ne sais plus. Mais ce dont je suis sûre, c'est qu'une partie de moi-même... voulait trouver ces hommes. Une partie de moi-même voulait les détruire, parce que je les haïssais comme je n'ai jamais haï quelqu'un. Pas seulement les tuer, mais les massacrer, les démembrer! C'est trop horrible, je ne veux plus en parler.

* Bon, bon, n'y pense plus. Allonge-toi. Là. Je vais éteindre la lumière, d'accord? Et on va se rendormir. C'était un rêve, rien de plus.

* C'est drôle, dit Kay, je t'ai si souvent dit cette phrase..."

Des fragments de ses propres rêves lui revinrent comme une masse de formes hideuses, mais il eut la force de les repousser. "J'éteins", dit-il. Ce qu'il fit. Kay se rapprocha de lui, effrayée par l'immensité de l'espace qui les séparait.

Dans McClain Terrace, le chien continuait d'aboyer, de plus en plus fort.

Et soudain, il s'arrêta.

"Je suis exaucé, dit Evan.

* C'était si réel! dit Kay, incapable de se débarrasser du souvenir de son rêve. Je sens encore le poids de la hache dans ma main! Les flancs du cheval entre mes cuisses!"

Evan ne bougea pas. "quoi?

* J'avais un cheval, dit-elle. Il était très grand, si fort...

* Un cheval?" murmura-t-il.

Elle le regarda parce qu'elle avait perçu dans sa voix quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Il avait les yeux ou-verts et fixait le plafond.

Les autres... ils étaient aussi à cheval? demanda finale-ment Evan. .

* Oui."

Il était silencieux.

"Pourquoi ce détail t'intéresse-t-il particulièrement? dit-elle.

* Pour rien. Tu savais que le Dr Drago élevait des che-vaux, n'est-ce pas?

* Oui.

* Alors, c'est simple. Cela explique ton rêve. Tu devais être très angoissée à l'idée de te rendre à sa réception, ou quelque chose comme ça.

Le Dr Drago faisait partie de ton rêve?"

Kay réfléchit un instant. "Non.

* En tout cas, ça explique la présence des chevaux." Il b,illa et se tourna vers la table de chevet. Le réveil indiquait quatre heures dix.

Très angoissée? se demanda Kay, le front plissé. Elle re-connaissait volontiers être un peu inquiète à l'idée de se rendre à cette soirée: il y aurait tant de gens inconnus. Et elle reverrait Kathryn Drago. C'était l'aura de puissance que dégageait cette femme qui la mettait mal à l'aise, voilà ce que se dit Kay. que ressent-on, quand on possède un tel pouvoir?

Est-ce que l'on exerce beaucoup d'influence sur les autres?

Elle se demanda à quoi ressemblait le mari du Dr Drago. Avait-il, lui aussi, une personnalité écrasante, ou était-il le contraire de sa femme, timide et retiré? Ce serait intéressant de le découvrir.

La terreur que lui avait inspirée son rêve avait disparu et elle put se rendormir. Evan n'avait pas remué depuis quelque temps, et Kay pensa qu'il dormait déjà. Elle se serra contre lui et laissa le sommeil l'emporter.

Mais, dans le noir, Evan avait toujours les yeux grands ouverts.

De temps à autre, ils bougeaient dans leurs orbites, comme s'ils cherchaient au plafond le moyen d'échapper à une cage hideuse.

Chapitre XVI

LA MAISON DU Dr DRAGO

Bien avant d'atteindre le mur qui marquait la limite de la propriété du Dr Drago, Kay et Evan purent voir les lumières se refléter dans le ciel nocturne. Le portail de fer forgé frappé de la lettre D était ouvert, et Evan s'engagea dans l'allée qui traversait les bois et conduisait à la maison. Des lanternes de papier multicolores étaient suspendues aux branches les plus basses des arbres tels de gros vers luisants. Après une courbe douce, la maison apparut.

Ses dimensions les étonnèrent. Ils n'en avaient vu que le toit, depuis la route, et cette vision avait été trompeuse: avec ses colonnes de pierre, la demeure rappelait à Evan quelque forteresse grecque ou romaine flanquée de tours à chaque angle. Il n'avait jamais rien vu de comparable, et la première chose qu'il pensa fut: combien cela avait-il pu coûter? Un million de dollars? deux millions? Plus encore? La lumière, jaillissant d'innombrables fenêtres, étincelait sur les nombreuses voitures en stationnement. Kay se demanda si elle avait eu raison d'accepter cette invitation. Il y aurait là des gens importants, de ces gens influents qui ne portent que de beaux costumes et ne parlent que d'actions et de parts de marché, de ces gens intelligents et ambitieux qui tiennent dans leurs mains une partie du sort du monde. Elle trouvait que ses cheveux étaient très mal coiffés, bien qu'elle y eût passé plus de temps que de coutume; le pantalon beige acheté la veille à Westbury Mall ne se mariait pas du tout avec son teint, même si Evan n'avait cessé de lui répéter qu'elle était sensationnelle; elle n'aurait pas d'atomes crochus avec ces gens et elle redoutait toutes sortes de mini-catastrophes: taches de transpiration sous les bras,

mauvaise haleine (sur la tablette de la salle de bains, le flacon d'élixir pour la bouche acquis trois jours plus tôt était déjà à moitié

vide), réflexions idiotes dans le seul but de faire de l'esprit.

Evan lui avait demandé de se calmer, affirmant que les in-vités n'allaient pas la manger, mais elle se refusait à le croire. Evan s'était offert une cravate assortie à son blazer bleu marine, un pantalon gris et une chemise bleu pâle. Il avait fait tout Westbury Mall pour en trouver une avec de petits chevrons gris sur fond bleu.

A la dernière minute, Kay avait bien cru devoir renoncer à l'invitation parce qu'ils n'avaient pas réussi à trouver de baby-sitter pour Laurie. Kay avait appelé Mme Demargeon pour lui demander si elle connaissait quelqu'une, une adolescente désireuse de gagner dix dollars, par exemple, mais Mme Demargeon avait insisté pour garder elle-même la petite fille.

Kay n'avait pas réussi à la dissuader. Allez, sortez et amusez-vous bien, lui avait dit Mme Demargeon. Laurie et moi, nous allons passer une bonne soirée.

Evan coupa le moteur. "Bon, dit-il en lui pressant la main, on y est."

Une longue allée bordée de haies impeccablement taillées conduisait à une porte d'entrée gigantesque. Evan prit Kay par l'épaule et actionna le lourd heurtoir de cuivre, puis attendit. Un brouhaha de conversations, de musique, de rires, parvenait jusqu'à eux. La porte s'ouvrit, une silhouette se détacha dans l'encadrement.

"Ah, vous voilà enfin! Je commençais à penser que vous ne viendriez pas. Je vous en prie..." La porte s'ouvrit davantage, et le personnage leur fit signe d'entrer.

Kay et Evan passèrent devant la femme pour pénétrer dans un hall haut de plafond, au sol recouvert de très belles dalles vertes et bleues. Evan vit des chandeliers allumés dans une succession de pièces, parmi les plantes vertes et un mobilier de choix. quelques invités bavardaient dans le hall, un verre à la main, mais la plupart des hôtes semblaient regroupés dans la partie arrière de la maison.

"Docteur Drago, dit Kay, j'aimerais vous présenter mon mari, Evan." Et Evan se tourna vers la femme.

Elle portait une tunique noire qui tombait jusqu'à terre et de lourds bracelets d'or; ses cheveux étaient tirés en arrière afin de bien dégager

son visage, et Evan plongeait, fasciné, dans le plus beau regard qu'il eût jamais vu. Les yeux de la femme le fixaient; puis elle lui sourit et lui tendit une main aux ongles rouges. "Kathryn Drago. Très heureuse de faire votre connaissance." Il lui prit la main et en sentit l'ossature impressionnante, mais il conserva le sourire. Kay se rendit alors pleinement compte de la stature du Dr Drago: ses épaules étaient carrées, presque autant que celles d'Evan, et elle paraissait mesurer deux bons centimètres de plus que lui. Le Dr Drago lâcha la main d'Evan qui ne put s'empêcher de se frotter les doigts.

"Je vais vous conduire au patio, dit Kathryn Drago en les entraînant dans un couloir dallé. Kay, vos cours se sont bien passés, cette semaine?

* Très bien", dit-elle. Le bruit des conversations se rapprochait.

"Ils ne vous ont pas encore rendue complètement chèvre?

* Je crois que j'y arriverai.

* Bien, dit l'autre femme, je suis certaine que tout ira très bien."

Evan avait remarqué quelque chose d'étrange. Il n'y avait pas de tableaux encadrés au mur; en revanche, les murs eux-mêmes et les plafonds étaient décorés de scènes aux couleurs vives, pastorales, ruines de temples grecs, troupeaux de chevaux. Il avait vu les yeux de Drago se poser sur sa cravate très brièvement, et elle lui avait souri. Mais il s'était également imaginé percevoir quelque chose de froid et d'énigmatique dans son sourire. Il la regarda marcher devant lui: c'était une très belle femme, indiscutablement. Mais ce n'était pas seulement sa beauté qui la rendait attirante: une sensualité étonnante se dissimulait sous son masque de froideur. quelque chose de tangible. Et Evan se crut un instant enveloppé

d'une brume musquée aux relents sexuels.

Il se rendit compte qu'il était excité, tous les sens en alerte.

"C'est une très belle maison, dit Kay à l'autre femme.

C'est votre mari qui l'a fait construire?"

Drago eut un rire sonore. "Mon mari? Non, je ne suis pas mariée. C'est moi-même qui en ai dessiné les plans."

Ils arrivèrent dans une vaste pièce dallée où se dressaient des colonnes

de marbre. Il y avait un bar, derrière lequel un serveur en frac préparait un cocktail. quelques couples très élégants gravitaient autour du bar, tels des satellites autour de leur planète mère. Ils remarquèrent à peine Kay et Evan quand ceux-ci sortirent du couloir, mais leurs regards se portèrent avec un respect infini sur le Dr Drago. Dans un coin, près d'une immense cheminée sculptée, un trio de musiciens, mandoline, guitare et flûte, jouait une mélodie de sonorité étrangère, grecque ou espagnole, se dit Evan. La musique semblait donner vie aux fresques murales. Des portes de verre ouvraient sur un patio où Evan découvrit une bonne quarantaine de personnes; tout autour du patio, des torches vacillaient sous l'effet de la brise, et leur lumière s'ajoutait à la lueur éthérée des lanternes pendues dans les arbres.

Drago leur indiqua le bar. "Un verre?" demanda-t-elle.

Evan secoua la tête, non, merci. Kay prit un gin-tonic. L'autre femme contempla la salle, puis son regard rencontra celui d'Evan. "quelle est votre profession, monsieur Reid?

* Je suis écrivain, dit-il.

* Il a déjà publié quelques nouvelles, dit Kay en prenant le gin-tonic que lui tendait le barman.

* Je vois." A nouveau, les yeux du Dr Drago se posèrent, un instant seulement, sur la cravate d'Evan. Il percevait toute la puissance de ce regard; enfin, il comprenait ce qu'avait voulu lui dire Kay. Il lui semblait que cette femme tentait de fouiller son esprit. Et qu'elle était sur le point d'y parvenir, car Evan eut brusquement envie de lui parler de son projet relatif au passé de Bethany's Sin. Il résista, cependant. Il imagina un instant voir danser dans les yeux du Dr Drago des flammes bleues et sombres, puis il cligna des yeux, malgré lui, et l'étrange illusion disparut. La musique lui paraissait plus bruyante, presque désagréable.

"Je n'ai appris que très récemment que vous étiez le maire de Bethany's Sin, dit Kay. Comment faites-vous pour assumer en même temps autant de responsabilités?

* Cela ne m'est pas très difficile, rassurez-vous, dit-elle, les yeux posés sur Kay, à présent. Ce village n'est pas très étendu, et je dois dire que ses habitants font tout pour m'assister dans ma tâche." Elle sourit. "Je délègue pratiquement quatre-vingt-dix-neuf pour cent de mes responsabilités.

* Et l'association historique? demanda Evan. Cela doit aussi vous prendre pas mal de temps, non?"

Elle tourna lentement la tête vers lui. Ses paupières paraissaient lourdes, comme si elle le considérait avec dédain. Son sourire était toujours là, mais il y avait en lui quelque chose de froid, de calculé. "Ah, dit-elle doucement, vous en savez déjà beaucoup sur mon compte."

Evan haussa les épaules. "Des informations recueillies çà et là, rien de plus."

Elle sourit. "Bien sûr, cela fait partie de votre profession, n'est-ce pas?

L'association... va très bien, merci.

* Je suis allé au musée il y a quelques jours, poursuivit Evan tout en guettant les réactions de son interlocutrice, mais il était fermé. En fait, ni Kay ni moi n'avons eu la possibilité de le visiter. Je m'intéresse beaucoup aux objets anciens.

* Vraiment? C'est très bien. L'histoire est une discipline fascinante. J'y consacre toute ma vie, en fait. D'ailleurs, que seraient le présent et le futur sans les fondations du passé?

* Tout à fait d'accord avec vous. Mais quels genres d'objets se trouvent au musée? De quelle période datent-ils?"

Elle plongea dans ses yeux pendant quelques secondes seulement, mais, pour Evan, cela dura une éternité. A nouveau il vit danser des flammes électriques. Il eut l'impression que des doigts invisibles enserraient son crâne. L'effarante intensité du regard de cette femme lui faisait mal, physiquement.

"Ce sont des objets très anciens mis au jour au cours de fouilles dont j'ai assuré la direction. C'était en 1965, sur le littoral sud de la mer Noire, un territoire relevant du gouvernement turc.

* Ah, vous êtes archéologue? J'avais cru comprendre que vous enseigniez l'histoire.

* C'est vrai, mais l'archéologie est ma grande passion.

C'est seulement quand j'ai cessé le travail de terrain que je me suis plongée dans l'histoire proprement dite." Elle se tourna vers Kay. "Vous voulez quelque chose?"

Kay hésita une seconde, puis répondit: "Oui, je veux bien." Elle tendit son verre à moitié plein afin qu'on le lui remplisse.

"Monsieur et madame Reid! s'écria quelqu'un derrière eux. Comme je suis heureuse de vous voir!"

Ils se retournèrent pour découvrir Mme Giles, qui portait une robe longue parcourue de fils d'or; derrière elle se tenait un homme brun de taille moyenne. "Voici mon mari", dit Mme Giles, qui faisait les présentations.

Evan tendit la main pour serrer celle de M. Giles, mais celui-ci lui offrit la gauche au lieu de la droite. Evan frissonna en constatant que la manche droite du costume était attachée par une épingle à nourrice à hauteur du coude. Cette manche l'hypnotisait littéralement, son cœur battait à tout rompre.

"Voici votre gin-tonic, dit Drago en tendant son verre à Kay. Je suppose que vous connaissez les Reid.

* Oui, dit Mme Giles.

* Servez-vous, je vous en prie, leur dit Drago. Si vous voulez bien m'excuser, je dois aller voir mes autres invités. Passez une bonne soirée." Elle s'éloigna vers le patio, laissant derrière elle cette senteur musquée qu'Evan avait déjà perçue en arrivant.

Kay et Marcia Giles parlèrent du village pendant quelques instants. Evan ne cessait d'observer David Giles. L'homme semblait mal à l'aise, les épaules affaissées comme s'il s'attendait à recevoir une volée de coups de b,ton.

Il paraissait ap-procher la cinquantaine, avec ses grands yeux bruns et son visage presque blême. Il fuyait toujours le regard d'Evan, comme s'il craignait quelque chose. Mais c'était sa manche droite, repliée, qui perturbait le plus celui-là. Il se rappela la silhouette manchote entrevue derrière les rideaux de la fe-nêtre, et sentit un doigt froid comme l'acier effleurer sa co-lonne vertébrale.

"Comment gagnez-vous votre vie?" demanda Evan.

Giles le regarda comme s'il n'avait pas entendu. "Pardon?"

* Votre travail. qu'est-ce que vous faites?

* Je... je vends des assurances pour la Paternelle de Pennsylvanie. Vous savez, la compagnie avec le grand para-pluie...

* Je connais, dit Evan avec un sourire, j'ai vu les pubs à la télévision.

Vous avez un cabinet au village?

* Non, je travaille chez moi." Il s'arrêta un instant, jeta un regard autour de lui. "Marcia m'a parlé de vous et de votre femme. Vous avez emménagé à McClain Terrace, c'est bien ça?

* C'est exact.

* C'est un coin charmant." Nouveau silence. "J'espère que vous trouvez le village à votre convenance.

* C'est un endroit intéressant, dit Evan. Naturellement, pour quelqu'un comme moi, tout endroit qui recèle un secret est intéressant." Il avait dit cela calmement, sans cesser de surveiller M. Giles, lequel n'afficha pas la moindre réaction.

"Un secret? dit Giles sur le ton plaisant. quel type de se-cret?

* J'effectue des recherches en vue d'écrire un article sur le village, expliqua Evan. Il semble que son nom recèle un se-cret. En tout cas, c'est drôlement difficile d'apprendre quoi que ce soit."

Mme Giles rit doucement. Elle me fait penser à un insecte, se dit Evan, avec son air rusé et agressif. Une mante religieuse, oui, c'est ça. "J'en suis désolée, dit-elle. Si je peux vous aider en quoi que ce soit... Dans les années cinquante, il n'y avait rien ici en dehors de quelques baraques et d'un bazar. Il y avait cependant un résident d'importance: il s'appelait George Bethany et il s'occupait de... d'un... enfin, disons, que c'était un homme d'affaires qui s'intéressait beaucoup aux dames. Au point de leur demander de travailler pour lui.

Vous comprenez?"

Evan leva un sourcil. "Un proxénète?

* Je le crains, oui. Ses femmes avaient affaire aux fermiers et aux b'cherons de la région de Johnstown, jusqu'au jour où la police l'a chassé

hors de l'Etat- quelqu'un - qui, je n'en sais rien - a forgé ce nom, Bethany's Sin, " le péché de Bethany ", en son honneur. La plaisanterie

est plutôt douteuse, mais le nom est resté et nous nous y sommes habitués depuis le temps."

Evan haussa les épaules. "Pourquoi en changer? C'est plu-tôt intéressant, non?

* C'est bien loin de l'image que nous voulons donner au reste de l'Etat."

Elle lui adressa son sourire de mante reli-gieuse. "Et nous n'aimerions certainement pas que toute la Pennsylvanie soit mise au courant.

* Ce n'est rien de plus qu'une idée que j'avais eue, dit Kay sur la défensive.

* C'est moi qui l'ai eue", rectifia Evan. Il se tourna à nou-veau vers Mme Giles. "Comment avez-vous appris tout cela?

* Je travaille dans l'immobilier. Je cherchais des documents à Johnstown quand je suis tombée par hasard sur les comptes de cet individu. Ils sont remisés dans la cave de la mairie de Johnstown. Enfin, ils l'étaient il y a trois, non, quatre ans. Maintenant...

* Il faudra que j'y jette un coup d'oeil.

* Eh bien, bonne chance", dit Mme Giles. Elle effleura des doigts le moignon de son mari, puis se mit à le caresser fran-chement. "Je dois toutefois vous dire que j'espère ne jamais lire votre article. Je crains que les gens d'ici ne soient pas aussi ouverts que vous le pensiez."

qu'est-ce que cela signifie? pensa Evan. que Kay et moi allons passer au goudron et aux plumes avant d'être chassés du village? que nous allons être rejetés par la communauté? quel que f't le ch,timent encouru, la menace était certaine. Intéressant. Evan prit Kay par la main. "Je crois que nous al-lons rejoindre les autres. Ce fut un plaisir de vous revoir. A bientôt, j'espère." Il adressa un signe de tête à David Giles et découvrit dans le regard de cet homme une noirceur étonnan-te, insondable. Ce regard aussi vide, il l'avait déjà rencontré auparavant. Il scruta sa mémoire. Mais oui, bien s'°r. Chez Harris Demargeon. Et aussi chez les hommes qui croupis-saient dans les cages de bambou des Viêts. que pouvaient-ils donc avoir en commun?

Evan entraîna Kay vers le patio. "qu'est-ce qu'il y a? lui demanda-t-elle.

Tu as l'air bizarre.

* Vraiment?

* Oui, tu as l'air préoccupé. Et puis, tu n'as pas été très poli avec Mme Giles.

* Je ne m'en suis pas rendu compte, dit-il. Si c'est le cas, je m'en excuse.

* Et tu n'as pas quitté des yeux le bras de son mari comme si tu n'avais jamais vu d'amputé.

* Pourtant, si", dit-il calmement.

Elle le regarda sans bien comprendre. Il avait l'air plus sombre, et elle détourna vivement les yeux pour ne pas entre-voir les monstruosité qui ne manqueraient pas d'éclater comme des bulles à la surface de sa mémoire. Pas ici! le supplia-t-elle mentalement. Pour l'amour du ciel, non, pas ici!

Il la prit par la taille. ",Ca va, dit-il comme s'il sentait la terreur s'épanouir en elle. Je t'assure." C'était un mensonge. Les rouages de son esprit s'étaient mis en branle, suscitant de vagues prémonitions, des sentiments qu'il était incapable de rejeter. Il ne faut pas qu'elle me voie, il faut que je me maîtrise.

Et, soudain, un autre couple émergea de la foule et s'avança vers eux.

L'homme était plus petit et plus trapu qu'Evan, un peu plus ,gé peut-être, avec des cheveux bruns tirant sur le gris un peu trop longs et des yeux bleus très vifs. Une pipe en bruyère était coincée entre ses dents, mais elle ne paraissait pas allumée. A côté de lui se tenait une petite femme assez jolie, aux cheveux couleur de miel et aux grands yeux verts. D'une certaine façon, ils étaient parfaitement assortis l'un à l'autre, bien qu'Evan pût constater immédiatement que tout les opposait: lui, grégaire et franc, elle, plus sensible et réservée.

"On ne se connaît pas? dit l'homme en s'adressant à Kay.

* Je ne pense pas...

* Si, vous êtes le nouveau prof de maths de George Ross!"

Elle hocha la tête et se dit que son visage lui paraissait vaguement familier. La vue de sa pipe lui raviva la mémoire. "Bien s'r! C'est vous qui avez perdu vos pièces dans le dis-tributeur de Coca. Vous enseignez...

* Les classiques, dit-il en souriant avant de tendre la main à

Evan. Je m'appelle Doug Blackburn, et voici ma femme, Christie." Evan lui serra la main avant de se présenter, Kay et lui-même. "On ne m'a toujours pas rendu mon argent, dit-il à Kay. Tout leur est bon.

Vous avez déjà

déjeuné à la café-téria? Non, alors, laissez-moi vous donner un conseil: n'y allez jamais sans votre médecin traitant et assurez-vous qu'il a tout le matériel pour vous faire un lavage d'estomac!" Ils rirent, et l'homme désigna du menton les autres invités. "Il y a du monde, mais nous ne connaissons pratiquement person-ne." Il prit sa femme par le bras. "O

habitez-vous?

* A Bethany's Sin, dit Evan.

* On passe parfois par là, dit Christie. C'est vraiment très beau.

* Vous vivez par ici? leur demanda Kay.

* A Whittington, dit Blackburn. C'est sinistre, les bou-tiques ferment à cinq heures." Il s'arrêta de parler pour allu-mer sa pipe. "Alors, vous êtes contente de vos étudiants?

* Je m'y fais, dit Kay. Si je tiens jusqu'à ao°t, tout ira bien.

* Espérons que nous tiendrons tous jusqu'à ao°t. Ceux de mon cours de huit heures me rendent complètement dingue. Ils ne font jamais aucune recherche en bibliothèque, ils sont incapables de répondre à mes questions. Ils ne reconnaîtraient pas une gorgone si Méduse en personne leur apparaissait. Je devrais tous les recalser." Il gratta une autre allumette et l'ap-procha du fourneau de sa pipe.

"La mythologie, dit Evan, c'est l'une de vos matières?

* Exact. La mythologie, l'histoire romaine, le latin, le grec. Cela vous intéresse?

* D'une certaine façon, oui. J'ai vu une gravure à la biblio-thèque de Bethany's Sin, elle représente une femme avec un arc et des flèches, elle est dans une forêt. C'est une sorte de déesse grecque, et je me demandais...

* Il s'agit d'Artémis, dit Blackburn. Mais on lui donne par-fois d'autres noms: Diane, Cybèle, Déméter.

* Ah, et elle est la déesse de quoi?"

Blackburn sourit et haussa les épaules. "Un peu de tout. Les Grecs avaient tendance à compliquer les choses, vous savez, y compris les

pouvoirs qu'ils attribuaient à leurs propres divinités. Artémis était la déesse et la protectrice des femmes, elle prenait soin des récoltes, c'était aussi la déesse de la lune. Mais on la qualifie le plus souvent de chasserresse.

* La... Chasserresse?" dit doucement Evan.

Kay le prit par le bras. "De quoi parlez-vous? demanda-t-elle. Je ne savais pas que tu t'intéressais tant à la mythologie.

* C'est très récent.

* Alors, vous avez probablement bavardé avec Kathryn Drago, dit Blackburn. Elle m'a souvent étonné. Cela ne m'étonne d'ailleurs pas que vous vous intéressiez à Artémis puisque vous habitez Bethany's Sin.

* Je ne comprends pas, dit Evan après plusieurs secondes.

* Le musée de Bethany's Sin! dit Blackburn. Artémis était la déesse de...

* Ah, vous êtes là, dit quelqu'un en prenant Evan par le bras, je vous cherchais partout." Le Dr Drago adressa un signe de tête aux époux Blackburn. Elle tenait un verre en cristal rempli d'un vin très sombre.

"Docteur Blackburn, je vois que vous avez fait la connaissance des Reid.

* Oui, et nous parlions d'une chose qui devrait vous intéresser, dit Blackburn avec désinvolture. M. Reid m'interrogeait à propos de la déesse Artémis. Je suppose que vous ne lui avez pas encore fait visiter le musée."

Il avait un petit sourire.

Le Dr Drago demeura un instant silencieuse. Elle faisait tourner le vin dans son verre. Evan percevait la tension qui s'installait entre elle et l'autre professeur, et il savait que Kay l'avait également perçue. "Vous vous moquez de moi, dit-elle calmement. Je ne suis pas certaine d'apprécier."

Blackburn se tenait parfaitement immobile, comme rivé au mur. Peut-être éprouvait-il la même chose qu'Evan, peut-être sentait-il chez cette femme la présence de quelque chose de dangereux et susceptible de surgir inopinément.

"Vos opinions personnelles vous regardent, naturellement, reprit la femme sur le même ton. Mais quand vous choisissez de les rendre publiques, dans ma propre maison, vous avan-chez en terrain miné. Docteur Blackburn, pour un intellectuel, je vous trouve curieusement... myope. Peut-être, cet automne, aurons-nous la possibilité d'entreprendre ce débat.

* J'ai le sentiment que le débat est déjà ouvert", dit Blackburn. D'un air gêné, il regarda les invités qui commen-çaient à faire cercle autour d'eux.

Drago sourit. Ses yeux ressemblaient à des éclats de verre bleuté o

brillait une flamme d'une surprenante vivacité. Il ne s'en dégageait cependant aucune chaleur, rien qu'un froid paralysant. "Je vous anéantirai, dit-elle. Restez sur vos posi-tions, et je m'en tiendrai à mes preuves.

* Vos preuves?" Blackburn secoua la tête d'un air incrédu-le. "quelles preuves? Les morceaux de pierre et les armes que vous avez mis sous verre dans votre musée? Parlons-en!"

Plusieurs personnes s'étaient regroupées, attirées par cet homme et cette femme qui se comportaient tels des combat-tants. Kay se prit à contempler la tête de Blackburn comme si elle pouvait en voir le cr,ne.

"Je détiens la vérité, dit Drago.

* Non. Ce ne sont que des mythes. Et des rêves."

Drago se pencha vers l'homme. Elle le tenait par le bras, et Evan eut l'impression que ses doigts le serraient avec force. "Dans une grotte près de la mer Noire", dit-elle doucement, bien que chacun p'ôt l'entendre, sa voix ayant, pris des accents graves et menaçants, "j'ai découvert ce que j'ai cherché toute ma vie durant. Il ne s'agit pas de mythes ou de rêves, mais bien de réalité. J'ai touché les parois glaces de ce tombeau, docteur Blackburn. Et je ne permettrai à personne de se moquer de ce que je sais être la vérité."

Il semblait à Evan que le cercle des curieux avait encore pris de l'ampleur. quand il leva les yeux, il constata que, étrangement, il n'y avait que des femmes.

"Je ne me moque pas de ce que vous croyez, insista Blackburn, tandis que sa femme le tirait par la manche, et vos fouilles ont eu une importance capitale, chacun le recon-naîtra volontiers. Mais le

professeur de lettres classiques que je suis vous dit que vous n'avez aucune base solide sur quoi...

* Aucune base!" La femme avait un ton incisif, amer. Evan la sentait en proie aux plus vives émotions. "Depuis plus de dix ans, je m'efforce d'étayer mes hypothèses. Je suis retour-née plusieurs fois en Grèce et en Turquie afin de remonter aux sources

* Et de ne rien trouver. Il n'y a pas de preuves formelles, admettez-le."

Evan frissonna. Il ne savait absolument pas de quoi parlaient cet homme et cette femme, mais il éprouvait une terreur profonde, une panique soudaine et inexplicable. Les musiciens jouaient toujours, mais leur musique semblait incroyablement lointaine, à des années-lumière d'ici. Le groupe de femmes qui s'était formé par simple curiosité avait à présent quelque chose de menaçant. A ses côtés, Kay tremblait. Le Dr Drago l'attrapa le bras de Blackburn. Evan était certain qu'elle y avait laissé des marques.

"Vous n'êtes qu'un imbécile, dit-elle à celui qui se tenait devant elle.

Tous les hommes ont fermé les yeux devant la vérité que j'ai mise à nu, ils ne savent pas à quel point cela peut être dangereux.

* Dangereux? dit Blackburn avec un semblant de sourire.

En quoi?"

Evan regarda le cercle de femmes. Il en avait déjà vu certaines, au village; il y en avait d'autres qu'il ne connaissait pas. Leurs visages à

toutes reflétaient une curieuse expression, celle de la haine, à l'état pur. Leurs yeux s'étaient assombris. Il se tourna vers Kay et constata qu'elle fixait la nuque de Blackburn avec la même intensité que toutes ces femmes. Il saisit le regard d'un homme, de l'autre côté du patio, mais ce dernier baissa les yeux, visiblement gêné. Et soudain, Evan eut peur de faire le moindre geste, comme s'il se trouvait au milieu d'une horde d'animaux féroces.

Kay était comme paralysée, le cerveau et les réactions engourdis. Elle eût voulu parler à Evan, mais s'en sentait incapable. La peur l'envahissait, et elle se rendit compte qu'elle ne se maîtrisait plus. C'était comme si quelqu'un était entré dans sa peau, comme si des doigts étrangers étreignaient son corps. Elle aurait voulu crier. Impossible. Ses yeux - les siens propres ou ceux de quelqu'un d'autre? - évaluaient la taille du crâne du Dr Blackburn. L'épaisseur de son cou.

Et, l'instant suivant, elle se rendit compte qu'elle - ou la créature qui vivait en elle - caressait l'idée de meurtre.

Sa main droite s'éleva lentement.

Elle se tendit. Lentement.

Evan la regardait, incapable de parler.

Et, soudain, le Dr Drago tendit à son tour la main vers le Dr Blackburn. La lueur des torches joua avec le cristal de son verre. Ses longs doigts se crispèrent et il y eut un craque-ment sonore qui fit sursauter Blackburn.

"Seigneur!" fit-il dans un souffle.

La main de Kay se trouvait à hauteur de son cou. Elle sen-tait la rage qui l'habitait échapper à tout contrôle et cracher des étincelles comme un c

,ble électrique mis à nu. Dans la scène qu'elle entrevoyait dans son esprit, sa main se refermait sur la nuque de l'homme et serrait, serrait jusqu'à ce que l'on entende les os craquer et que la cervelle se répande à

terre. Toutefois, avec le geste de Drago, la force née en elle parut perdre de sa vigueur, et elle se rappela peu à peu o' elle se trouvait -

c'est la réception du Dr Drago - et qui elle était - Kay Reid, je m'appelle Kay Reid. Doucement, elle abaissa la main et regarda sa paume constellée de gouttes de sueur.

Le Dr Drago ouvrit la main et laissa tomber son verre sur les dalles. Du vin avait souillé sa robe et coulé entre ses seins comme des gouttes de sang. Un liquide sombre s'écoulait du bout de ses doigts, et Evan put voir sa main coupée, parsemée de fragments de verre.

"Seigneur, répéta l'homme qui ne pouvait détacher ses yeux du Dr Drago, vous vous êtes blessée."

L'expression de la femme n'avait nullement changé. Elle souriait à demi, bien que ses yeux fussent toujours durs. "Je crains... que les discussions de cette nature ne me fassent perdre mon sang-froid. Veuillez me pardonner."

Blackburn demeura un instant immobile, puis il prit conscience du

cercle de femmes qui s'était formé autour d'eux. Il se sentait comme un animal piégé.

Evan avait, pour sa part, remarqué un nouveau changement. Le visage des femmes semblait à présent apaisé et ne reflétait plus la haine que le Dr Drago éprouvait pour Blackburn. Mme Giles s'ap-procha du maire et la prit par le bras. "Je vous en prie, dit-elle, je vais vous mettre un pansement.

* Non", dit Drago en retirant son bras. Du sang tomba à terre.

"Nous... nous ferions mieux de partir, je crois", dit Blackburn. Il tenait la main de sa femme, laquelle acquiesça, encore sur le coup de ce qui venait de se passer. "Je suis dé-solé de... enfin, je ne voulais pas...

* Ce n'est rien, dit la femme.

* Eh bien, fit-il en lançant un nouveau regard à Evan, je... je vous remercie de nous avoir invités. Merci beaucoup.

* Marcia, dit le Dr Drago, vous voulez bien raccompagner M. et Mme Blackburn?

* Au revoir. Heureux d'avoir fait votre connaissance", dit Blackburn à Kay et à Evan. Puis sa femme et lui se dirigèrent vers la porte, précédés par Marcia.

Le cercle des femmes s'était dissous. La lumière jouait sur les verres.

quelqu'un rit dans le patio. Les conversations al-laient bon train. Drago leva la main et parut examiner ses blessures. Une autre femme - une blonde très mince qu'Evan pensait avoir déjà vue au bazar du village - lui apporta une serviette imbibée d'eau. Drago ôta les petits éclats de verre. "Je suis ridicule, dit-elle. Ce type m'a mise hors de moi.

* A cause de quoi? lui demanda Evan.

* De sa stupidité, dit Drago en lui adressant un sourire. De ses craintes.

Mais, heureusement, cela ne g,chera pas ma soi-rée. Je ne veux plus parler de cela. Kay, il y a d'autres per-sonnes à qui j'aimerais vous présenter.

Evan, vous voulez bien nous excuser?

* Certainement." Il hocha la tête, puis dit à Kay: "Ca va?"

Elle fit signe que oui.

"Nous n'en avons que pour quelques minutes. Il y a ici d'autres professeurs que Kay devrait connaître." Elle prit Kay par le bras de sa main valide.

"Venez", dit-elle, et elles disparurent dans le patio.

Evan avait envie d'un verre. quelque chose de fort. Du scotch, peut-être.

Il revint au bar et en demanda un. Il se rendit compte que son poulx était très rapide. Ce qui venait de se dérouler sous ses yeux ressemblait à un rêve inquiétant. qu'était-il arrivé à Kay? que se préparait-elle à faire?

Son regard de haine glacé lui perforait toujours le coeur. Je ne l'ai jamais vue ainsi auparavant. Elle avait l'air sauvage et... cruel. Il secoua la tête et but son scotch.

Ses yeux se posèrent sur les sculptures de la grande chemi-née.

Elles représentaient des guerriers en armure qui cheveau-chaient d'imposantes montures. Certains avaient des haches, d'autres des lances, d'autres encore des arcs et des carquois.

Il se dirigea vers la cheminée.

Puis il s'arrêta.

La musique jouait toujours. Un rire retentit derrière lui.

Une voix féminine, légère, aiguë, libre.

Mais il ne l'entendit pas.

Parce qu'il venait de constater que les guerriers sculptés étaient en fait des femmes.

Chapitre XVII

APRES LA SOIREE

Sur le chemin du retour, Evan demanda à Kay ce qui n'al-lait pas.

"qu'est-ce que tu veux dire? répliqua-t-elle. Tout va très bien.

* Non. J'ai remarqué ta façon d'observer Blackburn, je t'ai vue tendre la main vers lui. que voulais-tu faire?"

Elle demeura longtemps sans répondre. Les phares cre-vaient l'obscurité.

Elle soupira. Comment lui faire com-prendre ce qu'elle avait éprouvé?

Comment le lui expliquer? Et comment se l'expliquer à elle-même?

"Je suis fatiguée, dit-elle. Je ne savais pas qu'il y aurait au-tant de monde.

* Kay, dit calmement Evan, tu me dissimules tes senti-ments. Je veux savoir, parce que c'est important."

Elle lui adressa un coup d'oeil rapide avant de baisser les yeux.

"Important? En quoi?

* Récemment, tu m'as parlé d'un cauchemar o` tu... tuais un homme. Tu te souviens? Tu étais sur un champ de bataille tu avais un cheval et une hache...

* Oui, dit-elle d'une voix faible.

* Depuis, je t'ai entendue à plusieurs reprises gémir dans ton sommeil. Tu ne t'es pas réveillée et je ne t'ai pas interro-gée, mais je veux savoir maintenant: est-ce que tu faisais le même genre de cauchemar?

* Je n'en sais rien", répondit-elle, tout en se rendant comp-te qu'elle avait parlé trop vite. Menteuse. Menteuse. Menteuse. Il y avait eu d'autres cauchemars, mais elle ne s'en souvenait que de manière fragmentaire. Le dernier en date avait été particulièrement pénible. A coups de lance et de hache, elle avait affronté des hordes de guerriers en armure, à la barbe noire. Elle n'était pas seule à se battre, les autres femmes frappaient de toutes parts avec leurs haches, tran-chant des chairs, tronçonnant des os ou écrasant des cr,nes, et elle les avait entendues pousser leur cri de guerre, un cri ef-froyable, d'une puissance inconcevable. Les guerriers avaient été momentanément repoussés, laissant derrière eux des mon-ceaux de cadavres, puis ils avaient à nouveau déferlé

des montagnes. A ce moment, elle avait voulu se réveiller, échap-per à

ce cauchemar, mais elle semblait s'y engluer: il lui fal-lait mener à bout ce carnage impitoyable, comme s'il faisait vraiment partie de ses souvenirs.

Elle se souvenait d'avoir brandi sa hache et, dans un hurlement de fureur et de haine, d'avoir tranché impitoyablement l'épaule d'un combattant. Et puis, les ténèbres, les bruits et les clameurs de la bataille qui s'atténuent, le noir qui englobe tout. Elle savait qu'elle avait échappé, une fois de plus, à ce terrible destin et priait pour ne pas avoir à

revivre ce cauchemar.

"Tu as rêvé ou pas?" demanda Evan. Ils traversaient le vil-lage et approchaient de Blair Street.

"Oui, admit-elle finalement, plusieurs fois."

Il s'apaisa. Ils s'engagèrent dans McClain. Il y avait de la lumière dans leur maison et dans celle des Demargeon. "Tu sais de quoi Blackburn et le Dr Drago parlaient ce soir?

* Non, répondit-elle.

* Moi non plus, mais je l'apprendrai. J'appellerai Black-burn dès demain.

* Pourquoi? fit Kay. Cela ne te regarde pas.

* C'est possible, mais il se passe des choses auxquelles je ne comprends rien. Et ç'a un rapport avec...

* Evan, je t'en prie..."

Il s'engagea dans l'allée, coupa le contact et éteignit les phares. "«a rapport avec ce satané musée, reprit-il, et avec Bethany's Sin proprement dit.

* Evan..."

Il la prit par les épaules pour la regarder droit dans les yeux. "Ecoute-moi! dit-il, plus durement qu'il ne l'aurait voulu. Ce soir, à la réception, quand les femmes ont com-mencé à faire cercle autour de Blackburn comme des loups autour d'un mouton, j'ai vu la haine briller dans leurs yeux comme je ne l'avais jamais vue auparavant. Comme si elles...

oui, comme si elles voulaient protéger Kathryn Drago. Et si elles avaient pu mettre en pièces ce malheureux, crois-moi, elles ne s'en seraient pas privées!

* Evan! Tu ne sais plus ce que tu dis! C'est complètement ridicule!

* J'ai senti la haine monter en elle, dit Evan, qui tentait de maîtriser ses propres émotions. Et je l'ai également sentie en toi.

* quoi? fit-elle. De la haine? Mais je n'en veux à personne!

* Tu voulais t'en prendre à lui, ne le nie pas! Tu as tendu la main vers lui, et Dieu seul sait ce que tu avais en tête à ce moment-là!

* Seigneur!" dit Kay. La colère bouillonnait en elle, et elle savait qu'elle faisait tout son possible pour réprimer cet accès de violence qu'Evan avait su déceler. Elle posa la main sur la poignée de la portière.

"Je ne veux plus entendre parler de tes rêves."

Il descendit de voiture et la suivit vers la maison. "Je rêve peut-être, mais ce que je vois est autre chose. Et, justement, j'ai vu se dérouler quelque chose... auquel je n'ai rien com-pris.

* C'est ton imagination! lui lança-t-elle en plein visage.

* Mon imagination, toujours mon imagination! Evan avait la voix brisée.

"Tais-toi, je t'en prie, Mme Demargeon est..."

* Je m'en fous!" Ils se regardèrent un instant sans mot dire. Evan se passa la main sur le visage. Le regard de Kathryn Drago hantait sa mémoire. Il parvint toutefois à se ressaisir. "Excuse-moi, dit-il, je ne voulais pas crier. Mais je t'assure que ce que j'éprouve à présent, ce que je vois, ce n'est pas le fruit de mon imagination!" Il se débattait avec le trousseau de clefs et elle attendit qu'il ouvre la porte.

Il allait glisser la clef dans la serrure quand la porte s'ouvrit. Mme Demargeon apparut, les yeux un peu gonflés comme quelqu'un qui vient de se réveiller. "Oh, dit-elle, c'est vous. J'avais entendu du bruit." La main devant la bouche, elle réprima un b,illement. "C'était comment, cette soirée?

* Bien", dit Kay en entrant. Evan la suivit et referma la porte. Dans le

living, le canapé était comme creusé, là où Mme Demargeon s'était assise, et plusieurs exemplaires de Redbook ou de House Beautiful traînaient sur la table basse. Une tasse de café, un paquet de chips ouvert, des livres et des jouets appartenant à Laurie étaient éparpillés dans la pièce.

"Oh, dit Mme Demargeon en se frottant les yeux, je crois que je me suis endormie.

* Laurie est couchée? demanda Kay.

* Oui, je l'ai mise au lit à huit heures et demie.

* J'espère qu'elle a été sage.

* Adorable. Nous avons un peu lu et regardé la télévision."

Elle s'adressa plus directement à Evan. "J'espère que vous avez passé une bonne soirée.

* Il y avait beaucoup de monde, dit-il en se passant la main dans les cheveux. Des professeurs de George Ross, pour la plupart. Bon sang, je suis vanné!

* Vous voulez un sandwich? demanda Kay à Mme

Demargeon. quelque chose à boire?

* Oh non, j'ai déjà bu trop de café." Elle consulta sa montre. "Je crois que je vais rentrer."

Kay bavarda un peu avec Mme Demargeon, et Evan monta péniblement les marches de l'escalier. Dans sa chambre, il ôta sa veste et sa cravate. La nuit serait épouvantable, il le savait déjà. Son lit l'attendait, lieu maudit où les rêves les plus horribles et les souvenirs les plus tordus venaient, comme des araignées, envahir sa mémoire. Sa mémoire. Celle de Kay aussi, peut-être. Plusieurs semaines auparavant, il avait bien senti qu'une force terrible rôdait dans Bethany's Sin. Cette présence incompréhensible s'emparait peu à peu de lui. La force brutale semblait se rapprocher de lui un peu plus chaque jour. Et de Kay? Se manifestait-elle dans ses rêves comme dans les siens propres? Il déboutonna sa chemise, et perçut alors un murmure de voix au rez-de-chaussée. C'était Mme Demargeon. Il enleva sa chemise et alla voir Laurie.

La lumière du palier éclaira doucement la petite fille em-mitouflée

dans ses draps. Evan la contempla. Ses beaux cheveux blonds étaient déployés comme un éventail. Il s'assit au bord du lit, tout doucement pour ne pas la réveiller, et lui toucha la joue. Elle sourit dans son sommeil. Il sentit une chaude lueur naître en lui et chasser les fantômes de la nuit. "Ma princesse", murmura-t-il en lui caressant la joue.

quelque chose était posé sur le lit à côté de la petite fille. Il lui fallut un moment pour comprendre de quoi il s'agissait. Il put alors se saisir de l'objet et se lever avec lenteur. Un jouet. Rien de plus. Ce n'était qu'un jouet. Un petit arc bleu vif avec une corde blanche. Un achat effectué dans un quel-conque bazar. Du plastique. Son coeur fit un bond.

Sur la table de nuit, à côté d'un Snoopy faisant office de lampe de chevet, il y avait d'autres objets, plus petits. Trois petites flèches terminées par des ventouses. Et à terre, à ses pieds, une cible en carton dont les cercles concentriques portaient les chiffres 100, 200, 300, 400 et 500. Il empoigna fermement l'arc, s'éloigna du lit et se retrouva dans l'escalier, comme attiré par la voix de Mme Demargeon.

"... quand vous voudrez, disait Mme Demargeon. Vraiment. J'adore les enfants et Laurie est toute mignonne. La prochaine fois que vous..." Elle s'arrêta brusquement de parler en voyant Evan apparaître derrière Kay, torse nu. Kay se tourna vers lui.

"Evan?" dit-elle doucement. Ses yeux se posaient alternativement sur son torse barré de cicatrices et son visage halluciné.

Evan tendit l'arc. "qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il. D'où cela vient-il?"

Mme Demargeon s'efforça de sourire, n'y parvint pas et s'adressa à Kay.

"Je... eh bien, nous sommes allées à Westbury Mall sur le coup de huit heures. On a mangé une glace et on est entrées dans le magasin de jouets.

Elle a vu la panoplie de tireur à l'arc et elle a dit qu'elle aimerait bien l'avoir, alors...

* Alors vous la lui avez offerte, dit-il calmement.

* Oui. Oh, ce n'est pas grand-chose." Elle découvrit ses cicatrices, et Evan vit ses yeux briller.

"Je ne veux pas de ça chez moi, dit-il en s'efforçant de demeurer posé.

* Evan! lança Kay. Mais c'est un cadeau pour Laurie!"

Il secoua la tête. "Je m'en fiche. Tenez, remportez ça."

Mme Demargeon fit un pas en arrière. Elle ne pouvait détacher son regard des cicatrices d'Evan. "Je ne voulais pas... Ce n'est qu'un jouet, vous savez.

* Oui, ce n'est qu'un jouet, dit à son tour Kay.

* Non, c'est plus que ça. Je vous en prie, madame

Demargeon, reprenez-le.

* Je ne vois pas pourquoi vous vous mettez dans cet état.

* Reprenez-le, je vous dis!" Il brandit l'arc, et Kay lui saisit le poignet. La colère illuminait ses yeux.

Mme Demargeon ne prit pas l'arc. Elle dit: "Je ne voulais pas créer de problèmes. Ce n'est qu'un jouet." Elle recula davantage, les yeux toujours rivés sur les cicatrices d'Evan, comme si elle les caressait. "Laissez-le-lui", dit-elle d'une voix plus grave. Plus tendue. "Gardez-le. Il faut...

il faut..." Elle partit en courant, et tous deux restèrent sur place jusqu'au moment où ils entendirent se refermer la porte de la maison des Demargeon.

"Evan! dit Kay. qu'est-ce qui t'a pris..." Elle s'arrêta de parler et le regarda fixement.

Il avait commencé à tordre l'arc entre ses doigts. Le plastique blanchit, puis craqua. L'arc se cassa en deux, et il jeta les morceaux dans la rue.

"Je ne veux pas de ça chez moi!" dit-il à nouveau, sur un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Le rouge aux joues, elle grimpa l'escalier quatre à quatre.

Il entendit claquer la porte de la chambre.

Il frappa le mur du poing. Bon Dieu! qu'est-ce qui m'arrive? Je deviens dingue ou quoi? Sur le trottoir gisait l'arc brisé, avec sa corde

dérisoire. Il referma la porte et mit le verrou. Un jouet d'enfant, ce n'était rien de plus. Non. Non. Un jouet. Non. Parce que rien n'était simple à Bethany's Sin. Tout y était complexe, secret, relié par une force obscure qui venait le narguer jusque sous ses fenêtres. Coïncidence?

Imagination? En découvrant l'arc miniature, il avait immédiatement pensé à

la gravure représentant Artémis, avec son arc et son carquois, ainsi qu'aux combattantes sculptées sur la cheminée du Dr Drago, porteuses d'arcs et de flèches pour certaines. Coïncidence, vraiment? Ou y avait-il quelque force sauvage, étrange et impitoyable qui, issue du cœur même de Bethany's Sin, rampait sournoisement vers lui, vers Kay... et vers Laurie?

Bon Dieu, il faut que je visite ce musée et que je me rende compte par moi-même, se dit-il, les poings serrés. Mais pas ce soir. Ce soir, je dois me reposer. Et réfléchir.

Peu après, Evan monta l'escalier pour gagner sa chambre. Une chambre où

Kay rêvait par instants de massacres sanglants.

Chapitre XVIII

DERRIÈRE LA PORTE DU MUSÉE

Le dimanche, Laurie se mit à pleurer en apprenant que son père avait accidentellement cassé son nouveau jouet. Ne t'en fais pas, lui dit Kay, je t'en achèterai un autre.

Evan demanda aux renseignements le numéro de Doug Blackburn et ce son numéro. Pas de réponse. Il passa le reste de la journée au sous-sol à

essayer de travailler à une nouvel-le. La corbeille à papier débordait de feuilles froissées.

Kay dormit mal cette nuit-là. Allongé à côté d'elle, Evan l'entendit gémir; il lui prit la main et constata qu'elle était glacée. Vers minuit, il essaya de la réveiller parce qu'elle avait crié, mais il n'y parvint pas en la secouant, en l'appelant par son nom ou même en lui tamponnant les tempes avec un gant humide. Elle avait le front couvert de sueur. Finalement, elle se calma, et Evan put se rendormir.

Le lundi matin, à neuf heures, il se rendit dans Cowlington Street. Il faisait lourd et il transpirait déjà. Un instant, il contempla les formes austères du musée, puis se résolut à tra-verser la rue et à se diriger vers la grande porte de chêne. Son sang bouillonnait dans ses veines. Il posa la main sur la poignée et l'actionna. Fermée. Il frappa à coups redoublés contre le panneau de bois.

Un mouvement derrière la porte. Un bruit de pas. Un si-lence. Puis un verrou que l'on ôte.

La porte s'entrouvrit lentement.

"Bonjour!" lui dit assez joyeusement une femme d'ge m^or, aux traits marqués. Elle portait élégamment un ensemble bleu marine. Elle ouvrit toute grande la porte pour le laisser entrer. "Je vous en prie."

Il entra donc. Il y avait un couloir avec des vitrines, un bu-reau sur lequel reposait un registre. Le sol était dallé de bleu, les murs couleur crème. Tout comme le couloir entrevu dans ses rêves, oui, mais... différent aussi. Plusieurs salles don-naient sur le couloir et, tout au bout de celui-ci, un grand es-calier de bois conduisait au premier étage. La femme refer-ma la porte derrière Evan. L'air conditionné le rafraîchit immédiatement.

"Je m'appelle Leigh Hunt", dit la femme. Elle sourit et lui tendit la main. Une poigne ferme et froide. "Voudriez-vous signer le registre?"

Il hocha la tête, prit le stylo qu'on lui tendait et s'exécuta.

"Je suis désolée que vous ayez trouvé la porte fermée, dit-elle. Je suis seule ici pour la journée et nous n'avons jamais de visiteurs si tôt le matin. Il fait une de ces chaleurs, vous ne trouvez pas? La radio annonce plus de trente-cinq degrés, et toujours pas de pluie en vue." Elle regarda sa signature. "M. Reid?" Elle leva la tête et le dévisagea un instant.

"Mais oui!

Votre femme est professeur à George Ross, n'est-ce pas? Vous ne vous trouviez pas à la réception du Dr Drago, same-di soir?

* Si.

* Il me semblait bien que je vous avais déjà vu. Mon mari et moi y étions également, mais nous n'avons pas eu l'occa-sion de nous rencontrer. Notre association vous intéresse?

* Je suis assez curieux", dit-il.

Elle sourit. "Je vois. Eh bien, heureuse de vous accueillir. Je suis étonnée que votre femme et vous-même ne soyez pas venus plus tôt.

* Nous étions très occupés. Nous venons d'emménager, vous savez.

* Mais oui. Je peux vous proposer une tasse de café?"

Il secoua la tête.

"Bien. Je vais vous expliquer brièvement ce que sont ces objets. Ils ont été découverts en 1965 et 1966 sur le site archéologique dont le Dr Drago était responsable. Le champ de fouilles se trouvait en Turquie, sur le littoral sud-est de la mer Noire. Les fragments de statues et de poteries, les pièces de monnaie et les armes que vous verrez exposés datent approximativement de la fin du ~XII^e siècle av. J.-C., de l'époque de la guerre de Troie, en fait. Cette partie de la Turquie est très instable du point de vue géologique et elle a subi de nombreux tremblements de terre.

Le plus récent, celui de 1964, a mis au jour un mur de terre et des pierres taillées. Les archéologues ont entrepris des fouilles au début de l'année 1965." Elle s'engagea dans le couloir. Le bruit de ses pas résonnait entre les murs. Evan la suivait à une certaine distance. "A cette époque, le Dr Drago occupait un poste d'archéologue à Athènes; depuis plusieurs années, elle demandait au gouvernement turc l'autorisation d'entreprendre des fouilles non loin de l'embouchure du Kelkit. On la lui avait toujours refusée. quand elle eut vent de la nouvelle découverte, elle s'adressa à

nouveau au gouvernement pour que des archéologues grecs soient envoyés à

Ashava.

* Ashava?

* Oui. C'est le nom que les archéologues turcs avaient donné au nouveau site, en l'honneur d'un professeur ou de je ne sais trop quelle personnalité. Le Dr Drago et son équipe furent acceptés. En fait, c'est à

eux que l'on doit la majorité sinon la totalité des découvertes majeures.

Les objets que vous verrez ici ont tous été exhumés par les

scientifiques grecs."

Evan s'approcha d'une vitrine et regarda. Il y avait des morceaux de poterie, tous numérotés; la plupart n'étaient pas décorés, mais certains étaient recouverts de motifs com-pliqués.

"Ils sont originaires du niveau supérieur. Le musée a été

installé de manière à respecter l'ordre des couches. Au deuxième étage se trouvent les objets les plus anciens."

D'autres vitrines présentaient d'autres poteries. Ainsi qu'un fragment de ce qui avait dû être une statue, un bras terminé par une main curieusement tendue, comme si elle cherchait à attraper Evan.

"Ashava, qu'est-ce que c'était au juste?" demanda-t-il. Il voyait dans le reflet de la glace que la femme l'observait.

"Une ville, dit Mme Hunt. Ou pour être plus précise, une forteresse. Enfouie pendant plus d'un millier d'années. Un caprice de la nature en a révélé la muraille extérieure."

Evan s'engagea dans l'une des salles. Une statue sans tête se dressait dans la pénombre. Elle brandissait une lance, qu'elle semblait prête à lui envoyer. Il y avait d'autres objets: de gros vases craquelés, de petits médaillons rangés dans une boîte scellée. "Ashava? dit-il en se tournant vers Mme Hunt. Je crains ne jamais en avoir entendu parler, mais je dois avouer que je ne suis pas très calé en histoire ancienne.

* Vous n'êtes pas le seul. Comme je vous l'ai dit, Ashava est le nom donné

au site par les chercheurs turcs, mais le Dr Drago l'a identifié avec une ville appelée Themiscrya."

Il secoua la tête. "Désolé, mais ça ne me dit toujours rien.

* Peu importe. J'étais moi-même dans l'ignorance jusqu'à ce que le Dr Drago m'explique tout cela. Themiscrya était une cité fort ancienne, légendaire même. Ses origines se perdent dans le passé, mais les ruines et les objets nous permettent de dire qu'il s'agissait au début d'une communauté agricole. C'était une forteresse, certes, mais uniquement édiflée pour se défendre des bandes de pillards. Elles étaient très nombreuses dans la région. En 72 av. J.-C., les légions romaines ont attaqué Themiscrya et l'ont rayée de la carte."

Evan se rendit compte que le musée sentait la poussière.

Les vieilles choses. Les secrets anciens - contemporains aussi, peut-être. "Pourquoi ces objets sont-ils présentés ici? demanda-t-il alors qu'il approchait de l'escalier. Ils auraient dû rester en Turquie, non?"

Mme Hunt eut un sourire entendu. "Le gouvernement turc a eu grand besoin d'une aide financière à la fin des années soixante. Vous avez dû en entendre parler. Le Dr Drago est très riche. Elle lui a consenti un prêt en échange de ces re-liques.

* Elles doivent revêtir une très grande importance pour elle.

* Oh oui, mais pour nous aussi.

* Ah? Pourquoi?

* Ce musée fait de Bethany's Sin un endroit exceptionnel.

Toute la communauté en est très fière."

Il acquiesça et regarda l'escalier. Le torse d'une statue émergeait artistiquement de l'ombre. "Comment le Dr Drago a-t-il trouvé tout cet argent?

* Cette femme a eu beaucoup de chance. En 1967, je crois, elle a épousé

Nicholas Drago. Il se mariait pour la troisième fois.

* qui est-ce?

* Un homme d'affaires grec, expliqua-t-elle. Il possédait une chaîne d'hôtels de luxe et une compagnie maritime. Malheureusement, M. Drago a fait une chute mortelle moins d'un an après son mariage. Ils possédaient une villa dans une île volcanique grecque. Je n'ai pas su les détails, mais ce fut un accident des plus stupides." Elle secoua la tête. "La pauvre.

Elle était la femme de sa vie... Il lui a laissé la plu-part de ses sociétés et, pendant un certain temps, elle a dirigé seule ses affaires avant de revenir en Amérique.

* De revenir?

* Oui, elle est née ici." Elle fit un signe de tête en direction de

l'escalier. "Vous voulez voir le reste du musée?

Il acquiesça.

"Bon, eh bien je vais vous laisser parce que j'ai un peu de correspondance à faire. Si vous avez des questions à me poser, n'hésitez surtout pas.

D'accord?

* D'accord." Il gravit les marches et entendit les pas de Mme Hunt s'éloigner dans le couloir.

Pendant plus d'une demi-heure, il explora les étages supérieurs du musée.

Il y avait là de nombreuses vitrines et beau-coup de fragments de statues.

Au second, deux choses l'intéressèrent plus particulièrement: des disques de bronze percés en leur centre - des pièces de "monnaie, certainement -, et une armoire vitrée abritant quelques pointes de flèches en pierre, un écu métallique en forme de croissant de lune avec, en relief, un visage grimaçant, et enfin un casque militaire au protège-nez endommagé. Evan contempla longuement le bouclier et le casque, puis il parcourut les autres salles. Des urnes ornées de scènes de combat. Un morceau de poterie représentant une main armée. Une grande dalle de pierre gravée en partie: il put entrevoir le contour d'un visage barbu, aux yeux écarquillés et...

oui, terrorisés. Ces yeux semblaient chercher les siens propres.

L'expression de ce visage lui glaça le sang. Curieux, se dit-il. Mme Hunt avait parlé d'une communauté agricole. Où donc se trouvaient les outils aratoires? Ce peuple semblait plus porté sur la guerre que sur tout autre chose. Il se rendit dans une autre salle et, là, se trouva empêché d'aller plus loin.

Par une grande porte noire pareille à une dalle.

Il posa la main sur la poignée de cuivre. Impossible de l'actionner. Plus de la moitié de l'étage lui était ainsi interdit. Une réserve? Non. La cave conviendrait mieux. Il hésita un instant et redescendit.

Le stylo à la main, Mme Hunt le regarda venir. "Tout va bien?

* C'est très intéressant. Mais, dites-moi, il y a une porte fermée à clef au second. Elle donne sur quoi?

* Tout le monde me pose la question, dit-elle avec un sou-rire aimable.

C'est une exposition temporaire que nous sommes en train d'organiser. Il y aura une reconstitution de Themiscrya, une projection de diapos, ce genre de choses.

* Ah, très bien. Et c'est prévu pour quand?"

Elle réfléchit un instant. "Courant novembre, nous l'espérons, tout au moins."

Il attendit devant son bureau, et elle ajouta: j'espère que cela vous a plu, monsieur Reid. Revenez nous voir un de ces jours avec votre femme et votre petite fille.

* Certainement, dit-il en se dirigeant vers la porte d'entrée.

Merci. Bonne journée.

* Vous de même."

Evan quitta le musée. Dans la rue, il sentit la rude caresse du soleil sur son visage. Son coeur battait lentement, régulièrement, mais il sentit bientôt une tension irradier en lui à partir de sa nuque. Il se retourna et regarda le musée. Ce n'était rien de plus qu'une bâtisse abritant les quelques vestiges d'une communauté rurale qui s'était épanouie, quelque trois millénaires plus tôt, sur la côte de la mer Noire. Il se rappela la discussion très vive qui avait opposé le Dr Drago et Doug Blackburn. Ils parlaient des pièces présentées au musée, de toute évidence, mais qu'est-ce que la mythologie avait à voir là-dedans? Il faudrait qu'il pense à appeler à nouveau Doug Blackburn.

Ses rêves, se demanda-t-il alors qu'il fixait les fenêtres du musée, qu'est-ce qu'ils essayaient de lui faire comprendre? qu'un danger le guettait et qu'il allait se matérialiser devant lui? Il n'avait rien vu, rien ressenti. De la paranoïa? Peut-être bien. Toutes ces impressions, toutes ces prémonitions, étaient donc le fruit de sa seule imagination? Il n'y avait certainement rien à redouter à Bethany's Sin, mais c'était dans sa nature que d'avoir peur de tout.

Il se dirigea vers McClain Terrace. Il jetterait un coup d'oeil au courrier et réfléchirait à une nouvelle histoire.

Puis il eut soudain une étrange pensée: comment Leigh Hunt savait-elle qu'il avait une petite fille? Il n'avait jamais rencontré cette femme auparavant, et elle n'avait pas été pré-sentée à Kay. quelqu'un avait dû le lui dire, probablement.

Ce ne pouvait être que cela. Il n'y avait rien de mystérieux à Bethany's Sin.

Bien décidée à oublier les choses étranges qu'elle avait rê-vées le dimanche soir, Kay revint à la maison d'assez bonne humeur. Laurie semblait ne plus penser à son jouet. Evan se sentait ridicule d'avoir fait un tel scandale pour si peu de chose devant Mme Demargeon. Après dîner, il leur dit qu'il avait visité le musée, et Kay l'écoula avec intérêt décrire les objets qui y étaient exposés.

Il faillit oublier d'appeler Doug Blackburn. Kay n'avait-elle pas raison de prétendre que tout cela ne le regardait pas? Il appela tout de même, à dix heures et demie, et Blackburn lui répondit d'une voix ensommeillée.

"Bien sûr que je me souviens de vous, dit Blackburn.

* Excusez-moi si je vous ai réveillé, mais je voulais vous demander quelque chose. Est-ce que l'on pourrait se voir cette semaine?

* qu'est-ce qui vous tracasse?

* Je voulais vous parler du Dr Drago."

Le silence. Puis: "Eh bien... je fais passer des examens blancs cette semaine et je vais être très occupé. qu'est-ce que vous diriez de...

attendez une minute... jeudi en huit? Venez à la maison avec votre femme, nous passerons la soirée en-semble.

* Je préférerais venir seul."

Nouveau silence. La voix de Blackburn se fit plus grave.

"C'est à propos de quoi?

* Du musée du Dr Drago et de ses fouilles archéologiques.

J'aimerais en parler discrètement.

* Comme vous voudrez. Disons jeudi vers sept heures?

* Parfait.

* A jeudi, alors. Bonsoir.

* Bonsoir. Et merci."

Evan embrassa Laurie avant que Kay ne la mette au lit, puis ils prirent place sur le canapé pour regarder les informations régionales à la télévision. Le journaliste parla d'un homme politique habitant à Johnstown, puis il évoqua la découverte dans les bois, près d'Elmora, d'un cadavre décomposé impossible à identifier.

De l'autre côté du village, dans la pension de Mme Bartlett, Neely Ames entendit frapper à sa porte malgré les flots de musique de rock qui déferlaient de sa radio. "J'arrive!" cria-t-il avant d'éteindre l'appareil et d'enfiler ses jeans.

C'était Mme Bartlett, avec un plateau supportant une théière blanche et un verre plein de glaçons. "Je vous ai apporté

une surprise", dit-elle en entrant dans la chambre. Elle parut ne pas s'offusquer des affaires jetées çà et là. "J'ai vu au dîner que vous étiez épuisé, et je me suis dit qu'un bon thé au sassafras vous ferait le plus grand bien." Elle posa le plateau sur la table de chevet.

"C'est très gentil", dit-il. Le parfum si caractéristique du sassafras avait envahi la pièce en même temps que Mme Bartlett.

"Voilà", dit Mme Bartlett en versant le thé. Les glaçons craquèrent, et ce bruit rappela curieusement à Neely la nuit où quelque chose avait brisé la vitre de sa Ford. "Ce sera frais dans une minute."

Il prit le verre et s'installa sur une chaise, près de la fenêtre. Une brise très légère lui parvenait, tiède comme un souffle fétide. Il avait mal aux épaules et aux jambes suite aux travaux qu'il avait effectués dans la journée; on aurait dit que ce salaud de Wysinger faisait tout son possible pour l'éreinter. Il avait passé la matinée à ramasser des ordures à la sortie de Bethany's Sin, à emplir des sacs-poubelles de canettes de bière, de vieux journaux, de tasses en carton et de débris de toutes sortes. L'après-midi, accablé de soleil, il avait abat-tu un arbre mort dans Fredonia Street, l'avait débité en petits morceaux et avait porté le tout jusqu'à la décharge. Il détestait cet endroit, où les ordures puantes attiraient des centaines de grosses mouches noires.

"Vous avez l'air épuisé, dit Mme Bartlett. A votre âge, on a besoin de repos.

* A mon ,ge? Je ne suis pas si jeune que ça, vous savez."

Le verre frais lui procurait une sensation délicieuse. "J'ai travaillé à la décharge aujourd'hui. Vous y êtes déjà allée?"

Elle secoua la tête.

"C'est perdu dans les bois et surtout complètement désert. On se croirait sur la lune. Bon Dieu, ce que je déteste cet en-droit..."

* Je ne crois pas que j'aimerais le connaître, dit Mme Bartlett.

* Vous avez bien raison." Il but son thé. Le breuvage était très doux.

"Mais comme on me paye pour y aller, je crois que je n'ai pas trop le droit de me plaindre."

Elle lui sourit d'un air compatissant.

"Il a d° faire plus de quarante à l'ombre aujourd'hui, poursuivit-il. La terre commence à se craqueler, on croirait un lit de rivière asséché." Il but encore un peu. C'était presque trop doux pour lui. "C'est bon, dit-il.

Merci.

* Je savais que vous aimeriez, la plupart de mes visiteurs l'apprécient."

Il hocha la tête. Douceur et amertume.

"L'été est toujours torride à Bethany's Sin, dit la femme. Je ne sors jamais par un temps pareil, on dit que le soleil accen-tue les rides."

Il grogna et posa le verre glacé contre son front. "Je ferais mieux de ne pas me regarder dans une glace, dit-il, j'ai l'm-pression d'avoir quatre-vingts ans.

* Vous vous sentirez mieux demain matin, après une bonne nuit de sommeil.

* J'espère bien, oui."

Elle le regarda boire. "Bon, je vais vous laisser tranquille, dit-elle en se dirigeant vers la porte. Demain, je ferai des crêpes au petit déjeuner.

* Oh, j'adore.

* Bonne nuit."

Elle ferma la porte derrière elle, et il l'entendit descendre lentement les escaliers. Une porte se referma au coeur de la maison. Il acheva de boire son thé, appliqua le verre frais sur ses joues et traversa la pièce pour verrouiller sa porte. quand il eut éteint le plafonnier et ôté à nouveau ses jeans, il s'allongea sur le lit et essaya de dormir. Il faisait trop chaud, et il rejeta le drap pour profiter de la caresse de l'air. Il avait un arrière-goût amer dans la bouche et il déglutit à plusieurs reprises afin de s'en débarrasser. qu'est-ce qu'il y avait dans le thé? Ah oui, du sassafras. L'odeur planait encore dans la chambre. Son esprit partait à la dérive. Le sommeil paraissait plus proche, comme une belle femme en tunique noire. quand il fermait les yeux, il avait l'impression de rouler cul par-dessus tête dans un corridor glacé. Un peu comme quand on est soûl, se dit-il, sans que ce soit exactement la même chose. Bon sang, je suis fourbu!

J'ai besoin de dormir, de me reposer, de tout oublier, tout, ce foutu soleil, cette décharge, ce Wysinger qui est tout le temps en train de me gueuler après. Oublier. Oui. C'est cela. Le sommeil va venir. Il attendit pendant ce qui lui parut être une éternité, accroché à cette frontière nébuleuse qui sépare le sommeil de l'éveil. Il perçut dans le lointain une voix qui chantait le premier couplet d'une chanson à laquelle il travaillait depuis plusieurs semaines: Je s'en suis parti avant minuit / Oui, je me perdrai dans la nuit / Tu pourras bien crier mon nom / Baby, le chemin est si long. A travers les rideaux de ses paupières, Neely crut discerner des silhouettes dans la pénombre, au milieu de sa chambre. Des formes silencieuses. Curieuses. Patientes. Elles ont des yeux incandescents comme cette créature qu'il a rencontrée sur la route, et il veut chasser de son esprit ces terribles pensées, mais son cerveau refuse de lui obéir: les formes aux yeux de feu s'approchent un peu plus de son lit. Puis elles disparaissent, très lentement, jusqu'à se fondre totalement dans le noir.

Le souvenir de cette nuit sur la route met en branle dans son ventre les rouages de la peur. Il a fait remplacer la vitre de son pick-up, mais, chaque matin, la car-rosserie endommagée est là pour le narguer. Sans ces marques dans le métal, lui-même pencherait pour l'hallucination, le delirium tremens. Depuis, il a emprunté à plusieurs reprises la route de King's Bridge pour se rendre au Coq Hardi, il n'a jamais parlé à personne de ce qui s'était passé et s'est toujours débrouillé pour regagner Bethany's Sin en même temps que quelqu'un d'autre.

A présent il tombe. Dans un couloir qui débouche sur de noirs abysses. Une chute rapide. Cul par-dessus tête. Un goût curieux, amer, dans la bouche.

Le sassafras? Ou autre chose? Est-ce que Mme Bartlett - cette bonne vieille Mme Bartlett, qui ressemblait tant à sa mère d'avant la déchéance -

a CORse le thé? Pour essayer de le so^ler? De profiter de sa faiblesse? Ce n'est pas juste, pas juste...

Le bruit si caractéristique du métal qu'on frotte contre le métal le fit sursauter, et il sut qu'il était pleinement éveillé. Ouvrir les yeux lui était pénible, mais il y parvint quand même. Son corps était couvert d'une pellicule de sueur née de cette chaleur qui avait envahi sa chambre ainsi qu'un être vi-vant. quelque chose bougeait, mais quoi? Et à nouveau, ce bruit. Très discret. Presque inaudible.

La serrure.

Il tourna la tête avec effort et observa la porte. Bien qu'il ne vît pratiquement rien, il sut que la serrure jouait. quelqu'un, de l'autre côté, avait une clef.

Neely tenta de s'appuyer sur les coudes, mais n'y réussit qu'à demi. Sa tête était si lourde que son cou parvenait à peine à la soutenir. Il fixait la porte, bouche bée.

Il y eut un déclic, et il sut que la serrure avait joué. Il vou-lut crier, mais sa voix lui faisait défaut. Drogué, oui, c'est ça, Mme Bartlett m'a drogué! La porte s'entrouvrit lentement. Un rai de lumière crue venu du palier pénétra dans la pièce, s'allongeant jusqu'au lit o^ù Neely reposait, l'aveuglant littéra-lement quand la porte fut grande ouverte.

Trois silhouettes apparurent, deux devant et une derrière. "Il est prêt", dit quelqu'un; Neely entendit deux voix en même temps, l'une plus assurée que l'autre. Une en anglais - la voix de Mme Bartlett - et l'autre dans une langue rauque, gutturale, qui lui était totalement inconnue. Cette seconde voix, la plus puissante, l'emplit d'une terreur qui lui noua les entrailles. Les silhouettes franchirent le pas de la porte et s'approchèrent de lui. Se penchèrent au-dessus de son lit. En silence.

Mais à présent il peut voir leurs yeux se détacher sur leurs visages obscurs. Trois paires d'yeux. Fixes. Emplis d'une flamme bleu électrique qui semble briller pour lui seul. Il veut reculer, ses muscles ne lui obéissent pas. Les fenêtres sont ouvertes, il pourrait appeler, quelqu'un l'entendrait peut-être. Il essaye de crier et ne s'entend pousser qu'un gémissement. Les yeux bougent et scrutent son corps nu. Une main se tend, Evan voit au poignet un bracelet de griffes animales. Les doigts parcourent son pénis. Il voudrait les éviter, mais ne

le peut pas. Une autre main se dirige vers son ventre et commence à dessiner des cercles sur son abdomen. La forme qui a la voix de Mme Bartlett recule vers la porte pour la refermer.

Le coeur de Neely bat à tout rompre. Il peut entendre ces créatures respirer dans le noir. Des mains effleurent sa poitrine, son bras, sa cuisse, sa gorge; il sent une odeur de musc, une odeur femelle capiteuse et exigeante. Les doigts sur son pénis caressent sa chair. Une des formes s'assied sur le lit, à côté de lui, se penche et lui lèche les testicules.

Une autre passe de l'autre côté du lit et rampe vers lui avant de le saisir aux épaules et de lui mordiller la poitrine.

Neely tourne la tête, dans un effort qui couvre son visage de sueur, et voit les yeux de la femme Bartlett, debout près de la porte close. Elle sourit. A sa grande horreur, il sent son corps réagir aux caresses des deux femmes. Cela l'excite davantage, et elles prennent jalousement position près de ses organes sexuels. Une bouche l'enserme, des mains griffues parcourent ses cuisses. Le désir physique l'attise et embrase ses nerfs. Ses testicules lui font mal. Et puis il prend conscience que l'une des deux créatures, celle qui a le bracelet, se relève et ôte lentement la tunique d'étoffe grossière qu'elle porte. Même dans le noir, il peut sentir la douceur de son ventre, ses cuisses fermes, son triangle de poils bruns. Son cerveau bouillonne de fièvre, et voici qu'il n'a plus qu'un besoin et un désir au monde. Elle le sent bien et se meut avec une lenteur affolante.

Puis l'autre créature s'éloigne du lit pour se dévêtir à son tour. Il sent la chaleur mêlée de leurs corps et se moque bien de ces yeux hideux qui le contemplent, de ces visions cauchemardesques, de tout en un mot...

La créature au bracelet caresse son corps ainsi qu'une langue de feu. Une chevelure brune et lourde tombe sur ses épaules, il lui trouve un vague parfum sylvestre. Elle monte sur lui, se met en place, le guide de la main.

Elle hoquette doucement et se met en mouvement, lentement d'abord, puis avec une passion croissante. Ses ongles lui déchirent les épaules, ses yeux fixes ne peuvent se détacher de son visage. Neely la saisit par les bras et sent une chair douce et lisse; il se soulève, et elle s'affale sur lui au même instant, mêlant ainsi le plaisir et la douleur. Puis, l'instant suivant, il explose en elle en poussant un gémissement semi-humain qu'il recon-naît difficilement comme sien. Son humidité l'englobe et

pulse contre lui avec une violence contre laquelle il ne peut rien. Elle tombe à nouveau sur lui et l'enserme entre ses cuisses. L'orgasme le transperce comme un éclair, et pourtant elle continue de se mouvoir sur lui au point de tarir sa source. En proie aux affres de son propre orgasme, elle tremble violemment, et Neely fait jouer ses doigts sur ses épaules avant de descendre vers ses seins.

L'un d'eux est ferme et tendu. L'autre, absent. Et Neely se rend compte, non sans effroi, que cette femme n'a qu'un sein. Celui de droite a été

tranché, et il sent sous ses doigts les crêtes dures de la cicatrice.

La femme le relâche et, en silence, se détache de lui. Avant même qu'elle enfille à nouveau sa tunique, Neely peut voir des perles de sueur et de sperme s'accrocher au fin duvet entre ses cuisses.

Près de la porte, la créature qui est Bartlett n'a pas bougé.

Ses yeux éclairent son crâne de leurs flammes bleues.

Elles attendent qu'il recouvre sa force. Il se sent épuisé et ne peut détacher ses pensées de cette étrange cicatrice.

La seconde femme vient alors vers lui. Elle est mince et blonde, sa bouche et ses doigts jouent avec lui jusqu'à ce qu'il soit à nouveau en érection.

Elle s'assied sur Neely avec fièvre, le mord à la gorge et aux épaules, le frappe de ses hanches. quelques secondes après qu'un second orgasme fut venu le soulever, il se rend compte que cette femme aussi est amputée du sein droit, car il sent la cicatrice dans le creux de sa main. Elle reste un instant sur lui, le souffle rauque, puis le quitte. Neely, le corps épuisé et douloureux, voit les trois femmes autour de son lit qui le regardent comme un objet insignifiant.

"Il va dormir maintenant." Deux voix en même temps. Celle de Mme Bartlett, et cette voix gutturale, étrangère, qui l'emplit de terreur. La créature qui est Bartlett tend la main et lui caresse le front. Puis les femmes franchissent la porte dans un bruissement textile et retrouvent la lumière aveuglante du palier. La porte se referme sur elles; la clef tourne dans la serrure. Bruits de pas dans l'escalier. Une porte qui se referme dans les profondeurs de la maison. Puis seulement le silence.

Avec la violence d'un raz de marée, le sommeil s'abat sur Neely, apaisant, bienfaisant, et l'entraîne dans des abîmes profonds, profonds...

DECOUVERTES

Derrière un rideau de nuages couleur clair, le soleil irradiait, brulant la terre et la végétation, jaunissant les arbres et pesant comme une tonne sur les épaules de Neely Ames.

La puanteur de la décharge s'élevait autour de lui et l'en-serrait dans sa poigne écoeurante. C'était une plaine vaste et nue surmontée de tas d'ordures indescriptibles qui attiraient des mouches noires, lesquelles voletaient, faméliques, autour de la tête de Neely, plongeaient sur son visage pour en lécher la sueur salée et repartaient, triomphantes. Des feux brôlaient çà et là, d'où montait une fumée ,cre, grise, que la brise soufflait aux yeux de Neely ou collait à ses vêtements. quand il marchait, ses bottes soulevaient des nuages de poussière, et il enjambait précautionneusement les crevasses du sol. Dieu seul savait combien de milliers de tonnes d'ordures pouvaient avoir été enterrées là. Les couches successives semblaient devoir s'accumuler à l'infini. A un endroit précis, il pouvait voir près de deux mètres plus bas, et ce n'était qu'un incroyable fatras de pourriture, de vieilles bouteilles, de serviettes hygiéniques et de couches d'enfants, de chaussures et de vêtements déchirés. Sous la surface de la décharge, une boue hideuse dégageait une odeur qui saisissait Neely aux tripes. Il passa à côté d'un monticule de cartons et de verres brisés et entendit des cris aigus en provenance d'un nid de rats; il les avait vus à plusieurs reprises, au petit matin de préférence, quand il faisait plus frais - leurs formes noires se faufilaient entre les déchets en quête d'un peu de nourriture. Il détestait cet endroit parce qu'il était aussi ignoble et immonde que Bethany's Sin était propre et pimpant.

A présent il portait un sac en plastique où gisait le corps décapité d'un gros chat gris. Il l'avait ramassé sur la 219, un camion l'avait probablement heurté en pleine nuit. Le chauffeur n'avait pas dû se rendre compte de grand-chose. La car-casse puait déjà quand il l'avait récupérée, au milieu de l'après-midi, et les mouches le recouvraient. Il se dirigeait vers la partie de la décharge où il voulait jeter le sac quand son pied s'enfonça jusqu'à la cheville dans la boue immonde. Il ti-tuba et ne se rattrapa que de justesse. Le sol était fissuré, et Neely imaginait des gouffres qui l'avaleraient ainsi que des sables mouvants; il y mourrait dans l'abjection. Il frissonna à cette idée et balança le sac; des rats crièrent en s'enfuyant. L'odeur était infernale en cet endroit, parce que c'était là qu'il se débarrassait de toutes les charognes animales - chats, chiens, écureuils, une fois même un gros lynx - ramassées sur la 219 ou dans le village proprement dit. C'était un

travail ignoble, mais il s'était engagé à le faire, ce que Wysinger ne se privait pas de lui rappeler.

Il prit un mouchoir dans sa poche revolver et nettoya ses lunettes couvertes de cendres. La fumée tourbillonnait, il pouvait en sentir l'odeur dans sa gorge. Acre, amère. Comme le thé de Mme Bartlett. Il fut parcouru d'un frisson, bien que le soleil brillât de tout son éclat. quelque chose s'éveilla dans son souvenir - formes étranges qui le regardent, yeux comme des lacs de feu bleuté, mains jaillies des ténèbres pour le sai-sir. Toute la journée, il avait été en proie à une sensation étrange, des images s'imposaient brusquement à lui et disparaissaient tout aussi brutalement.

Il ne lui restait plus qu'une vague impression de peur et aussi... oui, un violent désir sexuel. Il ne se souvenait pas d'avoir rêvé; il lui semblait plu-tôt que le monde s'était assombri après le départ de Mme Bartlett. Il avait dû tout bêtement s'écrouler et dormir comme une souche. Mais, quand il s'était réveillé, son corps lui avait fait mal, et il avait cru un instant déceler un parfum musqué aux abords de son lit. Non. Il prenait ses désirs pour des réalités, tout simplement.

Un détail l'intriguait, cependant. Sous la douche, il avait constaté que ses cuisses étaient griffées. Comment s'était-il fait cela? En débitant l'arbre mort, certainement. Curieux, pourtant, qu'il ne s'en soit pas rendu compte plus tôt...

Il chaussa à nouveau ses lunettes, les yeux douloureux à cause de la fumée, et traversa la décharge pour rejoindre sa Ford. Il s'arrêta pour regarder le trou que sa botte y avait creusé. Seigneur! Tout va s'effondrer un de ces jours. Il donna un coup de pied dans la terre; elle était blanche, friable, et le trou s'agrandit.

quelque chose y brillait.

Neely se pencha, scruta du regard et épousseta. Un petit objet de forme vaguement carrée, argenté. D'autres objets de la même taille, d'un blanc jaunâtre ceux-là. Il en prit un et l'étudia attentivement pour voir de quoi il s'agissait.

Brusquement, il se releva, trouva un bâton non loin de là et fouilla le trou. La poussière volait, les mouches accou-raient déjà. Mais non, il n'y avait rien que de la saleté et des choses broyées, méconnaissables. Il jeta le bâton et regarda à nouveau l'objet qu'il avait ramassé.

Il comprit ce que c'était, et cette révélation lui fit l'effet d'un coup de

poignard au coeur. Bon Dieu, mais qu'est-ce que cela foutait là, dans les ordures? A moins que... non, non! Il rangea l'objet dans son mouchoir et en chercha de sem-blables. Il en trouva deux autres, puis s'empessa de regagner son camion.

Evan abandonna sa machine à écrire et s'étira. Il avait écrit près du tiers de sa dernière nouvelle, et un peu de repos lui était nécessaire. A côté de la machine à écrire, il y avait une tasse à demi pleine de café noir tiède et quelques crayons au bout mordillé; il prit la tasse, monta à la cuisine, la rinça dans l'évier et posa la bouilloire sur la cuisinière. Tandis que la plaque chauffait, il pensa à ce qui l'attendait: bientôt, il le savait, il faudrait qu'il trouve en lui le courage de se lancer dans un roman. Il parlerait de la guerre et évoquerait les combattants brisés, humiliés, qui rentrent au bercail et se rendent compte qu'ils ont tout simplement remplacé un champ de bataille par un autre. Ici, tout est plus vaste, plus dur, et il est impossible de distinguer les amis des ennemis. L'ennemi porte des masques multiples: ce peut être le médecin militaire qui explique en combien de temps disparaîtront les cicatrices; le psychiatre barbu qui fait comprendre que l'on ne doit en vouloir à personne, ni à soi ni à ceux qui vous ont envoyé là-bas, à personne, non; l'employée de l'ANPE

qui susurre: "Désolée, mais je n'ai rien pour vous aujourd'hui"; les types comme Harlin qui vous tombent dessus et vous pom-pent le sang comme pour sauver leurs pauvres ,mes tour-mentées.

Tout cela, il faudrait qu'il le dise un jour. Mais pas maintenant. Pour l'heure, il lui suffisait de rédiger ces petits appels au secours discrets, avec l'espoir que quelqu'un les entende et les comprenne. Il lui suffisait de tenter de se rendre maître des combats qui le déchiraient: la lutte contre ses frayeurs ou sa colère souvent irraisonnée, le refus de ces prémonitions qui, il s'en rendait bien compte à présent, avaient tant fait pour ébranler sa vie.

La bouilloire se mit à siffler. Il l'ôta du feu et, par hasard, jeta un coup d'oeil au-dehors.

Il aperçut une silhouette à la fenêtre de la maison des Demargeon. C'était Harris, dans son fauteuil roulant, qui en-tre-b,illait les rideaux pour regarder dans la rue. Ses yeux ressemblaient à des trous sombres creusés dans son visage blafard. Puis les rideaux retombèrent et la silhouette dispa-rut.

Il pouvait imaginer ce que Mme Demargeon avait raconté à son mari à propos de la nuit o ù il avait laissé éclater ses craintes et ses soupçons.

Cet Evan Reid perd la tête. J'ai ache-té un jouet pour sa petite fille et il a réagi... oh, c'est in-croyable, moi qui voulais seulement lui faire plaisir. Je vais te dire, on ne devrait plus revoir ces gens-là, il n'est pas nor-mal.

Pas normal. Oui, elle devait avoir raison. Une fois de plus, sans même le vouloir, il avait éloigné Kay de ses semblables. Mme Demargeon ne lui adresserait probablement plus jamais la parole. Bon Dieu, ce qu'il avait pu être stupide!

Je vais me rattraper. Je vais aller chez eux et leur présenter des excuses.

Tout de suite.

Il hésita un instant, puis il sortit et longea le trottoir jus-qu'à la maison des Demargeon. La voiture ne se trouvait pas dans l'allée, mais il aurait au moins la possibilité de parler avec Harris, de lui expliquer qu'il perdait quelquefois son sang-froid et laissait son pessimisme prendre le dessus. Il ne faut pas que votre femme en veuille à Kay, lui dirait-il.

Elle veut se faire des amis, elle veut faire partie de la communau-té de ce village.

Il gravit les marches qui menaient au porche de la maison des Demargeon et sonna. Il attendit un moment. Tout était si-lencieux dans la maison, et il se dit que l'homme ne voulait pas répondre. Il sonna à nouveau. En tendant l'oreille, il perçut le grincement du fauteuil roulant qui se rapprochait.

La porte s'entrouvrit, une chaîne la barrait. Demargeon le fixa du regard.

"Monsieur Reid, dit-il, que puisje pour vous?"

* Eh bien... j'espérais pouvoir discuter avec vous quelques minutes."

L'autre ne bougea pas. "Ma femme n'est pas là.

* Oui, je sais, mais peut-être que... vous et moi, nous pour-rions bavarder."

Demargeon le regardait toujours et semblait hésiter à le laisser entrer. Je ne peux pas lui en vouloir, se dit Evan. Après tout, chacun sait que les vétérans sont des tueurs, des psychopathes. Bon Dieu, je lui fous

vraiment la trouille!

Mais l'homme tendit la main. Il y eut un déclic et la chaîne fut ôtée.

Demargeon recula pour permettre à la porte de s'ouvrir. "Entrez", dit-il.

Evan s'exécuta. La violence du soleil avait projeté sa chaleur dans le séjour. Demargeon traversa la pièce avant d'observer Evan. "Je vous en prie, dit-il doucement. Refermez la porte derrière vous. Et remettez la chaîne."

Evan lui obéit. "Je vous ai vu par la fenêtre de ma cuisine et j'ai eu envie de venir m'excuser."

Demargeon lui indiqua le canapé, et Evan s'assit. "Vous excuser?" demanda Demargeon. A quel propos?

* Je me suis mal conduit avec votre femme il y a quelques jours de cela."

Il s'arrêta pour observer sa réaction. Visiblement, il ne savait pas de quoi Evan voulait parler. "Elle a offert un jouet à ma fille, un arc et des flèches." Il haussa les épaules. "Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'étais fatigué, j'ai associé ce jouet avec... avec des choses qui me travaillaient. Je me suis mis en colère." Tout en parlant, il observait M.

Demargeon. Chemisette blanche, pantalon sombre.

Un visage très pâle, des yeux noirs et inquisiteurs. "Je ne voulais pas faire de la peine à votre femme, dit Evan. Elle a été très gentille de s'occuper de Laurie, elle n'était pas obligée de lui offrir un jouet. Franchement, je ne sais pas ce qui m'a pris, je me suis emporté... J'espère que vous me pardonneriez."

Demargeon demeurait silencieux.

"Je comprends que vous soyez en colère, dit Evan, estimant qu'il méritait qu'on le traite ainsi. Je vois que vous êtes bouleversé. Mais je vous en prie, ma femme aime beaucoup Mme Demargeon, et je ne voudrais pas que leur amitié..."

* Fichez le camp d'ici", lui dit l'homme.

Evan n'était pas sûr d'avoir très bien compris. "Pardon?"

* Fichez le camp d'ici", répéta Demargeon d'une voix rauque. Il fit

rouler son fauteuil et s'arrêta pour poser des yeux fous sur Evan.
"Prenez votre femme et votre fille et fichez le camp, aujourd'hui, tout de suite!

* Pardonnez-moi, bredouilla Evan, je ne comprends pas ce que vous...

* quittez Bethany's Sin! dit Harris, dans un cri qui ressem-blait à un sanglot. Ne vous occupez pas de vos affaires, de vos meubles ou de votre maison! Partez, partez!"

Evan sentit sur lui la main glacée de la peur. Il ne savait toujours pas de quoi voulait parler Demargeon, mais, en cet instant, l'homme lui apparaissait sous les traits d'un hideux cadavre animé.

"Ecoutez-moi! dit Demargeon, qui visiblement cherchait à se contrôler. Il tremblait. Il s'approcha d'Evan, le regard suppliant. "Vous ne savez pas.

Vous ne comprenez pas. Mais ce que vous ressentez au plus profond de vous-même, oui, c'est cela! Alors, pour l'amour du ciel, sauvez votre femme, votre fille et vous-même!

* Hé, attendez! l'interrompit Evan. De quoi parlez-vous?"

Demargeon lança un regard apeuré en direction de la porte, comme s'il avait entendu quelque chose. Son visage ressemblait à un masque. Il déglutit, puis se tourna à nouveau vers Evan. "Elles savent que vous vous doutez de quelque chose,- dit-il. Elles vous guettent, elles attendent. Elles viendront vous chercher en pleine nuit, et alors il sera trop tard...

* Mais qui? demanda Evan. qui va venir?

* Elles! s'écria Demargeon, les mains tremblant sur les ac-coudoirs de son fauteuil. Seigneur, vous n'avez donc pas re-maqué qu'aucun homme seul n'arpente les rues de Bethany's Sin après la tombée de la nuit?

* Non, je n'ai...

* C'est la nuit qu'elles ont tué Paul Keating, dit Demargeon à toute allure. Et elles ont emporté son corps là o` elles em-portent tous les cadavres. J'ai entendu leur cri de guerre après qu'elles l'ont tué; je l'ai entendu et j'ai essayé de me trancher la gorge avec un couteau de cuisine, mais elle ne m'a pas laissé faire, elle m'a dit non, je n'allais pas

leur échapper aussi facilement et, oh mon Dieu! son regard, mon Dieu! son regard comme du feu..."

Il est complètement fou, se dit Evan. Ou on l'a rendu complètement fou.

qu'est-ce que Keating venait faire là-dedans? De quoi parlait-il?

"Elles viendront vous chercher! Oh oui, elles viendront comme elles sont venues pour moi!" Un filet de salive coulait de sa bouche, sur son menton, sur sa chemise. "La nuit! Elles viendront la nuit, quand la lune sera pleine, et elles vous emmèneront dans cet endroit... oh, mon Dieu! cet endroit ignoble!"

Evan secoua la tête, se leva et fit mine de se diriger vers la porte.

"Vous ne me croyez pas! criait Demargeon. Vous ne comprenez pas!" quelque chose de sombre et de hideux passa dans son regard. "Je vais vous montrer!

Je vais vous montrer de quoi elles sont capables!" Nerveusement, il remonta une de ses jambes de pantalon. Sa respiration était trop hachée, ses propos trop incohérents pour qu'Evan comprenne quoi que ce fût. Il arracha le tissu. Puis ses doigts se posèrent sur son genou. Evan vit briller du plastique.

Les doigts de Demargeon s'affairaient sur une lanière. Soudain, d'un mouvement du genou, il se débarrassa de la prothèse qui tomba à terre, au pied du fauteuil roulant. Le front couvert de sueur, les mains tremblantes, il s'en prit alors à sa jambe droite, arrachant là encore le tissu avant de projeter sur le sol une seconde prothèse.

Evan était debout, tout près de la porte. Il ouvrit la bouche, mais fut incapable de prononcer la moindre parole. Il tituba et faillit renverser la table basse.

Le visage de Demargeon était inondé de sueur. Les deux prothèses gisaient là, dérisoires, avec leurs chaussettes et leurs chaussures. Demargeon leva des yeux fous vers Evan. Et il éclata d'un rire hystérique, maladif. Les larmes lui vinrent aux yeux et coulèrent sur sa chemise. Son rire énorme emplissait la pièce, un rire de dément, un rire de damné. "Mon Dieu, non..." Evan secoua la tête tandis que Demargeon roulait vers lui son fauteuil. "Ce n'est pas possible, pas possible..."

Un bruit de clef dans la serrure. La porte s'entrouvrit, bloquée par la

chaîne. Un visage de femme apparut dans l'en-trebaillement. "Laisse-moi entrer!" Il y avait quelque chose d'impérieux dans la voix de Mme Demargeon.

Evan tendit la main vers la chaîne.

"Elle va me tuer! dit Demargeon, toujours en larmes.

Elles vont toutes me tuer!"

Evan arrêta son geste, à quelques centimètres de la porte.

"Monsieur Reid? C'est vous? Laissez-moi entrer, je vous prie.

* Elle va me tuer! criait toujours Demargeon.

* Monsieur Reid? La porte, s'il vous plaît."

Il hésita, retenu par le regard de terreur pure du malheureux handicapé.

"Laissez-moi voir mon mari!" dit assez vivement Mme Demargeon.

Evan ouvrit la porte. Derrière lui, Demargeon geignait comme un animal pris au piège. La femme entra dans le séjour, un sac à provisions dans les bras. Elle jeta un coup d'oeil rapide à son mari, puis à Evan, avant de déposer son sac. Demargeon recula brusquement. L'expression de cet homme glaça le sang dans les veines d'Evan, mais elle lui rappela aussi un terrible souvenir: lui-même, allongé sur un lit de camp, avec cette femme souriante qui brandissait une cage où l'horreur même se tenait tapie.

Mme Demargeon semblait ne pouvoir détacher son regard des prothèses de son mari. Très lentement, elle releva la tête.

"Harris, dit-elle calmement, tu n'as pas été gentil..."

Les yeux écarquillés, il secouait la tête.

"qu'est-ce qui se passe ici? demanda Evan, qui se rendit compte que sa voix était mal assurée.

* Je vous saurais gré de partir maintenant, monsieur Reid, lui répondit-elle.

* Non! Je ne partirai pas tant qu'on ne m'aura pas dit ce que cela

signifie!"

Elle posa sur lui ses yeux si intenses. "Mon mari est mala-de, dit-elle.

Vous n'avez pas l'air de comprendre...

* Malade? répéta Evan. Il est... mutilé, il a les jambes cou-pées à la hauteur du genou!

* Monsieur Reid!" Les yeux de Mme Demargeon flambo-yaient. Derrière elle, son mari tremblait, la bouche ouverte, mais incapable de dire quoi que ce f't. Elle s'arrêta un ins-tant, porta une main à son front et ferma les yeux. "Seigneur, dit-elle paisiblement, vous ne comprenez pas la situation, monsieur Reid.

* «a non, je ne comprends pas! Mme Giles m'a dit que votre mari était paralysé, pas qu'il était cul-dejatte!"

Elle lui adressa un sombre regard qui le fit frissonner. "Venez avec moi, dit-elle, je vais tout vous expliquer." Ils quittèrent le living et sortirent de la maison. Evan put enten-dre Demargeon sangloter.

"Mon mari a été très grièvement blessé dans un accident de voiture sur la route de King's Bridge, dit-elle. Mais il n'a pas été paralysé. Ses jambes ont été détruites." Elle fronça les sourcils et secoua la tête. "Depuis l'accident, Harris perd in-sensiblement la raison. C'est très lent, et très pénible, je vous l'assure, mais qu'y puisje? Je ne peux tout de même pas le faire enfermer.

* On dirait qu'il a peur, pas qu'il est fou, dit Evan.

* Parfois, pis encore. Voilà pourquoi je ne veux pas le lais-ser seul. Dans ces cas-là, il se comporte comme si... Enfin, vous avez vu!"

Foutaises! pensait Evan. Pures foutaises! "Mme Giles m'a dit qu'il était paralysé depuis la taille.

* Mme Giles ne sait rien! Vous voyez comment vous-même avez réagi ! Vous croyez que j'ai envie que les gens du village regardent mon mari comme une bête curieuse, comme un monstre de foire? Seigneur, j'ai déjà bien assez souffert!" Elle s'arrêta un instant comme pour se ressaisir. "Après l'accident, on l'a emmené à l'hôpital de Johnstown. Il y a passé de longs mois.

Et quand il est revenu ici, j'ai décidé de ne parler à personne de ses...

de ses blessures." Elle regarda Evan droit dans les yeux. "J'espère que vous respecterez mes sentiments."

Menteuse, sale menteuse. Mais pourquoi? Il hocha la tête.

"Bien entendu.

* Merci. Je m'excuse de m'être emportée. Je devrais être habituée à

l'humeur de Harris, mais c'est toujours très difficile." Elle s'approcha de la porte. "Je vais essayer de le calmer. Au revoir, monsieur Reid." La porte se referma. Il entendit le cliquetis de la chaîne. La voix étouffée de la femme. Le grincement des roues du fauteuil. Il s'éloigna de la maison, le cœur battant, l'estomac noué, et revint chez lui. Mais dans son cr

, ne résonnaient toujours les paroles du malheureux, comme l'écho d'un ancien oracle:

Elles viendront vous chercher la nuit.

Chapitre XX

AU COQ HARDI

Au cours du dîner, assis à côté de Kay et de Laurie à la table de cuisine, Evan s'aperçut que la fourchette tremblait dans sa main.

La nuit envahissait les fenêtres, plongeant les bois dans les ténèbres et réduisant Bethany's Sin à un ensemble de formes malveillantes où de rares lumières brillaient, semblables à des yeux malicieux. Evan voyait la faucille blanche de la lune et se remémorait à la demi-lune figurant sur le bouclier exposé au musée, le visage pathétique et les yeux peints sur les fragments de poterie. Il comprenait surtout que leur expression de terreur était la même que celle apparue dans les yeux de Harris Demargeon.

"Ta côte de porc n'est pas bonne? demanda Kay en constatant qu'il n'avait pratiquement rien mangé.

* Hein?

* Tu n'y as pratiquement pas touché.

* Oh, fit-il en prenant un peu de purée, je pensais, c'est tout.

* A quoi? Il s'est passé quelque chose de spécial?"

Il hésita. Il allait tout lui avouer: pourquoi Mme Demargeon lui avait délibérément menti, pourquoi il nour-rissait en lui une peur indicible.

Mais il savait déjà ce qu'elle lui répondrait - tu devrais consulter un médecin et lui parler de ces peurs irrationnelles qui te pourrissent la vie, de ces prémonitions qui te hantent, de toutes ces...

"Non, répondit Evan en évitant son regard. Je pense à la nouvelle à laquelle je travaille.

* Tu devrais m'en parler."

Il esquissa un sourire. "Tu sais bien que je n'aime pas en parler tant que ce n'est pas terminé."

Elle l'observa un instant et se dit qu'il avait l'air si... si quoi?

Fatigué? Apeuré? Brisé? Elle lui toucha la main, elle pouvait sentir ses veines palpiter sous la peau.

"Tu sais, dit-il en posant sa fourchette, je pense à quelque chose depuis quelques jours." Il regarda Kay, puis Laurie qui jouait avec ses carottes et ses petits pois. "Il fait si chaud que je me demandais si nous ne pourrions pas prendre le camping-car et passer le week-end sur la côte du Jersey. qu'est-ce que tu en dis?"

Les yeux de Laurie s'illuminèrent.

"La mer!

* Oui, l'océan. Tu te rappelles des vacances que nous avons passées à Beach Haven?"

Laurie hocha la tête. "qu'est-ce que c'était bien, mais j'ai pris des coups de soleil!

* Tu te souviens de l'épave du bateau qui sortait du sable?

Et du phare? Tu disais qu'il ressemblait à un sucre d'orge.

On pourrait y retourner."

Kay lui pressa la main. "Ce serait bien, mais j'ai des exa-mens à faire passer la semaine prochaine. Je ne peux pas vous accompagner.

* Oh, rien qu'un week-end!"

Elle sourit. "Cela fait beaucoup de route pour seulement deux jours. On ne pourrait pas attendre la fin du trimestre?"

* Non! s'écria Laurie, qui avait totalement délaissé ses pois et ses carottes.

* Dans ce cas, poursuivit Evan, on pourrait peut-être trouver quelque chose de plus près. Dans les montagnes, par exemple, il y ferait plus frais. Rien qu'un week-end, on serait revenus lundi matin.

* Oui!" fit Laurie.

Kay le regardait bizarrement. D'où lui était venue cette idée de vacances?

D'ordinaire, c'étaient elle et Laurie qui devaient l'arracher à sa machine à écrire. Et voilà maintenant qu'il semblait vouloir, pour ne pas dire désirer ardemment, s'éloigner du village. "Désolée de jouer les rabatjoie, dit-elle, mais mes examens passent en priorité.

* quand pourras-tu partir?" lui demanda-t-il. Elle était certaine que quelque chose n'allait pas.

"Je n'en sais trop rien. Le trimestre se termine en août..."

Il restait silencieux et ne la quittait pas du regard.

"Août n'est pas très loin, tu sais, c'est dans deux semaines, lui rappela Kay.

* Je suis inquiet pour toi, dit-il. Je crois que nous devrions... quitter quelque temps cet endroit.

* Tu t'inquiètes pour moi?

* Oui. Ces rêves que tu fais tout le temps...

* Je t'en prie, dit-elle en posant calmement sa fourchette, ne parlons pas de cela.

* Mais c'est important!" Il se rendit compte qu'il avait pratiquement crié

en voyant Laurie écarquiller les yeux. Elle devait avoir l'impression

qu'ils allaient se disputer. Plus calme-ment, il ajouta: "Les rêves récurrents ont toujours une signi-fication. Crois-moi, je sais de quoi...

* Ce n'est pas un rêve récurrent! dit-elle. Ce que je veux dire, c'est que je suis la même dans tous les rêves, le paysage ne m'est pas inconnu, mais il se passe chaque fois des choses différentes.

* Peut-être, mais je suis quand même inquiet.

* C'est une question d'anxiété, dit Kay, d'angoisse. C'est toi-même qui me l'as expliqué." Elle ferma à demi les yeux quand la terrible vérité

s'imposa à elle. "Tu penses que ce village a quelque chose à voir avec mes rêves?

* Je crois qu'un week-end nous ferait le plus grand bien.

* Oui, on va aller à Beach Haven! s'écria Laurie. Maman, dis qu'on va y aller?

* Non." Kay tremblait intérieurement parce que, maintenant, elle savait.

Elle avait entrevu sur le visage d'Evan cette terrible expression qui ne lui était que trop familière. Ce re-gard craintif, perdu, désespéré, ce regard de noyé qui ne sait à quoi se raccrocher. "Evan, dit-elle posément, c'est l'endroit le plus tranquille que nous ayons trouvé. Nous avons notre chance, ici, la chance de pouvoir enfin réussir quelque chose.

Tu ne comprends donc pas?"

Il repoussa son assiette comme un enfant qu'on a grondé.

Tu n'as pas été gentil, avait dit Mme Demargeon à son mari.

"C'est peut-être notre dernière chance", dit Kay.

Il hocha la tête et se leva de table.

"O~ vas-tu?

* Je sors, dit-il d'un ton non pas furieux, mais tendu.

* Tu sors? O~ ça?

* Je vais faire un tour. O~ sont les clefs du camping-car?

* Moi aussi, je veux faire un tour! s'exclama Laurie.

* Elles sont... dans mon sac, sur le lit." Elle le regarda s'é-loigner. "Tu veux qu'on vienne avec toi?

* Non, dit-il avant d'emprunter l'escalier.

* Mange, dit Kay à Laurie. Les carottes, c'est excellent pour les petites filles." Elle tendit l'oreille, l'entendit redes-cendre, puis sortir et refermer la porte d'entrée. Une minute plus tard, elle perçut le bruit de moteur du camping-car. Le véhicule sortit de l'allée et s'engagea dans McClain Terrace.

"qu'est-ce qu'il a, papa? demanda Laurie. Il est tout drôle."

C'est seulement à cet instant que Kay sentit les larmes lui br°ler les yeux. "Ton papa... ne va pas bien, Laurie. Pas bien du tout." Les larmes coulèrent sur ses joues. Laurie la regar-da sans comprendre.

Le Coq Hardi, se dit Evan qui roulait en direction du nord, dans des rues sombres et silencieuses. Pas mal comme endroit pour boire un verre. Peut-

être aussi pour poser quelques questions. Il passa non loin de la masse obscure du cimetière, éclairant les tombes de ses phares. Puis il fut entouré par les ténèbres. Il avait emprunté la route de King's Bridge, et son esprit était empli d'incertitudes qui filaient comme des météorites.

Elles viendront vous chercher la nuit, avait dit Demargeon. Tout comme elles sont venues pour moi. Emmenez votre femme et votre petite fille et filez. Puis la voix calme, maîtrisée, de Kay: Ao°t n'est pas très loin.

C'est peut-être-notre dernière chance. Notre dernière chance! Il se rendit compte qu'il roulait vraiment trop vite, le pied au plancher. Ses phares illuminèrent un panneau de signalisation - VITESSE LIMITE 60. Il était à

près de quatre-vingt-dix. Tu t'enfuis? se demanda-t-il. Tu fuis Bethany's Sin? Les pneus crissèrent dans un virage. Il passa devant Westbury Mall, avec ses éclairages accueillants et ses voitures bien garées - c'était pour lui comme un autre monde, à une éternité de Bethany's Sin. Puis, à nouveau, l'obscurité de la route.

Il quitta la 219 pour la route de King's Bridge et, quelques minutes

plus tard, aperçut le rouge flamboyant du néon de l'enseigne. L'établissement était plus petit qu'il ne se l'était imaginé. Il y avait un toit de tuiles et des publicités pour Falstaff et Budweiser sur les vitres. Au-dessus de la porte, le coq dressé poussait son cri silencieux. Il n'y avait plus beau-coup de véhicules sur le parking, rien que quelques voitures et un pick-up. Evan gara son camping-car et coupa le contact.

Des yeux le fixèrent quand il entra dans la salle, puis se dé-tournèrent aussi vite. Aux tables et au bar, quelques agricul-teurs du coin vidaient une bière. Derrière le comptoir, un homme à la barbe rousse essayait des verres. Une blonde pla-tinée servait une bière à la pression à un homme portant des favoris gris. La serveuse capta le regard d'Evan, hocha la tête et sourit. "Bonsoir", lui dit-elle.

Il prit place sur un tabouret de bar et commanda une Schlitz. La femme la lui servit dans un verre glacé. Il jeta un coup d'oeil autour de lui. Il y avait d'autres tables, au fond, d'autres personnes qui buvaient. qui riaient. Un homme à cheveux blancs, en costume et cravate, en compagnie d'une femme qui aurait pu être sa fille. Elle lui caressait la main, il lui pinçait l'oreille. D'autres consommateurs fumaient paisi-blement tout en bavardant. Evan saisit des bribes de phrases, o' il était question d'un homme politique, Meyerman, et de son programme, du prix du soja, d'une Ford dont le moteur avait l,ché.

Evan but un peu. quand ses yeux furent habitués à la pé-nombre, il observa à nouveau les clients. Des habitués. Des fermiers au visage buriné. Comme leurs terres, avec ce sata-né soleil. Encore une année difficile en perspective.

Sur une table se dressait une pyramide de bouteilles de bière. Un homme était assis derrière. Evan lui trouva un air familier, il prit sa chope et s'approcha de lui. Comme il s'a-vançait vers la table, une voix s'éleva:

"Attention, le plan-cher n'est pas solide. Un faux pas et mon chef-d'oeuvre se fout par terre." La voix non plus ne lui était pas étrangère, bien que légèrement déformée par l'ivresse.

Evan fit le tour de la table et l'homme leva la tête. Les bouteilles se reflétaient dans ses lunettes. "On se connaît, non?" dit Evan.

L'homme cligna des yeux. "Ce n'est pas vous qui habitez McClain Terrace?

Monsieur Rice, c'est bien ça?

* Non, Evan Reid. Et vous, c'est...

* Neely Ames." Ils se serrèrent la main. "Je suis bien content de vous voir. Prenez une chaise. Je vous offre un verre?

* J'ai ce qu'il faut, merci." Evan prit une chaise à une autre table et s'assit. "On dirait que vous en avez pas mal des-cendu.

* Oui, fit Neely, et je vais continuer jusqu'à la fermeture.

Dites, je ne sens pas trop les ordures ou la fumée?

* Je ne remarque pas, non.

* Tant mieux, je croyais que cette saloperie de décharge me collait à la peau. Il n'y a que moi qui dois la sentir." Il s'empara d'une bouteille à moitié pleine et but au goulot. "Saloperie de journée.

* Vous n'êtes pas le seul." Evan but un peu de bière.

"Vous vous êtes renseigné à propos de votre ami? Celui qui habite de l'autre côté de la rue."

Le visage terrorisé de Demargeon, qui déclare qu'elles ont tué Paul Keating en pleine nuit. Evan secoua la tête. "Non, je n'ai rien appris.

* Il a d° déménager. Je ne peux pas le lui reprocher.

* Pourquoi dites-vous ça?"

Il secoua la tête. "Ne faites pas attention. Des fois, elles parlent à ma place." Il indiqua la pyramide de bouteilles, qui parut vaciller légèrement sous le regard d'Evan. "Dites-moi, reprit Neely au bout d'un instant, qu'est-ce qui vous a fait choisir ce village?

* C'est un concours de circonstances, dit Evan à Neely qui parut très intéressé. L'endroit est sympathique. Ma femme et moi avons fait une bonne affaire en acquérant cette maison...

* Oui, ça a l'air sympathique, dit Neely avec un sourire.

Vous savez, cela fait longtemps que je n'ai pas vécu dans une vraie maison... Je descends dans des pensions, bien s'r, mais ce n'est pas cela que j'appelle une maison. Ce doit être bien d'avoir sa famille autour de soi.

* Oui.

* Vous savez, ce n'est pas par besoin pressant d'argent que j'ai pris ce job à Bethany's Sin. Je passais en voiture, et le vil-lage m'a paru si propre, si tranquille... J'avais l'impression que je n'en retrouverais jamais de semblable. Moi, je taille la route, c'est comme ça que je vis, mais je me suis dit que, si je devais me fixer quelque part, ce serait là."

Il reprit la bou-teille. "Vous comprenez?

* Je crois, oui.

* J'ai pensé que je pourrais m'intégrer, dit Neely. Enfin, dans un premier temps. Parce que, vu la façon dont les gens me dévisagent dans la rue... Il y a aussi ce shérif, c'est le pire de tous. Ce salaud n'a qu'une envie, me foutre au trou.

* Je crois qu'il est un peu cinglé, en effet, admit Evan.

* Possible." Il fixa Evan comme s'il lisait quelque chose dans ses yeux.

"Vous avez eu des histoires avec lui?

* On peut dire ça, oui."

Neely hocha la tête. "Alors, vous devez me comprendre..." Il termina sa bière et demeura quelques instants silencieux, le regard sur le verre ambré

de la bouteille. "J'ai pris ma déci-sion, je vais partir d'ici, dit-il très posément.

* Pourquoi? Je croyais que le village vous plaisait?

* C'est vrai. Dites-moi, monsieur Reid, vous jouez au poker?

* Cela m'arrive."

Il posa la bouteille devant lui comme s'il hésitait à déclen-cher une avalanche en la plaçant au sommet de la pyramide. "Il y a une impression qu'on éprouve parfois au cours d'une partie o` les enjeux sont particulièrement élevés, monsieur Reid. Comme si quelque chose de subit allait fondre sur vous. Peut-être que la chance vous a abandonné, ou que vous avez une mauvaise donne, ou que votre adversaire a un meilleur jeu, mais qu'il vous laisse croire que c'est vous qui avez le dessus. Eh bien, c'est le genre d'impression que j'ai en ce moment. quelqu'un a placé les enjeux trop haut pour que je suive,

et c'est le moment d'abattre la dernière carte. Je ne sais pas si j'ai envie d'attendre ici que l'on retourne cette carte.

* Je ne vois pas trop où vous voulez en venir, dit Evan.

* Normal, dit Neely, personne ne le pourrait." Il regarda à nouveau Evan, mais ses yeux s'étaient faits sombres et lointains, comme s'il voyait des créatures mystérieuses chevaucher derrière son camion. "Il m'est arrivé

quelque chose, dit-il en prenant bien soin de n'être entendu de personne d'autre.

Sur la route de Bethany's Sin. J'y ai souvent réfléchi, et, chaque fois, j'ai un peu plus peur qu'avant. Je ne sais pas ce qui se passe, je ne veux même pas le savoir, mais je suis sûr d'une chose, c'est qu'elles voulaient me tuer."

Evan se pencha un peu en avant. Les bouteilles frémissaient.

"Elles? Mais de qui parlez-vous?

* Je ne sais pas qui elles étaient ni ce qu'elles étaient, mais, bon Dieu!

elles n'avaient pas l'air humaines, ça je peux vous le jurer!" Il secoua la tête d'un air dégoûté. "Vous devez me trouver complètement givré, hein?

* Non, dit Evan. Racontez-moi tout. A quoi ressemblaient-elles?

* A des femmes, dit Neely, mais à ces femmes qu'on voit seulement en cauchemar. Elles étaient peut-être dix ou douze et elles étaient à cheval, en pleine nuit, au beau milieu de la route. Je suis parti d'ici au moment de la fermeture - j'avais bien descendu quelques bières, mais pas au point d'avoir des hallucinations. Je les ai dépassées avant même de comprendre, et quand je me suis arrêté pour voir qui c'était, elles... elles m'ont attaqué."

Evan se taisait, mais son cœur battait à tout rompre.

"A coups de hache, poursuivit Neely à voix basse. Elles ont cassé une de mes vitres. Dieu tout-puissant, je n'avais jamais rien vu de tel! J'ai vu le visage d'une de ces femmes, et je vous le jure, je ne l'oublierai jamais! Elle voulait me tailler en pièces, et si elles avaient réussi à me faire quitter la route, je ne serais pas là pour en parler ce soir." Il s'arrêta un instant pour s'essuyer la bouche du revers de la main. "Ce

que je me rappelle surtout, ce sont ses yeux, on aurait dit des flammes bleues, et ça, je ne pourrai jamais l'oublier!"

Evan le regardait en silence.

"Je n'étais pas soûl, ajouta Neely. Elles étaient bien réelles."

Evan siffla entre ses dents. Il s'adossa à sa chaise. Les idées se bousculaient dans sa tête, plusieurs d'entre elles se juxtaposaient déjà pour composer une image sombre, terrible.

"J'en ai parlé à Wysinger, dit Neely. Il s'est foutu de moi.

A part lui, vous êtes le seul à être au courant."

Evan se passa la main sur le front. Il se sentait fébrile, ébranlé, incapable de décider quoi que ce fût. Fichez le camp d'ici, lui avait dit Demargeon. Fichez le camp. Tout de suite. Tout de suite!

"Vous aussi, vous me croyez dingue, je m'en rends bien compte, dit Neely.

D'accord, mais je vais vous montrer quelque chose." Il fouilla dans sa poche et en sortit un mou-choir replié. Il le posa sur la table - la pyramide frémit - et l'ouvrit. Trois objets minuscules s'accrochaient à

l'étoffe. Neely les prit l'un après l'autre, et Evan les considéra attentivement. Neely en tendit un vers la lumière, il avait des reflets argentés.

"qu'est-ce que c'est? demanda Evan.

* Une dent, répondit Neely. Avec un plombage. «a aussi, ce sont des dents, mais elles ont été broyées."

Evan toucha le morceau de dent que tenait Neely, puis il retira sa main.

"Où les avez-vous trouvées?

* C'est ça qui est bizarre: à la décharge. Au nom du ciel, dites-moi ce que des dents humaines peuvent faire dans une décharge?

* Vous avez tort, dit Evan d'une voix caverneuse.

* Tort? A propos de quoi?

* Je ne crois pas... que le Ciel ait grand-chose à voir avec ça.

* quoi?

* Rien, je pensais tout haut, c'est tout.

Neely remballa les morceaux de dents. "Je pensais les montrer à Wysinger.

Pour qu'il fasse fouiller la décharge, par exemple, mais j'ai un mauvais pressentiment. Je crois que je devrais laisser tomber tout ça." Il adressa un regard très dur à Evan. ça n'a pas l'air d'aller. Attendez, je vais vous offrir une bière." Il se leva et rangea le mouchoir dans sa poche, mais il fit un pas et marcha sur la mauvaise lame du parquet. La pyramide pencha sur la gauche, sur la droite, projetant de tous côtés des éclats ambrés. Encore à gauche, encore à droite.

Avant de s'écrouler comme les murailles d'une cité maudi-te.

Chapitre XXI

SECRETS

Vendredi, Kay appela le Dr Wexler pour lui dire qu'elle souffrait de la migraine et ne pourrait donc pas assurer ses cours. Tout ira bien lundi, ajouta-t-elle; il dit qu'il espérait qu'elle se remettrait et lui souhaita un bon week-end.

Kay reposa le combiné et s'allongea sur son lit. Les ri-deaux étaient tirés et la pièce plongée dans la pénombre. quelques minutes auparavant, elle avait allumé, puis éteint presque aussitôt parce que la lumière lui faisait mal aux yeux. Dans la cuisine, Evan et Laurie lui préparaient son petit dé-jeuner; au bruit qu'ils faisaient, elle savait qu'elle aurait be-soin de tout ranger. Mais c'était quand même gentil de leur part, et tant pis si les toasts étaient br'lés, elle les trouverait malgré tout délicieux.

Elle n'avait pas vraiment menti au Dr Wexler. Cela cognait dans sa tête, mais elle savait que ce n'était pas la migraine. Elle avait la sensation d'avoir les nerfs à fleur de peau. Une main glacée lui caressait les épaules. Depuis des semaines, elle avait fait semblant de croire que tout allait bien, que ce qu'elle éprouvait n'était que de l'angoisse et que cela passerait très vite. En un mot, qu'elle était

toujours la même.

Réagir ainsi n'était plus possible aujourd'hui.

Il lui arrivait quelque chose, qu'elle ne pouvait expliquer ni par l'angoisse ni par quoi que ce fut de familier. Tout avait commencé par ces rêves étranges. Elle s'était comportée en observatrice, dans un premier temps, mais il avaient gagné en intensité et elle s'était malgré elle vue contrainte d'y partici-per pleinement. Il lui semblait toujours qu'elle était empri-sonnée dans un autre corps, celui d'une femme à la cuisse barrée d'une grande cicatrice, et elle assistait à des scènes de carnage à

travers des yeux qui n'étaient pas les siens. Elle au-rait voulu parler de ses rêves à Evan, lui avouer que la peur et le doute la tenaillaient, mais elle avait honte d'admettre qu'elle redoutait toujours plus une chose aussi intangible. Et puis, en se confessant ainsi, elle reconnaissait implicitement que les terreurs nocturnes d'Evan étaient fondées. Cela, elle ne le voulait pas. Evan semblait d'ailleurs trop préoccupé pour l'écouter; il avait les yeux creux, les traits tirés, parce qu'il restait très tard devant la télévision ou trop longtemps dans son bureau à essayer de travailler. Kay aurait pu comp-ter sur les doigts de la main les mots qu'il écrivait dans une journée.

Le cauchemar de la nuit dernière avait été le pire de tous. A travers les tourbillons de poussière et de fumée, s'avan-çaient par hordes les envahisseurs barbus. Les glaives tour-noyaient, des archers à cheval sautaient des murailles écrou-lées et évitaient les b°chers funèbres o°

s'empilaient les ca-davres. En compagnie de trois camarades, elle avait résisté de toutes ses forces, tranchant de la hache des membres ou déca-pitant ses ennemis. Elle avait entendu prononcer un nom, Oliviadre, et avait su que c'était le sien. Devant elle, Coliae venait de s'effondrer, la gorge transpercée par une flèche. Demusa poussa son cri de guerre, mais une lame lui perça le torse et une autre, le ventre. Antibre reçut une flèche en plein visage, elle tomba à genoux, mais eut encore la force de décapiter son adversaire. Les guerriers faisaient front, enve-loppés de fumée. Les feux de la défaite br°laient un peu par-tout: la grande cité, la grande nation, avait finalement cédé à l'envahisseur. Des corps déchiquetés gisaient sur les chemins, le sang traçait des fresques d'épouvante sur les murs encore debout. Oliviadre regardait de tous côtés comme un animal pris au piège, elle lisait la terreur dans leurs yeux, mais sa-vait aussi que l'heure de sa mort allait sonner. Un des guer-riers, colosse courageux et intrépide, se jeta sur elle, la lance en avant. Oliviadre poussa un cri de rage quand la lame

s'en-fonça dans son flanc, puis elle frappa à plusieurs reprises celui qui l'avait ainsi attaquée. Le corps mutilé de l'homme tomba bientôt à terre, et elle cracha dessus de mépris. Les autres hésitèrent, ils reconnaissaient en elle la fureur qui avait vaincu Athènes, plus d'un siècle plus tôt. Un arc claqua, une flèche siffla au-dessus des hommes et se ficha dans son épaule, la contraignant à reculer de quelques pas. La vue de son sang redonna courage aux guerriers.

La retraite d'Oliviadre fut coupée par un pan de muraille. Elle poussa son cri de guerre, pareil à celui de l'aigle, et frappa avec une violence inouïe tous ceux qui se jetaient sur elle. Les cadavres se multipliaient, mais les coups des ennemis la perçaient de toutes parts. Elle tomba à

genoux, l'un des hommes leva très haut son glaive et...

Le noir.

Puis une lumière grise.

Le matin, à McClain Terrace. Mon Dieu, ma tête! Il va falloir que j'appelle Wexler...

"C'est prêt!" dit Laurie en entrant dans la chambre, suivie d'Evan qui portait un plateau avec des oeufs au bacon et un grand verre de jus d'orange. Laurie déposa le plateau sur les genoux de sa mère. "On a fait brûler les toasts, dit-elle en riant.

* Ce n'est pas grave. «a a l'air délicieux.

* Tu veux que j'allume? demanda Evan.

* Non, laisse comme ça, j'ai toujours mal au crâne." Il y avait une boîte de médicaments sur la table de nuit. Elle prit deux comprimés qu'elle avala avec un peu de jus d'orange.

"«a ne va pas mieux?"

Elle secoua la tête. L'image ultime de son rêve s'imposait toujours à elle: le guerrier qui brandit son glaive, ses muscles bandés... Non, ce n'était pas moi. C'était... Oliviadre. C'est Oliviadre qui a été décapitée, pas moi. Mais pourquoi est-ce que j'ai si mal? Elle fit la grimace et se toucha le front.

"Maman, tu as bobo? lui demanda Laurie.

* Oui, beaucoup."

Evan prit la boîte de comprimés vide. "Je vais aller à la pharmacie t'en acheter." Il l'observa un instant: la douleur lui déformait les traits du visage. "Tu veux que j'appelle un médecin?"

* Oh, ce n'est pas à ce point-là", s'empressa de dire Kay.

Elle mangea un peu d'oeuf, prit la salière. "«a va s'arranger.

* Tu travailles trop, lui dit Evan. Tu lis trop, cela te fa-tigue les yeux.

* C'est bien possible, oui. Je vais me reposer aujourd'hui, je serai plus en forme pour faire passer les examens.

* Il n'y a pas école? demanda Laurie.

* Non, dit Kay. Tu ne veux pas rester me tenir compagnie?

* Il n'a qu'à le faire, papa! protesta-t-elle. Mme Omarian va finir de nous raconter son histoire."

Kay prit la main de sa fille. "Je croyais que cela te ferait plaisir de rester à la maison. Tu pourrais regarder la télé et jouer dans le jardin...

* La reine! dit Laurie. Je veux savoir ce qu'elle va faire!"

Le regard d'Evan se posa un instant sur Kay, puis sur Laurie. "quelle reine?

* La vraie reine! dit Laurie. Celle qui habite ici!

* Ici? qu'est-ce que tu veux dire?"

La petite fille secoua la tête, excédée par l'incompréhension de son père. "Ici! cria-t-elle presque. Elle habite dans un grand ch,teau!"

Kay voulut lui caresser les cheveux. "Reste avec moi, on s'amusera bien toutes les deux.

* Non, je veux savoir la fin de l'histoire!

* Ecoute, ma princesse, lui dit Evan. Tu ne veux pas faire un tour à la pharmacie avec moi?"

Laurie hésita un instant. "D'accord", dit-elle finalement.

Alors qu'ils traversaient la pelouse pour gagner la voiture, Evan se prit à

regarder la maison des Demargeon. Tout était paisible et leur automobile ne se trouvait pas là. Laurie s'ins-talla derrière Evan dans le camping-car et ils démarrèrent.

"Tu aimes beaucoup Mme Omarian, on dirait, dit Evan.

* Oui, elle est gentille.

* Il y a beaucoup d'enfants à la Sunshine School?"

Elle hocha la tête. "Je peux ouvrir ma vitre? J'ai chaud.

* D'accord." Evan s'arrêta à un stop, regarda à gauche et à droite, puis repartit et passa devant des maisons silencieuses. "Mme Omarian doit vous raconter de belles histoires, reprit-il au bout d'un moment.

* Oui, mais c'est rien qu'à nous, pas aux garçons, parce qu'elle dit qu'on n'est pas pareilles.

* Bien s'r, les garçons et les filles sont différents, fit Evan.

Il y en a beaucoup, des garçons?

* Oh, quatre ou cinq. On est surtout des filles."

Il jeta un coup d'oeil dans le rétroviseur et entrevit le toit du musée.

"J'aimerais bien connaître les histoires de Mme Omarian, dit-il. Surtout celle de la reine qui vit dans un ch,-teau.

* C'est pas possible, dit Laurie. Mme Omarian dit qu'elles sont rien que pour nous parce qu'on n'est pas pareilles. Elle dit que les papas doivent pas les entendre.

* Oh, fit Evan, de petits secrets, hein?

* C'est drôle d'avoir des secrets."

La vision d'Evan se troubla. Il n'avait que vaguement conscience de rouler dans les rues de Bethany's Sin, car une autre partie de lui-même se tenait dans un couloir. Dans un tourbillon de poussière et de chaleur, il voyait s'avancer len-tement vers lui une forme sombre aux yeux flamboyants. Une main déchira le voile de poussière et se tendit vers lui. Elle referma sa poigne froide sur son bras et l'attira. Papa, dit

quelqu'un. Son coeur battait très vite, mais il ne pouvait rien faire pour résister; la créature l'entraînait dans ce cou-loir, vers une pièce immense où d'autres l'attendaient. Papa! Une voix, toute proche. Un sol de dalles brutes, un plafond de verre et la lune qui éclabousse le noir du ciel. Des êtres aux yeux hideux parcourus de flammes font cercle dans la salle. Au centre, une dalle, et quelqu'un qui se tient là. Papa, s'il te plaît! La voix de Laurie. Kay. Kay, qui est là... mais une Kay différente. Une Kay à deux visages: l'un ricanant, avec un oeil unique qui explose de rage, et l'autre hurlant, avec son oeil en proie à la plus grande des terreurs. Derrière elle, d'autres formes, qui attendent... Papa, tu vas... Kay lève un bras, et sa main tient une hache qui resplendit; son autre main se tend vers lui, ses doigts sont pris de frénésie...

trop vite!, hurla Laurie, collée à son oreille.

Il s'arracha alors à la salle hideuse et vit le panneau stop qui fonçait sur lui à toute allure. Il savait que, même s'il écrasait les freins, la voiture ne s'arrêterait pas sur place et il implora le ciel pour qu'il n'y ait pas d'autres voitures. Les pneus hurlèrent. Devant lui, une grande forme noire fit un bond de côté. "Seigneur!" souffla Evan alors que le camping-car faisait halte au beau milieu du carrefour. Il se tourna vers Laurie qui, les yeux épouvantés, tremblait et se mordait les lèvres. "«a va, ma princesse? «a va? Excuse-moi, oh excuse-moi."

Elle hocha la tête.

"Excuse-moi, répéta-t-il encore une fois. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça, je pensais à autre chose." Et soudain, il eut conscience d'une présence, il sentit une odeur animale et tourna vivement la tête.

Juste à côté du camping-car, un grand cheval noir aux flancs luisants, aux narines dilatées, secouait nerveusement sa tête triangulaire. Un feu écarlate semblait brûler dans ses prunelles. Une femme le montait à cru.

C'était Kathryn Drago, qui serrait la crinière entre ses doigts. "Là, Joker, di-sait-elle pour le calmer, là, là..." Le cheval secoua la tête avant de s'apaiser.

"Vous avez été très imprudent, monsieur Reid, lui dit Kathryn Drago sur un ton glacial. Vous auriez pu tuer mon cheval.

* Je suis désolé, dit-il, je ne vous avais pas vus.

* Nous sommes pourtant bien visibles, non? Cela vous prend souvent

d'enfreindre les règles de la circulation?

* Ma femme ne se sent pas bien, dit Evan, qui ne trouvait pas de meilleure excuse. J'allais à la pharmacie."

La femme continua de caresser l'encolure de son cheval. L'animal bronchait de plaisir à présent. "Kay est malade? de-manda-t-elle sur un ton plus doux. C'est grave?

* La migraine, répondit-il. Elle ne fera pas cours aujourd'hui.

* Je vois." Elle regarda par la vitre du véhicule. "C'est votre petite fille?

* Oui.

* Elle est très jolie. Bonjour.

* Bonjour", répondit Laurie.

Les yeux de Drago se posèrent à nouveau sur Evan. "Vous devriez être plus prudent, il aurait pu y avoir un accident.

* C'est votre cheval? demanda Laurie en se penchant par la vitre.

* Il s'appelle Joker", dit Drago. Le cheval pointa les oreilles en entendant prononcer son nom. "Je le fais un peu courir ce matin. Il est beau, hein?

* Oh oui, qu'est-ce qu'il est beau! s'écria Laurie qui avait pratiquement oublié l'incident. J'adore les chevaux!

* C'est bien, ça. J'en ai vingt dans mes écuries. Un de ces jours, ton père et ta mère pourraient peut-être t'emmener pour que tu montes un peu.

* Je pourrai y aller, papa?

* Nous verrons", dit-il en lui caressant les cheveux. Il perçut dans le regard de Drago quelque chose de terrible, de sombre, de dangereux.

"J'espère que vous me l'amènerez, dit Drago. Toutes les femmes devraient savoir monter.

* Elle a le temps, non?

* C'est vrai", reconnu-elle avec un sourire.

Une voiture klaxonna Evan pour qu'il dégage le carrefour. Il dit: "Je suis vraiment désolé de ce qui vient de se passer, docteur Drago. Je vais faire plus attention.

* Oui, vous auriez tout intérêt."

Et, subitement, elle fit pivoter son cheval et s'éloigna. Evan adressa un signe de la main au conducteur de la voiture, puis il se dirigea vers le Cercle.

"Elle est très gentille, dit Laurie. J'aimerais bien aller voir ses chevaux."

Evan ne répondit pas. Le Cercle s'imposait à lui, avec ses petites boutiques bien propres. Il remarqua que les fleurs du parterre souffraient de la chaleur.

A l'entrée de Bethany's Sin, juste à côté du grand panneau qui souhaite la bienvenue, Neely Ames s'arrêta de tondre pour s'éponger le front. Le soleil cognait dur et il avait encore pas mal de travail. Il avait l'impression que la chaleur gonflait ses paupières. Autour de lui, les arbres penchaient vers la terre.

Il pensait à cet excellent thé au sassafras que Mme Bartlett lui apportait presque tous les soirs, désormais.

Il était toujours si glacé et il le faisait si bien dormir.

Chapitre XXII

LA PEUR DE WYSINGER

ET LA QUÊTE D'EVAN

La voiture de patrouille portant l'inscription POLICE DE

BETHANY'S SIN sur la portière gauche s'arrêta devant le portail massif frappé de la lettre D. Wysinger descendit de voiture et se dirigea vers l'interphone. Il appuya sur un bouton et attendit.

Une voix féminine, métallique: "Oui?"

Il toussota nerveusement. "C'est le shérif Wysinger.

J'aimerais parler au Dr Drago.

* C'est à quel propos?

* C'est personnel."

Il y eut une longue attente, pendant laquelle Wysinger changea plusieurs fois de position. Puis: "C'est d'accord. Remontez en voiture, je vous ouvre." Il y eut un déclic, puis le portail s'écarta rapidement.

Wysinger fit comme on le lui avait demandé, puis il roula vers la maison.

Il se sentait extrêmement mal à l'aise chaque fois qu'il venait ici; il évitait cet endroit autant que faire se peut, bien qu'il lui fût parfois nécessaire de parler au Dr Drago en personne. Il ne l'aimait pas, ou plutôt il la détestait parce qu'elle avait de l'argent et des terres, parce qu'elle avait fait des études et beaucoup voyagé, parce qu'elle disposait de l'intelligence et de la puissance.

Au-delà de la haine qu'il lui vouait, il y avait aussi une peur qui le rongait, dévorant lentement le peu de courage qui lui restait, au point qu'il se sentait totalement vulnérable chaque fois qu'il devait frapper à

la porte de cette demeure. Comme il aurait aimé boire un verre de whisky avant de venir! Mais ça, il ne le pouvait pas, parce qu'elle l'aurait tout de suite senti. Elle sentait l'odeur d'un homme à cinq cents mètres! Sa peur aussi, elle pouvait la sentir, il le savait, de même qu'il savait qu'elle était capable - comme toutes celles qui lui ressemblaient - de libérer la force terrible et maléfique qui sommeillait en elle.

L'appréhension de Wysinger se trouvait renforcée par le fait que la nuit commençait à tomber. Par-delà la cime des arbres, il voyait se dresser la masse mystérieuse de la grande maison. Il frissonnait, il était en sueur.

Il regarda le ciel. Pas de lune, ce soir. Seigneur, se dit-il, ce que j'ai la trouille d'al-ler dans cette baraque! En franchir le seuil était, pour lui, comme pénétrer dans un autre univers, terrifiant, où la paro-le de Drago avait valeur de loi. La maison était obscure et paraissait déserte, mais une fenêtre s'alluma quand Wysinger se gara et marcha lentement vers la porte. Une jeune femme blonde en tunique violette l'accueillit sans un mot. Il la suivit dans des couloirs mal éclairés.

"Attendez ici", lui dit la femme quand ils eurent atteint une double

porte de chêne. Elle entra; Wysinger ôta son cha-peau, le coeur battant, et regarda les fresques des murs. Un troupeau de chevaux s'élançait, tous muscles bandés.

La femme blonde réapparut et lui tint la porte. Il passa de-vant elle. La porte se referma, et il se sentit immédiatement pris au piège. Il était dans le cabinet du Dr Drago, pièce aux murs de pierre ornée d'une immense cheminée et, aux quatre coins, de statues aux yeux énigmatiques. Une baie vitrée don-nait sur un pré. Derrière un beau bureau aux pieds ouvragés, le Dr Drago écrivait. Une lampe unique éclairait son papier à lettres bleu p

,le. "que désirez-vous?" demanda-t-elle froide-ment, sans même le regarder.

Wysinger s'approcha. C'est seulement quand il ne fut plus qu'à deux mètres d'elle que la femme releva la tête et le glaça de son regard.

"Je voudrais... j'aimerais vous parler... des autres", dit-il calmement. En choisissant ses mots.

"Alors?

* Je n'ai rien dit avant, mais... la chasse va bientôt ouvrir, et je..."

Elle ferma à demi les yeux. "En quoi l'ouverture de la chasse vous regarde-t-elle?"

Il sentait ses jambes le l,cher, mais parvint tout de même à se ressaisir.

"Il faut faire attention, dit-il. Cet homme de peine, Ames, il les a vues sur la route de King's Bridge. Il est le seul à les avoir rencontrées et à

se trouver encore en vie.

Elles l'ont attaqué trop près du village. Je n'aime pas ça."

Elle était silencieuse. Elle posa son stylo et se croisa les doigts. "Je me moque totalement de ce que vous aimez ou pas, Wysinger. Cela n'a aucune importance pour moi.

* Cela en a, pourtant! dit-il d'une voix tendue. J'ai déjà eu affaire à la police d'Etat. Il suffit que quelqu'un découvre en-core un camion ou un cadavre dans les bois près du village et ils comprendront tout!

* Comme vous?

* Oui, comme moi! dit Wysinger. Je me suis personnellement intéressé à

cette affaire parce que c'est moi qui ai re-trouvé les premières victimes, les Fletcher. Mais si les autres s'en mêlent, croyez-moi, ils ne seront pas longs à tout comprendre!

* Tenez-les à l'écart, dit posément le Dr Drago, cela fait partie de votre travail.

* Oui, je connais mon boulot, mais si les gens se posent trop de questions, je ne répondrai plus de la situation.

* qu'est-ce que vous me proposez?"

Il reprit son souffle. "Faites en sorte qu'on ne les voie pas de la route de King's Bridge ou des autres routes du comté. qu'elles fassent leurs affaires dans les bois, mais pas si près du village.

* Je ne savais pas que cet homme était au courant, dit Drago. On l'a pris dans un but bien précis, pas pour leur plaisir.

* Je me fiche bien de ce qui peut arriver à ce petit salaud, mais il les a vues et il peut en donner une description. De plus, il passe toutes ses soirées au Coq Hardi et il est probable qu'il raconte son aventure à qui veut l'entendre.

* Personne ne le croira.

* Je n'en serais pas aussi sûr, à votre place, dit Wysinger.

D'après ce que je sais, il y a quelqu'un qui pose beaucoup de questions sur le musée et...

* Oui, dit Drago, je connais M. Reid.

* Il sait peut-être des choses. Dans ce cas-là, qu'est-ce qui va se passer?"

Les yeux de Drago brillaient dans la pénombre. "Du calme, fit-elle, M. Reid est un peu trop curieux, mais il avance à t,tons.

* Je pense que vous devriez vous débarrasser de lui, dit Wysinger.

* C'est moi qui en déciderai, quand le moment sera venu! lui lança-t-elle.

Mme Reid est actuellement en pleine muta-tion. Elle sera bientôt prête pour le rite, mais, en attendant, elle se montrera instable, tiraillée entre ce qu'elle est et ce qu'elle sera. Tuer son mari à présent serait... peu judicieux."

Wysinger se passa la main sur le visage. "Il est dangereux, il pose trop de questions.

* On s'occupe de M. Reid. Mme Hunt a répondu à sa curio-sité en ce qui concerne le musée, et Mme Giles l'a fort bien renseigné à propos de Bethany's Sin, dit-elle avec un léger sourire. Est-ce que vous saviez que M. Reid avait servi dans l'armée? Dans les Marines, pour être plus juste.

Cela fait de lui un adversaire des plus intéressants.

* Ce type nous attirera des ennuis, continua Wysinger. Un jour, je l'ai trouvé en train de tambouriner à la porte du musée, on aurait dit qu'il était... en transe, oui, c'est ça.

* Etrange, dit la femme dont les yeux s'assombrissaient. Il y a quelques jours, il n'a pas respecté un stop et a failli ren-trer dans mon cheval.

J'ai entrevu son regard, il avait l'air perdu dans le vague. En transe, dites-vous? C'est intéres-sant." Elle prit son stylo et frappa à plusieurs reprises le bu-vard étalé devant elle. "M. Reid est peut-être plus complexe que je ne le pensais." Elle leva les yeux vers Wysinger. "Je rétléchirai à

vosre proposition. Vous pouvez vous retirer."

Il hocha la tête et se dirigea vers la porte. Son coeur battait toujours très fort. Peu importait ce que cette salope décide-rait, se dit-il, il n'avait qu'une h,te, se retrouver chez lui.

Wysinger", dit Drago. L'homme frissonna malgré lui et se retourna. "Nous sommes deux nouvelles au village. Mme Jensen et Mme Berryman ont eu des filles la semaine dernière, à la clinique. Mme Gresham a eu un garçon mercredi soir. Je veux que vous surveilliez Mme Gresham pour vous assurer... que tout est en ordre. Vous pouvez partir." Elle re-prit sa correspondance.

Wysinger avait regagné sa voiture de patrouille. Il roula doucement vers le portail, attendit qu'il s'ouvre, puis prit la direction de Bethany's Sin.

Dans le rétroviseur, il vit le por-tail se refermer, véritable frontière entre deux mondes. Il poussa un soupir de soulagement. Certes, le Dr Drago le payait bien, elle lui avait même donné la maison de Deer Cross Lane, mais il savait qu'elle pouvait faire ce qu'elle voulait de lui. Le tuer, par exemple. Et de quelle atroce façon! Comme Paul Keating ou comme tous les autres. Comme les Fletcher, mutilés au petit matin alors qu'ils se préparaient à prendre leur petit déjeuner. On lui renouvelait son mandat de shérif, mais il savait qu'en fait on le méprisait. Ces femmes auraient aimé mettre la main sur lui et le déchirer de leurs griffes. Son album rempli de coupures de presse était sa police d'assurance sur la vie. A la moindre menace, il pourrait le cacher quelque part, dans une consigne automatique de la gare routière de Johnstown, par exemple. Ou encore l'adresser à son cousin Hal, celui qui vivait dans le Wisconsin, avec l'ordre formel de ne l'ouvrir qu'en cas d'accident. Il se demanda comment elles réagiraient si elles découvraient son album. Elles le tueraient.

Probablement pas. Elles avaient besoin de lui pour préserver les apparences. Tout se passe à merveille à Bethany's Sin, le calme et la sécurité y règnent en maîtres. Foutaises.

La nuit était tombée sur le village. Des étoiles scintillaient.

Il n'y avait pas de lune ce soir. Pas de lune. Merci, Seigneur. Il approchait de la maison des Gresham. Elle était plongée dans l'obscurité, mais il savait que M. Gresham s'y trouvait, les yeux tournés vers le mur ou le plafond, une bouteille vide à côté de lui. La télévision ou la radio devaient emplir les pièces de leur présence fantomatique. M. Gresham s'enivrait pour ne plus penser à son enfant mort-né. Peut-être même envisageait-il de se suicider. Non, M. Gresham n'avait pas assez de courage pour cela. Wysinger dépassa la maison. Soudain, une paire de phares crevèrent la nuit. Le véhicule allait très vite, mais il n'y avait certainement pas excès de vitesse. Dans son rétroviseur, il vit les feux de position disparaître dans la nuit. Un camping-car? A qui pouvait-il bien appartenir? A part lui, les rues de Bethany's Sin étaient désertes.

Dans la forêt, les insectes commençaient à bruire et une brume de chaleur planait au-dessus des terres. Wysinger s'engagea dans Deer Cross Lane, puis dans l'allée de sa maison. Pour lui, la journée était terminée.

Pour Evan, en revanche, le plus intéressant restait à faire. Il sortit de Bethany's Sin, passa devant la propriété de Drago et prit la nationale

en direction de Whittington où l'attendait le Dr Blackburn. Il avait été

sur le point de l'appeler pour remettre à plus tard leur entretien - Kay ne se sentait toujours pas très bien -, mais sa rencontre avec Blackburn avait pour lui quelque chose de vital. Kay n'avait pas fait cours pendant deux autres journées. Cela ne lui ressemblait vraiment pas, car elle n'avait rien d'une malade imaginaire. Pourtant, elle ne quittait pas le lit, ne mangeait pratiquement rien et, surtout, se bourrait de calmants. Evan voulait qu'elle aille effectuer un check-up à la clinique Mabry, mais elle lui répondait qu'elle n'en avait pas le temps à présent et qu'elle n'irait qu'une fois le trimestre terminé. Evan avait l'impression que son visage s'était transformé au cours de ces derniers jours; elle avait p,li et des plaques violacées se dessinaient sous ses yeux et au creux de ses joues.

La nuit, elle criait dans son sommeil, mais refusait de parler de ce qui la hantait. Evan lui avait acheté des vitamines à la pharmacie en se disant qu'elle ne mangeait peut-être pas assez, mais les flacons restaient intacts dans l'armoire de la salle de bains. Il se sentait impuissant et ne pouvait qu'assister à... oui, à la dégradation de sa femme. Elle dormait quand il était parti pour Whittington.

Evan n'eut pas de mal à trouver le 114 Morgan Lane dans cette petite communauté qu'était Whittington. La maison des Blackburn était plus modeste que la sienne: toute de brique rouge, elle était ceinte d'une barrière blanche. Evan sonna et un chien se mit à aboyer. La voix de Blackburn, tout près de la porte: "Couché, Hercule! et le chien s'arrêta. La porte s'ouvrit et Blackburn apparut, en jeans et pull-over. Il lui sourit: "Entrez, je vous en prie!"

La maison était bien décorée, mais sans excès. Dans le salon, il y avait un canapé de toile beige et plusieurs fauteuils, un tapis vieil or, une table en verre chargée de nombreux exemplaires du National Geographic et du Smithsonian. Christie était assise sur le canapé; elle sourit à Evan. A ses pieds, un petit bouledogue brun ne cessait de flairer autour de lui.

"Content de vous revoir, dit Blackburn en serrant la main d'Evan. Tenez, asseyez-vous. Vous voulez une bière?"

Evan prit place dans un fauteuil. "Non, merci.

* Nous avons du vin, dit Christie. Du Boone's Farm.

* Bonne idée.

* Doug, tu veux un verre?

* Un petit, oui." Elle quitta le salon, et Blackburn prit sa place sur le canapé. Le bouledogue sauta à côté de lui, les yeux toujours rivés sur l'étranger. "Alors, dit-il, comment ça va à Bethany's Sin?

* Ca ne bouge pas, dit Evan. Toujours pareil."

Blackburn caressa le bouledogue, qui s'étira paresseusement. "Ce n'est pas très différent à Whittington, comme vous avez pu le constater. Il y a extinction des feux à sept heures, par arrêté municipal. C'est un coin vraiment tranquille. Christie et moi, nous adorons le calme. Hercule aussi, naturellement." Il gratta le dos du chien.

Christie arriva avec un vin à la framboise. Evan prit le verre qu'elle lui tendait, et elle s'installa à côté de son mari. "Je suis désolée que votre femme n'ait pas vu venir, monsieur Reid. J'aurais bien aimé la revoir.

* Elle ne se sent pas très bien ces jours-ci.

* Oh, quel dommage! dit Christie. qu'est-ce qu'elle a, un virus?"

Il goûta le vin.

"Honnêtement, je n'en sais trop rien. Son travail a dû l'épuiser." Il se raccrochait à ce mensonge.

"Sûrement, dit Blackburn. C'est son premier trimestre, elle doit vouloir faire de son mieux.

* Oui."

Blackburn but à son tour avant de poser le verre sur la table basse. Il chercha sa pipe dans la poche de sa chemise et entreprit de la bourrer.

"Bon, dit-il après l'avoir allumée, qu'est-ce qui vous tracasse tant? Vous aviez l'air vraiment très angoissé au téléphone. J'espère que je pourrai vous aider à résoudre votre problème.

* Je l'espère aussi. A la soirée du Dr Drago, elle et vous... enfin, vous avez eu une discussion à propos du musée. Je n'ai pas très bien compris pourquoi, mais elle m'a paru très nerveuse. Depuis, j'ai visité le musée, j'ai vu les objets en provenance de Themiscrya et je m'interroge.

* Allez-y.

* Pourquoi y a-t-il un tel désaccord entre vous à propos d'une communauté

rurale datant d'il y a trois mille ans?"

Blackburn le regarda fixement, cligna des yeux et sourit. "qui est-ce qui vous a raconté que c'était une communauté rurale? S'œrement pas le Dr Drago!

* Non, une femme du musée, elle était membre de l'asso-ciation historique.

* Je ne comprends pas, dit Blackburn en fronçant les sour-cils. Certains membres de cette prétendue association ont peut-être encore du bon sens.

Evan secoua la tête. "Je suis désolé, mais je ne vous suis pas du tout.

* Depuis 1965, dit Blackburn dans un nuage de fumée, Kathryn Drago soutient que la ville de Themiscrya était la capitale de la nation amazone. Une cité guerrière, pas un simple campement de fermiers!

* Les Amazones? dit Evan avec un sourire. Comme dans Wonder Woman?

* Non." Etonnamment, la voix de Blackburn était très grave. "Les Amazones étaient glorifiées dans la mythologie grecque. Si elles ont jamais existé -

et je mets bien un énorme si -, c'étaient des tueuses assoiffées de sang pour qui tout combat était synonyme de récréation. Les hommes étaient leurs ennemis jurés. Ceux qu'elles n'avaient pas massacrés, elles les mutilaient et les gardaient comme esclaves sexuels...

* Eh, une minute! qu'est-ce que vous entendez par " muti-lés "?

* Amputés, par exemple. Elles croyaient qu'en tranchant un bras ou une jambe, on renforçait les organes sexuels mas-culins. Elles ne recherchaient pas particulièrement la compa-gnie des hommes, mais avaient besoin d'eux pour faire des enfants. La plupart du temps, les Amazones massacraient leurs prisonniers quand ils ne leur étaient plus utiles." Il s'ar-rêta de parler, ayant décelé une lueur étrange dans les yeux d'Evan. "œa ne va pas?

* Si, dit Evan, œa va, tout va bien." Une silhouette derrière un rideau.

Une main absente. Des jambes qui se détachent du torse. Non, tout allait bien, tout allait bien...

"D'un point de vue purement mythologique, reprit Blackburn, le Dr Drago a tout à fait raison. Selon les fables et les légendes que nous ont transmises les Grecs, la ville de Themiscrya était une énorme forteresse amazone d'où les guerrières lançaient leurs expéditions contre les Etats grecs. En vérité, cela ne s'est jamais passé ainsi, mais je dois dire que tous les spécialistes de la mythologie en frémiraient si telle était bien la vérité. Themiscrya a existé, ça c'est une réalité historique. Les soldats romains ont attaqué la ville et l'ont détruite en 72 av. J.-C., mais l'on n'a retrouvé aucune Amazone dans les ruines, rien que des hommes.

C'est pourquoi...

* Mais les premiers habitants de Themiscrya? l'interrompt Evan. Ceux dont les objets sont aujourd'hui exposés au musée?

* Ah! dit Blackburn, la pipe entre les dents. C'est là que cela devient un peu plus compliqué. Les historiens ne savent pas grand-chose de la fondation de Themiscrya, c'est pourquoi les découvertes du Dr Drago se sont révélées aussi importantes. Depuis 1965, on peut broser un tableau assez sommaire de la civilisation primitive de Themiscrya: assez belliqueuse, elle élevait des chevaux et cultivait des plantes-elle adorait aussi des divinités telles qu'Arès et Artémis. Certains fragments de peintures murales nous apprennent qu'il s'agissait autrefois d'une ville belle et bien bâtie, mais elle s'est dégradée de siècle en siècle, ce qui est le cas de la plupart des villes. quand les Romains l'ont assiégée, il n'en restait probablement plus grand-chose.

* Il n'y a donc aucune preuve qui vienne étayer les théories du Dr Drago?

* Il y a des preuves, mais elles ne prouvent rien, dit Blackburn avec un sourire.

* Par exemple?

* Des poteries représentant des Amazones. Des fresques où l'on voit des guerriers apparemment femmes se dresser au-dessus de leurs ennemis tués.

Ce genre de choses. Vous savez, la légende des Amazones était très répandue à cette époque.

Un grand nombre de peintres et de sculpteurs s'en sont inspirés. On trouve des représentations d'Amazones un peu partout, sur des cratères, des vases, des assiettes, même au Parthénon. Pourquoi n'y en aurait-il pas également à

Themiscrya? Le Dr Drago a découvert un objet qui a quelque peu ébranlé les historiens. Au cours de ses fouilles, dans un tunnel souterrain, elle a trouvé une Artémis primitive érigée sur un autel de pierre noire. Cette Artémis était littéralement recouverte de seins de femmes, il y en avait plusieurs dizaines."

Evan leva un sourcil.

"On dit dans la mythologie, bien que cela soit fort peu fondé, que les Amazones se tranchaient le sein droit à l'aide d'un glaive chauffé à blanc. C'était une marque de courage ainsi qu'un sacrifice à la déesse. Certains spécialistes prétendent que ce sein droit les aurait gênées pour tirer à l'arc." Il traça un trait sur sa poitrine. "Elle avait ce genre de cicatrice. Cette statue est au musée de Bethany's Sin, vous ne l'avez pas vue?"

Evan secoua la tête. Il se souvenait d'une porte noire qui l'empêchait d'avancer. D'un autel de pierre noire et de femmes qui attendaient.

"Autre chose, dit Blackburn en rallumant sa pipe. La rumeur disait que Themiscrya était hantée."

Le regard d'Evan capta celui de son interlocuteur.

"Hantée?"

* Oui, fit Blackburn en soufflant la fumée. Il y a un village du nom de Caraminya près du site archéologique. D'après ce que j'ai entendu dire, les villageois croyaient que les tremble-ments de terre étaient la conséquence de la colère des Amazones tuées au combat. Tout de suite après le début des fouilles, certaines femmes de Caraminya ont... disjoncté, si je puis me permettre cette expression.

* Comment?

* Elles ont essayé de tuer leurs maris, elles déliraient dans une langue que personne ne comprenait. De toute façon, Caraminya n'existe plus. Après le séisme de 65, Themiscrya a commencé à réapparaître, et les villageois ont tout abandonné sur place.

* Le tunnel du Dr Drago, qu'y avait-il d'autre dedans? de-manda

calmement Evan.

* Des statues noircies. La preuve qu'il y avait eu un ter-rible incendie.

Beaucoup de cendres, des tas et des tas de cendres que l'on a d'abord pris pour de la poussière. La grot-te souterraine était interdite d'accès depuis fort longtemps, c'est le tremblement de terre qui l'a rouverte."

Evan but son vin d'un air pensif. "Ces cendres, c'était quoi?

* Des ossements, répondit Blackburn tout en observant la réaction d'Evan.

Cette grotte abritait un immense b^ocher fu-néraire. Les historiens s'y intéressent toujours."

Evan se passa la main sur le front et termina son vin avant de repousser le verre.

"Vous en voulez encore, monsieur Reid?" demanda Christie. Evan secoua la tête.

Maintenant, vous allez m'expliquer pourquoi vous étiez si troublé", dit Blackburn.

Ne t'emballe pas, se dit Evan, vas-y doucement. "Mais vous, vous croyez que les Amazones ont existé?"

Blackburn sourit encore une fois, mais c'était de manière purement mécanique. "Si l'on veut y croire, eh bien, oui, elles ont existé. Homère y croyait. Arrien y croyait. Hérodote aussi. Des documents historiques disent que des Amazones ont attaqué et failli défaire Athènes vers 1256 av.

J.-C. La dernière grande reine des Amazones, Penthésilée, aurait été tuée à

Troie par Achille. Et Troie a bel et bien existé. qui sait? La légende a la vie dure. Mais si vous le pouvez, imaginez, monsieur Reid, que vous entendez sur un champ de bataille ce farouche cri de guerre qui vous glace jusqu'aux os. Dans le lointain, vous voyez les nuages de poussière que soulèvent les sabots de leurs chevaux. Bien avant qu'elles ne s'approchent de vos rangs, leurs flèches pleuvent dans le ciel. Ce sera ensuite le combat au corps à corps, le glaive contre la lance et la bipenne, cette hache à deux tran-chants. Le combat ne prendra fin que lorsque le dernier homme aura été décapité ou emmené au camp pour

être mu-tilé. Ce doit être une manière de mourir vraiment horrible, monsieur Reid, et je remercie le ciel que, si les Amazones ont bien existé, nos destins ne se soient jamais croisés." Il prit son verre, but et le reposa sur la table.

Evan se leva. Il y avait en lui comme un abysse, quelque part entre son ,me et son corps physique, et, dans ces froides ténèbres, la terreur bouillonnait, toute prête à s'épancher par ses lèvres ainsi que de la bile.

Il se dirigea vers la porte.

Blackburn se leva à son tour. "Vous ne partez pas, n'est-ce pas? Il doit rester un peu de Boone's Farm.

* Il faut que j'y aille, dit Evan en posant la main sur la poi-gnée de la porte.

* Vous savez, je ne comprends toujours pas ce qui se passe, dit Blackburn.

Et je suppose que vous ne me direz rien.

* qu'est-ce qui arrivait aux enfants m,les? lui demanda Evan. Il y avait bien des garçons parmi les bébés des Amazones.

* Certainement." Blackburn ôta la pipe de sa bouche et étudia les traits d'Evan, incertain de ce qu'il y lisait. "Elles ne pouvaient faire autrement. Les Amazones conservaient certains m,les pour qu'ils servent plus tard à la reproduction, mais la plupart des garçons étaient tués.

Pourquoi portez-vous tant d'intérêt à la civilisation des Amazones?

J'aimerais le savoir.

* Un jour, je vous le dirai. Pour l'instant, disons que c'est de la simple curiosité." Evan ouvrit la porte. La chaleur du dehors l'enveloppa. Hercule poussa un ou deux jappements, et Christie le caressa pour le calmer. "Merci de m'avoir reçu, dit Evan. Et merci pour le vin.

* Venez avec Mme Reid la prochaine fois, dit Christie.

* Je n'y manquerai pas. Bonne nuit.

* Bonne nuit", dit Blackburn.

Evan revint à Bethany's Sin, l'esprit tourmenté, refusant sans cesse la terrible vérité, mais y revenant chaque fois parce qu'il n'y avait pas d'autre issue.

Dans la maison des Reid, à McClain Terrace, la créature se mouvait dans le noir, dans l'escalier, vers la cuisine. Là où se trouvent les couteaux.

Elle percevait l'odeur fétide de l'homme, de celui avec qui cette pitoyable Kay vivait, couchait, partageait ses émois. L'enfant, la petite fille, dormait au premier. La créature passa dans la cuisine, tous les sens en alerte. Pratiquement capable de voir dans l'obscurité.

Pratiquement. Des verres et des assiettes reposaient sur le plan de travail, à côté de l'évier. Un bras les balaya, qui fit presque tout tomber par terre. Ouvrit des tiroirs, les renversa. Et puis trouva ce que la créature était venue chercher. Un gros couteau de boucher qui n'avait pratiquement jamais servi. La lame en était si aiguisée qu'elle fit perler une goutte de sang au doigt qui l'éprouva. Dans le noir, la créature attendait le retour de l'homme, à l'heure même où l'horloge de cuisine jaune marquait le début du mois d'août.

quatrième partie

AOUT

Chapitre XXIII

A LA MAISON

Des ombres se matérialisaient lentement dans les ténèbres. Les phares illuminaient brièvement des vitres, réveillant ainsi les créatures malignes et innommables qui se vautraient sur des carrés de gazon jalousement gardés. Lorsqu'il passait devant ces maisons, Evan redoutait que les yeux des bêtes ne quittent leurs cadres de bois et de brique pour se lancer à sa poursuite; il jetait alors un coup d'oeil au rétroviseur et constatait que l'obscurité les engloutissait à nouveau.

Il alluma la radio et chercha une station qui lui convienne. Du rock, la voix si particulière de Mick Jagger; un piano jouant Moon River en sourdine; une femme qui racontait, haletante, ce qui se passait dans un magasin de Johnstown; des craquements et des bruits d'électricité statique en provenance du monde réel qui s'étendait au-delà des limites de Bethany's Sin. Mon Dieu, fit soudain Evan, effrayé à l'idée que quelque chose en lui puisse céder brutalement comme un plancher pourri sous un corps trop lourd.

Il se passa la main sur le vi-sage. Mon Dieu, mon Dieu. La terreur et l'incrédulité s'é-taient glissées en lui, prêtes à le déchirer. Les rues sombres de Bethany's Sin. Les maisons sombres de Bethany's Sin. Les forêts sombres de Bethany's Sin. Toute cette noirceur qui s'entremêle, qui se fond en une nuit impénétrable venue lé-cher les vitres de son camping-car pour essayer de s'emparer de lui.

Au moment o' il déboucha sur McClain Terrace, le poids de l'horreur s'accumula au creux de ses reins, comme une grosse araignée venimeuse qui s'y serait tapie. Laurie, Kay et lui s'étaient jetés dans l'ancre d'un culte cruel et impie, celui des Amazones. Il s'engagea dans l'allée, éteignit la radio et coupa les phares, puis demeura plusieurs minutes sans bou-ger afin de rassembler ses idées du mieux qu'il le p't. Était-ce là ce que ses prémonitions lui avaient montré dès le jour de leur arrivée? Ce qu'elles cherchaient à lui faire com-prendre, était-ce bien que le mal prenait racine dans le musée o' reposaient les vestiges de Themiscrya? Ou y avait-il quelque chose de pire dont il n'avait encore aucune notion? Je deviens dingue ou quoi? se demanda-t-il. Non, je vais bien, je me sens bien. Mais il faut que je sorte de là Kay et Laurie. Et, surtout, que je fasse très attention. Il retira la clef de contact et ouvrit la portière.

Il déverrouilla la porte de la maison et entra avant d'allu-mer dans le hall d'entrée. Des ombres s'enfuirent précipitam-ment. Est-ce qu'il y avait quelque chose à boire à la mai-son? Oui. De la bière dans le frigo. Il alluma dans le living, s'arrêta à la porte de la cuisine, fit un pas en avant, s'arrêta à nouveau, comme un pantin dont on tire maladroitement les ficelles. Ses chaussures firent craquer des morceaux de verre et d'assiettes. Il chercha l'interrupteur, mais retint son geste; son poulx s'était accéléré, la poigne froide de l'incertitude s'était posée sur sa nuque. Kay s'était-elle levée depuis son départ? Avait-elle cassé quelque chose dans la cuisine? Il ne pouvait détacher les yeux de la vaisselle brisée.

Ces assiettes et ces verres auraient-ils pu tomber tout seuls? se demanda-t-il. La maison était si calme, c'en était énervant. Ce n'était pas un calme serein, mais le silence propre à de terribles événements, comme en suspens sur le fil du temps. Du bout du pied, Evan repoussa des morceaux de verre. Il ne pensait plus à sa bière. Il traversa à nouveau le living, étei-gnit et prit l'escalier. Une marche grinça sous son poids.

Les portes des deux chambres étaient fermées. Dans le noir, Evan ouvrit celle de la sienne et entra.

L'ombre de la table. L'ombre de la lampe. L'ombre du lit. Et, dans ce lit, les collines et les vallées du corps de Kay, sous le drap; elle dormait sur le flanc gauche, le visage tourné vers le mur. Il pouvait voir sa chevelure sombre s'étaler en éventail sur l'oreiller. Réveille-la, se dit-il.

Réveille-la et dis-lui tout ce que tu soupçonnes et emmène-la avec Laurie loin de ce lieu maudit. Réveille-la maintenant, maintenant! Sa main se dirigea vers la colline de son épaule. Non. Attends. Elle croira que tu as perdu la tête, que tu as bu, que tu dé-lires, que ta santé mentale déjà

chancelante a finalement bas-culé. Bon Dieu, réveille-la maintenant, c'est peut-être ta dernière chance! Il hésita. Non. Pas cette nuit. demain matin.

Demain matin, je lui parlerai et peut-être, je dis bien peut-être, arriverai je à lui faire comprendre que nous devons par-tir d'ici.

Evan se déshabilla en silence, enfila son pyjama et se glissa dans le lit auprès de sa femme. Elle lui tournait le dos, mais il percevait tout de même les battements sourds de son coeur. Il regarda au plafond et vit les yeux sans visage de Harris Demargeon. Pour échapper à cette vision, il ferma ses propres yeux et chercha le sommeil.

Le lent glissement d'un corps sur le lit. Centimètre après centimètre.

Evan ouvrit les paupières. Et il put voir la silhouette de sa femme se dresser au-dessus de lui. Il souleva la tête pour lui demander ce qui n'allait pas. Mais il ne trouva pas sa voix.

Car dans les yeux de Kay br°laient des flammes bleues impitoyables. En un terrible instant, il comprit que cette créature femelle n'était pas la vraie Kay.

Elle poussa un cri terrible qui fit vibrer les vitres et fré-mir Evan jusqu'à l',me, puis elle plongea en avant avec le couteau qu'elle brandissait au-dessus de sa tête. Evan fit un saut de côté, le couteau s'enfonça dans l'oreiller et déchira l'étoffe. Evan avait roulé à terre et, sans prendre la peine de se relever, il reculait. La créature qui était Kay tourna la tête, les yeux perçants. Elle arracha le couteau de l'oreiller et, le brandissant à nouveau, marcha sur lui, le souffle rauque, la respiration précipitée.

"Kay! hurla Evan. Au nom du ciel, je t'en...

Elle se jeta sur lui avant même qu'il eût songé à saisir la poignée de la porte. Le couteau étincela devant ses yeux et il sentit une douleur cuisante au front, juste au-dessus du sourcil gauche. Elle s'avançait vers lui en ricanant comme une hyène, les doigts refermés sur le manche du couteau pour mieux porter ses coups. Il se rendit compte qu'elle l'éloignait de la porte et se mit à paniquer. "Kay! lui cria-t-il. Mais ses yeux, oh ses yeux! ses terribles yeux emplis de flammes le considéraient avec haine. Ce n'était pas Kay, non. Mais quelque chose d'autre. Une créature qui n'avait vraiment plus rien d'humain. qui a franchi la porte noire du cauchemar. Son sourcil lui parut humide. Il s'essuya les yeux du revers de la main. Elle en profita pour bondir à nouveau avec la vitesse d'un serpent. Il s'écarta par pur réflexe et sentit le métal caresser ses côtes. La main libre de la créature qui était Kay se tendit et se referma sur sa gorge pour l'étrangler avec une force dont il n'aurait jamais cru capable ce corps frêle. Il l'attrapa au poignet et lutta. Le couteau se levait encore une fois, les doigts s'enfonçaient dans sa chair, il avait du mal à respirer. Il serra le poing pour la frapper. Le couteau, toujours plus haut. Les articulations qui blanchissent. La lame étincelante. Frappe-la! Non. Frappe-la! Non. Frappe-la...!

Le couteau parvint à son zénith. Le bras tremblait, il ré-unissait toutes ses forces pour porter le coup qui le transpercerait jusqu'au cœur.

Des coups. Des coups sourds. "Maman?" La voix de Laurie. Derrière la porte de sa chambre. "Maman? Papa?" La panique, les larmes toutes prêtes à

couler.

Le couteau hésita. Frappe-la, ce n'est pas Kay, c'est quelque chose qui est entré en elle, mais ce n'est pas elle mon Dieu non ce n'est pas elle...

Son poing s'abattit presque malgré lui. Il la toucha à la pommette et sa tête se renversa en arrière, mais ses yeux ne cillèrent pas. Les doigts de la créature qui était Kay se relâchèrent quelque peu, et Evan frappa à

nouveau pour tenter de se débarrasser de cette poigne qui l'étouffait. Le couteau sif-fla et le manqua de plusieurs centimètres. Elle poussa un autre cri sauvage, strident, mais, avant le coup suivant, Evan avait pu s'emparer d'une chaise et s'en servir pour la repousser.

"Maman! hurlait Laurie. Papa, ouvre-moi la porte!"

La créature qui était Kay recula en émettant des grogne-ments gutturaux.

Evan la repoussait toujours, et elle vacilla. quelque chose se déchira, la lame du couteau s'enfonça dans le coussin de la chaise. Evan poussa de toutes ses forces, elle dérapa et tomba sur le sol, enveloppée de sa chemise de nuit. Sa tête vint cogner le mur. Elle ne bougeait plus.

Evan se débarrassa de la chaise dans laquelle le couteau était toujours planté.

L'interrupteur. La lumière aveuglante. "Papa! Laurie était enroutée à force de crier. Papa, laisse-moi sortir, lais-se-moi sortir!

Dans un coin de la pièce, Kay- reposait, les yeux clos, le vi - sage impassible comme celui d'un cadavre. Elle semblait res-pirer avec difficulté, sa poitrine se soulevait par saccades et son visage était couvert de sueur. Il se pencha et lui prit le poignet. Son pouls était extrêmement rapide. Une goutte de sang tomba sur sa veste de pyjama. Puis une autre. Evan tou-cha du bout des doigts la blessure qu'il avait reçue au front.

Le sang dessinait une verticale entre les seins de Kay. Elle avait la tête penchée de côté, et Evan vit que ses yeux effec-tuaient des mouvements très rapides à l'abri derrière leurs paupières. Il la secoua pour tenter de la réveiller, mais n'y parvint pas. Le téléphone était posé sur la table de nuit. Il feuilleta fébrilement l'annuaire. Comment s'appelait le médecin? Myers? Non. Mabry. Vite. Vite. Laurie sanglotait derrière sa porte. Il trouva le nom: Mabry, Eleanor, docteur en médecine. Deux numéros, celui de la clinique et le sien propre. Des gouttes de sang souillèrent les pages. Il composa le numéro privé, se trompa, recommença. Kay gémissait doucement, à terre.

Le médecin répondit immédiatement. Evan s'efforça de parler calmement: il dit qui il était et d'où il appelait, puis expliqua que sa femme avait eu un accident. Le Dr Mabry ne lui demanda pas d'autres détails. Elle dit qu'elle serait là dans quinze minutes.

Evan s'essuya le front avec sa veste de pyjama. Il enleva le couteau du coussin et le posa sur le lit, hors de portée de Kay; il remit la chaise en place et se rendit sur le palier, vers la porte de la chambre de Laurie. Il eut beaucoup de mal à l'ouvrir, et l'enfant se jeta dans ses bras. "Je ne pouvais pas sortir, sanglotait-elle. J'ai entendu des cris, tu as crié le nom de maman, mais je n'ai pas pu venir, ma porte était coincée!

* Chut! dit-il en la serrant contre lui pour l'apaiser. Tout va bien."

Elle se détacha de lui et vit le sang. Elle ne pleurait pas, mais ses lèvres tremblaient.

"Papa s'est cogné la tête, dit Evan. J'ai encore fait un cau-chemar, comme ceux que je fais d'habitude, et je me suis cogné la tête sur la

table de nuit. Ce n'est qu'une égratignure.

* O' est maman?" Elle essayait de voir par-dessus son épaule.

"Dans la salle de bains, elle cherche un sparadrap pour me le mettre sur le front. Le docteur va bientôt arriver." Il re-garda sa fille droit dans les yeux. "Je vais te demander quelque chose.

* Maman va bien?

* Mais oui, elle n'a rien, mais tu sais comment elle se met en colère après moi quand je fais ces vilains rêves. Ecoute, tu vas descendre à la cuisine et y rester jusqu'à ce que je t'appel-le. Tu veux bien?"

Elle hocha la tête.

"Ecoute, je crois qu'il y a du g,teau dans le réfrigérateur, tu n'as qu'à en manger un bout. Maman ne dira rien. Allez, vas-y." Il attendit qu'elle descende les escaliers, un peu à contrecœur. La lumière s'alluma dans la cuisine.

Dans la chambre, Kay n'avait pas bougé et elle gémissait doucement.

Le Dr Mabry était une femme mince d'une cinquantaine d'années, aux cheveux poivre et sel et au front fortement ridé. Evan la précéda dans l'escalier.

Ses yeux noisette se mouvaient derrière les verres épais de ses lunettes tels des poissons dans un bocal. "Par ici", dit Evan en lui indiquant la chambre.

Le Dr Mabry regarda Kay avant de découvrir le couteau. Elle posa sa trousse sur la table de chevet et l'ouvrit. "qu'est-ce qui s'est passé?

demanda-t-elle d'une voix froide et curieu-sément modulée.

* Ma femme fait des rêves étranges depuis quelque temps", dit Evan, la main toujours posée sur sa blessure. Elle avait arrêté de saigner et un peu de sang avait séché dans ses sour-cils. "Je crois que je l'ai réveillée pendant l'un d'eux, et elle m'a... attaquée. Elle ne savait plus ce qu'elle faisait.

* Votre femme dort toujours avec un couteau?"

Evan ne répondit pas. Le Dr Mabry prit son stéthoscope et ausculta soigneusement Kay. Elle lui palpa la tête. "Elle a une vilaine bosse, dit-

elle doucement. Et ça, qu'est-ce que c'est?" Elle désignait la pommette bleuie de Kay.

"J'ai d° me défendre.

* Je vois. Comment votre femme se sentait-elle ces der-niers temps?

* Fatiguée. Elle ne mangeait presque pas. Elle a perdu d° poids et elle ne dormait pas bien."

Kay se mit à trembler, à gémir.

Le Dr Mabry fouilla dans sa trousse et prit une ampoule qu'elle cassa sous le nez de Kay. Evan reconnut l'odeur de l'ammoniaque. Kay battit des paupières et remua la tête. "Elle va revenir à elle, dit le Dr Mabry.

* Vous allez peut-être trouver ça bizarre, dit Evan, mais j'aimerais que le shérif Wysinger reste en dehors de tout ça.

* Je n'ai nullement l'intention de lui en parler", dit la femme tout en soulevant les paupières de Kay. Le blanc cé-dait la place au bleu.

Kay gémit à nouveau, plus fort cette fois-ci, et ses yeux s'ouvrirent lentement, laissant couler une larme. Elle porta la main à sa nuque. "Mon Dieu, je suis blessée, dit-elle. Je ne me sens pas bien, j'ai envie de vomir...

* Monsieur Reid, dit le Dr Mabry, allez faire bouillir de l'eau à la cuisine et rapportez-nous-en une tasse, s'il vous plaît."

Il fit ce qu'on lui demandait. Une fois au rez-de-chaussée il rassura Laurie, du moins s'y efforça-t-il parce qu'il était évident qu'elle ne le croyait pas.

En revenant dans la chambre, il sentit une odeur désa-gréable et familière.

Kay avait vomi dans les toilettes et le Dr Mabry lui parlait doucement, comme une mère à son enfant. "«a y est, c'est fini, ça va aller maintenant.

* Ma tête, murmurait Kay qui se passait un gant sur le vi-sage. J'ai si mal.

* Voilà de l'eau chaude, dit Evan.

* Bien, merci. Posez-la là, je vous prie."

Le Dr Mabry conduisit jusqu'à son lit Kay, plus p,le et plus faible que jamais. Elle continuait de trembler, et Evan se demandait si elle réalisait enfin ce qui venait de se passer. Le Dr Mabry prit dans sa trousse un petit flacon ambré, qui ne portait pas la moindre étiquette. Elle en ôta le bouchon et versa dans l'eau chaude ce qui paraissait être un mélange de miel et de plantes; il s'en dégageait une odeur douce,tre et de petits fragments d'herbes médicinales flottaient à la surface.

"qu'est-ce que c'est ? demanda Evan.

* Un remède traditionnel, dit le Dr Mabry sans même le regarder. Cela lui calmera les nerfs. Tenez, ma chère. Buvez tout. Là, comme ça.

* C'est bizarre. Je ne me sens pas encore très bien. O` est mon mari?" Kay regardait le Dr Mabry droit dans les yeux comme si elle ne s'était pas rendu compte de la présence d'Evan.

"Ici, Kay, je suis ici." Il s'assit à côté d'elle et lui prit la main. Elle était froide. Son pouls était encore rapide, mais il redevenait peu à peu normal.

"Monsieur Reid." Le Dr Mabry s'était levé et avait refer-mé sa trousse.

"J'aimerais vous parler seul à seul.

* qu'est-ce qui se passe? demanda-t-il quand la porte de la chambre se fut refermée sur eux. Elle n'a pas l'air de se sou-venir de quoi que ce soit.

* Je crois qu'elle est un peu en état de choc, suite au coup qu'elle a reçu à la tête. Mais, pour être franche avec vous, son état général m'inquiète un peu. Vous m'avez dit vous-même qu'elle ne mangeait plus et qu'elle dormait mal. J'aimerais bien lui faire passer quelques examens à ma clinique. Dès demain matin.

* quel genre d'examens?

* Analyses de sang et d'urine, électrocardiogramme. Un électroencéphalogramme aussi.

* Un électro... Vous croyez qu'elle est...

* J'aimerais en savoir plus, dit le Dr Mabry. Le plus tôt possible. Vous

pourriez l'amener à la clinique demain matin?

Vers neuf heures?"

Non, se dit Evan, je dois emmener ma femme et mon enfant loin de ce village, très rapidement.

"C'est peut-être plus sérieux qu'il n'y paraît, dit le Dr Mabry avec froideur, mais aussi avec emphase. Il se peut que je la garde plusieurs jours.

* Je ne sais pas... commença Evan.

* Si c'est une question d'argent...

* Pas du tout!" répliqua-t-il vivement. Non. Attends. Non.

Kay est malade, elle est vraiment malade. Le Dr Mabry l'observait. Une pensée traversa l'esprit d'Evan: elles viendront te chercher la nuit. Il la chassa au plus vite comme une bête malfaisante. Il hocha la tête. "Je la conduirai demain matin."

Pour la première fois, un sourire s'ébaucha sur le visage du médecin.

"Voilà qui est raisonnable. Votre femme va bien-tôt dormir. Ce n'est pas la peine de me raccompagner. Oh..." Elle ouvrit à nouveau sa trousse et prit un pansement tout préparé. "... mettez cela sur votre front. Pas besoin de points de suture, ce n'est qu'une égratignure. Nettoyez d'abord avec de l'alcool." Elle descendit l'escalier et quitta la maison.

Dans la chambre, Evan s'assit à côté de Kay. Elle avait les paupières lourdes et semblait sur le point de s'endormir.

Evan lui prit la main. "Kay? dit-il doucement. Tu m'en-tends?"

Elle émit un grognement. Elle avait du mal à garder les yeux ouverts. "J'ai sommeil, murmura-t-elle.

* quand je suis entré et me suis couché, je crois que tu étais encore en train de rêver. Tu te souviens de ton rêve?

* Je ne peux pas...

* Essaye. S'il te plaît. C'est important.

* Non." Elle fit la grimace et secoua la tête. "C'était ter-rible.

* Calme-toi. Essaie de te rappeler.

* J'ai mal à la tête." Elle voulut lever la main, mais sa main retomba lourdement. Ses paupières étaient closes comme pour ne pas laisser échapper les sombres secrets qui dormaient en elle. "Je ne peux pas sortir, dit-elle. Elle ne veut pas que je sorte.

* Sortir? qui ne veut pas te laisser sortir?" Il se pencha vers elle pour mieux l'entendre.

"Elle. Oliviadre. Elle. Parce que j'étais elle et qu'elle était moi. Elle m'a prise et ne veut pas me relâcher.

* Oliviadre? Kay, de quoi parles-tu?

* Mes rêves. C'est elle que je suis dans mes rêves." Elle resta longtemps silencieuse et Evan crut qu'elle s'était endormie. Mais ses lèvres bougèrent à nouveau. "Oliviadre est moi et moi je suis elle. Et cette fois-

ci elle ne me laissera pas re-venir." Elle crispait les mâchoires. Elle avait des larmes au coin des yeux. "J'étais seule dans le noir et je ne pouvais pas... revenir ici... parce qu'elle est... trop forte à présent.

* Tu as encore rêvé?" lui demanda-t-il. Il entrevit Laurie debout dans l'encadrement de la porte.

"Oui. Oliviadre était... morte, et ces hommes... ces hommes l'ont traînée par les cheveux là où ils avaient déposé le corps des autres. Sommeil...

J'ai sommeil..." Elle pleurait avec plus d'intensité.

"quels hommes?

* Ils ont des glaives... ils sont horribles... Ils portent Oliviadre... et la jettent sur le tas de cadavres. Et puis... ils mettent le feu au bûcher et nous brûlent toutes et je me sens brûler." Les larmes coulaient sur ses joues. "Mais après, alors qu'il ne restait plus que nos os, que nos os eux-mêmes eurent brûlé... nous avons survécu... nous vivons toujours...

* Kay?

* Mais nous vivons dans le noir." Sa voix n'était plus qu'un soupir. "Nous ne sommes que des volutes de fumée, et nous attendons, oui, nous attendons.

L'obscurité est épouvantable, il fait froid, c'est terrible.

* O' étais-tu? lui demanda Evan. Tu peux me répondre?

* Toutes mortes, oui, mais toujours là. A attendre.

Infiniment. Jusqu'à ce que la lumière jaillisse. Et cette... femme.

* Cette femme? quelle femme, Kay, dis, quelle femme?

* Je ne sais pas. Je veux dormir. Elles étaient toutes autour d'elle, comme de la poussière, et elles sont... entrées en elle."

Evan avait la bouche sèche. "Entrées... en elle?

* Oliviadre ne me permettrait pas de revenir..." Sa voix était quasi inaudible. Elle laissa échapper un soupir douloureux, d'autres larmes coulèrent sur ses joues. Elle s'était endormie.

"Papa?" dit doucement Laurie.

Il se leva, une ombre sur le visage. "Maman dort, dit-il.

Retourne au lit. D'accord?"

Chapitre XXIV

LA CHAMBRE 36

Le hall de la clinique Mabry était immaculé. quelle était l'expression consacrée? se demanda Evan, qui tenait Laurie par la main. Oui, c'était cela: si propre qu'on aurait pu manger par terre. Les dalles luisaient sous l'éclairage circulaire du plafonnier; les murs, peints deux tons, beige et vert très pâle, présentaient de nombreuses aquarelles originales: voiliers filant sous la brise, boutons-d'or dans un champ écrasé de soleil, chiots aux grands yeux innocents, clown malicieux qui joue de la flûte. Des odeurs d'antiseptique flottaient dans l'air.

C'était samedi après-midi et il régnait une chaleur étouffante. Le soleil écrasait les toits des maisons de Bethany's Sin et le hall de la clinique paraissait, en comparaison, un oasis de fraîcheur. Evan sentait la sueur couler sur son visage et coller sa chemise à sa poitrine.

Le Dr Mabry lui avait appris la veille, premier jour d'hospitalisation pour Kay, que la clinique employait cinq infirmières à plein temps et cinq autres femmes qui ne travaillaient que l'après-midi. L'endroit semblait cependant désert. Les chambres étaient ouvertes pour la

plupart, et l'on voyait des lits vides sur lesquels des couvertures soigneusement pliées étaient posées. La veille, Evan avait vu deux patients: un homme couché

sur le dos, le regard rivé au pla-fond, dans la chambre 36, et une femme enceinte dans la chambre 27. Elle regardait Le Juste Prix à la télévision et avait à peine remarqué Evan quand il était passé devant sa chambre. Il y avait aussi des portes closes, frappées des ins-criptions SOINS INTENSIFS.

BLOC OPERATOIRE ou SALLE DE REVEIL.

Kay se trouvait dans la chambre 30, pièce qui donnait sur le devant de la clinique; des rideaux beiges protégeaient une large fenêtre. La veille, elle avait voulu rentrer chez elle et s'était levée en demandant à Laurie et à Evan de l'habiller et en expliquant qu'elle n'avait rien du tout, et se sentait prête à reprendre ses cours. Une jeune infirmière noire venue lui prendre la tension lui avait enjoint d'un ton ferme de regagner son lit. Immédiatement.

Le vendredi après-midi, dans son bureau aux étagères chargées de livres, le Dr Mabry s'était montrée froide, mais directe. Peut-être lundi ou mardi, avait-elle répondu quand Evan lui avait demandé quel jour sortirait sa femme. Nous n'avons pas encore fini nos examens et il faut un certain temps pour avoir tous les résultats, avait-elle dit. Si nous trouvons quelque chose, nous recommencerons pour qu'il n'y ait pas le moindre doute possible.

Vous pensez à quelque chose en particulier? lui avait de-mandé Evan.

Attendez les résultats, je ne peux pas vous dire mieux.

"C'est là, dit Evan à Laurie en frappant à la porte 30.

* Entrez." Kay paraissait fatiguée.

Evan le remarqua tout de suite, oui, Kay avait encore plus mauvaise mine.

Ses yeux paraissaient s'enfoncer dans sa tête et prenaient un curieux aspect vitré. Ses pommettes, saillantes, lui tendaient la peau.

"Bonjour, vous, leur dit Kay avec un sourire.

* Bonjour, dit timidement Laurie, l'air gêné.

* Viens me faire un gros bisou." Kay se redressa et serra sa fille contre elle. Laurie l'embrassa sur la joue. "Tu es sage?"

Laurie fit signe que oui.

"Comment ça va? dit Evan en s'asseyant sur le lit, à côté d'elle, et en lui prenant la main.

* Tout à fait bien. Je n'ai rien du tout. Tu as vu le Dr Mabry?

* Hier après-midi, en partant d'ici.

* qu'est-ce qu'elle a dit? Evan lui répéta ses paroles, et elle secoua la tête. "Tous ces examens ne servent à rien, ils ne révéleront rien du tout.

Ils n'arrêtent pas de me faire des piqûres et de me prendre la tension à tout moment. A deux heures du matin, l'infirmière m'a fait boire un truc qui res-semblait à du jus d'orange, mais qui était vraiment infect!

* Les piqûres, ça fait mal? demanda Laurie.

* Comme des piqûres d'abeilles, dit Kay. Pas trop.

* Tu manges bien?" demanda Evan. Elle avait l'air de quelqu'un qui n'a rien avalé depuis une semaine.

"Ce n'est pas terrible, mais ça va. Mme Becker - c'est mon infirmière - est allée à la charcuterie hier soir et m'a rapporté un sandwich au pastrami.

Elle a dit qu'il ne faudrait pas que le Dr Mabry le sache parce que je suis censée être au régime pour les examens.

* Tu nous manques, tu sais, dit-il en lui serrant un peu plus fort la main.

* C'est agréable de savoir qu'on manque à quelqu'un." Elle lui sourit.

Evan lui caressa le dos de la main, où de petites veines bleues couraient sous la peau, leur de statue de la peau. "Je voudrais te demander quelque chose, dit-il doucement. Est-ce que tu te souviens de ce qui s'est passé

jeudi soir?

Une ombre passa brièvement sur ses yeux. Elle posa la tête contre l'oreiller. "J'ai couché Laurie vers neuf heures. Je me suis moi-même couchée vers onze heures. Ensuite, la lumière était allumée et le Dr Mabry était penchée au-dessus de moi.

* C'est tout? Réfléchis bien, je t'en prie."

Elle secoua la tête. "Je ne me rappelle rien d'autre."

Evan se pencha vers elle et la regarda droit dans les yeux. "Ce n'est pas ce que tu m'as dit. Tu étais droguée, tu dormais à moitié, et tu m'as raconté que tu faisais un rêve...

* Un rêve! s'écria Kay si violemment que Laurie sursauta et s'écarta du lit. Tu es tout le temps en train de parler de rêves!

* Tu as prononcé un nom, poursuivit-il. Oliviadre. Tu sais qui c'est?

* Bien sûr que non.

* Moi, si, dit-il calmement. C'est la femme qui apparaît dans tes rêves.

Plus encore: c'est toi."

Elle le regarda d'un air incrédule, mais il comprit qu'il avait enfin cerné

le problème. Elle demeura longtemps silencieuse et adressa des regards nerveux à Laurie. "Oui, reconnut-elle finalement. Dans mes rêves, je suis une femme du nom d'Oliviadre. Mais quelle importance cela a-t-il?

* C'est quel genre de femme?

* Une... une guerrière, je ne sais pas trop au juste, dit Kay.

Elle est fière. Impitoyable. Pour l'amour du ciel, écoute-moi!

Je te parle comme si elle existait vraiment!

* Tu as dit autre chose, Kay. Cette Oliviadre ne voulait pas te laisser partir, elle était bien trop forte...

* Je n'ai jamais rien dit de tel!

* Si, tu l'as dit, répliqua-t-il sans hausser le ton.

* Mais, bon Dieu, elle n'a rien de réel! cria-t-elle sans se préoccuper de Laurie. C'est une ombre, pas une créature de chair et de sang! qu'est-ce qu'il y a, Evan? Tu ne serais pas en train de perdre..." Elle s'arrêta, sur le point de prononcer le mot fatidique.

"La tête? Je perds la tête? Non. Maintenant, tu vas m'écouter!" Les yeux qu'elle posait sur lui étaient animés de flammes. "Il se passe des choses terribles dans ce village. Ne dis rien, écoute-moi! Il y a ici des forces, Kay, des forces auxquelles je ne comprends rien, mais je crève de trouille pour nous trois! Le jour où elles se rassembleront, ce ne sera pas seulement pour venir me chercher, ce sera aussi pour toi et pour Laurie!" Il la prit par les épaules. "Crois-moi, cette fois-ci, Kay. Je t'en prie, crois-moi."

Elle avait les paupières lourdes. A voix basse, elle dit:

"Tu vas faire peur à Laurie.

* Je veux que tu me croies!" Elle eut un mouvement de recul parce qu'elle avait décelé quelque chose d'extrêmement violent dans la voix de son mari.

"J'ai peur qu'elles ne t'aient déjà fait quelque chose, il faut qu'on parte avant qu'il ne soit trop tard!

* Evan, dit-elle doucement, laisse-moi, je te le demande, laisse-moi.

* Non! cria-t-il. Je ne te laisserai pas! Ce sont des tueuses et elles essaient de te changer pour que tu sois comme elles! Tu m'as attaqué avec un couteau, Kay! Et tu ne savais pas ce que tu faisais parce que tu étais sous leur emprise! Ce n'était pas toi, tu t'en rends compte? Ce n'était pas toi!

* Papa! dit Laurie en le tirant par le bras. Arrête d'embê-ter maman!

* Elles sont toutes comme la femme que tu vois en rêve! dit Evan. Toutes!

* Papa! gémissait Laurie. Laisse maman!

* Oui, dit Kay d'une voix lasse, laisse-moi, Evan."

Il s'attarda un peu: elle savait, il le voyait, que la peur qui s'était développée en lui l'avait irrémédiablement conduit au bord d'un gouffre. Il laissa Kay et posa la main sur son propre front; sa blessure

lui faisait mal. "Ce n'est pas comme les autres fois, reprit-il. J'ai parlé à Doug Blackburn et je sais qui elles sont..."

Kay tira le drap et lui adressa un regard parfaitement vide, comme si les derniers vestiges de l'amour qu'elle lui portait avaient été emportés par le vent. Elle se demandait quoi faire de lui: il n'avait jamais vraiment fait preuve de violence, mais cela la tracassait toujours de savoir Laurie seule avec lui. Non! Non! s'exhortait-elle. C'est mon mari qui est là, pas un quelconque étranger! Il est bon et gentil et ne nous veut que du bien, mais, oh mon Dieu! Evan a un si grand besoin d'être aidé.

"Ne m'abandonne pas, lui dit-il. J'ai besoin de toi, aujourd'hui plus que jamais. Alors fais un effort. Reconnais-le... Reconnais que cette créature dans ton rêve c'est..."

* Non!" dit Kay, qui s'émut de ce que sa voix révélait de vulnérable. Sa mère ne lui avait pas appris à faire preuve de faiblesse, elle lui avait appris la vertu de la raison et du bon sens, seuls capables de chasser les doutes et les superstitions.

Et c'est bien ainsi qu'elle entendait éduquer Laurie. "Non, dit-elle à l'homme qui se tenait devant elle. Tu as tort."

Il n'y avait rien à ajouter. Kay tourna la tête et tendit la main à sa petite fille. "Dans quelques semaines, je vais t'inscrire à une vraie école, lui dit Kay. C'est bien, hein?"

Laurie hocha la tête, les yeux grands ouverts.

Evan quitta brusquement la chambre. Ses pas résonnèrent dans le couloir désert. Il y avait une petite fontaine, droit de-vant, et il avait besoin de se débarrasser du goût de cendre dans sa bouche. Il but et resta un peu ainsi, la tête courbée, comme un prisonnier qui attend son exécuter. Ou son exécuteur? Il arpenta le couloir et vit que la porte de l'une des chambres n'était pas vraiment fermée. C'était la chambre 36 celle-là même où il avait vu l'homme allongé. Il s'arrêta, fit mine de repartir, s'arrêta à nouveau, scruta le couloir et s'approcha de la porte. Il sentit son sang se glacer dans ses veines et sa vision se brouiller peu à peu, comme le jour où il avait failli renverser Kathryn Drago. Il chercha à reculer, mais s'en trouva incapable et, malgré lui, sa main se posa sur la poignée de la porte.

Il se trouvait dans la chambre, écrasé par la lumière qui entrait par la fenêtre. Puis, devant ses yeux, la lumière et la chaleur se dissipèrent rapidement jusqu'à ce que la pièce fût fraîche et plongée dans une sorte

de pénombre.

Dans un coin de la chambre, il y avait un fauteuil roulant. Et trois silhouettes. Deux femmes debout, un homme allongé nu sur son lit, jambes et bras en croix, maintenu par les chevilles et les poignets. Une femme lui appliquait du ruban adhésif sur la bouche afin de l'empêcher de crier, et il avait le regard fou de terreur. Au-dessus du lit, un tableau représentait des ongles rouges qui tenaient une araignée. La deuxième femme brandissait une hache. Luisante, à double tranchant. Le corps de l'homme était arqué, les veines de son cou gonflées. Ses yeux roulaient, blanch

,tres, dans leurs orbites. La femme tendit la main et lui toucha le pénis, elle le caressa langoureusement, s'attarda sur les testicules, puis elle leva plus haut sa hache.

Le corps de l'homme se cabra.

La hache s'abattit.

Des gouttes de sang éclaboussèrent le visage d'Evan. La chair de l'homme bleuit et une jambe tomba du lit, tranchée à hauteur du genou.

La hache retomba de nouveau.

L'autre jambe se détacha. Le sang inonda les draps. Evan ouvrit la bouche pour hurler, et le sang s'écoula, lent et épais, sur ses joues et son menton.

quand il cligna des yeux et chercha à reculer, la lumière se fit de plus en plus vive, inondant la pièce, et il se rendit compte que ce n'était pas du sang qui coulait sur son visage, mais de grosses gouttes de sueur. Par la fenêtre, le terrible soleil d'août brûlait sa chair. Août est un mois meurtrier, voilà à peu près ce que lui avait dit Mme Demargeon, il y a bien longtemps de cela. Dans la chambre, le lit était fait au carré et recouvert d'une couverture blanche. Aucun fauteuil roulant n'était visible. Il se h

,ta de sortir et de refermer la porte derrière lui, puis s'adossa au mur du couloir pour tenter de reprendre son souffle.

Mon Dieu... Mon Dieu...

Il avait reconnu l'homme sur le lit.

C'était lui-même.

Elles ne m'ont pas trompé, se dit-il. Mes prémonitions ne m'ont jamais trompé, et voici qu'elles reviennent, de plus en plus fortes. Pour m'avertir. Pour me faire savoir ce qui pourrait arriver. Non! Si. Voilà ce qui risque de t'arriver si tu n'emmènes pas tout de suite Laurie loin de ce village. Et Kay? Si elle était vraiment malade? Elles viendront te chercher la nuit. Des yeux bleu métallique, le regard impitoyable des Amazones.

Non non non! Son esprit se révoltait et il crut un instant que ses genoux allaient le trahir dans ce couloir de clinique. Je perds la tête, bon Dieu, je perds complètement la tête! Accroche-toi. Non non non! Accroche-toi. Je ne peux pas quitter Bethany's Sin tant que Kay est malade! L'image de Harris Demargeon arrachant ses jambes lui traversa l'esprit. Mais bien sûr. C'est là qu'elles font ça, à la clinique. Et c'est là qu'elles l'ont amené pour le mutiler quand elles ont vu qu'il était sur le point de quitter Bethany's Sin. Oui. Le Dr Mabry avait deux raisons pour faire venir Kay: l'empêcher, lui, Evan, de voir cette terrible créature femelle prête à

en-dosser sa robe de chair, l'empêcher aussi de s'enfuir loin du village avant qu'elles ne fussent prêtes. Et quand la créature nommée Oliviadre se serait emparée de Kay, elles viendraient le chercher, la nuit. Mais Laurie?

que feraient-elles de Laurie?

Une main se posa sur son épaule. "Monsieur Reid?"

Il fit volte-face.

Les yeux du Dr Mabry étudiaient son visage. "Vous ne vous sentez pas bien?"

* «a va, répondit-il vivement.

* Vous avez l'air un peu p,le, fit-elle.

* J'ai eu comme un étourdissement. «a va mieux, maintenant."

Elle avait toujours la main sur son épaule. "Tant mieux. Je venais vous dire que votre femme doit passer de nouveaux examens cet après-midi. Il vaudrait donc mieux que votre fille et vous-même rentriez à la maison."

Elle sourit et retira sa main. "Je suis désolée.

* Elle pourra rentrer lundi?

* Je crois que nous pouvons affirmer qu'elle aura regagné

McClain Terrace lundi", dit la femme.

Evan la regarda droit dans les yeux. Hantés. Themiscrya était hantée.

Elle souriait toujours. "Nous ferons les derniers examens dans la matinée. Mme Reid sera peut-être encore sous traitement, il vaudrait peut-être mieux que..."

Hantée, Themiscrya. Et Bethany's Sin?

"... vous nous appelez lundi matin au cas où il y aurait un problème. C'est d'accord?"

Il hocha la tête. Hantées. Hantées toutes les deux.

Themiscrya jadis. Bethany's Sin aujourd'hui.

"Bien", dit le Dr Mabry.

Evan se passa une main tremblante sur le visage.

"Vous avez l'air fatigué, monsieur Reid. J'ai quelque chose qui pourrait vous aider..."

La reine, disait dans sa tête la voix de Laurie. La vraie reine. Elle vit dans un grand château...

"... à dormir", dit le Dr Mabry.

Drago.

"Je peux vous prescrire des comprimés", dit-elle.

Il réussit enfin à fixer son attention sur elle. "Non, dit-il, ça ira. Je vais chercher Laurie, nous allons rentrer à la maison.

* Oui." Des ombres sur son visage. "C'est mieux comme ça."

Evan la remercia et regagna la chambre de Kay. "On s'en va, dit-il à la petite fille qu'il prit par la main.

* O' étais-tu parti? lui demanda Kay.

* J'étais dans le couloir." Il se tenait dans l'encadrement de la porte, avec Laurie à côté de lui. "Ne t'inquiète pas pour moi, ajouta-t-il avec un sourire. Je ne vais pas craquer.

* Je n'ai jamais dit que tu allais craquer, répondit-elle un peu nerveusement.

* Je sais. En tout cas, je veux que tu saches une chose, quoi qu'il arrive.

Je t'aime. Je t'ai toujours aimée et je t'aimerai toujours. N'oublie jamais cela, Kay.

* Evan..." , commença Kay. Mais il était trop tard, son mari et sa fille étaient déjà partis.

En voiture, Laurie se montra très sage. Elle était assise à l'avant de la voiture. "J'espère que maman va aller mieux, dit-elle. Elle est si malade.

* Elle va guérir", dit-il sans conviction. Elle sera lundi à la maison, avait dit le Dr Mabry. Mais sera-t-elle la même Kay que celle qu'il venait de quitter?

"Maman, elle est bizarre, dit Laurie. Tu crois qu'elle ira bien quand elle reviendra?"

Il serra sa fille contre lui. De minuscules objets scintillaient derrière ses yeux. Jaunes et argentés. Un peu couverts de poussière, comme le visage immobile d'Eric, à tout jamais immobile. Evan accéléra un peu; ils s'engagèrent dans McClain Terrace et passèrent devant leur propre maison.

"Papa! dit Laurie. Tu as oublié de t'arrêter!

* Mais non, princesse, je me suis dit qu'en poussant jusqu'à

Westbury Mall tu pourrais peut-être déguster une excellente crème glacée.

* Oh oui ! Ce serait bien si maman était avec nous.

* Je veux acheter quelque chose à la quincaillerie", dit-il.

Evan s'éloigna de Bethany's Sin. Il était très calme. Parce qu'il avait

déjà pris sa décision. Pour savoir si la Main du Diable s'était abattue sur Bethany's Sin ou si elle avait re-fermé sa poigne sur son esprit. Alors ce ne serait plus jamais, jamais pareil. Pour savoir aussi qui périrait le premier sous l'oeil vengeur du Seigneur, des créatures qui hantaient Bethany's Sin ou de lui-même.

que peuvent bien faire des dents humaines dans une dé-charge? lui avait demandé Neely Ames au Coq Hardi.

Gr,ce au ciel, la lune brillerait ce soir et illuminerait suffi-samment le sol pour lui permettre de creuser.

Chapitre XXV

LA CUISINE DE MME BARTLETT

"Madame Bartlett? demanda Evan à la femme aux cheveux gris qui venait d'ouvrir la porte.

* C'est moi." Elle avait l'air un peu soupçonneux, comme si elle se trouvait en face d'un représentant de commerce ou d'un courtier d'assurances.

"Je m'appelle Evan Reid, dit-il. Vous ne me connaissez pas, mais j'habite McClain Terrace. Est-ce que vous avez pour locataire un certain Neely Ames?

* M. Ames? Mais certainement.

* Il est là à cette heure-ci?"

Elle consulta sa montre. "Non, je ne crois pas. Vous n'avez pas vu son camion?"

Evan secoua la tête

"Neely ne revient jamais avant six heures. Il travaille pour la mairie, vous savez. Parfois, il est sept heures passées quand je l'entends rentrer. Je peux lui transmettre un message?"

C'était maintenant au tour d'Evan de jeter un coup d'oeil à sa montre. Cinq heures et quart. "J'aimerais bien l'attendre, si c'est possible. C'est vraiment très important.

* Le shérif pourrait probablement vous renseigner." Elle l'examinait de la tête aux pieds.

"Je le trouverai plus facilement ici, dit Evan. Puisje entrer?"

Mme Bartlett sourit, recula d'un pas et ouvrit complètement la porte.

"Mais bien entendu. Le soleil a l'air de pas mal taper, hein?"

* Oui, dit-il en franchissant le seuil de la pension. Il fut immédiatement saisi par une odeur de renfermé encore ac-crue par la chaleur. Il y avait un grand salon avec un tapis oriental vert et brun jeté sur le plancher, des fauteuils et un canapé disposés devant une cheminée, des lampes posées sur des tables basses et quelques gravures aux murs. L'éclat du soleil était atténué par les rideaux de la grande baie vitrée. "Asseyez-vous, je vous en prie, dit Mme Bartlett en lui in-diquant un fauteuil. J'étais en train de préparer de la citron-nade, je vais vous en apporter un verre.

* Non, merci, ça ira comme ça."

Elle prit place en face de lui. Les varices de ses jambes tendaient ses bas gris,tres. "Vous êtes un ami de Neely?"

* D'une certaine façon.

* Vraiment?" Elle haussa les sourcils. "Je ne me souviens pas que Neely m'ait dit s'être fait des amis au village.

* Nous nous sommes rencontrés un jour à McClain

Terrace, expliqua-t-il. Et nous nous sommes retrouvés par hasard au Coq Hardi."

Mme Bartlett plissa le front. "Oh, c'est un drôle d'endroit, cet établissement. Deux messieurs comme vous ne devraient pas le fréquenter. Il a une sale réputation, c'est moi qui vous le dis.

* Je le trouve très correct.

* Je ne comprends pas ces endroits o~ les adultes se com-portent comme des gamins." Elle s'éventa avec un magazine trouvé sur le canapé. "Seigneur, qu'est-ce qu'il fait chaud de-puis quelques jours. C'est étouffant, et ça ne va pas s'amélio-rer. C'est toujours comme ça fin ao°t, mais ça se calme avec le début de l'automne. Vous êtes s'r que vous ne voulez rien boire?"

Il lui sourit et secoua la tête.

"Je ne peux vraiment pas vous dire quand Neely va ren-trer. Il sera

peut-

être passé par le Coq Hardi. Dans ce cas-là, il ne sera pas à la maison avant minuit. Vous ne préférez pas lui laisser un message pour qu'il vous appelle?

* J'ai besoin de lui parler personnellement."

Elle émit un grognement. "Ce doit être sérieux. Des his-toires d'hommes, certainement, des choses que les femmes ne doivent pas entendre.

* Non, fit-il poliment, ce n'est pas du tout ça.

* Oh, je sais comment sont les hommes, moi, dit-elle en riant. De vrais gosses!

* Vous tenez cette pension depuis longtemps? demanda Evan.

* Pratiquement six ans. Il n'y a pas foule, bien s'r, mais vous seriez étonné du nombre d'hommes d'affaires et de re-présentants qui passent par Bethany's Sin. Il y a un Holiday Inn à une quinzaine de kilomètres d'ici, un peu après le Coq Hardi, mais la chambre est très chère et, moi, je sers le dîner en plus. Je m'en tire tres bien comme ça.

* Je n'en doute pas. Votre mari travaille au village?

* Mon mari? Hélas, il est décédé peu après notre installa-tion ici.

* Je suis désolé." Il l'observait plus attentivement à présent.

"Il avait le coeur malade, dit Mme Bartlett. Le Dr Mabry voulait lui poser un pace-maker, mais elle n'en a pas eu le temps. Gr,ce au ciel, il est parti dans son sommeil."

Evan se leva et s'approcha de la fenêtre avant de tirer dou-cement le rideau. Les maisons du village étaient écrasées par le soleil. Il se retourna et son regard se posa sur le manteau de la cheminée. Il y avait plusieurs photographies encadrées. La première était une photo de mariage prise devant une église: une assez belle femme brune embrassait un homme plutôt gros curieusement vêtu d'un habit de cérémonie bleu ciel. Tout le monde souriait. Sur le deuxième cliché, la femme se trouvait dans un lit avec dans ses bras un nouveau-né; une ombre - celle de l'homme? -

apparaissait sur le mur. Troisième photo, la même femme tenant un

bébé -

le même ou un autre? - sur la pelouse fraîchement taillée d'une belle maison blanche. Un détail frappa Evan et il prit le cadre. La femme avait des yeux plus durs, plus enfoncés dans la tête; elle souriait, certes, mais son regard était le reflet d'une ,me pour qui le sourire n'existe plus. Il y avait autre chose sur cette photo, tout près du bord. Une main posée sur quelque chose. Evan se rendit compte qu'il s'agissait du bras d'un fauteuil. On entrevoyait un fragment de roue, des rayons, une ombre.

"C'est ma fille, Emily, dit Mme Bartlett. Em, c'est comme ça qu'on l'appelle.

* C'est son enfant?

* Ma deuxième petite-fille, Jenny. Elle aura huit mois en octobre. Vous voyez l'autre photo?" Evan prit l'autre cadre et Mme Bartlett hocha la tête. "Là, c'est Karen, elle aura deux ans en avril. Vous avez des enfants, monsieur Reid?

* Une petite fille qui s'appelle Laurie, dit Evan en remet-tant les photos à leur place. Votre fille habite loin d'ici?

* A quelques rues seulement. Elle et son mari, Ray, ont une très belle maison dans Warwick Street." Elle s'éventa avec le magazine. "Il fait vraiment chaud ici! J'attends l'au-tomme avec impatience, croyez-moi. Vous êtes vraiment s'or de ne pas vouloir un bon verre de citronnade avec plein de glaçons?"

Il consulta à nouveau sa montre. "D'accord.

* Bien." Elle sourit, se leva du canapé et quitta la pièce.

Evan entendit des bruits de porte de placard.

Il se tourna vers la cheminée et regarda à nouveau les pho-tographies.

Apparemment, elles racontaient une histoire tout à fait simple, des plus normales, mais, en vérité, ce qu'elles montraient était terrible! Le regard de la femme, sur la troi-sième photo, était révélateur. Il était si différent. Un change-ment s'était produit en elle, le changement que connaissait Kay à présent. Evan s'éloigna de la cheminée et se tourna vers le couloir qui reliait l'avant et l'arrière de la maison. Un escalier étroit conduisait à une série de portes fermées, celles des

pensionnaires.

Une porte était ouverte à l'autre extrémité du couloir, et Evan aperçut Mme Bartlett dans sa cuisine. Il décida de l'y rejoindre.

Avant même que Mme Bartlett se rendît compte de sa présence, Evan vit des flacons à l'intérieur d'un placard. Sans étiquette, ils contenaient des liquides de couleur douteuse, pour certains, et, pour d'autres, des substances solides ressemblant à du charbon broyé ou des cendres. Un flacon jaunâtre était posé à côté de la citronnade que Mme Bartlett tournait vigoureusement. Elle se retourna et l'aperçut. La panique se lut un instant dans son regard, mais elle se composa très vite un visage et rangea prestement le flacon dans le placard. "J'espère que vous n'avez rien contre les sucres artificiels, dit-elle.

* Non, bien sûr.

* Vous voyez que vous aviez soif, vous ne pouvez même pas attendre." Elle versa de la citronnade dans un verre, y ajouta quelques glaçons et le lui tendit. "Tenez." Elle le précéda dans le couloir. qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir là-dedans? qu'est-ce que c'était que tous ces flacons? qu'est-ce qu'elle fabriquait dans sa cuisine? Des élixirs, des potions pour faire dormir? Des aphrodisiaques? Des remèdes inventés par les Amazones? S'il buvait sa citronnade, qu'est-ce qui se passerait? Serait-il malade, tout simplement, ou tomberait-il de sommeil? En profiterait-elle pour le faire parler?

Elle reprit place sur le canapé du salon et s'éventa à nouveau en attendant qu'il boive.

Evan entendit un crissement de freins. Il regarda par la fenêtre et vit la vieille Ford de Neely Ames. "Ah, dit-il en posant son verre, je crois que M. Ames est de retour.

* Il va passer par-derrière, dit tranquillement la femme.

Un escalier mène directement à sa chambre." Elle lança un rapide coup d'oeil au verre qu'il n'avait pas entamé.

"Merci, madame Bartlett, dit Evan sur le pas de la porte.

* Je vous en prie, monsieur Reid." Elle se leva, fit la grimace parce que ses jambes la faisaient souffrir et s'approcha de lui. "Revenez quand vous voulez, vous serez toujours le bienvenu.

* Je n'y manquerai pas." Il se dirigea vers le pick-up tout cabossé. Le tee-shirt taché de sueur et le visage noirci par le soleil, Ames sauta à

bas de la cabine. Il leva les yeux, vit Evan et continua de se frotter les mains avec un chiffon.

"Bonjour", dit Neely. Son visage était plus maigre, il avait des marques noires sous les yeux. "qu'est-ce qui vous amène par ici?"

* Je vous attendais", dit Evan. Le rideau bougea un peu à la fenêtre de la maison. "J'ai un service à vous demander.

* Un service?" Il ôta ses lunettes et en nettoya les verres avec son tee-shirt. "quel genre?"

* On ne pourrait pas discuter dans votre chambre?"

Ils se rendirent à l'arrière de la maison.

"Excusez le désordre, dit Neely quand ils furent dans la chambre. Prenez une chaise. Vous voulez une bière? Elles ne doivent pas être très fraîches.

* Non, merci." Evan s'assit.

Neely haussa les épaules et prit la dernière canette d'un pack. Il l'ouvrit et but les yeux fermés, les jambes écartées. "«a fait du bien! Je suis crevé, quel soleil!" Il but à nouveau.

Evan observa la pièce. Une guitare était posée dans un coin; il y avait des partitions sur la table de nuit et une valise ouverte à même le sol.

"Alors, dit Neely au bout d'un moment, qu'est-ce que je peux faire pour vous?"

* La porte est fermée à clef?

* Oui." Neely avait l'air étonné. "Pourquoi?"

Evan se pencha vers lui sans le quitter des yeux. "Est-ce que vous avez encore une de ces dents que vous m'avez mon-trées? Celles que vous avez trouvées à la décharge.

* Non, je les ai jetées.

* Vous en avez parlé au shérif?

* Je pensais le faire, mais je me suis dit que ça ne servirait à rien. J'ai essayé de trouver une raison logique à leur pré-sence. Elles venaient peut-

être de la poubelle d'un dentiste. Et puis, d'ailleurs, je m'en fous.

* Un dentiste dit Evan, vous n'y croyez pas plus que moi!"

Il désigna la valise. "Vous partez?"

Neely termina sa bière et jeta la canette dans la corbeille à papiers.

"Demain matin, répondit-il. Je vais régler Mme Bartlett ce soir même.

* Elle est au courant?"

Il secoua la tête.

"Et Wysinger?

* qu'il aille se faire foutre! Ce sale con n'a pas arrêté de me chercher depuis que je suis ici. Aujourd'hui, j'ai touché ma paye." Il tapota sa poche de pantalon. "Alors adieu Bethany's Sin.

* O' irez-vous?

* Dans le Nord. En Nouvelle-Angleterre. qui sait? Je me dénicherai bien un petit club sympa o' je pourrai gratter ma guitare. Non, c'est terminé ici.

* Vous avez pris cette décision parce que vous avez trouvé des dents dans la décharge?

* Non. Les gens balancent toutes sortes de choses, c'est ini-maginable." Il regarda Evan droit dans les yeux. "Peut-être que oui, en fait. Peut-être bien. Comme je vous l'ai dit l'autre jour au Coq Hardi, je ne sens pas ce village. Alors je pars. Vous ne comprenez s'rement pas de quoi je veux parler, mais j'ai l'impression que... quelque chose se rapproche de moi. Et je n'ai pas honte de vous dire que je crève de trouille!" Il prit un paquet de cigarettes sur la table de nuit et s'en alluma une. "Je ne vais pas attendre que ça me trouve.

* J'ai besoin de vous, dit Evan sans baisser les yeux. Ce soir.

* Pour quoi faire?

* Je veux que vous me conduisiez à la décharge et que vous me montriez où

vous avez trouvé les dents.

* Hein? Mais pourquoi?

* Parce que je recherche quelqu'un. Paul Keating.

* Keating? Ce type qui habite en face de chez vous?

* qui habitait. Je crois qu'il est mort et qu'on l'a enterré dans la décharge."

Neely souffla fumée par les narines. Il ôta la cigarette de ses lèvres. "De quoi est-ce que vous parlez?

* Vous avez très bien compris. Maintenant, écoutez-moi. Je vous ai cru quand vous m'avez raconté que des femmes vous avaient attaqué sur la route.

Je pense que vous n'êtes pas le seul et qu'elles ont tué pas mal de monde.

A présent, c'est moi qui vous demande de me croire. Aidez-moi, je ne peux pas fouiller la décharge tout seul.

* Je me tire demain matin, dit Neely.

* D'accord, faites comme vous voudrez. Mais moi, il faut que je reste là et que je découvre la vérité. Conduisez-moi là-bas, c'est tout ce que je vous demande, et aidez-moi à creuser.

* Bon sang..." Neely écrasa sa cigarette dans le cendrier.

"Vous cherchez un corps?

* Peut-être même des corps", fit Evan. Du coin de l'oeil, il entrevit une ombre sous la porte. Il se leva en silence, s'ap-procha de la porte et ouvrit très vite.

Il n'y avait personne dans l'escalier. Les autres portes étaient fermées.

Derrière laquelle Mme Bartlett pouvait bien se cacher? Il referma la porte à clef et écouta. Rien. Neely s'était allumé une autre cigarette. Il tirait dessus comme si la fumée allait chasser l'appréhension qui lui nouait l'estomac.

"Alors, vous allez m'aider?" demanda Evan, toujours près de la porte.

La cigarette br^ûla les doigts de Neely. Il sursauta. Comme s'il avait vu, à

côté de lui, une forme aux yeux bleus brandir une hache.

Evan attendit.

Neely murmura: "Je ne sais pas qui est le plus dingue, de vous ou de moi. A quelle heure?"

* Deux heures.

* quoi? «a ne va pas?

* Taisez-vous, je ne veux pas qu'on nous entende.

* Bon, bon, ça va, dit Neely en se levant. Je vais dormir un peu en attendant. Vous avez des outils?

* Une pelle et une pioche, je les ai achetées cet après-midi.

* Cela devrait aller."

Evan ouvrit la porte. "Autre chose. N'acceptez rien de Mme Bartlett si elle veut vous donner à manger ou à boire. Je vous attends en bas à deux heures." Il s'en alla.

Neely le regarda partir. Ne rien accepter de la part de Mme Bartlett?

qu'est-ce que c'était que cette histoire? Une voix en lui disait de n'en rien faire, mais il se refusa à l'écouter. Il ferma la porte et contempla sa valise. Ce type avait besoin de lui. Un jour de plus ou de moins, quelle différence cela faisait? Mais, dès qu'il en aurait fini avec cette histoire de décharge, il ferait sa valise, prendrait sa guitare et adieu Bethany's Sin!

Il ôta son tee-shirt et le jeta dans la valise. Il avait faim, mais décida de ne rien demander à Mme Bartlett. Ce type n'était peut-être pas aussi fou qu'il en avait l'air. Du bout des doigts, il toucha sur son épaule une égratignure qu'il avait re-marquée quelques jours auparavant, dans la glace de la salle de bains.

Chapitre XXVI

LA DECHARGE

Tout de noir vêtu et chaussé des bottes de combat à se-melles épaisses qu'il avait retrouvées dans une vieille malle, Evan emprunta l'escalier sans se h,ter. Il poussa doucement la porte de la chambre de Laurie; un rayon de lumière vint éclairer l'enfant couchée dans son lit. Elle dormait paisible-ment, le visage détendu; à côté d'elle, sa poupée de chiffon semblait sourire, comme si elles partageaient un secret.

Evan tendit la main et lui caressa la joue. Elle remua un peu, et il retira la main. Ma princesse, pensa-t-il. Ma mer-veilleuse princesse. Je prie le Seigneur pour que tu dormes toujours du sommeil de l'innocence. Il se pencha, l'embrassa sur le front et la laissa. Il referma la porte de la chambre.

C'était l'heure d'y aller.

Par les fenêtres du rez-de-chaussée, il voyait la lune, pas encore totalement ovale, mais déjà blanche comme neige et puissante comme un phare. La brise nocturne poussait dans le ciel des nuages aux franges argentées; quand ils passaient de-vant la face narquoise de la lune, la lumière se faisait gri-s,tre, encombrée d'ombres qui ressemblaient à des person-nages montés sur de gigantesques chevaux. Evan éprouvait ce qu'il avait si souvent ressenti pendant la guerre: sous le cou-vert de la nuit, il abandonne la sécurité du campement pour une mission de reconnaissance; il fait confiance à ses instincts pour le garder en vie, il sait que tous les regards sont des re-gards ennemis et qu'une éternité le sépare du matin. Peut-être n'était-ce pas si mal qu'il e't été capturé et couché sur ce lit de camp, en proie au mépris de la femme officier, parce qu'il savait à présent qu'il ne pouvait se permettre de sous-estimer les femmes de Bethany's Sin. Il n'y avait aucune pitié à at-tendre d'elles. Tuer ou être tuées, telle était leur loi. Il prit ses clefs, verrouilla la porte de la maison. McClain Terrace paraissait englué dans les ténèbres. Il monta dans son camping-car et mit le contact, allumant les feux de position au lieu des feux de croisement ou des pleins phares. Au pas, il sortit de l'allée.

Les outils brinquebalaient à côté de lui.

Evan quitta McClain Terrace, sans avoir vu les rideaux bouger à l'une des fenêtres de la maison des Demargeon. Sans avoir vu les yeux de flammes qui l'observaient.

Sur le chemin de la pension, Evan se demanda ce qu'il fe-rait s'il découvrirait les ossements de Paul Keating. Irait-il trouver le shérif Wysinger? La police d'Etat? Il se rendit compte qu'il serait imprudent d'aller voir Wysinger parce qu'il ne savait pas de quel côté il se situait.

Était-il possible que des événements aussi terribles eussent lieu aux environs de Bethany's Sin sans que le shérif en sût quelque chose? Cela se pouvait, mais Evan ne voulait pas courir le moindre risque. L'enjeu était trop élevé. Pourtant, comment expliquer au premier venu tout ce qu'il avait découvert sur Bethany's Sin, qu'elle était aussi hantée que l'ancienne Themiscrya, que l'essence immortelle de la nation amazone y avait pris racine et que, l'une après l'autre, les femmes avaient succombé à une puissance féroce et innommable qui prenait plaisir à mu-tiler et à

massacrer les hommes? Les secrets de Bethany's Sin étaient bien enfouis, l'illusion demeurait totale: un village idyllique, parfait en tout point, conçu pour attirer les étran-gers et ne jamais les laisser repartir. Ces créatures d'au-delà de la mort, ces guerrières assoiffées de sang s'étaient accro-chées telles des sangsues à l',me de Kathryn Drago, elle leur avait permis de quitter enfin cette hideuse caverne et les dis-séminait aujourd'hui comme des étincelles prêtes à embraser d'autres ,mes. La reine, avait dit Laurie. La vraie reine. Le Dr Drago. Était-il possible que les os d'une reine des Amazones eussent été entassés et réduits en cendres dans cette caverne? Et que, maintenant, cette lionne farouche eût fait du corps de Kathryn Drago le sien propre, réceptacle idéal pour une haine et une puissance qui défiaient les siècles?

Des rues silencieuses se déroulaient devant lui. Il arriva en vue de la pension de Mme Bartlett. Il ralentit et se rangea le long du trottoir. Une forme courut sur la pelouse.

Neely, le visage couvert de sueur, vint s'asseoir à côté de lui et referma doucement la portière. Evan fit demi-tour et s'éloigna du village.

"C'est à l'ouest... commença Neely.

* Je trouverai bien." A la sortie du village, il mit les pleins phares.

Neely percevait la tension de son compagnon, aussi forte que la sienne. Il fouilla dans la poche de sa chemise. "Je peux fumer?"

Evan hocha la tête.

Neely prit une cigarette, l'alluma, regarda quelques secondes la flamme de l'allumette, puis la souffla. Les ca-drans du tableau de bord projetaient une lueur verd,tre sur ses lunettes. "Une cigarette, ça suffirait", dit-il tout bas.

Mais Evan l'avait entendu. "quoi?"

* Une cigarette, vous la jetez par la vitre et pf! Le soleil a tout brûlé, tout est desséché sur des kilomètres. Il n'a pas plu depuis des semaines.

Oui, une cigarette, ça suffirait." Il contempla le bout incandescent.

Un embranchement se présentait à eux.

"Prenez à droite", dit Neely en replaçant la cigarette entre ses lèvres.

quelques instants après, il changea de position sur son siège. "qu'est-ce qui vous rend si certain de trouver quelque chose? Pourquoi tous ces secrets?"

* Vous n'avez rien dit à Mme Bartlett, j'espère?" Evan tourna la tête vers Neely.

"Non, rien.

* Tant mieux." Evan se tut et se concentra sur la route. Un daim bondit hors d'un fourré et disparut aussi vite qu'il était apparu. "Je ne suis absolument pas sûr de trouver ce que je recherche. A dire vrai, j'espère ne rien découvrir du tout. Je préférerais être en train de devenir complètement cinglé." Il hésita. "Malheureusement..."

* Je ne vous suis pas.

* Cela a à voir avec ces femmes que vous avez vues sur la route de King's Bridge, lui dit Evan. Je crois qu'elles se sont rendues dans la maison de Paul Keating et qu'elles l'ont tué. Je crois aussi qu'elles ont emporté

son corps à la décharge.

quant aux secrets... nous ne voulons pas finir comme Keating, non?

* Prenez à gauche", lui dit doucement Neely. Il avait commencé à repérer l'odeur si caractéristique de la décharge, et il redoutait ce qui l'y attendait. Il allait falloir creuser dans ces ordures? Les étudier couche après couche? Bon Dieu, dans quoi je me suis lancé!

quelques volutes de fumée ondoyaient au-dessus de la route, pareilles à des serpents. "Ralentissez, dit Neely, les narines déjà agressées. On y est."

Evan freina et arrêta son camping-car au bord de la route. Il coupa le moteur et les phares. Sur la droite, c'était le noir, ponctué dans le lointain par le rougeoiement de feux minuscules. Ils descendirent de voiture et se rendirent à l'arrière. Evan prit la pelle et tendit à Neely la pioche ainsi qu'une lanterne sourde achetée à Western Auto. "Allez, montrez-moi où c'est, dit-il.

* D'accord, mais faites attention où vous mettez les pieds."

Neely alluma la lanterne, mit la pioche sur son épaule et s'avança lentement. Evan marchait dans ses traces; ses bottes faisaient craquer la terre et soulevaient des nuages de poussière. Des fumeroles acides flottaient autour d'eux, s'accrochant à leurs vêtements et à leurs cheveux comme des êtres vivants; les tas d'ordures présentaient des formes vagues; de tout côté couinaient des rats. La puanteur assaillait Evan; il serrait les dents et réprimait la nausée qu'il sentait monter en lui en essayant de ne penser qu'à ce qu'il était venu faire. Des grandes failles s'étaient ouvertes dans le sol et, à la clarté lunaire, Evan y découvrait d'innombrables couches d'ordures que le soleil avait cuites et recuites.

Vinrent alors les mouches, en une nuée plus sombre que la poussière. Une dizaine d'entre elles heurtèrent Neely au visage ou s'agrippèrent à ses cheveux. "Saloperies!" fit-il d'un air dégoûté. Il agita sa lanterne pour les chasser, mais elles s'en prirent à nouveau à lui. La sueur qui couvrait le visage et les bras d'Evan les intéressait tout particulièrement.

"Attendez", dit Neely. Il s'arrêta de marcher et se battit contre les mouches. Ses yeux suivaient le chemin de lumière de la lanterne. Un énorme tas d'ordures se dressait sur la droite, surmonté de pneus et de pare-chocs. Un réfrigérateur sans porte gisait sur le flanc, tel un cercueil rouillé. Neely avança de quelques mètres et regarda autour de lui pour se repérer. Il cherchait désespérément le trou dans lequel il avait trouvé la dent, mais ce n'étaient pas les trous ni les fissures qui manquaient dans ce coin de la décharge. Si ça ne puait pas autant! Et ces putains de mouches!

"«a ne va pas?" dit Evan, qui venait derrière.

Neely fit quelques pas sur la partie qui avait cédé. Il n'y avait que du verre, des bouteilles de bière cassées. Pourquoi est-ce que je ne le laisserais pas creuser là? se dit-il. Comme ça, je pourrais me tirer plus vite. "C'est là, annonça-t-il sans regarder Evan.

* Vous êtes s'r?

* Certain!" affirma-t-il en posant la lanterne sur le réfrigérateur. Il saisit la pioche et attaqua la terre. Evan entendit des bruits de verre brisé, des bruits métalliques aussi. Neely frappait le sol à coups redoublés. Puis il essuya la sueur qui lui coulait sur le menton. "A vous."

Evan creusa avec la pelle, mettant au jour des fragments de verre, des canettes vides, des cartons de lait aplatis, des magazines et de vieux journaux. Les ordures habituelles de Bethany's Sin.

"qu'est-ce que c'est que ça?" dit brusquement Neely.

Evan crut que son compagnon parlait d'un tampon métallique tout rouillé. Il se retourna et dit: "Rien."

Mais Neely ne regardait pas le trou. Ses yeux scrutaient la nuit. "Non, dit-il. J'ai entendu quelque chose." La lune se reflétait dans ses lunettes. Il tourna la tête à droite.

"quoi?" Evan s'appuya sur sa pelle.

"Je ne sais pas. On aurait dit un gémissement."

Un sifflet de train? se dit Evan. Il regarda dans la même direction que Neely, puis se consacra à nouveau à son travail.

La terre était plus dure à présent. "Il faudrait piocher."

Neely descendit dans le trou. La poussière les enveloppa une nouvelle fois et, avec elle, les mouches. Il y a la mort ici, quelque part, pensait Evan.

Son sang se glaçait dans ses veines. quand Neely en eut fini avec sa pioche, il creusa à nouveau. Au bout de quelques minutes, il trouva ce qui sem-blait être une chemise d'homme. Il la ramassa, et cela se révéla n'être qu'un chiffon à usage domestique.

La lune éclairait violemment le visage de Neely. Il regardait au loin et tendait l'oreille. Ce bruit lui rappelait quelque chose, mais quoi?

"La pioche", dit Evan.

quand il eut fini, Neely dit: "Vous ne pensez pas qu'on perd son temps? Vous avez vu les dimensions de la décharge?"

Evan ne répondit pas. Il ne cessait de creuser et de rejeter la terre derrière lui. Les mouches voletaient autour de son visage et il secouait la tête pour s'en débarrasser. La mort. La mort. quelque part. Et puis, soudain, il se figea. Il avait perçu un cri aigu dans le lointain. Il leva la tête et observa l'horizon bordé par la forêt.

"Vous l'avez entendu, hein? dit Neely. qu'est-ce que ça peut bien être?"

Ses yeux brillaient derrière ses lunettes.

"Un animal dans les bois, s'rement", répondit Evan. Son regard balaya la décharge, mais il ne vit rien, que des tas d'ordures éclairés par la lune.

"Il faudrait encore piocher.

* Un animal, mon cul, oui! lança Neely. Je n'ai jamais entendu d'animaux crier comme ça!

* Je voudrais continuer à creuser", dit Evan en sortant du trou pour lui laisser la place.

Neely s'exécuta en grommelant. La pioche frappait, frappait. Au loin, quelque chose cria. La lame de la pioche reflétait les rayons de lune. "Il n'y a rien du tout, dit Neely. Je ne sais même plus si l'on est au bon endroit!" Il s'arrêta de travailler.

Evan était couvert de poussière. Canettes de Coca ou de bière, paquets de lessive, feuilles de papier ménager, aéro-sols... quelle puanteur que tout cela. Les mouches, quant à elles, attendaient, regroupées en essaim.

Le cri perçant. Encore plus près. A gauche à présent. Un curieux geignement qui tordit l'estomac de Neely. Evan creusait toujours et projetait des pelletées d'ordures. Un objet, solide et sombre, lui apparut. Il se pencha et le ramassa avant de le placer devant la lanterne pour mieux l'examiner.

Ce n'était qu'un mocassin sale, usé pour avoir été trop porté. Les mouches s'y intéressèrent un instant, puis le délaissèrent. Il s'en débarrassa et poursuivit son travail.

"Vous ne trouverez rien ici, dit Neely d'une voix tendue.

Foutons le camp!

* Une minute", répondit Evan. Creuser. Creuser. Creuser.

Les bords du trou commençaient à s'écrouler. Les mouches tournoyaient comme autant de hérauts de la Mort. Il avait mal aux épaules, et il entendit à

peine le cri à demi humain quand il s'éleva sur sa droite, plus près encore que les précédents.

Neely fit volte-face, le cœur battant. Ce cri, il l'avait déjà entendu, sur la route de King's Bridge, quand une femme aux yeux flamboyants avait jeté sur lui son regard bleuté, un instant avant que la hache ne s'abattît. La chaleur oppressante l'empêchait de respirer.

"La pioche", dit Evan. Neely ne bougea pas. La pioche, bon Dieu!" Il arracha l'outil à son compagnon paralysé par la peur et se mit à frapper la terre avec une véritable frénésie.

"Elles arrivent, murmura Neely, les yeux fixés sur la nuit, terrorisé par ce qu'il craignait de voir. Seigneur, elles arrivent..."

Le trou était si profond qu'Evan s'y enfonçait jusqu'à la taille. Il choisit de ne pas entendre les cris qui se rapprochaient, il ferma son esprit à l'horreur qui allait déboucher d'un instant à l'autre, aux haches brandies sous la clarté lunaire. "Je le sais, qu'elles sont là!" cria Evan, qui continua de frapper avec force les ordures entassées. Et soudain, la paroi du trou se fissa, s'écroula.

Et les ossements se déversèrent, comme un flot obscène renversant un barrage de terre.

Des squelettes portant des vêtements pourris, des crânes fendus, des hanches, des bras et des jambes auxquels collait encore un peu de chair grise, des colonnes vertébrales paillardes à de hideuses échelles, tout cela s'amoncela autour des jambes d'Evan. Il poussa un cri étouffé, se retourna et creusa encore plus profond, rassemblant toute la force qui lui restait. Des ordures, encore: des boîtes, des bouteilles, des canettes.

Et encore des os. Des crânes édentés, grimaçants. Des fémurs brisés, des doigts cassés, des mâchoires, ici un crâne portant encore une touffe de cheveux bruns, là une cage thoracique enveloppée d'un lambeau qui avait été une chemise bleue à carreaux. De nouvelles pelletées, encore et encore, et aussi ce cri qui le glace. Des os minuscules, des crânes et des colonnes vertébrales de bébés jetés là, dans les ordures.

Oui. Oui. La terreur lui serra le coeur. Des petits garçons. C'est là que les petits garçons dorment à tout jamais. Les paroles d'une chanson lui vinrent à l'esprit. Tous les bons enfants vont au ciel. Tous les bons enfants vont au ciel. Il avala de la poussière. Les mouches l'encerclaient, elles se repaissaient des pestilences de la Mort et festoyaient avec la chair pourrie encore accrochée aux os humains. C'était là le territoire impie de la Mort à

Bethany's Sin. Le cimetière était un lieu trop sacré, seules les femmes y reposaient, probablement. C'était ici que les hommes massacrés et les bébés m,les étaient conduits avant d'y être jetés à même la terre et recouverts d'ordures puantes. C'était le lieu du carnage pour les Amazones, et les cadavres y étaient empilés comme sur d'an-tiques champs de bataille.

"... elles arrivent!" ne cessait de hurler Neely, qui avait vu s'approcher les premières ombres mouvantes, mais Evan ne l'entendait pas. Il sentait son esprit partir à la dérive. Il ne trouvait pas la force de sortir de cette fosse maudite. Ma femme et mon enfant, je dois sauver ma femme et mon en-fant...

"Amenez-vous, vite! cria Neely en lui tendant la main. Grouillez-vous!" Il regarda par-dessus son épaule. Des ombres prenaient forme. Le roulement de tonnerre des sa-bots des chevaux faisait trembler la terre. Les orbites aux flammes bleues se tournaient vers lui. Il jeta un coup d'oeil à Evan et constata qu'il était paralysé par la surprise. Neely le saisit par le poignet et le tira de toutes ses forces.

Mais, l'instant suivant, un cri horriblement aigu et perçant retentit juste derrière Neely Ames. Il se tourna, la bouche ouverte. Le cheval noir comme la nuit fonçait sur lui sem-blable à une nuée d'orage, la lame de la hache fendit l'air en sifflant.

Sous la violence du coup, la tête de Neely projeta des spi-rales de sang et retomba sur l'épaule d'Evan. Le corps déca-pité, qui tenait toujours Evan au poignet, tomba à genoux et bascula dans le trou. La chaleur du sang ramena Evan à la réalité, à la conscience des créatures cauchemardesques qui faisaient cercle autour de lui. Evan repoussa la main de Neely et saisit la pioche. L'Amazone qui montait le cheval noir s'é-carta pour éviter le coup qui lui aurait fracassé le cr,ne, mais Evan enfonça la pioche entre les antérieurs du cheval. Il hen-nit de douleur et se cabra, projetant à terre l'Amazone avant de lui retomber dessus. Il y eut un bruit d'os qui se brisent, un cri de douleur guttural, inhumain.

Evan réussit à sortir de la fosse et se précipita vers son camping-car. Les autres Amazones tournèrent vers lui leurs montures. Leurs yeux flamboyaient de haine, leurs haches faisaient des moulinets au-dessus de leurs têtes.

Evan sauta dans la cabine, bloqua les portières et mit la clef de contact.

Ses pneus expulsèrent de la terre quand il écrasa l'accélérateur. Derrière lui retentissait le terrible cri de guerre, et il sut qu'elles le poursuivaient. Bethany's Sin, pensa-t-il machinalement, il faut retourner là-bas. Il faut aller chercher Laurie et partir très loin. Et Kay? Tu oublies Kay? Non, je reviendrai. D'abord, prévenir la police d'Etat. Et avant tout, aller chercher Laurie. Laurie.

Il braqua à gauche et le camping-car exécuta un virage très serré. Il accéléra. Devant lui, les phares éclairaient une route déserte. Le cri des Amazones retentit à nouveau, pratique-ment dans son oreille, cette fois-ci, et il vit une forme au mi-lieu de la route, celle d'un grand cheval et d'une cavalière dont le regard le perçait jusqu'à l'os. Elle avait les lèvres re-troussées, et il lui fallut un moment pour reconnaître dans cette créature infernale la bibliothécaire qui lui avait parlé des livres d'art qu'il pourrait consulter. Evan écrasa la pédale des freins, mais l'animal était trop près. Le camping-car le heurta de plein fouet et le projeta sur le bas-côté. Il entendit la calandre brinquebaler, un des phares s'éteignit. Le corps de l'Amazone éjectée par sa monture vint rouler sur le capot et heurter le pare-brise avec une telle violence que le verre explosa. La gorge tranchée déversa son sang sur le tableau de bord, des yeux morts le contemplèrent un instant: leur bleu vira au noir et, autour des orbites, la peau semblait se ratatiner, découvrant les os du crâne.

Evan accéléra brutalement, et le cadavre retomba sur la route. Pied au plancher, il fonçait vers Bethany's Sin. Il ne cherchait pas à passer inaperçu. A chaque virage, les pneus hurlaient et laissaient de la gomme.

Des rues sombres. Des maisons obscures. Et le reflet de la lune ricanant dans chaque fenêtre.

McClain Terrace. Sa propre maison, noire et silencieuse. Il monta sur la pelouse, tira le frein à main et bondit hors de la cabine pour courir vers la porte d'entrée. Elles s'étaient lan-cées à sa poursuite, c'était évident, et dans quelques minutes, elles seraient là. Il chercha sa clef.

Vite. Vite. Elles arrivent. Elles sont tout près. quelque part un chien hurle à la mort.

La serrure qui cède, enfin.

La porte s'ouvrit brutalement. Une main aux ongles im-peccables le saisit au poignet, l'entraîna dans le hall avec une force étonnante et le projeta à terre. L'ombre accoucha d'une forme aux yeux flamboyants, terribles, et il s'entendit gémir comme un animal pris au piège. On le releva, on le traîna et on le jeta à nouveau à terre, juste à côté de la cuisine.

Gisant sur le sol, Evan attendait le coup de hache fatal.

Ses yeux découvrirent quatre formes qui se découpaient dans la clarté lunaire. quatre femmes. quatre paires d'yeux impitoyables.

Une des femmes était assise dans un fauteuil, de l'autre côté de la table basse, et l'observait en silence.

Mon Dieu, elles m'attendaient, elles m'attendaient!

De son fauteuil, la créature qui était Drago parla, et deux voix résonnèrent en même temps: l'une en anglais, avec un léger accent grec, et l'autre dans la langue dure et gutturale qui était celle des Amazones. Les deux voix jaillissaient de la même gorge en une étrange harmonie.

"Bien, dit-elle doucement. Je crois enfin venu le moment de parler."

Chapitre XXVII

LES FEMMES

"Vous êtes bien plus intelligent que je ne l'aurais cru, dit Drago, installée dans son fauteuil. J'admire l'intelligence.

J'admire aussi la volonté."

Evan remua doucement les yeux. Mme Giles - ou plutôt celle qui avait été

Mme Giles - occupait un coin de la pièce. La créature qui avait été Mme Demargeon se trouvait au pied de l'escalier. Une jeune femme blonde au visage déformé par la haine se tenait à la gauche de Drago. Il évalua la distance qui le séparait d'elle.

"Ne soyez pas ridicule", dit la femme installée dans le fau-teuil .

Il la regarda. Ses yeux brillaient d'un éclat sauvage. La peur s'abattit sur lui comme une hache luisante. "O' est ma fille?

* Elle dort."

Il se tourna vers l'escalier.

"Pas ici", dit la femme. Le tonnerre de la langue des Amazones resonait dans la pièce, comme si elle avait parlé au sein d'une caverne immémoriale et non dans une habita-tion normale. "Autre part.

* O' est-elle?" Il s'obligeait à ne pas détourner les yeux, bien qu'il sentît toute la puissance de cette flamme pénétrer en lui ainsi qu'un fer chauffé à blanc.

"Elle est en sécurité, je vous le promets. Mais c'est intéres-sant. Votre existence va peut-être connaître son terme dans quelques secondes et vous ne pensez qu'à l'enfant. Pourquoi?

* Parce que je suis un être humain, dit Evan en pesant chaque mot. Je doute que vous sachiez encore ce que sont des sentiments humains."

La créature qui était Drago le regarda fixement sans parler pendant un instant. "Mais oui, dit-elle enfin, vous faites allusion à l'instinct de protection. C'est superflu. Les forts survi-vent par eux-mêmes. quant aux faibles, ils doivent être écartés parce qu'ils menacent la perpétuation de la race."

Evan ferma à demi les yeux. "J'ai vu cette nuit comment vous vous y preniez pour "écarter " les individus, comme vous le dites.

* Oui, dit la femme, vous l'avez vu. Vous vous êtes rendus au champ des Ossements o' nos ennemis succombent par la volonté d'Artémis.

* Vos ennemis? dit Evan d'un air incrédule. Des hommes et des enfants?

* Des hommes et de futurs hommes, dit Drago d'une voix plus douce. Vous êtes allés à deux au champ des Ossements. Vous seul êtes revenu. O' se trouve le cantonnier?

* Il est mort, tué par l'une de ces... créatures à cheval.

* Des guerrières. quel dommage que M. Ames soit mort, il ne verra

jamais sa descendance.

* Sa descendance?

Elle répondit d'un hochement de tête. "Deux femmes sont enceintes de ses oeuvres. Nous espérons que l'une d'elles nous donnera une fille. M. Ames n'en a jamais rien su: les potions d'Antigatha ont accru sa puissance sexuelle et endormi sa mémoire.

* Antigatha?" Evan avait le coeur battant. "Mme Bartlett?

* Celle que vous appelez Bartlett, oui. Vous sous-estimez nos sens supérieurs de la vue, de l'odorat et de l'ouïe. Antigatha n'a eu aucun mal à écouter votre conversation bien que vous ayez fermé la porte. C'est dommage pour cet homme; nos jeunes guerrières doivent encore apprendre à se refréner, même lorsqu'elles se trouvent en présence d'un en-nemi. J'avais espéré trouver en lui un bon étalon.

* Elles n'ont donc pas été envoyées pour nous tuer?

* Non." Elle parut chercher les mots qui convenaient.

"Seulement pour vous faire regagner le village. Je vous assure, que si j'avais ordonné votre mort, vous ne seriez plus vivant depuis longtemps. Et vous seriez enseveli à côté des autres." Elle secoua la tête. L'éclat de ses yeux avait quelque chose d'irréel. "Je ne veux pas que vous mouriez. Pas encore, tout au moins."

Evan jeta un rapide coup d'oeil autour de lui. Les autres femmes n'avaient pas bougé. Elles le surveillaient comme des prédateurs guettent leur proie.

Un frisson lui parcourut la moelle épinière. Il pouvait voir des ombres arachnéennes s'étendre sur le mur, s'approcher, s'approcher. "Au nom du Ciel, qui êtes-vous? demanda-t-il d'une voix tremblante.

* Nous sommes... des survivantes, dit d'une curieuse voix dédoublée la créature qui était Drago. Nous avons survécu par la seule force de notre volonté, réunies dans le froid et les ténèbres... et nous avons attendu longtemps. Nous sommes les élues d'Artémis, le fer de lance de sa volonté, et notre haine nous a soutenues quand nous avons dû plier le genou et entrer dans le royaume d'Hadès." Elle ferma un instant les yeux, puis les rouvrit et fixa l'homme qui gisait à terre, devant elle. "Nous sommes des guerrières, nous l'avons toujours été et le serons toujours, et nous pouvons nous battre chez Hadès avec autant de fougue qu'aux abords d'Athènes. Nous pouvons affronter la Mort et,

gr,ce à Artémis, la supplanter, oui, la supplanter!" Ses yeux s'enflammaient, leur puissance embrasait le visage d'Evan. "Vous ne savez rien du désir de survivre, dit-elle, les lèvres troussées. Vous ne savez rien de la volonté de vivre, de fouler la terre, de sentir la mer, de se dresser sous le soleil et de hurler vers le ciel! Toutes, nous savons cela, et nous savons aussi le froid amer, infini et sombre, nous savons ce qu'est hurler même si nous n'avons plus de voix, nous savons ce qu'est voir même si nous n'avons plus d'yeux!" Sa voix enflait comme un oura-gan. "Nous connaissons l'étreinte de Thanatos, ses mains squameuses et ses yeux rougeoyants, et nous savons ce qu'est résister par la seule force de la volonté! Nous savons ce qu'est attendre et attendre et attendre! Elle abattit son poing sur la table basse, qui se fendit en deux dans le sens de la lon-gueur.

Evan sentait son esprit lui échapper. Il serrait les dents et s'efforçait de retenir ce cri qui avait pris racine dans son

,me. "Vous n'êtes plus Kathryn Drago, dit-il au bout d'un instant. Alors qui êtes-vous?"

La créature femelle brandit à nouveau son poing serré.

Elle tremblait d'une rage contenue. "La dernière d'une roya-le lignée, murmura-t-elle. Après la chute de Troie, après le meurtre de Penthésilée, le trône du Pouvoir m'est échu. Mais c'était déjà la fin, et nous étions affaiblies par les guerres qui avaient décimé nos rangs." Elle avait les yeux mi-clos à pré-sent, les paupières alourdies, comme sous le poids des souve-nirs. "Les l,ches ont alors déferlé, hordes après hordes; les destructeurs à la barbe noire sont venus lécher nos rivages, les portes de notre cité. Nous les avons repoussés maintes et maintes fois. Artémis redonnait vie aux cadavres pour que les combats ne cessent pas. Nous nous sommes battues jusqu'à la fin. Jusqu'à la fin." Sa voix était pratiquement inaudible.

"La fin est survenue dans cette grotte, n'est-ce pas?" lui demanda-t-il.

Elle lui adressa un regard plein de haine.

"Les cadavres furent entassés les uns sur les autres avant d'être br'lés.

La caverne a été scellée et les envahisseurs ont pris Themiscrya...

* Assez!" hurla la créature qui était Drago. Elle avait crié ce mot dans la langue rude des Amazones. Celle qui avait été Mme Giles s'avança de quelques pas, de même que celle qui avait été Mme Demargeon.

"Pourquoi se réincarner dans le corps de Kathryn Drago?" demanda-t-il tout en la surveillant étroitement. Il était prêt à réagir si elle se jetait sur lui pour l'attaquer. Des couteaux. Il y avait des couteaux dans la cuisine.

Aurait-il le temps de les atteindre?

Mais elle ne bougea pas. Elle se contenta de lui sourire -

un sourire qui lui tirait les pommettes et la faisait encore plus ressembler à une tête de mort. "Parce que celle-là nous avait été donnée par la volonté d'Artémis. Parce qu'elle accomplis-sait son propre destin en se rendant là où nous attendions, dans les ténèbres. Ce faisant, elle a imposé sa justice à son destructeur."

Evan ne cillait pas. Il ne pensait qu'à une chose. Les cou-teaux, les couteaux dans la cuisine.

"Peut-être comprendrez-vous mieux si je vous dis quel était son nom de jeune fille: Bethany Katrina Nikos. Son père et sa mère ont émigré en Amérique en 1924. Le père a acheté un lopin de terre et b,ti une cabane, où

sa fille est née en 1932. C'était un homme rude, sans éducation, qui ne savait que travailler de ses mains. Son épouse était fragile et intelligente, mais elle cédait devant lui parce qu'elle ne pouvait rien faire d'autre. quand les récoltes devinrent moins bonnes, il se mit à boire et à

la battre jusqu'au sang. Très souvent, la petite fille était réveillée en pleine nuit par le bruit des coups qu'il lui donnait et par les cris de douleur qu'elle poussait." Elle cligna des yeux, et Evan comprit que ce qui subsistait de Kathryn Drago dans cette créature ravivait ses souvenirs.

"Des cris terribles, dit-elle d'une voix sifflante. A cette époque, le village commençait à se développer. Tout le monde savait que le fermier battait sa femme, mais qu'y pouvaient-ils? Cela les regardait. La nuit, je me souviens... je me souviens de ma mère, le visage gonflé, couvert d'ecchy-moses. Elle me parlait d'un pays où les hommes n'osent pas infliger de ch,timents à leurs femmes, un pays où ce sont elles qui commandent et où

les hommes restent à la place qu'on leur a assignée. Elle me racontait les légendes des Amazones quand nous étions seules, quand il était

ivre et s'endormait, et ces histoires enflammaient mon esprit..." Elle cligna à

nouveau des yeux, le visage déformé par la haine et la souffrance. "Il l'a tuée une nuit où le vent hurlait dans les arbres et où la neige gelait la terre. Il l'a frappée, frappée, et elle est tombée dans l'escalier avant de se rompre le cou. La petite fille a entendu ses os se briser." Elle grinça des dents et le regarda droit dans les yeux. "Bien sûr, la police est venue, mais la petite fille a eu peur de parler. Il leur a dit qu'ils s'étaient disputés et qu'elle avait fait une chute accidentelle. Les hommes se sont mis à sourire, comme s'ils partageaient un secret..." Une ombre voila momentanément son regard.

"... un beau secret, oui, au coeur duquel il y avait ma mère. J'ai continué à vivre avec lui dans cette maison. Il buvait de plus en plus et il cherchait une autre chair pour épancher sa fureur. Mais je savais ce que je devais faire... et j'ai attendu... Un jour, il était complètement ivre et il s'était allongé dans la baignoire remplie d'eau tiède." Ses yeux avaient retrouvé toute leur violence, ses lèvres retroussées lui donnaient un air sauvage. "La petite fille a attendu qu'il s'endorme, elle a pris son rasoir et s'est approchée de la baignoire." Sa langue passa rapidement sur ses lèvres ainsi que celle d'un lézard. "Elle l'a tailladé, tailladé, jusqu'à ce que des larmes amères tombent sur ses joues. L'eau était rouge de sang, les murs en étaient souillés. Elle est ensuite allée trouver la police pour raconter ce qu'elle venait de faire, et pourquoi elle l'avait fait. La justice. Elle demandait justice. On l'a envoyée vivre chez des parents éloignés, à Athènes, et c'est là qu'a débuté sa quête.

* Ainsi, le péché de Bethany, c'était le meurtre, dit Evan d'une voix blanche. C'est donc pour cela que les villageois ont donné ce nom à cet endroit.

* Pas le meurtre! cria celle qui avait été Drago. La justice! La vraie justice des Amazones!" Elle s'arrêta un instant. La lune jouait sur ses pommettes. "quand nous sommes reve-nues avec elle, elle a acheté cette terre et bâti le temple d'Artémis là où s'était dressée la maison de son père. Pour remercier Artémis, nous lui avons enjoint d'entamer la chasse.

Nous avons trouvé d'autres récipiendaires, certaines convenaient, d'autres non. Celles-là, nous les avons détruites.

Les plus jeunes d'entre nous se rassemblent dans cette propriété et chevauchent en l'honneur d'Artémis quand la lune connaît son

apogée."

La chaleur paraissait étrangler lentement Evan. Il secouait la tête, hébété, incapable de prendre une décision. Courir en direction de la cuisine? Se battre ici même? quoi faire?

"Ce monde est étrange, murmura celle qui avait été Drago. Si étrange.

Empli de mystères que nous n'aurions jamais osé imaginer. Mais peu importe.

Vous et ceux de votre race de-meurez nos ennemis, et nous ne connaissons nul repos tant que nous ne vous aurons pas détruits.

* qu'allez-vous faire de moi? s'entendit-il demander.

* Nous avons besoin de votre intelligence et de votre se-mence pour nos filles, dit-elle sereinement. Nous souhaitons vous utiliser pour la reproduction.

* Je refuse!

* Cela vous sera agréable si vous ne cherchez pas à résister.

Vous serez un prisonnier à part et nous vous...

* Non! hurla Evan. Non!"

La créature femelle le regarda, le visage tendu par la haine. Fixement.

"Vous avez le choix", dit-elle. Elle tendit la main et saisit par les cheveux la tête tranchée de Harris Demargeon et la déposa sur la table basse. Les yeux morts avaient roulé, blanch, tres, dans leurs orbites, ainsi que ceux d'une statue. La bouche était grande ouverte.

"C'est à vous de décider", dit l'Amazone.

Chapitre XXVIII

LA DECISION

Alors que les paroles menaçantes de la femme résonnaient encore entre les murs, Evan se jeta en avant, persuadé que les Amazones se précipiteraient sur lui avec fureur s'il n'agissait pas à la vitesse de l'éclair. Il saisit la table basse par son re-bord et la souleva avant de la projeter sur Drago; la tête de Harris Demargeon roula dans l'ombre, la créature qui était Giles poussa un cri de haine farouche et fonça sur

lui; du re-vers de la main, les lèvres retroussées, Drago balaya la table. Mais Evan avait déjà réussi à traverser la pièce, à se pencher, à ramasser une chaise et à

l'utiliser pour briser la baie vitrée. Le verre explosa. En lançant un regard par-dessus son épaule, Evan les vit qui se mouvaient vers lui, comme en un cauchemar au ralenti, et la créature qui était Drago tendait vers lui un doigt impérieux. Evan envoya la chaise sur le groupe de femmes et vit la créature qui était Giles la repousser d'un revers de la main comme si elle ne pesait pratiquement rien. Puis il s'élança à travers la fenêtre.

Il courut dans la cour en pente douce sans oser se retourner. Il atteignit la clôture, l'enjamba et sauta par-dessus la canalisation bétonnée. Il osa alors regarder derrière lui, certain de les voir au milieu de la cour, mais il n'y avait que la silhouette de Kathryn Drago, dans l'encadrement de la fenêtre. Leurs yeux se rencontrèrent pendant quelques secondes, puis il s'enfuit dans la forêt.

Les broussailles lui fouettaient le visage, l'ombre le guettait de toutes parts. Il ne pensait qu'à une chose, partir loin d'ici, se frayer un chemin dans les bois, rejoindre Spangler ou Barnesboro - n'importe quel bourg où

il y ait des lumières, des téléphones, des êtres humains. Où il pourrait trouver de l'aide. Il courait sans s'arrêter, et la lune visible à travers les frondaisons ressemblait à un projecteur braqué sur lui. Il sentit sa botte buter contre une racine et il tomba lourdement, le visage dans un terreau à l'odeur de cendres. Il haletait comme un animal, sa poitrine le brûlait, sa tête lui faisait mal. Il s'accrocha au tronc d'un arbre pour se relever.

C'est alors que, brusquement, il prit conscience de ce qu'il était en train de faire.

Il courait. Il courait, une fois de plus, comme toutes ces fois où il avait tourné le dos au mal qui venait perturber son univers; comme le jour où il avait abandonné son propre frère, qui gisait dans un champ doré alors que le spectre de la Mort glissait lentement vers lui; comme cet autre jour où

il avait laissé ses compagnons en haillons, prisonniers de leurs cages de bambou, à la merci de leurs tortionnaires. L'esprit d'Evan titubait, comme un homme lourdement chargé. Oui. La Main du Diable existait bel et bien, elle était réelle et elle l'attendait depuis toutes ces années,

à Bethany's Sin. Toutes ces années pendant lesquelles il avait cru fuir son étreinte alors qu'en fait il ne cessait de s'en rapprocher.

Agrippé à cet arbre, Evan sentait son psychisme basculer. Seigneur, aide-moi! Je t'en prie, aide-moi, aide-moi! Comme les traînées rouges d'une lame de rasoir, des visions déchi-raient son esprit: une Amazone aux yeux si bleus qui le maintient tandis qu'une autre lève très haut sa hache; un lieu o^ù se tiennent des statues aux orbites creuses qui projettent des ombres arachnéennes sur des murs de pierre, o^ù la lune brille d'un éclat insoutenable à travers un plafond de verre, o^ù des Amazones se rassemblent, toujours plus nombreuses;

Kay debout, les yeux clos et les seins dénudés, parmi un tour-billon de fumée; lui-même, enfin, br^ûlant dans les flammes éternelles d'Hadès.

Il revint brusquement à la réalité. La sueur de son visage lui coulait sur le menton. Seigneur, aide-moi. Seigneur, aide-moi! Son psychisme partait à

la dérive. Non! hurla-t-il. Non! Ne l^âche pas! tiens le coup!

Parce qu'à travers ces visions terribles, il avait vu ce qui était son devoir. Il lui fallait revenir parmi elles et leur arra-cher sa femme et son enfant. S'il continuait de s'enfuir, s'il atteignait Bamesboro, Spangler, Marsteller ou n'importe quel village des environs, il les perdrait à tout jamais. Il s'accro-cha à l'arbre comme si c'était la dernière chose réelle et soli-de de sa vie, et une pensée limpide et froide comme le cristal s'imposa à lui: pourquoi l'avaient-elles laissé partir?

La réponse s'imposa immédiatement à lui.

Il entendit le cri des Amazones retentir à moins d'un kilo-mètre, quelque part sur la droite. Elles voyaient dans le noir, leurs chevaux connaissaient d'instinct cette forêt. Ainsi donc malgré le silence et la nuit, il n'y avait plus de cachette pos-sible. Son coeur battait à tout rompre; il se releva et regarda autour de lui. Un autre cri, sur la gauche, plus près que le précédent. Elles se rapprochaient, elles le traquaient. Il ne lui était plus possible d'aller à Barnesboro ou à Spangler; seule la route de Bethany's Sin lui était encore permise. L'araignée régnait au centre de sa toile.

Sa femme et son enfant en étaient les prisonnières.

Il scruta encore les ténèbres et tendit l'oreille. Des cris sur-gissaient toujours, à gauche, à droite, partout. Mais il avait pris sa décision. Il

s'élança en direction du village, se faufilant parmi les arbres, évitant les flaques de lumière lunaire, et il ne lui fallut que quelques minutes pour retrouver la canalisation qui passait derrière sa propre maison. Un cri de guerre déchira la nuit, à quelques centaines de mètres. Il rampa jusqu'à la clôture et contempla sa maison. La nuit y régnait, comme si le mal en avait fait son domaine. La lune jouait avec les morceaux de verre éparpillés. Il crut entendre une branche craquer juste derrière lui, et il se retourna brusquement, prêt à faire un saut de côté. Mais il n'y avait rien. Il demeura immobile, ombre parmi les ombres. Les Amazones l'attendaient chez lui, ce n'était que trop évident. Il reviendrait à la maison pour prendre une arme ou pour téléphoner et demander du secours, et alors...

Il porta son regard vers la gauche.

Vers la maison des Demargeon, aussi sombre que la sienne. Il voyait la porte qui menait au sous-sol, avec ses quatre petites vitres. Derrière lui, un autre cri sauvage déchira la forêt. Encore plus près que les autres. Il ne lui était plus possible de rester dehors. Est-ce qu'elles s'attendaient à ce qu'il pénètre dans la maison des Demargeon? Est-ce qu'elles s'attendaient à ce qu'il se cache jusqu'à ce que la clarté du jour vienne purifier les rues?

Il franchit la clôture et sauta dans la cour. Tout était paisible. Il traversa le petit potager de Mme Demargeon, mal-mené par la sécheresse.

Arrivé à la porte du sous-sol, il donna un coup de poing dans l'une des vitres, laissa tomber à terre les morceaux de verre et introduisit sa main.

Il actionna le verrou et ouvrit la porte, puis entra.

Evan referma la porte derrière lui et, le souffle court, se laissa glisser le long d'un mur. Longtemps, il tendit l'oreille et n'entendit que les cris des guerrières, dans les bois. Ce sous-sol ressemblait à celui de sa propre maison. Un escalier de bois conduisait au rez-de-chaussée. Il y avait des cartons bourrés de choses et d'autres: vieux vêtements, magazines à l'odeur de moisi, lampe cassée, pots de fleurs ébréchés. Un fauteuil auquel il manquait un pied. Du matériel pour faire un barbecue. Des outils de jardin, un tuyau d'arrosage sur sa roue. Des sacs d'engrais.

Il n'y avait rien à faire, sinon attendre le petit jour. Il cacha son visage dans ses mains pour essayer de dormir, mais à chaque minute il

s'imaginait qu'une forme cauchemar-desque se glissait dans la maison. Il ouvrait alors les yeux, prêt à hurler.

Evan s'endormit, pourtant, et il rêva de feu. Une grande conflagration rouge et orangé, un ciel rempli de cendres brûlantes. Des ruines embrasées, des maisons noircies, des briques qui tombent des murs tandis qu'une fumée violacée obscurcit l'horizon. Et, après cela, un lieu fantomatique, où les cendres montent en spirales et où plus aucune fleur ne pousse sur la terre carbonisée. Evan rêvait, mais cela ne l'empêchait pas de se rendre compte que tel serait le destin de Spangler, de Marsteller, de Saint Benedict ou de n'importe quel village proche de Bethany's Sin une fois que les guerrières auraient recouvré toute leur puissance. quand les Amazones apprendraient à leurs filles comment manier la hache de la colère et quand celles-ci transmettraient leur savoir à la génération suivante, leur sinistre héritage de folie meurtrière s'en prendrait à des communautés entières. Elles frapperaient la nuit, vives comme l'éclair, sans le moindre avertissement, et il n'y aurait plus que des villes fantômes où les chiens hurlent dans le noir et où le cri des aigles retentit parmi les ruines.

Les rêves s'évanouirent.

L'éclat blanc du soleil barrait le visage d'Evan. Il s'éveilla comme il le faisait pendant la guerre - l'esprit vif, tous les sens en alerte, prêt à

tout pour rester en vie. Des oiseaux chantaient. Evan entendit l'avertisseur d'une voiture. Il re-garda le ciel. A la position du soleil, il se dit qu'il n'était pas encore huit heures. Un point argenté laissa une trace dans l'azur, un avion qui décollait de Johnstown.

Et, subitement, il pensa à Kay, couchée dans un lit de clinique tandis que l'Amazone connue sous le nom d'Oliviadre lui prenait lentement son me. Il se frotta les yeux. quand la transformation serait achevée, la Kay qu'il connaissait et aimait habiterait-elle encore cette enveloppe charnelle, ou Oliviadre serait-elle parvenue à éteindre en elle toute étincelle de vie?

Il faut que j'aille la retrouver! hurlait une voix en lui. Il faut que j'aille la retrouver pour l'emmener loin d'ici! Non, non, pas encore.

Elles te tueront avant même que tu ne quittes McClain Terrace. Pour l'amour de Dieu, comment vais-je faire pour leur reprendre ma femme? Et Laurie, qu'est-ce qui lui était arrivé? Il savait qu'elles ne lui auraient pas fait de mal, mais la seule pensée de ce qu'elles envisageaient pour

elle lui donnait la nausée.

Il sursauta. Il entendit un téléphone sonner dans la maison.

Sonner. Sonner. Puis une voix sourde.

Evan se dirigea vers l'escalier, puis il fit halte: il avait besoin d'une arme, n'importe laquelle. Il fouilla parmi les ou-tils de jardin et opta pour le déplantoir. En silence, il monta l'escalier et colla l'oreille à la porte.

"... ne m'ont rien dit." Celle qui n'était pas Mme Demargeon parlait avec la voix de Mme Demargeon, et Evan l'imagina en pantoufles et chemise de nuit; l'entité amazone qui vivait en elle était étouffée, pour l'instant.

Long silence.

"Oui, c'est exact." Nouveau silence. "Il n'a pas pu aller très loin. Nous en sommes certaines. Elles ont fouillé la forêt pendant toute la nuit. S'il y est, elles le retrouveront." Evan pensa un instant forcer la porte. Elle toussota. "Non. Cybelle dit que nous ne craignons rien. Je suis restée auprès d'elle jusqu'à tout à l'heure. Il n'a pas pu atteindre la route."

Allez, viens, ouvre cette porte, salope, viens!

La femme écoutait attentivement. "Non", dit-elle avec fermeté. Puis, plus doucement: "Nous verrons bien. L'homme ne pose aucun problème. Entre-temps, nous accomplirons le Rite du fer et du feu. Ce soir. Oliviadre est impatiente."

La gorge d'Evan se serra. qu'est-ce que c'était que ce rite? Et Oliviadre?

Il colla davantage son oreille à la porte. Le bois craqua un peu.

"... rencontré un jeune couple hier, à Westbury Mall, disait la femme. Les Daniels. Il travaille chez Hartford, à Barnesboro. Elle est enceinte de cinq mois... Très sympa-thiques... Je comprends... Bremusa pense qu'ils auraient tout à fait leur place au village. La semaine prochaine, elle va leur faire visiter la maison de Deer Cross Lane... Oui, d'accord... Bien, il faut que j'y aille. Au revoir." Le bruit d'un combiné que l'on repose, des pas qui s'éloignent.

Ainsi donc, Bethany's Sin allait accueillir un jeune couple, les Daniels, et Bremusa - Mme Giles? - avait des projets pour eux. Naturellement.

De même qu'elle en avait eu pour Kay et lui. Elle allait leur montrer une charmante maison située dans une rue tranquille d'un agréable village, elle la leur propose-rait à un prix ridicule, et ensuite...

La porte s'ouvrit si rapidement qu'Evan n'eut pas le temps de réagir. La femme se tenait devant lui, les yeux ensommeillés, dans sa chemise de nuit jaune canari. Ses yeux étaient sombres, mais, en une seconde, s'y alluma le feu bleuté et sauvage révélateur des Amazones. Et ce fut avec une violence incroyable qu'elle abattit sa hache vers l'épaule d'Evan.

Le coup passa très près, et Evan se jeta sur la femme. Ils roulèrent à terre, renversant une table, une lampe, le téléphone. Elle récupéra sa hache, mais il la saisit au poignet avant qu'elle ne le frappe à nouveau.

Les lèvres retroussées, elle le saisit également au poignet, l'obligeant à abandonner le déplantoir. Elle le serrait si fort qu'il lâcha l'outil et poussa un hurlement de douleur. Elle lui cracha au visage et le projeta dans la pièce avec une force incroyable. Il tomba sur une chaise, roula à

terre et réussit à récupérer le déplantoir au moment même où elle brandissait sauvagement sa hache.

Un instant, la créature qui était Janet Demargeon le contempla, victorieuse. Elle fixait du regard les cicatrices qui barraient sa poitrine, et il comprit que cette vision lui rappelait les combats sanglants auxquels elle avait jadis participé.

Evan était pétrifié, comme hypnotisé. La hache allait le pourfendre. Mais l'instinct de tueur chez lui le plus fort. Ses doigts se serrèrent autour du manche du déplantoir, et il la frappa de toutes ses forces. La lame s'enfonça dans le tissu jaune canari qui se mit à rougir, à rougir...

Elle tituba sous le choc et chercha, malgré la douleur, à lui assener un coup de hache, mais Evan l'attrapa par les chevilles et la projeta à

terre. Plusieurs fois, sauvagement, mécaniquement, il lui enfonça le déplantoir dans la poitrine, dans le ventre, et elle hurlait, elle se tordait sous les coups, elle battait l'air de ses ongles pour le griffer au visage. Evan ne cessait de frapper, frapper, jusqu'au moment où il se rendit compte que son adversaire n'offrait plus la moindre résistance.

Il s'acharnait sur un cadavre sanglant.

Il recula, les mains poisseuses de sang, horrifié par ce qu'il venait de faire. Il glissa le dos au mur et fut pris d'une irrépressible nausée. Il resta longtemps immobile, incapable de bouger, tandis que le sang coulait des entailles profondes qu'il avait reçues à la joue. Il comprit que la femme avait dû en-tendre craquer la porte, qu'elle avait senti sa présence, qu'elle avait perçu l'odeur de sa sueur.

quand il eut à nouveau la force de regarder le cadavre, il vit que les yeux étaient redevenus noirs et que la peau du visage était si tendue que les os du crâne saillaient. Toute puissance en était absente. Il avait malgré

tout peur de lui tourner le dos. Il contempla ses mains ensanglantées, ses doigts qui tremblaient. Finalement, il réussit à aller dans la salle de bains pour se laver un peu. Ce qu'il découvrit dans le miroir lui causa un véritable choc: des yeux creux, un visage livide, une joue bleue et l'autre cisailée, et partout du sang, sur les épaules, sur la poitrine. Sa chemise n'était plus qu'un lambeau de tissu immonde. Il se passa le visage à l'eau froide, faillit à nouveau vomir, puis résolut d'explorer le reste de la maison des Demargeon.

Les pièces étaient petites et agréablement décorées, comme ces intérieurs que l'on présente dans les catalogues. A l'arrière de la maison, il découvrit le corps décapité de Harris Demargeon, assis dans son fauteuil roulant. Il n'y avait pas de fenêtre dans cette pièce, rien qu'un lit recouvert d'une parure sombre.

Evan s'empressa de fermer la porte.

Dans le salon, il s'affala sur le canapé et se prit à observer avec curiosité le cadavre de la femme. Voilà, se dit-il. quand le corps meurt, elles meurent. Mais était-ce bien sûr? Il ne pouvait en être assuré. Ce dont il était certain, en revanche, c'est qu'il fallait une main pour tenir cette hache, et que la main de cette femme n'en brandirait plus jamais. Il se leva, s'approcha du corps et souleva la chemise de nuit.

Le sein gauche faisait saillie, avec son téton grisâtre et aplati; à la place du sein droit, il n'y avait qu'une grande cicatrice étoilée qui ressemblait à une brûlure.

Le Rite du fer et du feu, voilà ce que cette femme avait dit. Ce soir.

Oliviadre est impatiente. Evan l'acha l'étoffe parce qu'il ne voulait plus voir la cicatrice. Les yeux morts de la femme étaient rivés au plafond.

Assis sur le sol en présence de la Mort, la tête entre les mains, Evan savait parfaitement ce qu'il lui restait à faire pour sauver sa femme et son enfant.

Chapitre XXIX

EVAN ATTEND LA NUIT

Evan fouilla la maison des Demargeon et trouva six bouteilles de Coca vides sous l'évier de la cuisine. Il en prit deux, descendit au sous-sol et chercha dans les caisses et les cartons des morceaux d'étoffe - pas trop sales, assez minces pour être introduits dans le goulot des bouteilles.

quand il eut sélectionné deux chiffons, il remplit les bouteilles aux trois quarts d'essence à briquet. Puis il tordit les lambeaux de tissu et les bourra à l'intérieur des bouteilles de Coca, ainsi transformées en cocktails Molotov.

Il regagna le rez-de-chaussée. Il remit en place le téléphone; un signal "occupé" prolongé ne pourrait qu'attirer l'attention.

Il allait devoir faire diversion pour se rendre à la clinique Mabry et délivrer Kay. Il avait déjà décidé qu'il mettrait le feu à la maison des Demargeon; ses deux bouteilles pleines d'essence lui permettraient de s'en prendre à deux autres cibles. Un autre problème se posait toutefois à lui: où Laurie se trouvait-elle? Dans la maison de Drago? A la Sunshine School?

Oui, c'était bien possible, sous l'oeil attentif de l'entité hideuse qui avait pris les traits de Mme Omarian.

Les heures de l'après-midi s'écoulaient paresseusement et Evan guettait la rue, caché derrière les rideaux de la salle de séjour. McClain Terrace paraissait déserte. Jusqu'à ce qu'il distinguât une silhouette derrière une fenêtre, de l'autre côté de la rue, et une seconde dans la maison voisine de celle où Paul Keating avait été assassiné. C'étaient deux sentinelles.

Il était probable que Mme Demargeon était également censée le surveiller.

La lumière commença à décroître. Alors que le soir tombait sur Bethany's Sin, Evan vit plusieurs voitures parcourir lentement McClain Terrace et se diriger vers le Cercle. Les maisons étaient toutes

plongées dans l'obscurité, mais il savait que les sentinelles étaient toujours là, à

l'attendre. Un briquet avait roulé à terre au cours de l'affrontement avec Mme Demargeon; Evan se pencha pour le ramasser et l'alluma à plusieurs reprises, d'un air pensif.

Et ce fut la nuit.

Le village de Bethany's Sin était silencieux, mais quelque part, dans l'ombre de la maison des Demargeon, une horloge lançait son tic-tac régulier. Evan s'essuya le visage du revers de la main et fit la grimace quand la sueur entra en contact avec ses blessures. Il était seul, à

présent, complètement seul, et tout ce qui allait se passer ce soir ne dépendait que de ses instincts, de sa capacité à se mouvoir dans l'ombre, de son désir de survivre. Ce soir, il devrait se mesurer à la Main du Diable. Les battements de son coeur faisaient écho au bruit de la pendule.

A huit heures vingt, le téléphone sonna.

Personne ne répondra, se dit-il, et elles seront au courant.

Oui, elles comprendront que je suis prêt.

Le téléphone continuait de sonner. Evan se leva et arracha le fil. Il était temps de partir.

Il descendit le briquet au sous-sol, versa un peu d'essence sur de vieux journaux et tira les cartons sous l'escalier. Il ôta les pieds du vieux fauteuil et les déposa sur les magazines. Il les humecta avec ce qui restait d'essence.

Il actionna le briquet et approcha la flamme d'un morceau d'étoffe, qui s'embrasa aussitôt. Ce fut ensuite le tour des pa-piers, puis des pieds de bois du fauteuil. Evan attendit que les flammes fussent assez hautes avant de gravir les escaliers. Au rez-de-chaussée, il récupéra ses deux cocktails Molotov et se glissa dans la cour. Il enjamba la clôture et se mit à courir le long de la canalisation bétonnée qui faisait tout le tour de Bethany's Sin. C'était par là qu'il pensait gagner la clinique Mabry. Il se retourna et vit que l'intérieur de la maison des Demargeon était entièrement rouge.

De la fumée sortait par le carreau cassé.

Le disque quasi parfait de la lune le baignait dans sa lumière froide. Il courait, tête baissée, l'oeil toujours aux aguets.

Sur sa droite, les maisons alignaient leurs cours, et, sur sa gauche, se dressaient les premiers arbres de la forêt. C'est alors que retentit un cri aigu, terrible, et que trois Amazones à cheval jaillirent des ténèbres, la hache brandie. Cette fois-ci, elles venaient pour le tuer, il le sut tout de suite à leurs re-gards empreints de folie meurtrière.

Evan alluma son briquet et mit le feu au chiffon qui dépassait d'une bouteille. Il ne prit pas la peine de viser. Le cock-tail explosa dans les jambes des chevaux, qui se cabrèrent en hennissant. Deux des femmes furent jetées à terre, la troisième tentait tant bien que mal de maîtriser sa monture. Les broussailles sèches toutes proches s'embrasèrent comme de l'étope.

Evan reprit sa course. La clinique était peut-être encore loin, il n'en savait strictement rien. Des profondeurs de la forêt, il crut entendre de nouveaux cris. Il tenait la bouteille de Coca bien serrée dans la main. Des ombres l'assaillaient; la nuit était un asile de fous où l'obscurité et la clarté lunaire s'affrontaient en permanence. Puis, le coeur battant, la poitrine douloureuse, Evan s'arrêta. Scruta la nuit. Tendit l'oreille.

quel était donc ce bruit, ce grondement formidable?

Des sabots de chevaux. quatre ou cinq bêtes, qui galopaient le long de la canalisation, dans sa direction.

Avant même qu'Evan pût franchir la clôture, elles bondirent sur lui: quatre Amazones au visage déformé par la haine, à la hache tournoyant dans la clarté lunaire. Les chevaux aux yeux rouges faisaient vibrer le sol. Il alluma précipitamment son deuxième et ultime cocktail Molotov et le lança sur le groupe. L'essence enflammée s'attaqua aux cheveux des femmes, aux crinières des animaux. Une Amazone poussait des hurlements de douleur, une autre cherchait à éteindre les flammes qui dévoraient sa tunique; la troisième était une torche vivante. Evan détourna les yeux et sauta par-dessus la clôture. Une hache fendit l'air et siffla à son oreille, mais il traversait déjà la cour d'une maison et s'élançait dans une rue.

Il se rendit compte qu'il était dans Fredonia. Il avait pratiquement fait le tour complet de Bethany's Sin, et donc dépassé la clinique. Dans le lointain, il percevait les hennissements de douleur des chevaux. En direction de McClain Terrace, le ciel rougeoyait doucement. Il savait que les femmes avaient découvert le feu et qu'elles essayaient de

l'éteindre.

Il s'arrêta un bref instant afin de rassembler ses esprits. Il lui fallait traverser le village et arriver à la clinique, où elles l'attendaient, c'était évident. Evan observa le paysage alentour: il y avait la station-service Gulf, quelques maisons silencieuses, la route qui menait loin de Bethany's Sin, vers la sécurité...

... et quelque chose en travers de cette route.

Des lumières s'allumèrent. Evan s'en trouva paralysé, comme un papillon par une flamme. Il cligna des yeux, essaya de voir au-delà. Se rendit compte qu'il s'agissait de phares. Une voiture barrait la route.

"Monsieur Reid", dit quelqu'un. Une voix d'homme. "Monsieur Reid, je crois que vous feriez mieux de venir par ici. Approchez. Et n'ayez pas de gestes trop brusques." Une silhouette descendit de voiture et marcha dans sa direction. Le shérif Wysinger, l'arme au côté, à demi sortie de son étui.

"Allons, dit-il sur le ton de quelqu'un qui oblige un enfant à

abandonner sa cachette. Vous enfuir ne sert à rien. Vous devriez l'avoir compris, monsieur Reid."

Evan ne bougea pas. Je vais retrouver ma femme et ma fille, dit-il, un goût amer dans la bouche.

* Oh non, vous ne le ferez pas. Ce n'est pas ce qu'elles veulent. Votre femme est l'une d'elles, à présent, monsieur Reid ou elle le sera bientôt.

Vous ne pourrez pas les affronter. Personne ne le peut.

* Si, je peux les affronter!" s'écria Evan. Il tremblait un peu; sa voix résonnait dans la rue. "Pour l'amour de Dieu, aidez-moi !

* Dieu n'a pas sa place ici, dit tranquillement Wysinger. Du moins, pas Celui que vous et moi implorons." Il eut un sourire de lézard. "Implorions, plutôt. Dieu lui-même se tient à

l'écart de Bethany's Sin.

* Ensemble, nous pourrions les affronter!" dit Evan d'un air désespéré.

Wysinger secoua la tête, leva son arme et la braqua sur Evan. "Je suis trop vieux, trop faible aussi. Et vous n'êtes qu'un imbécile. Ma place en enfer est réservée, elle m'attend, mais moi, je ne suis pas pressé d'y aller.

* qu'est-ce que vous avez? s'exclama Evan. Vous êtes le shérif ici, non? et nous sommes entourés de criminelles!

* Si je suis encore en vie, c'est parce qu'elles ont besoin de moi, dit Wysinger, qui caressait du regard le canon de son re-volver. Sinon, je serais déjà en train de pourrir avec les autres. C'est une question de survie, monsieur Reid. A vous d'accepter la règle du jeu. Maintenant, venez ici, et plus vite que ça!" Il agita son arme.

Evan s'avança lentement. Soudain, Wysinger tourna légèrement la tête; Evan avait perçu l'odeur du feu portée par le vent, et il savait que le shérif l'avait également remarquée. Wysinger ouvrit plus grands les yeux. Il avait vu le rougeoiement lointain, du côté de McClain, et les flammes qui dévo-raient la forêt. "Vous... avez mis... le feu", dit Wysinger, incrédule. "Espèce de salaud! Salaud!" Il agrippa Evan parce qu'il lui restait de chemise et lui plaqua sur la gorge le canon de son arme. "Je devrais vous faire sauter la tête! La forêt est toute sèche, elle va br'ler comme du petit bois!" Il secouait Evan sans ménagement. "Est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous avez fait? Est-ce que vous vous en rendez compte?

* Oui, dit Evan. Parfaitement." Il soutenait son regard.

"Vous n'avez pas l'équipement nécessaire pour maîtriser seul l'incendie.

C'est Neely Ames qui me l'a appris. quand ils verront le feu à Spangler ou à Barnesboro, ils enverront leurs camions, et alors, ils nous trouveront, vous, moi... et elles.

* Salaud!" siffla Wysinger entre ses dents. Il regarda en direction de la forêt. Des flammèches fusaient vers le ciel avant de retomber sur le bois et d'allumer de nouveaux foyers. Il poussa Evan vers la voiture de patrouille. "Montez! gronda-t-il d'une voix empreinte de peur. Et plus vite que ça!"

Evan s'exécuta. Wysinger, les traits tirés, la sueur au front, se mit au volant sans cesser pour autant de braquer son arme sur Evan. Il lança le moteur. "Je vous jure que je vous des-cends au moindre geste.

* O' m'emmenez-vous?

* Chez elles. Au... temple." Il passa une vitesse. "Elles sauront quoi faire pour le feu." Il grinça des dents. "Et elles sauront quoi faire de vous!" Il écrasa l'accélérateur et la voiture fit une embardée.

Evan en profita pour saisir le poignet de l'homme et le lui tordre; le revolver cracha à plusieurs reprises, faisant éclater le pare-brise; Wysinger perdit le contrôle de son véhicule et chercha à prendre Evan à la gorge, mais ce dernier ne lâcha pas la main armée et pesa de tout son poids sur le volant. Les pneus hurlèrent comme des fées maléfiques et la voiture traversa la rue pour foncer sur la station-service. Wysinger se rendit compte de ce qui allait arriver, mais trop tard. Il cracha un juron, tenta à nouveau de contrôler son véhicule, mais, Evan posa son pied sur celui de Wysinger et plaqua au plancher la pédale de l'accélérateur.

La voiture de police heurta de plein fouet les pompes à essence. Arrachées par la violence du choc, elles furent éjectées de part et d'autre tandis que la voiture fracassait la vitre du bureau où Evan avait bavardé avec Jess. Evan fut briguebalé en tous sens, son front heurta violemment le tableau de bord, son épaule s'écrasa contre la vitre. À côté de lui, Wysinger hurlait. La voiture roula sur un tapis de verre pour finir sa course dans le comptoir, projetant la caisse enregistreuse contre le mur du bureau.

À travers le brouillard rouge de la douleur - son épaule lui faisait atrocement mal et il ne parvenait pratiquement plus à remuer les doigts -, Evan vit les premières langues de feu lécher le capot. Il tourna lentement la tête. Une énorme ecchymose couvrait le visage de Wysinger; le volant s'était brisé en deux et lui avait pénétré dans la poitrine. Le shérif gémissait doucement, mais demeurait immobile.

Le feu faisait bouillonner la peinture du capot. Comme hypnotisé, Evan regardait crever les bulles. Il s'efforça tout de même de bouger, de s'extraire de la carcasse de la voiture. La porte céda brutalement et il tomba à terre sur son épaule blessée, puis il se mit à ramper, ramper, entre les éclats de verre et les bidons d'huile, dans l'essence répandue; à

ramper hors de la station-service; à ramper jusque dans la rue, laissant sous lui une traînée de sang, pour finalement s'effondrer.

Il y eut un bruit sourd, puis une terrible explosion de verre et de métal, une sorte de cri de fureur qui ne voulait pas cesser. Evan

tourna la tête.

Le réservoir d'essence de la voiture de police avait explosé et la voiture était en flammes. Impuissant, Evan vit le feu cheminer à toute allure à

travers la station-service jusqu'à l'emplacement des pompes.

La déflagration qui s'ensuivit lui creva les tympanes. Des morceaux de verre, de métal et de béton étaient projetés en l'air tandis que l'essence enflammée recouvrait tout d'un tapis flamboyant. La station-service et la voiture de Wysinger disparurent dans une colonne de feu blanche, et Evan vit ce qui ressemblait à un être humain fondre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

Evan fut un moment asphyxié par les vapeurs d'essence, il perdit conscience, puis revint à lui et constata que sa chemise n'était plus qu'un haillon noirci, que ses sourcils et ses cheveux avaient roussi. Il s'essuya la figure et sa main rougit, couverte de son sang. Allongé sur le béton chaud, il entendit le rugissement de Hadès résonner aux abords de Themiscrya.

Le Rite du fer et du feu. Oliviadre. Le temple. Voilà ce que lui avait dit Wysinger. C'est là qu'elles se trouvent. Au temple. Elles sont réunies pour accomplir le rite.

Nous donnons une soirée. Et tout le monde est invité. Même vous, monsieur Reid. Oh oui. Surtout vous. Venez à présent. Nous vous attendons. Venez.

Vous ne voulez pas être en retard, n'est-ce pas?

"Non, dit Evan, les lèvres craquelées, non." Il se redressa péniblement, tituba. Nous vous attendons. Votre femme également. Votre femme, Oliviadre, celle aux yeux flamboyants et au sourire cruel. Debout dans la chaleur et la fumée, Evan voyait le musée par-delà la cime des arbres. Il était éclairé et semblait être la seule bêtise de Bethany's Sin qui fût encore vivante. Vivante, et qui l'attendait. Il crut l'espace d'un instant que ses fenêtres étaient des yeux blancs et froids, des yeux de statues peut-être, ou ceux de quelque araignée monstrueuse endormie au centre de Bethany's Sin dans l'attente d'une nouvelle offrande charnelle.

Evan rassembla ses dernières forces. Ça va, se dit-il. Je vais y arriver.

Oui, je vais y arriver, je le peux. Parce que, si je n'y arrive pas, elles auront gagné. Oui, j'y arriverai. Elles auront gagné et la Main du Diable se refermera sur ma femme et mon enfant. «a va. «a va.

quelque chose en lui émit un rire sonore et hystérique, in-terminable. Nous vous attendons. Venez. Venez à la soooiii-réééééé. Les yeux du monument le cherchaient dans la nuit.

Et Evan s'avança dans les rues embrasées.

Chapitre XXX

C'était pratiquement de l'adrénaline pure qui irriguait les muscles d'Evan quand celui-ci parvint au musée. Derrière lui, les arbres étaient en feu, les feuilles tombaient des branches noircies comme des lucioles rouges sur fond de ciel nocturne. Du verre se fracassa dans le lointain; une énorme colonne de feu se dressa vers les étoiles, suivie de ce qui sem-blait être une armée de chauves-souris aux ailes embrasées. Les tuiles d'un toit, pensa Evan; un des beaux b,timents du Cercle venait de s'effondrer. Il revit l'élégant parterre de fleurs; ce ne devait plus être qu'un tapis de cendres, à pré-sent, autour duquel le feu incendiait les arbres, un à un, avant de venir lécher les fenêtres des maisons, les porches, les cui-sines et les salons.

Evan tourna la tête à droite. Un rouge hideux envahissait l'obscurité: la forêt br'lait, les pompiers de Barnesboro et de Spangler allaient arriver d'un moment à l'autre. Il regarda en direction de McClain Terrace et vit des arbres changés en flammes orange. Portés par les ondes de chaleur et de fumée, des cris retentissaient. c'étaient ceux des habitants qui cherchaient à éteindre l'incendie par leurs propres moyens, mais en vain. Une Buick vert bronze déboucha en plein Cowlington dans un grincement de pneus et passa à toute al-lure devant Evan, qu'elle faillit renverser. Il entendit le hur-lement des pneus quand le conducteur se rendit compte que l'autre côté de Bethany's Sin était également en feu. Une se-conde voiture passa à toute allure, quitta Cowlington et dispa-rut dans la nuit. Suivie d'une autre encore.

Evan s'essuya le visage. Il respirait la bouche grande ou-verte - son nez était brisé, très certainement. Il atteignit le portail du musée. Six voitures étaient garées le long de Cowlington, juste devant la silhouette menaçante du b,timent, et Evan reconnut la Buick noire, étincelante, de Mme Giles. Il franchit le portail et foula la pelouse. Des flammèches rouges et des cendres voletèrent autour de lui. Au loin, il en-tendit un véhicule freiner brutalement et entrer en collision avec

un autre. Tant mieux.

qu'elles crèvent toutes.

Il comprit alors que la vision qu'il avait eue, celle de ruines carbonisées, ne concernait pas un village quelconque, mais qu'elle lui montrait de manière prémonitoire ce qu'il adviendrait de Bethany's Sin. Le tout premier jour, alors qu'il contemplait le musée derrière les arbres, il avait éprouvé la chaleur terrible de la conflagration qui consumerait ce lieu maudit. L'heure avait sonné: des incendies éclataient dans tout Bethany's Sin et progressaient lentement ainsi que des armées. Le pion de Hadès, songea-t-il soudainement. Voilà ce que je n'ai cessé d'être, le pion de Hadès.

Une silhouette apparut derrière une fenêtre, à l'étage, et s'évanouit au bout de plusieurs secondes. Peut-être le rite dia-bolique était-il déjà en cours; une fois entamé, il devait se dé-rouler jusqu'à la fin. Mais peut-

être aussi m'attendent-elles. Une autre voiture passa en trombe et s'engouffra dans un tunnel de fumée.

Evan s'arrêta devant la porte du musée. Elle était fermée de l'intérieur et refusait de s'ouvrir, bien qu'il cherchât à l'enfoncer de son épaule blessée. Il entendit un souffle violent et se retourna pour voir l'un des arbres de Cowlington s'em-braser brusquement; des gouttelettes de feu s'abattaient sur les tuiles des toits voisins. A côté des maisons, les arbustes étaient en flammes et les pelouses noircies par la cendre. Evan recula et observa le musée: il n'y avait pas de rebords aux fenêtres, rien sur quoi il pût poser le pied pour escalader la façade et gagner le dernier étage, où Kay était désormais à leur merci. S'accrocher à la gouttière?

Non, elle ne supporte-rait pas son poids. La chaleur commençait à devenir intenable. Des cendres se collaient à son visage et à ses cheveux. Il faut pourtant que je monte! hurlait en lui une voix. Il faut que je trouve le moyen d'entrer! Il courut le long du bâtiment et s'immobilisa devant un énorme chêne dont les branches, déjà enflammées, touchaient le toit.

Dans Cowlington, chaque maison brûlait, et il vit des gens courir en tous sens, à demi étouffés par la fumée.

Nous vous attendons. Venez à la soirée. Nous n'attendons que vous, votre charmante épouse est déjà parmi nous...

Evan parvint à atteindre les branches les plus basses du chêne et, en

un effort soutenu, à grimper, grimper, grimper jusqu'au toit. Autour de lui, le feuillage était en feu, mais il ne s'occupait plus de la douleur qu'il pouvait ressentir. Il ar-racha les lambeaux de sa chemise, et sauta sur le toit juste au moment où le chêne, rongé de l'intérieur par l'incendie, s'ef-fondrait sur le sol.

Une baie vitrée lui permit de découvrir la partie du musée interdite au public.

C'était une immense salle au plancher de bois. Au centre, il y avait une dalle noire et, sur elle, Kay, entièrement nue. Elle semblait endormie ou droguée parce qu'elle ne bougeait pas. A côté de l'autel de pierre se dressait un brasero allumé dans lequel chauffaient des instruments métalliques. Le pourtour de la salle était décoré de statues intactes, en position de com-bat, armées de glaives, de haches ou d'arcs; posée sur un pié-destal de pierre, juste aux pieds de Kay, une autre statue tournait le dos à Evan.

Vêtues de tuniques noires, les Amazones faisaient cercle autour de la femme nue. Elles chantaient dans cette langue in-compréhensible qui était la leur, et Evan les vit s'agenouiller devant la statue et tendre les mains vers elle. C'est à ce mo-ment-là seulement qu'il remarqua que leurs bras dégouli-naient de sang. Le sang souillait leurs bouches comme un maquillage obscène. Aux pieds de Kay, il y avait un chaudron de cuivre débordant de sang et six coupes. Juste au-dessus, sur un macabre piquet de fer était empalée la tête tranchée d'un cheval noir.

Les incantations se poursuivaient. Les Amazones ne sem-blaient pas préoccupées par l'incendie qui ravageait tout le village, elles ne paraissaient pas non plus s'inquiéter de la venue prochaine des pompiers.

Evan ne put s'empêcher d'é-prouver du respect pour leur courage, aussi dévoyé f't-il, car ces femmes ne redoutaient rien, pas même la Mort et sa crierde robe de feu.

La créature qui était Drago entra dans le champ de vision d'Evan. Sa tunique noire traînait à terre. Autour d'elle, les créatures qui avaient dévoré les ,mes de Mme Giles, de Mme Bartlett, du Dr Mabry et d'autres femmes qu'il ne connaissait que de vue inclinèrent la tête par déférence pour leur reine. Debout devant la grande statue, Drago prononça quelques phrases dans sa langue étrange et s'avança vers le brasero. Sa main droite, protégée par un gant de fer, saisit l'un des instruments de fer, une paire de tenailles rougeoyantes. Puis elle se

tourna vers Kay.

Les autres Amazones se levèrent, les yeux brillants. Le Dr Mabry vint se placer auprès de Drago pour l'assister.

Les tenailles s'écartèrent et s'abaissèrent vers le sein droit de Kay.

Celle-ci, les yeux toujours fermés, ouvrit la bouche comme pour émettre un gémissement.

Evan comprit ce qui allait se passer. Elles voulaient lui ôter le sein!

Il balança sa botte dans la baie vitrée, qui explosa littérale-ment. Les Amazones tournèrent vers lui leurs faces grimaçantes. Evan sauta pour atterrir à côté de l'autel de pierre, il tomba à genoux, mais se redressa aussitôt. Elles marchèrent sur lui, le visage ravagé par la fureur. Evan pesa de tout son poids sur le brasero, qui se renversa à terre. Les charbons ardents roulèrent sur le sol, retenant les femmes un instant.

Evan regarda la grande statue. Elle représentait une femme, les bras tendus, une main brisée. Ses épaules et son cou étaient recouverts de rangées de seins de marbre; dans son visage solennel, des yeux étincelaient d'un bleu impos-sible.

Evan comprit qu'il était en présence de la terrible déesse Artémis, déesse des Amazones, porteuse des dons sacrificiels symboliques des femmes qui avaient consacré leur ,me et leur être tout entier à la destruction des hommes.

Les yeux de la statue embrasèrent son cr,ne et faillirent le faire reculer et tomber de stupeur. Non! hurlait sa voix inté-rieure. Il se jeta alors sur le piédestal pour déséquilibrer la statue, qui s'abattit doucement avant de se briser à terre dans un bruit terrible.La tête et le bras gauche se détachèrent, mais dans cette tête coupée les yeux ne cessaient de briller.

Un sifflement retentit derrière lui.

D'instinct, il baissa la tête et les tenailles rougies passèrent à quelques centimètres de son visage seulement. La créature qui était Drago, avec son masque glacial de haine absolue, fonça sur lui et le propulsa dans les bras de deux Amazones. Leurs mains se refermèrent sur sa poitrine et sa gorge.

Drago brandit les tenailles. "Ton heure est venue", dit-elle dans un

murmure où se mêlaient deux voix. Sur l'autel, Kay remuait doucement.

"Tenez-le pendant que j'achève", ordonna-t-elle aux femmes. Elles le serrèrent davantage, presque au point de l'empêcher de respirer. Puis elle reporta son attention sur Kay.

"Laissez-la tranquille!" hurla Evan. Il se débattit, mais en vain. Ne la touchez pas!" Des larmes de rage éclataient dans ses yeux.

Maniées par le gant de fer, les tenailles s'abaissaient lentement vers le corps de Kay.

"Arrêtez! Arrêtez! Prenez-moi si vous voulez un sacrifice!"

Drago cligna des yeux. Les tenailles se trouvaient juste au-dessus de la poitrine de Kay. Elle tourna lentement la tête vers lui, et son visage qui incarnait le mal le glaça sur place.

"Laissez-la tranquille! dit Evan, qui osait soutenir son regard. Si vous voulez un sacrifice, prenez-moi, à moins que vous n'ayez peur..."

Drago ne bougea pas.

Au loin, une sirène lança sa plainte. Puis une autre. De la fumée était entrée dans la salle, et Evan entendait les flammes ronger le toit du musée. Les sirènes se rapprochaient.

"Toi et moi! la défia Evan. Seuls. Allez, salope..."

Les lèvres de Drago s'écartèrent sur une sorte de sourire, mais ce fut là toute sa réaction.

"Tu n'as plus beaucoup de temps, dit-il. Ils vont arriver. Themiscrya est en feu, salope, et c'est moi qui ai allumé l'incendie." Une main serra davantage sa gorge. "Allez, décide-toi! De la fumée voletait entre eux; quelque part dans le musée, du verre se brisa.

"Prenez Oliviadre et partez d'ici, lança Drago sans détourner les yeux.

Partez toutes, et vite! Assurez-vous que les enfants quittent le village!"

Les autres femmes hésitèrent. "Partez! leur lança Drago d'une voix impérieuse.

Les Amazones relchèrent Evan et reculèrent. La créature qui était Giles et une jeune femme blonde essayèrent de sou-lever Kay; elle balbutia quelque chose et s'assit sur la pierre de l'autel. La créature qui était Giles l'aida à se lever et c'est alors qu'Evan découvrit le visage de son épouse.

Dans l'un de ses yeux dansait une flamme terrible, un côté de son visage était déformé par la haine. Son autre oeil ne reflétait que la terreur. Il comprit que, sans le rite, la transformation ne pouvait se réaliser complètement; sans la bénédiction de la déesse Artémis, il y avait encore en elle quelque chose de Kay, après tout. Mais il y avait déjà quelque chose d'Oliviadre - comme si elle était tiraillée entre deux univers.

"Emmenez-la! ordonna Drago.

* Kay", cria Evan.

Elle le regarda et voulut parler, mais aucun son ne sortit de ses lèvres.

"Ne les laisse pas te prendre, Kay, murmura-t-il. Je t'en supplie, au nom de tout ce qui est sacré, ne les laisse pas t'emmener. Je t'aime. Souviens-toi toujours que je t'aime..."

Drago s'avança avec les tenailles. "Sortez-la d'ici, dit-elle aux Amazones. Dépêchez-vous!"

Le visage de Kay était grimaçant, la fureur et l'amour s'y mesuraient. Une larme coula de son oeil encore humain. "Ev... an...? dit-elle d'une voix rauque. Evan? Ev...?" Les femmes l'entourèrent, l'une d'elles la vêtit d'une tunique noire afin de dissimuler sa nudité. Elles lui firent franchir la porte qui conduit au musée, et le Dr Mabry s'arrêta un instant pour regarder l'homme.

Puis la porte se referma.

Laissant Evan seul avec la guerrière aux yeux injectés de sang.

Evan recula devant elle. Elle brandissait les tenailles et le suivait comme une lionne qui piste sa victime, pas à pas, len-tement, lentement...

"Aucun homme ne peut nous arrêter, siffla-t-elle. Aucun homme."

Elle frappa, plus vite que ce à quoi Evan s'attendait. Les tenailles dessinèrent sur sa poitrine une traînée de sang. Il re-jeta la tête en

arrière et poussa un cri de douleur; Drago leva à nouveau les tenailles et se jeta sur lui. Mais Evan était prêt à parer son attaque, cette fois-ci.

Ils se heurtèrent avec une fureur qui ébranla le sol. Evan tenta de bloquer le poignet qui tenait l'arme, mais la main libre de Drago jaillit, doigts tendus, vers ses yeux. Elle lui déchira le visage et le fit se tordre en deux de douleur, puis Evan poussa un hurlement de rage et la repoussa vers l'autel, une main autour de ce poignet et l'autre autour de la gorge de la furie. Elle le fit tour-noyer comme s'il n'était qu'une poupée de chiffon avant de le projeter sur le mur.

Il avait du mal à reprendre sa respiration. Par son oeil en-core intact, il vit le feu s'insinuer entre les fissures du toit et des boules enflammées tomber à terre. Les autres baies vitrées explosèrent, révélant la face ovale de la lune. Mais Drago était déjà sur lui, cherchant à le frapper au visage à l'aide de ses tenailles; il esquiva et le fer brulant vint zébrer sa joue. Il lui balança son poing, en plein visage, mais cela ne l'ébranla nullement; il redoubla ses coups pour l'empêcher d'agir et, au bout d'un moment, elle inclina la tête. Il lui assena alors un swing terrible à la pointe du menton, ses dents s'entrechoquèrent et du sang coula au coin de sa bouche. Elle cracha un morceau de chair sanguinolente, et Evan comprit qu'elle s'était coupé la langue. Ses yeux étaient cependant toujours aussi farouches, et le sourire qu'elle lui adressait était celui de la guerrière qui a vu la Mort de près et ose en-core la défier. Evan referma ses deux mains sur son cou et serra; ils roulèrent à terre, parmi le verre et le feu, la main libre de la femme s'acharnant sur son front et ses tempes tandis que son autre main ne lâchait pas les tenailles. Au-dessus d'eux, le toit craqua, les arrosant d'une pluie de confettis enflammés.

Drago réussit à le pousser vers l'une des statues en position de combat.

Une lance de pierre lui écorcha le flanc. Les tenailles sifflaient à ses oreilles, mais il n'hésita plus et saisit le fer rouge à pleine main avant de le lui arracher et de le jeter au loin. Elle poussa un cri de rage et abattit sur lui son gant de fer. Il tomba à genoux, la tête douloureuse, une formidable douleur dans la cage thoracique. Le feu dévorait le sol tout autour d'eux et, à sa clarté, il vit l'ombre de la femme se dessiner sur le mur, monstruosité difforme qui exsudait le venin du mal.

L'Amazone se dressait au-dessus de lui, haletante, avec son visage sanglant qui semblait aussi farouche et inhumain que celui des statues de guerrières. Elle cracha un sang épais, re-garda l'homme avec dédain, et cracha à nouveau sur lui. Puis elle se tourna pour ramasser les tenailles avec lesquelles elle trancherait la tête de son ennemi. Elle

se pencha et les saisit.

Mais Evan n'avait pas attendu, il sauta sur elle, tel un projectile humain. Drago haleta quand l'air fut brutalement chas-sé de ses poumons et hurla quand il l'empoigna à la gorge, l'obligeant à reculer, à perdre l'équilibre, à reculer encore...

Vers cette statue, là-bas, dans le coin. Cette statue au glaive tiré.

Les yeux de l'Amazone lançaient des flammes bleutées, mais Evan la poussait toujours.

Le cri de fureur de Drago se changea subitement en un cri de douleur absolue. Le glaive de pierre lui était entré dans les reins et ressortait par son estomac. La pointe rougie de l'ar-me saillissait de la tunique noire, mais cela n'empêchait pas l'Amazone de continuer d'essayer de lui assener des coups de tenailles. Elle posa la main sur son épaule et le tira vers elle. Il n'eut pas le temps de réagir, et la lame de pierre s'enfonça dans son propre abdomen.

Drago le maintenait plaqué contre elle, bien résolue à ne pas le lâcher.

Dans ses yeux, cependant, la flamme bleue vacillait. "Meurs", grondait-

elle, écumante de sang. "Meurs, meurs, meurs, meurs...

Evan s'affaissa. Sa douleur était plus cuisante que celle de mille soleils, mais il continuait à pousser Drago sur la lame de pierre. Elle ouvrit la bouche, de plus en plus grande, et ne la referma pas quand sa puissance spectrale se mit à décliner, à décliner, jusqu'à ce que la flamme bleue s'éteignît dans ses yeux. Ce fut alors les yeux noirs d'un cadavre qu'il fut donné à Evan de contempler, puis une brume rouge de douleur et de feu s'installa entre lui et la femme morte, obscurcissant sa vision.

Pour la remplacer par celle plus douce d'un champ doré où un arbre dénudé

tend ses branches vers le ciel. Un garçon est allongé dans ce champ, près d'une branche qui est tombée à terre, brisée. Un jeune corps, un corps de garçon, immobile. Et Evan se tient à côté, Evan adulte, certes, mais aussi cet Evan qu'il a toujours été. Je vais chercher de l'aide, se dit-il. Je vais aller chercher papa et il me dira qu'Eric va bien, il va bien, il n'est pas mort, regarde. Mais l'Evan adulte sait qu'on ne peut

échapper à

la Mort, non, et qu'il faut toujours affron-ter la Main du Diable, o`
qu'elle agisse, même sur son propre terrain pestilentiel.

Evan fait un pas en avant et pose la main sur l'épaule du jeune garçon.

Eric ouvre les yeux avant de lui lancer un grand sourire. "Je t'ai bien eu, hein? Dis donc, quel gadin, j'ai failli y pas-ser!

* Tu... tu vas bien? lui demande doucement l'Evan adulte.

* Moi? Mais bien s'r!" Eric se lève, le petit Eric qui n'a jamais changé, et il se frotte les genoux. "J'ai quand même eu une drôle de trouille!

* C'était... dangereux, dit Evan à qui le soleil fait cligner de l'oeil. Tu ne devrais pas recommencer.

* Oh, ça ne risque pas. Une fois, ça me suffit!" Eric passe brusquement devant son frère. Il s'éloigne un peu. "Tu as en-tendu?

* Non, quoi?"

Eric sourit. "Papa et maman! Ils nous appellent pour qu'on revienne! C'est l'heure de rentrer.

* Oui, dit Evan, tu as raison.

* Allez, on court!"

Mais Evan ne peut s'empêcher de le regarder fixement, comme s'il essayait de se rappeler quelque chose.

"Allez, demmard! crie Eric en riant. Ils nous attendent!

On fait la course jusqu'à la maison!"

L'Evan adulte se tourne alors vers son frère qui est resté petit, il lui sourit et dit: "Je t'ai toujours battu à la course", et ensemble ils s'élancent dans ce champ doré qui semble s'é-tendre jusqu'à l'infini.

De Cowlington, Kay vit le toit du musée s'effondrer et dé-clencher un geyser de flammèches et de flammes. Il y eut un formidable grondement, pareil à un tremblement de terre, comme si le musée tout entier allait disparaître dans une faille immense. Elle cligna des yeux, son visage était br°lant. Deux femmes se tenaient à ses côtés, qui la

tiraient. Leurs mains étaient glacées. Comme des mains de cadavres. Mon ma... ri, pensa-t-elle.

Non non non ce n'est plus ton mari! s'exclama une autre voix intérieure.

Si. Mon mari. Evan. Non non non ce n'est pas ton mari! Evan est... là-

dedans. Il est là-dedans! qu'il crève qu'il crève qu'il crève... Mon mari!

Seigneur, je t'en supplie, o' est mon mari? Elle essaya de se débarrasser des deux femmes, mais elle ne pouvait bouger les bras, et les autres la tiraient, tiraient en avant.

Partout, régnaient le feu et la fumée, dans le hurlement des sirènes. O'

est Evan? Il faut que je trouve Evan! La chaleur boursouflait son visage, et, en elle, cette voix terrible, plus lointaine à présent, semblait prise de panique: Va avec les autres dépêche-toi rejoins les autres!

Elle secoua frénétiquement la tête, des larmes coulaient de ses deux yeux.

Elle voulait s'arracher aux femmes et ne le pouvait pas. "Evan! cria-t-elle. Il faut que je le retrouve!" Dans le musée, des fenêtres explosèrent en une immonde ca-cophonie. La voix intérieure se mourait lentement: Vat'en! Dépêche-toi! Va-t'en! "O' est mon mari?" criait Kay, cher-chant à

rejeter l'emprise glacée d'une main invisible. Une voix qui sombrait dans le néant l'appela une dernière fois. "Je veux retrouver mon mari!" La voix se tut.

Du mur de fumée et de feu qui barrait Cowlington émergea un monstre aux yeux chauffés à blanc, à la voix étrange et plaintive. Une lumière blanche paralysa Kay et, soudain, les deux femmes qui se tenaient à ses côtés - qui étaient-elles?

* disparurent dans la tourmente. Il y eut un long grincement de freins et les pompiers jaillirent de leur camion pour se précipiter vers la femme éberluée qui titubait dans sa tunique noire.

"«a va?" hurla l'un d'eux à son oreille. C'était un homme assez r,blé qui portait des favoris. "Comment vous appelez-vous?

* Kay, dit-elle lentement, je m'appelle Kay Reid.

* Bon sang! cria à côté d'elle un autre pompier. Tout le vil-lage est en feu! Vous savez o' ça a commencé?"

Elle secoua la tête.

"Jimmy, elle a réussi à s'en sortir, dit à son collègue l'homme aux favoris. Venez, madame, on va monter dans le ca-mion.

* Bon sang!" s'écria une nouvelle fois Jimmy. Son double menton était noirci par les cendres. "O' sont passés les gens?"

O' ils sont?"

Ils l'entraînèrent vers le camion. Derrière eux, un arbre s'abattit au milieu de Cowlington.

"Mon mari, dit Kay que la fumée empêchait de respirer. Il faut que je le retrouve. Elle se retourna vers le musée dont il ne restait pratiquement plus rien. Mon mari était là-de-dans!

* Calmez-vous, madame, calmez-vous, lui dit l'homme aux favoris. On va retrouver votre mari. Appuyez-vous sur nous, on va vous...

* Laurie"! cria Kay, agrippée aux épaules du pompier. La panique montait en elle. "O' est ma petite fille?"

* Ne vous inquiétez pas, madame, dit Jimmy. Je suis s'r qu'elle vous attend." Un toit explosa en un million de cendres incandescentes. Jimmy rentra la tête dans les épaules et pous-sa Kay vers le camion. "L'unité

d'urgence a trouvé des pe-tites filles dans une maison, pas loin d'ici.

C'est une sorte de crèche.

* Mon Dieu..." Kay sanglotait, ses jambes ne la soutenaient plus. Les pompiers la portaient presque. Mon Dieu oh mon Dieu oh mon Dieu...

"«a va aller, dit Jimmy. Tenez, montez là. Bon sang, comment ce feu a-t-il pu éclater?" Il cligna plusieurs fois des yeux et se tourna vers les autres pompiers pour leur dire, à voix basse: "La petite dame n'a rien sur elle!"

Il ôta sa veste et la lui mit sur les épaules avant de s'asseoir à côté d'elle sur la banquette du véhicule.

Elle se pelotonna dans la veste sans se rendre compte qu'elle empestait la sueur et la fumée.

Elle se mit à pleurer. Sans pouvoir s'arrêter.

cinquième partie

PLUS TARD

Chapitre XXXI

RUINES ET RENAISSANCE

Deux silhouettes sur une plaine de ruines fumantes. Une femme et une petite fille se tiennent par la main. La brise de septembre, annonciatrice de l'automne, s'insinue entre les fis-sures des murs encore debout et soupire étrangement en longeant les cheminées et les troncs calcinés des arbres.

Le peu qui restait de Bethany's Sin était isolé depuis des semaines par la police et les pompiers, lesquels cherchaient dans cet océan de cendres le moindre élément susceptible de les renseigner sur le déclenchement de cet holocauste aussi terrible que soudain. Kay avait été interrogée à maintes reprises, par la police tout d'abord, puis par les journalistes. A tous, elle avait répété la même chose: je ne sais rien. Depuis une semaine, ils appelaient au petit studio que Kay louait à Johnstown - Dieu seul sait comment ils s'étaient procuré le numéro! -, jour et nuit, faisant d'elle une célébrité plutôt macabre. Ils traînaient également autour de l'école privée que fréquentait Laurie, dans l'espoir de l'approcher. Heureusement, Mme Abercrombie, bénie soit-elle! n'avait pas les yeux dans sa poche.

Plusieurs fois, elle avait contacté Kay à George Ross pour lui dire que Laurie emprunterait la sortie de secours, vous-savez-qui se trouvant encore dans les parages.

Le dernier interrogatoire de Kay avait été mené par un certain lieutenant Knowles, la cinquantaine, des cheveux bouclés gris et des yeux d'un bleu incroyable. Il lui avait proposé une cigarette, un café. Non, merci.

Venons-en aux faits. s'il vous plaît.

"Oui", lui avait dit l'homme, avec un sourire un peu gêné. Il avait pris place dans un fauteuil pivotant. "Je sais à quel point cela doit vous être pénible..."

* Dans ce cas, pourquoi me convoquez-vous tout le temps?

Bien sûr que c'est pénible!

* Je suis vraiment désolé, dit Knowles. Vraiment." Il y avait de la sincérité dans son regard. "Mais il semble que vous soyez la seule personne à avoir échappé à l'incendie. Avec les enfants, évidemment, mais les enfants ne savent rien...

* Moi non plus.

* Vous permettez?" dit-il en prenant un paquet de cigarettes.

Elle fit signe que oui.

"Cette histoire est totalement dingue..." Il alluma sa cigarette et jeta le paquet sur son bureau. Il y avait des photos encadrées, une femme souriante et des enfants. "La voiture du shérif s'est écrasée sur les pompes à essence, il ne reste plus rien de lui; cet endroit incroyable, avec toutes ces statues; ces squelettes..."

Elle eut un mouvement instinctif.

"Pardon, dit Knowles sans ôter sa cigarette. Mais c'est la vérité. Il y en avait un qui n'avait plus de tête, un autre avec une pelle enfoncée dans le ventre. Et vous savez comment les pompiers ont retrouvé votre mari et ce Dr Dra..." Il feuilleta ses notes.

"Drago", dit Kay. quelque chose dans ce nom la faisait frissonner.

"Oui. Je vais vous dire ce que j'en pense. Tout ça ne tient pas debout." Il la regarda droit dans les yeux. "Et vous ne vous rappelez toujours rien?"

Pas le moindre détail?

* Je l'ai déjà dit à de nombreuses reprises, je n'ai aucun souvenir. J'ai vu mon mari dans le musée. C'est tout. Je me suis ensuite retrouvée dans la rue.

* Avant ça. Faites un effort."

Tout était confus. Il lui semblait qu'elle s'était retrouvée dans le lit d'une clinique, les yeux rivés aux ombres qui dansaient au plafond; l'infirmière lui avait apporté cet horrible jus d'orange au goût plat, et elle s'était dit que cela ne convenait pas à un repas du soir, mais à un petit déjeuner. Elle avait pensé à Evan, à ce qu'il pouvait être en

train de faire, vu son état d'esprit, et, ensuite, elle avait éprouvé une brusque sensation de froid. Elle n'avait pas réussi à attraper la sonnette pour demander qu'on lui apportât une couverture. Ensuite, plus rien. Le noir total. Elle secoua la tête, et l'homme parut déçu.

Il tira sur sa cigarette et l'écrasa dans le cendrier. Il plissait le front, mais il faut dire qu'il avait le front plissé depuis le début de l'enquête. Il y avait tant de questions sans réponse! L'explosion de la station-service; les squelettes de l'homme et de la femme, à demi fondus par la chaleur, dans les ruines du musée; quelques squelettes de femmes dans la forêt calcinée, à côté de squelettes de chevaux; des cadavres rongés par le feu dans plusieurs maisons du village; le fait qu'il ne restait plus de Bethany's Sin que des enfants, cette femme assise devant lui, et des corps impossibles à identifier. Le coroner tenait la comptabilité - il en était déjà à plus de cinquante. Les autres habitants du village avaient disparu. Bizarre. L'histoire la plus bizarre dont il eût entendu parler, certainement.

Il y avait d'autres choses qu'il ne comprenait pas et qui le tenaient éveillé des nuits entières, même s'il se rendait bien compte qu'il ne saurait jamais toute la vérité. L'enquête pourrait durer des mois, des années, elle n'aboutirait à rien. Les fragments d'une sorte de carnet de notes avaient été retrouvés dans le bureau du shérif. Des coupures de presse relatant des meurtres et des disparitions qui dataient de plusieurs années. Dans un autre carnet à moitié brûlé, des calculs compliqués déterminant les dates de pleine lune, jusqu'en décembre. qui pourrait jamais expliquer cela? Le shérif était-il un passionné d'astronomie?

D'après les rapports dont il avait eu connaissance, Kay Reid avait passé

trois jours à l'hôpital après l'incendie, entre la fièvre et les frissons, le silence et l'hystérie la plus totale. Elle se plaignait de cauchemars récurrents, de silhouettes debout au pied de son lit, voilà ce qu'avait écrit un médecin. Des cauchemars vagues, révélateurs toutefois d'un traumatisme certain.

Cette femme, clef probable de tout ce qui était arrivé à Bethany's Sin, était à présent assise dans son bureau, devant lui, et répétait sans cesse qu'elle ne se souvenait de rien. Il regardait son visage fatigué, qui indiquait qu'elle était revenue de loin. Mais ne lui mentait-elle pas?

N'essayait-elle pas de faire semblant d'en savoir moins?

Il tenta de la piéger. "Dites-moi, madame Reid, est-ce que vous avez toujours des cauchemars?" Il guettait sa réaction.

Elle fit une petite grimace et se ressaisit très vite. "Non répondit-elle au bout d'un moment. Je n'en ai plus.

* Bien. De quoi rêviez-vous?

* Vous voulez vous reconvertir dans la psychanalyse ou quoi?"

Knowles secoua la tête en souriant. "Non. Simple curiosité, c'est tout."

Elle contempla longuement ses ongles, ne sachant pas trop si elle devait lui répondre ou non. Puis elle parut se détendre, comme si elle se débarrassait enfin d'un poids écrasant. "Mes cauchemars, dit-elle doucement. Je redoutais de m'endormir parce qu'ils revenaient toutes les nuits. Ils étaient particulièrement éprouvants quand je me trouvais à

l'hôpital, parce que ma présence dans cette chambre me rappelait quelque chose... La clinique de Bethany's Sin. J'étais... malade, et un médecin m'y a fait entrer.

* De quoi souffriez-vous?

* Je ne sais pas. quand j'essaye de decouvrir ce qui m'est arrivé, mon esprit... J'ai l'impression que ma mémoire a été effacée, vous comprenez?

Je sais que ça paraît étrange, mais c'est comme si... comme si j'avais entièrement cessé d'exister. J'avais froid, terriblement froid, et je restais plongée dans l'obscurité." Kay regardait Knowles droit dans les yeux. Il alluma une autre cigarette. Elle semblait paniquée. "Je n'arrivais pas à trouver la sortie, dit-elle, jusqu'à ce que j'entende Evan m'appeler par mon nom, de très loin. J'ai alors lutté pour me diriger vers la lumière; je ne cessais de répéter mon propre nom, je voulais me souvenir des événements de ma vie qui avaient fait de moi ce que je suis." Elle vit que Knowles avait le regard vide et qu'il ne pourrait jamais la comprendre ou la croire. "J'avais l'impression de me noyer dans une piscine bleue et je cherchais à remonter vers la sur-face, vers le soleil." Il cligna des yeux et se tut.

Knowles toussota et changea de position sur son fauteuil. Il était visiblement très mal à l'aise. "Il y avait tout cela dans vos cauchemars.

* Oui." Elle ne lui avouerait pas le contenu réel de ses visions nocturnes: elle-même en tunique noire, dérivant dans un large couloir dallé, flanqué de part et d'autre de statues sardoniques aux yeux à demi humains. Tout au bout de ce couloir se dressait un rectangle noir. Un miroir, Kay s'en aperçut quand elle en fut tout près, mais qui ne reflétait rien sinon sa propre noirceur étincelante. Kay se pencha pour se regarder dans le miroir et elle y vit une forme, quelque chose d'ancien et de dangereux, léger comme la poussière, qui tournait sur lui-même comme un maelstrom de souffrance et de haine. Il lui était impossible d'en détourner les yeux, et la chose se coagula pour prendre une apparence vaguement humaine; ses yeux bleus comme l'éclair se refermaient sur son

,me.

Du miroir jaillit la main d'un squelette, qui enserra son poignet et chercha à l'entraîner. C'est à ce moment seulement qu'elle comprit, en proie à une terreur indescriptible, que ce n'était pas un vrai miroir, mais une porte ouverte sur un monde où des entités flottaient entre la Vie et la Mort dans un vide immatériel. Le squelette ne l'aurait pas prise et l'attirait fermement vers la porte. Mais, chaque fois, elle retrouvait sa voix et se mettait à hurler, elle s'enfuyait loin de cette horreur sans nom, parcourant le couloir où les statues s'animaient, brandissant vers elle leurs glaives et leurs haches.

Chaque fois, elle parvenait à s'enfuir.

Avec le temps, les cauchemars avaient perdu de leur vigueur.

"quels sont vos projets à présent? lui demanda Knowles.

* J'ai un petit appartement, dit Kay. On m'a proposé de rester à George Ross. Laurie... Laurie pleure souvent, mais je crois que ça ira." Kay sourit, ou du moins elle s'y efforça, parce que ses lèvres se mirent à

trembler. "Il a fallu qu'Evan me quitte pour que je me rende compte à quel point je l'ai-mais. La nuit, il m'arrive encore de croire qu'il est là, à

côté de moi." Elle avait les yeux brillants. "Je voudrais tant qu'il soit là. C'est bizarre, l'amour, non? Mais il n'est pas vraiment parti, pas vraiment. Tant que je penserai à lui, il sera avec moi."

Pendant un moment, Knowles l'observa attentivement. Non, cette femme ne lui mentait pas. Ce qui était arrivé à Bethany's Sin dépassait

l'imagination et la vérité lui serait toujours refusée. Mais non, il était officier de police, il conti-nuerait à chercher et, un jour, il trouverait.

Enfin, peut-être.

Il se leva. "Je suppose que nous nous sommes tout dit, madame Reid. Je vous remercie beaucoup d'être venue."

Deux silhouettes sur une plaine de ruines fumantes. Une femme et une petite fille se tiennent par la main.

"Je n'aime pas ça, maman, dit Laurie. Je veux rentrer à la maison.

* On va rentrer, ma chérie, lui dit doucement Kay.

Bientôt."

Elles se trouvaient sur le site de ce qui avait été Bethany's Sin, aujourd'hui réduit à un ensemble de façades noircies de maisons aux toits effondrés. Il ne restait plus que la charpente de la demeure des Demargeon, comme si les foudres divines s'étaient abattues sur elle. La maison o

avait vécu la famille Reid ressemblait à une coquille carbonisée. Kay avait voulu revoir une dernière fois cet endroit; après ce jour, elles pourraient prendre un nouveau départ dans la vie. C'était une si belle maison, se dit-elle alors qu'elle en contemplait les ruines. Un si joli petit village. Elle s'en approcha, foulant aux pieds des cendres et des éclats de verre. quelque chose vole-tait à terre, et Kay se pencha pour le ramasser.

C'était un feuillet dactylographié provenant d'une des nou-velles d'Evan.

Avant qu'elle p't voir ce qui était écrit, la brise l'emporta, cette même brise qui élevait des gémiss-ements fantomatiques lorsqu'elle s'engouffrait dans les portes vides.

Kay s'essuya le visage - si rapidement que Laurie ne s'en aperçut pas -, avant de dire: "Allez, on rentre." Elles traver-sèrent la pelouse de cendres pour regagner la Vega d'occasion de Kay. Kay serra Laurie contre elle avant de quitter McClain Terrace.

Des lumières jaunes clignotaient dans Blair Street. Une dé-viation: des arbres abattus attendaient d'être dégagés. Kay dut emprunter

Cowlington.

Elles passèrent devant la masse noire du musée. Kay ralentit pour mieux la regarder, puis elle s'arrêta le long du trottoir, le cœur battant. A grands coups douloureux. Voilà le tombeau d'Evan, pensa-t-elle. Mais pourquoi? qu'était-il arrivé ces derniers jours? qu'est-ce qui ne cessait de frapper à la porte de son esprit pour laisser affluer les souvenirs? Une chose dont Evan n'aurait cessé de la prévenir et qu'elle aurait prise pour une vague accusation qu'on récuse d'un revers de la main? Le vent s'éleva, des spirales grises s'envolèrent et l'une d'elles vint envelopper la Vega. Kay sentit une odeur de brûlé.

"Maman, je ne veux pas rester ici, dit Laurie.

* On s'en va", répondit Kay. Elle passa une vitesse et démarra rapidement.

"On ne reviendra plus jamais." Un jour, je connaîtrai la vérité. Un jour?

je serai assez forte pour accepter mes souvenirs. Je verrai ce qu'a vu Evan. Elle caressa les cheveux de Laurie. "On sera bientôt à la maison."

Laurie souriait. Un très bref instant, Kay crut déceler une lueur étrange dans les yeux de la petite fille, mais Laurie abaissa les paupières, et ce chatolement à demi vu, à demi reconnu, disparut. Laurie glissa sur son siège et se colla à sa mère en se disant qu'elle allait regretter Mme Omarian. Mme Omarian et ses drôles d'histoires qui parlaient de drôles de femmes, des histoires trop drôles pour qu'on les raconte aux papas.

Pourtant, Laurie n'avait plus envie d'en rire.

Elles quittèrent Bethany's Sin.

Et portèrent leurs regards sur la ville.

Le temps viendra où la femme assujettira l'homme et le chassera au loin...

(ANCIEN ORACLE)